OCT 11 1926

3e Année. N° 19. 1er Octobre 1926.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
rançois Piétri. . . .	*Plan Poincaré et Plan Caillaux*	481
aléry Larbaud . . .	*200 Chambres, 200 Salles de bains*	500
rançois Porché . . .	*La Vie douloureuse de Charles Baudelaire.* IV.	517
. Aulard	*Les Noms révolutionnaires des Communes*	551
rancis Carco	*De Montmartre au Quartier latin.*	574
. Blasco-Ibañez. . .	*La Reine Calafia.* — II	594
éon Brunschvicg . .	*De Pertharite à Andromaque*	621
ean Cassou	*Les Harmonies viennoises* (fin)	645
enry Bidou.	Les Lettres : *Parmi les Livres.*	682
lbert Flament . . .	La Quinzaine : *Tableaux de l'Été*	692
notus.	La Politique : *Économies et Réformes*	706

Chronique bibliographique : J. Poirier ; M. Thiébaut.

Copyright 1926 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1926

La **Revue de Paris** *publiera prochainement :*

L'Écorché

par ROBERT DE TRAZ

Trois études

sur

Madame de La Fayette

par ANDRÉ BEAUNIER

Chez M. Charles Maurras et M. Paul Faure

par J. KESSEL et G. SUAREZ

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR LES PAYS ÉTRANGERS

PAYS A DEMI-TARIF POSTAL

	En dollars.	En livres sterling.	En francs suisses.	En florins.	En pesetas.	En marks.
UN AN.	$ 4,75	£ 0,19, 7	24,40	11,80	29,40	20,30
SIX MOIS . . .	$ 2,41	£ 0, 9,11	12,40	6 »	14,95	10,30
TROIS MOIS . .	$ 1,24	£ 0, 5, 2	6,40	3,10	7,75	5,30

PAYS A PLEIN TARIF POSTAL

UN AN.	$ 5,60	£ 1, 3,1	28,80	13,90	34,70	24 »
SIX MOIS . . .	$ 2,84	£ 0,11,8	14,60	7,05	17,60	12,15
TROIS MOIS . .	$ 1,46	£ 0, 6	7,50	3,65	9,05	6,25

L'adoption de toutes les monnaies nationales étant impossible par suite des difficultés d'encaissement, les souscripteurs sont priés de faire leurs versements dans l'une des monnaies sus-indiquées.

PRIX PARTICULIERS

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
BELGIQUE. . . . / LUXEMBOURG. .	En francs belges. .	122 »	62 »	32 »
ITALIE	En lires.	97,60	49,60	25,60
ROUMANIE . . .	En lei	814	414	214

PLAN POINCARÉ

ET

PLAN CAILLAUX

Dans des circonstances, dont bon nombre de Français ont perçu le caractère tragique, le gouvernement de M. Poincaré a été constitué, il y a deux mois. On sait avec quelle confiance, on peut dire avec quel enthousiasme, il a été accueilli par la majorité de l'opinion publique française et étrangère. Une hausse sensationnelle de notre devise en a immédiatement témoigné. Il est des partis pourtant, qui, dès l'abord, ont refusé leur appui au nouveau ministère. A la veille de la rentrée des Chambres, à l'heure où chacun cherche à prévoir la situation parlementaire en face de laquelle se trouvera le gouvernement, il nous a semblé intéressant de faire préciser quelques-unes des tendances qui ne manqueront pas de se manifester dans l'Assemblée. On lira dans notre prochaine livraison une étude de MM. Kessel et Suarez, qui ont interviewé pour nous deux éminents représentants des partis socialiste et royaliste.

M. François Pietri, d'autre part, a bien voulu, dans l'article qu'on va lire, entreprendre avec sa compétence bien connue un examen comparatif des projets financiers de M. Caillaux et des mesures prises jusqu'à ce jour par M. Poincaré.

En tentant d'établir un parallèle entre le plan Caillaux et le plan Poincaré, je ne poursuis ni l'intérêt d'une simple

analyse, ni l'attrait d'une controverse. Mais il m'a semblé intéressant de dégager de leur analogie certaine une signification comparée et l'indication de deux tendances.

Leur fonds commun, et qui a pu faire dire qu'ils ne constituaient qu'un même projet poursuivi par des hommes différents, c'est — indéniablement — le rapport des experts.

L'inspiration des experts, reconnue et comme proclamée par le projet Caillaux, mollement et tardivement acceptée par le plan Poincaré, n'en constitue pas moins la substance de l'un et de l'autre. Et déjà il apparaît comme singulièrement rassurant pour la solidité de certaines thèses que, malgré les attaques et les critiques dont le fameux rapport avait été l'objet de la part des adversaires du dernier ministère Briand, c'est à ses conseils et à ses conclusions qu'on se soit trouvé ramené.

Pouvait-il en être autrement?

On peut nourrir, à l'endroit des techniciens et des gens de métier, ce scepticisme facile, et un peu rebattu, auquel les médecins de Molière ont fourni, les premiers, une cible classique; il n'en est pas moins impressionnant de constater qu'une douzaine de financiers tenus pour connaître leur affaire, mais pris dans des milieux dissemblables, obéissant à des tendances parfois opposées, imbus même (ce qui est plus grave) de principes politiques divergents, aient pu, après une longue et consciencieuse étude s'accorder sur les mêmes conclusions et signer ensemble le même papier.

Qu'on le veuille ou non, et à moins de poursuivre nettement, résolument — comme les socialistes — un dessein financier qui correspond à une tout autre vision du problème, il faudra à tel gouvernement qui prendrait l'initiative de s'écarter du plan des experts, un goût bien aventureux des responsabilités!...

A la vérité, il semblait, à son début, que le projet Poincaré fût né des critiques mêmes qui avaient assailli le rapport des experts. Je ne puis oublier ni le très remarquable discours de mon ami Poncet, analyse à la fois rude et subtile des dispositions du rapport, ni les interventions peu bienveillantes de Bonnet et de Louis Marin, ni surtout le réquisitoire de Léon Blum, que toute la droite et une partie du centre

avaient entrecoupé d'applaudissements. J'ai dans la mémoire le succès de certaines formules frappantes, où se cristallisait l'hostilité de ces excellents techniciens : *le suintement d'inflation, la turquification par les crédits extérieurs, l'aventure de la stabilisation*, sans compter la protestation précise : « Entre le plan des experts et le plan socialiste, il y a un projet moyen, un tiers projet, qui échappe au dilemme de M. Caillaux : c'est à ce projet que nous entendons nous rallier. »

Qu'est-il devenu, en fin de compte, ce tiers projet? Il faut être beau joueur et reconnaître que le dilemme était fondé, puisqu'en dépit des apparences et des hésitations du début, il a fallu s'y enfermer à nouveau et se résigner, à la fois, au suintement fatal, à la prétendue turquification et à la redoutable aventure!...

Mais de cette différence originelle dans l'état d'esprit, si je peux dire, qui a dominé la conception Caillaux et la conception Poincaré, ressortent déjà les différences positives qui distinguent et la mise en œuvre des deux projets et leur forme, et certaines nuances d'application dont l'avenir accusera toute l'importance.

En somme, le projet Caillaux s'identifiait clairement, et par une sorte de penchant doctrinal très net, avec le rapport des experts. Il l'approuvait dans son ensemble et dans ses détails. Il y reconnaissait, avec complaisance, les dispositions du projet mort-né de novembre 1925 (qu'il est bien intéressant de relire aujourd'hui, car il constitue comme l'annonce du plan des experts). Certains collaborateurs du ministère y retrouvaient les principes et les formules mêmes pour lesquels ils luttaient depuis deux ans, à la tribune et dans la presse. Et, s'il est permis à l'auteur de ces lignes de se mettre en cause, il s'excusera de rappeler les articles qui parurent sous sa plume, dans l'*Information* en janvier 1926, sous ce titre : « le Calendrier de la Réforme fiscale »...

Divination, intuition, prescience?... Non point : simple accord professionnel sur un ensemble de véritées techniques moyennes et dont la grande majorité des financiers de métier se déclaraient depuis longtemps convaincus.

A la vérité, le projet Caillaux était le frère et l'ami du projet

des Experts, le plan Poincaré en est le cousin germain, mais plus résigné qu'enthousiaste.

Et c'est ce qui explique certains écarts et certaines contradictions du plan Poincaré, peu sensibles à l'opinion courante, certaines libertés prises avec le plan des experts qui, si l'on n'y prend garde, risqueront un jour d'en fausser le mécanisme.

Nous voici conduits à l'étude analytique de la question.

***

Le plan des experts comportait quatre têtes de chapitres : des mesures fiscales, des mesures de trésorerie, des mesures monétaires (crédits extérieurs), enfin la ratification des accords. Mais il soudait entre elles ces quatre parties et tenait leur interdépendance pour étroite et essentielle.

Il se dégageait du rapport, en substance, un syllogisme composé :

Il faut équilibrer le budget, donc il faut des impôts. Mais l'équilibre du budget et les impôts ne servent de rien, si l'on ne résorbe pas les bons. Pour résorber les bons, il faut pouvoir à la fois les amortir peu à peu et les rembourser à tout moment. D'où amortissement, système d'avances, etc. Mais ni l'équilibre, ni l'amortissement, ni le remboursement ne joueront si l'on maintient un franc instable. Pour avoir un franc stable, il faut une réserve énorme de disponibilités que seul l'étranger peut nous fournir. Pour avoir cette réserve et les crédits étrangers nécessaires, il faut régler les dettes interalliées et ratifier les accords.

Cette sorte de chaîne à maillons serrés, ç'a été à la fois la force et la faiblesse du projet Caillaux qu'elle nouait dans toutes ses parties : sa force technique, sa faiblesse politique. Pourquoi un dispositif de loi unique? Pourquoi cette insistance à faire admettre sinon la ratification immédiate, du moins le principe d'une ratification rapide des accords? Pourquoi l'espèce d'ultimatum des crédits extérieurs? Parce que les auteurs du projet partaient, avec les experts, de cette notion, vraie ou fausse, qu'il était inutile de rien entreprendre sans que les quatre conditions fatidiques fussent remplies. M. Poincaré a procédé différemment et, si l'on peut dire, en s'efforçant à dissocier les facteurs du problème et en inversant leur jeu.

Je ne suis pas sûr que cette tactique ait été préméditée. J'ai lieu de penser que lui-même, avec sa claire vision des choses, et l'action, aidant, de ses services et de quelques-uns de ses collaborateurs, s'est converti progressivement à chacun des articles du catéchisme des experts. Il était arrivé (sans nul doute) avec cette conception purement fiscale et budgétaire du problème que l'on pourrait appeler : l'*école du Sénat*. Plusieurs journaux avaient même salué son avènement comme marquant le glas des billevesées monétaires, la fin des songes creux... Puis la grâce de la stabilisation monétaire et des crédits extérieurs a vraisemblablement touché l'homme d'État qu'il est, d'esprit positif et libre, et chez qui le sens national n'aveugle jamais le réalisme.

Quoi qu'il en soit, un premier projet de loi a fait admettre, par une majorité d'autant plus imposante qu'elle ne se trouvait point liée au delà de ses scrupules, les réformes budgétaires et fiscales. Un second projet, salué d'un peu moins d'enthousiasme, a consacré la caisse d'amortissement des bons et, sous quelques réserves dont nous reparlerons (à la vérité sérieuses), le mécanisme suggéré par les experts.

Pour l'instant, la stratégie du plan Poincaré s'est arrêtée à ces deux positions. Mais déjà la troisième : celle des crédits extérieurs, annoncée à la tribune, diversement acceptée, se trouve abordée et entamée par un emprunt en Suisse et, dit-on, par des négociations en Amérique même.

Quant à la quatrième, celle des accords, on a vu se dessiner vers elle une pointe de sympathie officielle, vite réprimée par un restant d'hostilité parlementaire. Le Gouvernement semble attendre, avec une patience dont il faut le louer, que cette hostilité cède, peu à peu, à ce grand rongeur de choses... et de principes qu'est le temps. Je ne doute point qu'il y parvienne, tout en souhaitant de tout cœur qu'il améliore la convention américaine.

Et, ainsi, par doses prudentes, par gorgées, et non plus d'un seul trait, les adroits spécialistes du cabinet Poincaré seront parvenus à faire absorber par un malade difficile cette médecine des experts qu'il avait rejetée, quelques semaines auparavant.

Mais quels sont les inconvénients de cette tactique? J'en aperçois plusieurs :

1° A procéder ainsi par étapes successives, on risque de s'attarder à l'une d'elles et de perdre de vue l'enchaînement nécessaire, et urgent, des suivantes. C'est ainsi que nous assistons, en ce qui concerne la stabilisation monétaire, à un flottement dans la pensée gouvernementale, à une hésitation contradictoire entre l'action sur les changes et l'action sur les prix. L'effort de revalorisation, poursuivi sans le moyen des crédits extérieurs, peut faire oublier qu'il n'est, qu'il ne doit être, que fonction d'un effort de stabilisation directe, pour le succès duquel le concours de la finance et de l'opinion étrangère, à nos yeux à nous, s'impose.

2° En détachant les chapitres divers d'une œuvre d'ensemble on s'expose à traiter chacun dans une sorte d'isolement rigide et d'oublier les périlleuses réactions d'un quelconque de ces chapitres sur le déroulement de l'autre.

C'est ainsi que le projet fiscal de M. Poincaré, énormément plus dur que le projet de M. Caillaux, ne tient pas, selon nous, un compte suffisant des répercussions qu'en subit forcément le mécanisme des bons, traité à part, ou le choix d'un taux de stabilisation, qu'on n'envisagera que par la suite...

3° Si le Parlement, consulté sur les stades successifs d'exécution d'un plan dont il ne semble pas *a priori* goûter l'ensemble, se refuse à aborder l'un d'eux, voici l'énorme travail compromis, menacé....

Imaginons, par exemple, le refus de la ratification des accords : plus de concours étranger (ou concours insuffisant) en vue de la stabilisation, recrudescence d'instabilité du franc, nouveau désordre des bons, désaxement du budget... et il ne resterait alors du projet Poincaré que la vanité d'un effort fiscal gigantesque, que le pays n'avait accepté que parce qu'il dépassait, dans la pensée de ses auteurs, les limites banales d'un budget à équilibrer.

***

Reprenons rapidement ces divers points : ils feront plus clairement ressortir les différences qui séparent deux projets si voisins à première vue :

I. — Danger d'une action successive.
II. — Effet possible d'une conception fragmentée.
III. — Hypothèse d'une exécution purement partielle du plan.

I. — Nous avons dit qu'il pouvait être dangereux, en dépit d'une apparence de saine méthode et d'expérimentation prudente, de procéder par étapes successives.

Dans les intentions qu'il était aisé de dégager du projet Caillaux, toute l'exécution du plan devait se dérouler d'ensemble, s'épanouir d'un même et vigoureux mouvement. Ce n'est point à dire (et l'événement l'a prouvé) qu'il n'y avait pas quelque audace à affronter ainsi l'alternative brutale de l'échec ou du succès... La conclusion aurait eu, du moins, le mérite d'être rapide et de laisser leur place aux conceptions héroïques, alors que tout est à craindre d'une sorte d'usure sourde des moyens mis en œuvre, et quel surcroît de responsabilité que de se tromper lentement!...

Nous voyons, en ce moment, le Gouvernement engagé à fond dans une politique d'abaissement des prix, pendant que la livre marque un penchant très net pour ce cours moyen de 165 (qui, soit dit entre parenthèses, est le cours même auquel elle s'était traînée sous M. Péret).

La contradiction doctrinale est manifeste. Les changes sont au facteur 6 1/2, les prix de détail sont encore au facteur 5 1/2 (alors que leur parité mondiale, sur un change à 6 1/2, devrait être — la notion nous est devenue familière aujourd'hui — entre 8 et 9, suivant le taux de dépréciation-or dont on convient de partir). Or j'aurais compris qu'on essayât sur les changes une action qui leur fît vite rejoindre le niveau actuellement atteint par les prix, de manière à arrêter la course de ceux-ci vers ceux-là, et qu'à ce moment, et à ce moment seulement, par une action simultanée et sur les prix et sur les changes on poussât énergiquement à une revalorisation sérieuse de la monnaie...

Personnellement, j'avoue que la conception de la revalorisation à toute force n'est pas la mienne et que je la tiens pour périlleuse et inopportune. Mais c'est une autre question et qui nous sort de l'examen purement logique que nous poursuivons...

Mais, alors que l'intersection des prix et des changes est loin d'être atteinte, tenter, par une manœuvre sur les prix, d'accentuer l'écart des deux courbes, les empêcher de tendre l'une vers l'autre, c'est proprement nager contre le courant, entreprise toujours épuisante et souvent inutile...

Et pourquoi se trouve-t-on engagé dans cette voie scabreuse? Parce que le « chapitre » de la stabilisation, gouverné par les crédits extérieurs, ne doit être abordé qu'à son tour. Pour l'instant, on en est au chapitre des économies et des prix, et on poursuit la manœuvre *en soi*. Il est inutile d'insister sur l'étrangeté d'une semblable procédure et, surtout, sur ses risques.

En somme, une action sur les prix (toujours illusoire!) pouvait se comprendre pour les empêcher de dépasser le change. Elle ne s'explique pas quand il s'agit de les en tenir artificiellement éloignés.

Et, si l'on s'évertue ainsi à cette politique difficile, c'est, encore une fois, parce qu'à la différence du projet Caillaux, le plan Poincaré comporte des cloisonnements multiples au lieu de constituer une trame d'ensemble.

II. — Il semblerait que les deux projets qui constituent, jusqu'à présent, les premiers chapitres du plan Poincaré aient été conçus et rédigés par des hommes ou des « services » délibérément isolés les uns et les autres, et chargés de tirer de leur partie, jusqu'à épuisement, le maximum d'ingéniosité technique et de rendement possible.

En ce qui concerne les mesures fiscales, les experts, on s'en souvient, avaient préconisé un effort qu'ils tenaient eux-mêmes pour déjà lourd : 8 milliards (1926 et 1927 réunis). Le projet Caillaux considérant que certaines étapes (surtout en matière d'indirects) ne peuvent être franchies qu'avec de grandes précautions, et redoutant surtout la répercussion fatale d'une pareille masse d'impôts sur le mécanisme des remboursements de bons, s'était attaché à atténuer ce que nous appellerons le potentiel fiscal du projet et l'avait réduit à 5 milliards à peine.

Le projet Poincaré pousse l'effort à plus de 11 milliards, forçant ainsi de près de 50 p. 100 la recommandation des experts. Il reprend tous les articles du projet Caillaux, mais

1°) en portant à 6 au lieu de 5 les coefficients de majoration des indirectes (ci : 1,5 milliard de plus); 2°) en instituant à plein l'impôt sur les transports (ci : 1,3 milliard de plus); 3°) en demandant davantage au relèvement des impôts cédulaires (ci : 1,5 milliard de plus); 4°) en opérant enfin, sous la double forme d'un droit supplémentaire sur la première mutation et d'un forcement très sérieux des taxes successorales, ce prélèvement sur la « fortune acquise », auquel les gauches ont fini par attacher une sorte de superstition et que le projet Caillaux, lui, se refusait énergiquement à consacrer (ci : 2 milliards de plus).

Ne nous attardons pas à cette dernière divergence. Elle nous jetterait dans une controverse illimitée. Rappelons cependant la sagesse des paroles que M. Poincaré lui-même a prononcées à la tribune de l'Assemblée Nationale : « ...Dans les pays où l'expérience (de l'impôt sur le capital) a été faite, on ne s'est jamais arrêté au premier prélèvement; on en a tenté un second, puis un troisième... Cette expérience des pays étrangers, j'aime mieux l'épargner à la France. »

Le plan Caillaux, lui, était imbu de cette conviction au point d'avoir rejeté même le forcement des droits de mutation et de succession dont le plan Poincaré s'est accommodé.

Quoi qu'il en soit, il est clair qu'une « ponction » fiscale aussi rude n'ira pas sans des secousses profondes imprimées bientôt au mécanisme des bons. Qu'on se souvienne, sur ce point, des démonstrations si éclatantes de Bokanowski...

Certes, l'objection a été prévue, et il est admis, dans le plan Poincaré, que les impôts destinés à l'amortissement (successions, première mutation) pourront être acquittés en bons. Mais les autres? Croit-on que les contributions indirectes elles-mêmes soient sans réaction sur le mouvement des bons? Quant elles sont payées, au comptant, par le passant, par le consommateur de la rue, soit... Quand elles le sont par le marchand en gros de spiritueux, par l'importateur en douanes, par l'industriel, par le transporteur, il n'en est plus rien, et, sur ce formidable débit fiscal de 11 milliards, il semble impossible que le renouvellement des bons ne se trouve point lourdement affecté.

En limitant à 5 milliards seulement son effort fiscal, le projet

Caillaux sacrifiait, sans doute, la rapidité de l'amortissement à la sécurité immédiate de la trésorerie, mais, ce faisant, il nouait logiquement les deux questions. Le projet Poincaré les sépare. Seul un vigoureux regain de confiance et l'attrait d'un intérêt relevé, en suscitant des effectifs nouveaux de demandeurs de bons, pourra avoir raison des remboursements massifs que provoquera l'impôt.

C'est ce qui se passe, sans doute, en ce moment avec le secours complémentaire des premières rentrées d'impôts directs. Mais gare aux lendemains de ces périodes heureuses!...

Autre cloisonnement singulier dans le projet Poincaré : la politique de restriction des crédits.

C'est elle, sans aucun doute (et elle doit être en partie approuvée quoiqu'elle exige un infini doigté), qui a déclenché le mouvement de baisse de la livre. Mais, ici encore, s'est-on préoccupé, autant qu'il conviendrait, de la répercussion obligatoire qui s'ensuivrait sur le mouvement des bons?

En somme et pour conclure, le projet fiscal et le projet d'amortissement de M. Poincaré se meuvent dans des cadres par trop distincts, par trop dissociés. Le péril de cette action séparée est de précipiter les exigences de l'amortissement et, par un réenchaînement qui, cette fois, s'imposera par lui-même, de conduire à de nouvelles exigences fiscales que le Pays, excédé, se refusera à subir.

III. — Quant au risque final d'un refus par le Parlement de ratifier les accords interalliés, il n'est pas besoin d'insister longuement sur l'aventure où il peut précipiter l'exécution du projet tout entier.

Nous ne voudrions pas reprendre ici (le sujet mérite un développement spécial) toute la question des crédits extérieurs. Que ces crédits soient ou non indispensables, la chose peut se discuter. Mais ce qui est certain, c'est que le plan Poincaré, comme le plan Caillaux, mais non — encore une fois — avec autant de netteté, s'oriente, lui aussi, vers l'appui des crédits extérieurs.

Or que ceux-ci viennent d'Amérique ou d'ailleurs (et, quand ils viennent d'ailleurs, ils viennent toujours un peu d'Amérique!...), il ne faut pas se bercer de l'espoir que la

France pourra les obtenir en maintenant, dans sa dette extérieure, la terrible inconnue d'un protêt et en faisant, devant le monde, figure de payeur récalcitrant.

On a dit : « La France peut s'en tirer elle-même ». Ce ne serait, en tout cas, qu'à l'une de ces trois conditions : 1° de rapatrier *très vite* les capitaux évadés et de les investir dans un immense emprunt d'état : c'est la thèse Coty, fort éloquemment défendue par son auteur; 2° de laisser jouer à plein le principe de convertibilité directe par le moyen de l'or de la Banque : c'est la thèse Nogaro, doctrinalement irréprochable, mais contre laquelle se dresse une phobie populaire qu'il faut respecter; 3° de permettre et d'encourager les conventions sur la base de l'or ou du change garanti, ainsi que le suggère, avec beaucoup de bon sens, M. Germain Martin, adversaire, logique au moins, lui, des crédits extérieurs.

Mais tout ceci est à échéance ou lointaine ou incertaine ou carrément douteuse.

C'est la raison pratique pour laquelle les experts opinaient pour les crédits extérieurs; et le plan Poincaré semble y compter, comme y comptait le plan Caillaux. Seulement celui-ci refusait de s'engager dans une action quelconque à cet égard, avant d'avoir reçu ses apaisements sur la ratification parlementaire des accords (ce qui n'impliquait aucunement qu'il fallût les discuter sur-le-champ ou qu'on ne dût point s'efforcer de les améliorer). Le plan Poincaré, lui, fidèle à sa stratégie par étapes, à sa progression par bonds successifs, tente de recourir à des crédits extérieurs avant d'être certain de la ratification, comme il fait de la superfiscalité sans s'assurer des réactions éventuelles de sa trésorerie.

Et ici s'accuse, une fois encore, la diversité fondamentale des deux projets : le projet Caillaux procédait d'une conception unique, et tendait à une exécution d'ensemble; le plan Poincaré a fait du système des experts une série de compartiments cloisonnés dont l'étanchéité a facilité la mise en place, mais dont elle compromet peut-être la solidité finale.

***

Nous entendons nous borner, dans cette étude, à établir les divergences générales, les divergences d'*esprit*, si l'on

peut dire, qui distinguent le plan Poincaré du plan Caillaux, et nous n'entrerons point, malgré l'intérêt que pourrait présenter cet examen analytique, dans le détail de leurs dispositions.

Mais il en est deux dont il convient de parler, d'abord parce qu'elles sont importantes, ensuite parce qu'elles illustrent singulièrement notre démonstration.

Elles suffisent presque a établir que le plan Poincaré ou bien s'est mal pénétré de la doctrine des experts (hypothèse à rejeter), ou bien s'y est résigné sans plaisir et l'observe comme à contre-cœur.

Il s'agit :

1° De l'article 6 de la loi sur la caisse de gestion des bons, tel que l'interprète, tout au moins, le rapport Chappedelaine;

2° De l'article 3 de la loi sur la stabilisation, tel que l'a modifié l'amendement Lautier.

I. — L'article 6 de la loi sur la caisse de gestion contient, à son onzième alinéa, une disposition ainsi conçue : « La caisse peut se faire consentir des avances... gagées, le cas échéant, sur les recettes des tabacs. »

Cet alinéa est la reproduction de ce paragraphe du projet Caillaux (titre II, B) : « La Caisse peut se faire consentir des avances au moyen de délégations sur le monopole des tabacs. »

Remarquons qu'aucune limitation de sommes n'est prévue et que de semblables avances peuvent, bien entendu, être consenties par la Banque de France...

Il est frappant de constater l'indifférence silencieuse avec laquelle le Parlement et la Presse, sous la seule réserve des critiques socialistes et communistes, ont accepté et digéré ces trois lignes laconiques qui ne consacrent, ni plus ni moins, que le fameux « plafond unique », si violemment combattu, si drôlement redouté par tant de techniciens traditionalistes.

Je ne mets, dans cette observation, aucune satisfaction d'amour-propre. On a bien voulu m'attribuer la paternité du plafond unique, parce qu'à la vérité, cette thèse, déjà en cours dans les milieux de l'Inspection et du Ministère, avait été soutenue, pour la première fois, par moi, à la fin de 1924, à la Commission des Finances de la Chambre,

reprise ensuite dans un article de l'*Opinion* portée enfin à diverses reprises à la tribune et dans les débats parlementaires.

Malgré l'appui de plusieurs journalistes financiers comme M. Philouze ou M. Corréard, en dépit de la sympathie discrète, un peu hésitante, d'une partie de la Chambre, et quoique, enfin, M. Caillaux, qui en était partisan, l'eût faite sienne dans son projet de novembre 1925, je dois dire que cette thèse inspirait une sorte de terreur panique à la plupart des techniciens. A la veille du jour où les Experts la consacrèrent de leur autorité collective, elle avait été l'objet d'une campagne véhémente : hérésie, péril de mort, brillante chimère..., aucune des gentillesses de la terminologie critique ne lui fut épargnée.

Elle n'était, pourtant, qu'un compromis fort inoffensif entre l'absurdité d'un plafond *spécifique* et l'accroissement inéluctable des signes monétaires. Qui s'en affole aujourd'hui? Qui s'en affolerait demain?... Le tout était d'en parler le moins possible, et la confiance en M. Poincaré a fait le reste ! Tant il est vrai que les réformes monétaires ont besoin de tremper dans la confiance, si je puis dire, pour pouvoir être absorbées.

Mais là où la question se complique curieusement, c'est qu'après avoir, sous cette forme subtile et dans ce langage à ellipses, institué le plafond unique, M. Poincaré a pris un engagement intrépide qui, du coup, sape et menace l'édifice si habilement construit hors des vues des profanes.

Sur l'invitation de la Commission des finances, le ministre (je cite le rapport Chappedelaine) a donné l'assurance que les avances dont il était question ne pouvaient permettre en aucun cas le recours par une voie détournée, à des procédés d'inflation.

J'avoue que je ne comprends plus, ou je comprends trop que ces trois lignes, d'une incidence discrète, annihilent proprement tout le mécanisme monté à grand frais d'ingéniosité par les rédacteurs de l'article 6.

Voyons, il est clair que ceux-ci n'ont jamais visé autre chose, à la vérité, que des avances de la Banque de France. De quelles autres avances pourrait-il s'agir? D'un découvert

dans un établissement de crédit? Avec quoi, avec quelles autres disponibilités que les dépôts? Or ceux-ci sont investis en bons, et les bons réafflueraient donc au remboursement par la Caisse, ou à l'escompte par la Banque de France, partant, dans l'un ou l'autre cas, à la nécessité d'avances nouvelles en billets : c'est le fameux cycle, si malaisément compris par tout un public qui imagine volontiers que banques, sociétés, particuliers même, ont leur argent, tout enliassé, dans des tiroirs, et qui ne conçoivent le capital que sous la forme fantastique du trésor.

Si donc (et nul ne songe à le nier) c'est à la Banque de France que la Caisse de gestion ferait, le cas échéant, appel, il va de soi que l'alinéa 11 ne saurait avoir d'autre intérêt que celui d'autoriser une émission de billets correspondant à l'avance réclamée, émission gagée sur le produit des tabacs. (Je fais mes réserves sur la valeur doctrinale d'un pareil gage, mais il est admis qu'il faut sacrifier aux idées fixes!)

Or il ne peut s'agir là que d'une inflation, au sens inexact, mais consacré, du mot, c'est-à-dire d'une émission *au delà* du contingent des avances de la Banque de l'État.

S'il en avait été autrement, en effet :

1° Il n'eût pas été question de *gage* dans le libellé de l'article. Il n'a manifestement été fait allusion à un gage que pour prévenir la fatale accusation d'inflation. Sinon, pourquoi cette précaution et ce souci? Quand la Banque s'en tient au contingent fixé par la loi, est-il besoin de parler d'un gage, pour justifier une émission normale de billets?

2° Il n'aurait même pas été question d'*avances*.

La Caisse jouit, en effet, de la personnalité civile, qui comporte, au premier chef, la faculté d'emprunter. S'il ne s'était agi que de se faire avancer des fonds par un établissement de crédit, aucune disposition spéciale n'avait à prévoir une opération aussi courante.

A la vérité, le paragraphe 11 a été fait pour lier la Banque de France et non la Caisse. C'est la Banque qu'il autorise à déférer aux demandes de la Caisse; c'est elle qui, pour pouvoir émettre, le cas échéant, les billets correspondant à une avance excédant ses contingents, a besoin d'être couverte par une disposition légale de cet ordre.

La promesse enregistrée par le rapport Chappedelaine et qui annule, en fait, le paragraphe 11, semble donc avoir été le premier remords d'un classicisme pris en faute devant l'insidieuse tendance des experts à « faire passer » l'éventualité d'une inflation de secours.

Il y en a eu un second.

M. Margaine a fait adopter, par la suite, sous la forme d'une adjonction à l'article 4 du projet concernant la stabilisation, un amendement qui s'est ainsi traduit dans la loi :

... Aucune de ces conventions (avec la Banque) ne devant pouvoir, d'ailleurs, avoir pour effet d'élever... le total des avances à l'État au-dessus des chiffres fixés par les lois antérieures.

Certes, il serait juridiquement permis de prétendre qu'il ne s'agit point, dans ce qui nous occupe, d'avances à l'*État*, mais d'avances à la *Caisse de Gestion*. Je doute que la Chambre accepte une semblable interprétation, mais s'y résoudrait-elle que les termes du rapport Chappedelaine, rapprochés de ceux de l'amendement Margaine, ne sauraient laisser subsister aucun doute à ce sujet, et qu'il faut conclure, en fin de compte, des travaux préparatoires de la loi qu'en aucun cas, et sous aucune forme, la Banque de France n'a le droit de faire à la Caisse de Gestion une avance qui puisse avoir pour conséquence l'émission d'un seul billet en dépassement non point seulement du maximum de la circulation générale, mais aussi du maximum des avances à l'État.

Ainsi toute la logique du système adroitement échafaudé pour le fonctionnement de la Caisse disparaît dans les scrupules et l'obsédant effroi de l'inflation.

Les experts, le projet Caillaux, le projet Poincaré primitif avaient créé, en la dissimulant sous une longue énumération, une sorte de soupape à la poussée des bons.

La Commission des finances a fermé cette soupape, et le gouvernement s'est laissé faire, au risque de voir éclater son système, parce qu'encore un coup il n'était point suffisamment imbu et pénétré de la valeur de ce système et qu'il cédait à un restant de déformation antérieure.

II. — L'article 3 du projet concernant la stabilisation de la monnaie *était* ainsi conçu :

Les billets émis par la Banque de France pour un montant correspondant aux monnaies, à l'or et aux devises achetées ne sont pas comptés dans le contingent d'émission fixé par la loi du 4 décembre 1925, modifiée par la loi du 22 juillet 1926.

Il correspondait au paragraphe E du titre II du projet Caillaux, ainsi conçu :

... Les billets émis par la Banque en contre-partie des achats d'or ou de devises-or n'étant pas comptés dans le calcul du maximum de la circulation.

Ainsi même disposition de part et d'autre, d'ailleurs conforme aux recommandations des experts.

Mais l'article 3 du projet Poincaré s'est enrichi, par la suite, d'une addition due à un amendement de M. Lautier et dont je ne parviens pas, pour ma part, à saisir l'application pratique.

Il est dit, en effet : « Ils (les billets) devront être *retirés* de la circulation, dans le cas d'aliénation des monnaies ou des devises étrangères précédemment acquises. »

Tout d'abord, observons que le mot d'*aliénation* est certainement insuffisant et ne répond pas complètement à la pensée de la loi. On a visé, sans doute, dans l'amendement, non point seulement le cas où la Banque vendrait les devises achetées, mais aussi celui où les devises *diminueraient de valeur*. M. Prevet a signalé cette lacune en séance, et quoiqu'il ne lui ait rien été répondu (il était minuit passé !) il est impossible, si l'on se reporte aux débats, de comprendre autrement la disposition issue de l'amendement Lautier.

Le Président du Conseil, faisant allusion, du reste, quelques instants avant, à l'hypothèse d'un fléchissement dans la valeur des devises en caisse, avait dit : « ... La banque procédera à un décompte... et le mouvement des billets émis ne pourra dépasser la contrevaleur calculée, etc. »

En somme, l'amendement Lautier (c'est clair) tend à établir une rigoureuse correspondance, dans les écritures de la Banque, entre la valeur d'actif représentée par les devises et l'élément de passif représenté par les billets.

Prenant le Gouvernement à ses promesses et à ses pudeurs, il ne veut pas qu'un seul des billets émis pour acquérir des devises survive à une vente ou à une baisse de ces devises.

Soit, mais quelle singulière façon d'y aboutir ! « ... La Banque retirera de la circulation, etc. »

Il n'existe aucun moyen pour la Banque de *retirer* des billets de la circulation. J'entends bien que la rédaction est défectueuse et qu'on a voulu dire que la Banque, dans son va-et-vient d'entrées et de sorties de billets, s'arrangerait pour retenir le nombre de billets à annuler et pour le soustraire du chiffre de la circulation générale. Mais la confusion, le mystère du procédé subsistent : suffit-il, pour que la loi soit observée, que la différence apparaisse d'un bilan à l'autre? Faut-il que le prélèvement soit effectif et se fasse, en quelque sorte, unité pour unité?

Dans l'hypothèse d'une vente, on peut, en effet, imaginer que le nombre rigoureux de billets *rentrés* en contrepartie de cette vente sera détruit.

Mais s'il y a seulement diminution de valeur, où sont les billets à annuler, où les saisir? Il faudra se borner à en *sortir* autant de moins, donc, et en fait, à les prendre sur l'escompte et sur les nécessités du commerce.

Et l'on aboutit ainsi au paradoxe d'une restriction de crédits dans un moment d'appréciation de la devise nationale...

Voilà à quelles anomalies peut conduire la superstition de l'inflation : un texte inapplicable dans sa lettre et contradictoire dans son esprit.

Les experts n'ont, certes, pas voulu cela...

Peut-être m'objectera-t-on que le projet Caillaux avait beau jeu à éviter des amendements de cette sorte, pour l'excellente raison qu'il s'était borné à une rédaction succincte, enfermée dans un simple exposé de motifs et échappant ainsi aux indiscrétions et aux embûches de l'initiative parlementaire.

Soit, et c'est bien le mal dont il est mort. Mais à ce propos, commentons la différence de forme entre les deux projets : le projet Caillaux demandait à la Chambre un blanc-seing temporaire sur des principes, puis une ratification ultérieure, aussi étendue, aussi discutée qu'elle l'eût voulue, sur des textes mûris, polis par trois ou quatre mois de réglementation et d'expérience. Le plan Poincaré a préféré le vote immédiat, et presque sans discussion, d'une loi formelle. Ne nous

prononçons pas sur la valeur comparée de ces deux formules, également vigoureuses. Contentons-nous de constater que la seconde a inutilement rendu définitives des rédactions qui eussent gagné à un filtrage.

Rappelons aussi, très accessoirement, que, moins de quatre jours après la promulgation de la loi sur les ressources fiscales, il a fallu une *loi nouvelle* pour en abroger un des points les plus importants : la taxe de luxe à l'exportation. La loi Caillaux, sous sa forme, eût échappé à cette palinodie fâcheuse. En somme, elle a pu faire l'effet d'un geste de hauteur et d'arbitraire, elle n'était qu'une formule de prudence et un procédé de travail.

***

Les deux exemples que nous venons de fournir et qui correspondent, l'un à une faute de logique, l'autre à une erreur de doctrine, donnent, croyons-nous, une force concrète à l'impression d'ensemble que nous avons essayé de dégager d'une comparaison entre le plan Poincaré et le plan Caillaux.

Les lois financières que le Parlement a votées sont bien, comme l'était le projet Caillaux, l'expression de la pensée des experts, mais cette expression est hésitante, et elle trahit une espèce d'inquiétude à la fois sur la valeur de leur système et sur la sûreté de leurs conclusions.

C'est bien, oui, le rapport des experts mais servi au détail (nous l'avons vu) et affaibli, en outre, par des réticences qu'ils n'eussent point, eux, approuvées et que le Parlement, lui, n'a pas aperçues.

Le rapport des experts consacrait le plafond unique : on l'adopte, mais, sur une question gênante, on se hâte aussitôt d'en sacrifier le mécanisme à la phobie verbale de l'inflation. Le rapport des experts, dissipant résolument l'erreur suivant laquelle un billet émis pour acheter de l'or ou du dollar, constitue du papier-monnaie, proclamait la vanité du plafond général; on consacre cette thèse, mais on s'empresse de prévenir l'indignation des anti-inflationnistes en la compliquant d'une promesse impossible à tenir.

En résumé et pour terminer une démonstration déjà longue

et qui, par moment, aura pu faire l'effet d'une chicane de théoricien, je dirai qu'entre le plan Poincaré et le plan Caillaux, il y a la différence qui sépare une traduction d'une conviction.

Est-ce à dire que je désapprouve le plan Poincaré et que je mésestime sa valeur? Me le reprocher serait faire montre d'intolérance et refuser à la doctrine un droit de critique qui n'implique pas nécessairement une intention de dénigrement. Ce serait aussi, si je le pensais, me condamner moi-même, car j'ai cru devoir apporter le concours de ma voix à des projets qu'il importait de faire aboutir vite et vigoureusement, et non plus de discuter.

Il faut rester reconnaissant à M. Poincaré d'avoir su tirer de la confiance qui l'amenait aux affaires le meilleur parti, en somme, qu'en pouvaient espérer les partisans du plan des experts, et d'avoir réussi à imposer leur système à une majorité qui y était hostile.

Peut-être, en fin de compte, ces quelques contradictions doctrinales et le manque apparent de foi que nous nous sommes permis d'y distinguer ont-elles été, dans son esprit réaliste et positif, la rançon nécessaire d'un acte d'audace où d'autres avaient succombé pour l'avoir tenté plus décisif et plus intransigeant.

L'avenir dira si cette rançon n'a pas été trop chère.

F. PIÉTRI

200 CHAMBRES

200 SALLES DE BAINS

Puisque je ne peux dormir je voudrais du moins me distraire de tout ce qui nourrit mon impatience, et c'est pour cela que j'ai pris ces feuillets dans le petit sous-main de cuir timbré du nom et des armes de cet hôtel, — palais royal devenu palace bourgeois, et un des plus grandioses et plus fameux d'Europe. — L'en-tête me gênait et j'ai voulu le couper; mais je m'y suis mal pris, j'ai plié le papier trop haut et j'ai laissé, comme une devise, — la fière devise de l'Hôtellerie moderne, — ou comme le titre d'un ouvrage : 200 *chambres*, 200 *salles de bains* au-dessus du nom de la ville et de la ligne pointillée préparée pour l'inscription d'une date... Belle maxime ce « 200 chambres, 200 salles de bains »; aussi définitive que (par exemple) : « Plutôt mourir que changer ».

J'appelle à moi, pour calmer mon impatience tout l'isolement que cette chambre (avec sa salle de bains) peut fournir, et je sais qu'une chambre d'hôtel a un pouvoir isolant presque illimité. Espace banal, à tout venant livré, et qui ressemble à ce temps qui ne passera jamais assez vite, à ces douze heures qui me séparent du bonheur que j'attends. Ma pensée se jette à sa rencontre, cherche à le joindre à travers la nuit, au delà de l'aube et de l'aurore, se heurte à ces heures, retourne pour voir combien de minutes se sont écoulées, repart. Il faut lui faire prendre un détour, la lancer sur une longue piste à travers

le passé, un passé aussi différent que possible de ce que sera demain, quand mon bonheur sera ici. Plongée dans le souvenir, dont je n'émergerai qu'au grand jour, quand je n'aurai plus besoin des lampes pour voir ce que j'écris.

***

Partons d'ici, de cette chambre d'hôtel. Rappelle-toi ces longues convalescences, cette lutte patiente contre la maladie, dans des chambres d'hôtel plus ou moins semblables à celle-ci. Souvenirs de solitude, de prison volontaire, de vie amoindrie, menacée, sur elle-même repliée.

Pour l'homme bien portant, la vie d'hôtel a quelque chose de triste, de décourageant, même si c'est une vie à deux. On s'y trouve, en plein centre de la ville, tellement à l'écart de la ville, de son existence quotidienne, qu'on sent bien qu'on n'a pas, qu'on n'aura jamais le droit de dire qu'on l'habite, qu'on y a vécu. Au bout de six mois, d'un an, on y sera aussi étranger qu'au premier jour. C'est comme si on restait en gare, toujours à la veille d'un départ définitif. Meilleur, mille fois, l'appartement, même incommode, dans une maison dont nous avons la clé dans notre poche, ou la chambre louée chez des « particuliers » qui nous sont, à la longue, une espèce de famille. La vie d'hôtel est une vie à demi vécue, sans caractère, la même sous tous les climats, dans tous les pays; une espèce de vie scolaire, par laquelle il est bon, peut-être, d'avoir passé, mais qui, si on y retourne plus tard, paraît tout à fait pauvre, futile, superficielle. Elle ne peut plus rien pour notre éducation; elle nous offre toujours les mêmes types dans les mêmes situations. Le dernier que j'y ai remarqué, ma découverte la plus récente, — celle de l'homme qui mange *trop bien*, et dont le manège avec la fourchette, le couteau et la cuiller faisait immédiatement penser au travail d'un chirurgien ou d'un dentiste, — remonte, déjà, à près de dix ans.

Mais il y a une autre utilisation possible de la vie d'hôtel : la considérer comme un état intermédiaire entre la vie active et celle de l'homme qui s'est fait porter malade, qui est entré à la maison de santé, au sanatorium, à l'hôpital. Laissez-moi

lutter tout seul contre les suites et les retours probables de cette grave maladie qui m'a laissé une blessure invisible et mal fermée. Aussi longtemps que je pourrai me lever, aller de mon lit à la porte, descendre un escalier, prendre une voiture, un train, un bateau, je refuserai de me considérer comme un vrai malade. Et si vous essayez de m'enfermer dans un sanatorium, je vous préviens que je m'évaderai, à pied, même, s'il le faut, et la nuit... Ma convalescence, ma guérison, seront mon propre ouvrage; mais pour m'y adonner, j'exige ma liberté entière. Liberté d'un genre particulier : celle qui consiste, pour un écolier chétif, à être « dispensé de récréation » : à l'abri des chocs et des bousculades de la vie active.

Telle est, en effet, la part, le sacrifice que nous consentons à faire à la maladie. Puisqu'il nous est impossible de la traiter par le mépris, de l'ignorer, nous la recevrons à l'hôtel, discrètement, comme une voisine de chambre qu'on fait semblant de ne pas connaître, et qui a l'air de ne nous avoir jamais vu, lorsque nous la rencontrons dans les couloirs ou au salon de lecture... Dans cette chambre qu'un numéro quelconque désigne (et pourquoi pas le 13 ou le 12 *bis*), nous lui donnerons audience tous les jours de mauvais temps et chaque soir depuis le coucher du soleil jusqu'à ce qu'elle daigne nous laisser dormir. Si elle nous fait une plus longue visite et que nous soyons obligé de nous faire servir nos repas dans cette chambre, cela peut passer pour un caprice. Si le médecin vient nous voir, il s'agit d'une indisposition passagère. Nous n'avouons pas, nous sauvegardons les apparences, devant nous-même comme devant l'opinion publique, ici représentée par le directeur, le caissier, les serviteurs. Interrogés sur la santé du 13, ou du 31, ils diraient peut-être que c'est un original, un maniaque, mais qu'il est un vrai malade, un homme en train de lutter contre la maladie, jamais. Nous avons trouvé le moyen de concilier le maximum de sécurité avec le maximum de liberté que comporte notre état. Et la certitude de ne gêner personne? est-ce que cela n'entre pas pour beaucoup dans le sentiment de la liberté? Nous ne serons pas, dans le souvenir de toute une famille, « ce locataire qui était tout le temps malade et qui nous empestait avec ses médicaments »; et si ce que nous redoutons arrive, nous ne serons

pas, dans les conversations d'une salle à manger bourgeoise de cette ville « ce locataire qui est mort chez nous ».

Défensive aussi discrète que patiente. Nous n'avons pas prononcé de vœux; nous ne faisons pas officiellement partie de telle ou telle confrérie de malades. Novice, peut-être; mais seulement dans notre for intérieur et avec toute l'apparence de vivre dans le siècle. Nous nous habillons pour dîner, nous ne sortons jamais de notre chambre sans être rasé, nous nous promenons, quand il fait beau, sous la large averse d'ombre mouvante, persiennes déplacées en tout sens, des allées bordées de palmiers; on nous voit traverser la place publique, suivre les quais; il nous arrive même d'aller visiter un petit square lointain et négligé dont nous faisons soigneusement le tour, attentif aux moindres plantes, parce que, tout à l'heure, lorsque nous laisserons la barrière de fer retomber derrière nous, nous penserons : Reverrai-je ce jardin l'année prochaine? Et cette ville, qui nous est à demi interdite, que nous ne voyons jamais avec sa parure du soir et de la nuit, comme nous épions tout ce qui, de sa vie, arrive jusqu'à nous! Nous lisons la chronique locale des journaux; nous retenons les noms des autorités, de plusieurs des fonctionnaires; nous recueillons des locutions, des mots dialectaux. Peu à peu nous reconstituons, à la manière des archéologues, l'esprit de la ville; et un jour notre médecin sera tout surpris de nous entendre discuter avec lui une question de politique locale. Le médecin lui-même est un lien entre la ville et nous; par lui nous pourrions connaître des gens, être « reçu », car il nous arrive de sortir avec lui, de l'accompagner un peu sur l'Esplanade. Le siècle nous reste ouvert.

Et si un ami, passant dans la ville où nous sommes, vient nous voir à l'hôtel, il peut croire que nous avons choisi ce lieu et ce genre de vie pour travailler plus commodément, sans soucis de ménage, sans ennuis de domestiques; pour mieux « tourner l'épaule à la vie » pendant que nous poursuivons nos études favorites, ou que nous essayons de faire, avec de la vérité et nos rêves, un peu de prose française. Devant lui pendant l'heure qu'il passera dans notre chambre, nous crânerons, nous ferons le malade imaginaire, et si bien qu'il résumera notre situation dans une caricature de nous-même en

veston d'appartement (une espèce d'uniforme de roi nègre) enfoncé dans un fauteuil, et prononçant un quatrain qui commence :

J'enrichis le pharmacole
Et l'Hôtel de la Métropole...

Voilà comment un ami délicat doit prendre la chose : en riant; et nous avons longtemps gardé rancune à cet autre ami qui a eu la maladresse de nous dire : « Un Tel, qui est un habitué de la maladie, comme vous... » Nous ne sommes pas malade : nous aimons la vie d'hôtel; c'est notre tour d'ivoire.

Mais une fois rentré dans notre solitude, celle qui s'était tenue cachée reparaît et nous fait étudier encore ces nuits de « température » et d'angoisse, — à nous qui voulons encore, et malgré tout, lire, ou même travailler (mais avec un thermomètre dans la bouche); ces nuits de terreur impossible à raisonner, inavouable au retour de la lumière, — jusqu'aux heures les plus désespérées de la plus complète résignation, les heures dont Emmanuel Lochac a écrit qu'elles sont « celles où les malades veillent sur les valides »[1].

Au petit jour, satisfaite de son travail, elle s'éloigne. Tu as eu bien peur. Elle s'en va comme une infirmière qui a dit : 37,2; couvrez-vous, vous allez transpirer; et qui va se reposer dans la chambre voisine. Mais nous restons sur la défensive.

Défensive à la fin victorieuse. Cet hiver fut moins pénible à gravir et à redescendre que le précédent. Le suivant passe sans incident grave. La discipline maintenue pendant le quatrième a tout l'air d'une précaution inutile, et le novice s'aperçoit qu'il n'avait pas une vraie et solide vocation. Un soir de la fin de mars il sort (sans pardessus) de son hôtel, et rentre dans le siècle.

***

Mais il porte un regret sous la clarté retrouvée des réverbères et des lampes des carrefours. Il sait qu'il a quitté un séjour de paix, d'ordre et de sagesse, et qu'il va lui falloir affronter de nouveau la bousculade, courir où ses désirs le

1. Emmanuel Lochac, *le Secret du Belvédère* (inédit).

mèneront malgré lui, se gaspiller en des entreprises que son juge intérieur désapprouvera, sourd à l'excuse sans cesse présentée : rattraper le temps perdu. Était-ce vraiment du temps perdu? Parce qu'il a été passé à l'écart de la vie, avec des livres, avec des réflexions sur des souvenirs, avec l'idée de la mort, peut-on le dire perdu, ce temps? Et ce ferme propos de ne céder au désir que si l'objet de ce désir en vaut la peine, n'est-ce pas le précieux fruit de ce temps perdu? Même les heures passées à « veiller sur les valides » n'ont pas été perdues. Avec tendresse nous avons veillé sur eux, tandis qu'ils dormaient tous, les bien-portants. C'est encore un avantage de la vie d'hôtel comparée à la vie du sanatorium : se sentir entouré de gens qui ne souffrent pas, qui ne songent pas à prendre leur température. Nous les voyions traverser l'hôtel comme une sarabande. On mangeait avec appétit, on buvait de bons vins, au restaurant de l'hôtel, et on ne s'ennuyait pas dans les chambres voisines de la nôtre. Au matin, quand j'allais m'assoupir la voix du jeune mari sonnait la diane : « Diana! Diana! lève-toi, Diana! » Elle s'étirait, baîllait doucement, riait, un peu plus tard chantait. On entendait les moindres bruits. Ils sont restés huit jours sans que je les aie aperçus une seule fois, Diana et lui. Mais j'avais pu me faire, de Diana, une idée si nette que je crois que je l'aurais reconnue, à la voix, pas même : à un mouvement, à un soupir.

Je songeais à eux tous sans tristesse ni envie. Tôt ou tard l'ombre sous laquelle je tremblais les rejoindrait. Ils avaient raison de se réjouir de leur jeunesse et de leur santé! c'était remercier le destin, ou les dieux, ou les parents qui leur avaient légué cette santé. Mais je pensais avec pitié à ceux d'entre eux qui regardaient cette phase, cet état passager de leur existence, comme leur vraie vie, la seule digne d'être vécue; qui se faisaient un idéal et un mérite de leur force, de leur appétit, de toutes leurs qualités de jouisseurs, comme s'ils consistaient en ces choses; qui se jugeaient eux-mêmes comme les aurait jugés un marchand d'esclaves, un agent de recrutement. « Bons pour le service du plaisir! » Quelles dupes! et ce risible orgueil de la chair. Insectes sur l'ordure chaude, dans un rayon de soleil. Où seras-tu, fin bec, illustre gourmet, quand ton médecin t'aura prescrit les pâtes bouillies et l'eau

minérale?... Les côtelettes (ou les œufs?) Demidoff, quel goût leur a-t-il trouvé, Demidoff, à son lit de mort?

J'aurai voulu leur recommander de songer à l'ombre pendant qu'ils étaient dans le soleil, — à cette ombre limpide où on ne se voit mieux, où on se voit jusqu'au fond (tous les souvenirs repris, jugés) où on a enfin le difficile plaisir de se connaître pour ce qu'on est, de se posséder, de se prévoir, de se corriger. C'est là qu'on fait l'apprentissage d'une nouvelle liberté : le fer n'est plus attiré par l'aimant, l'instinct ne se jette plus sur le plaisir, la flatterie perd son pouvoir sur la vanité, le patron de la barque n'est plus à la merci de l'équipage. On s'exerce, malgré soi, à délibérer, à attendre, à supporter. On dit bien : le patient. Et l'âme, sevrée du monde, grandit en force et en sagesse. Côté de l'ombre, de la vie contemplative, à laquelle, par degrés, on prend goût; côté de la nuit étoilée. J'en arrivais à me demander si, dans la vie comme aux courses de taureaux, les meilleures places ne sont pas celles du côté de l'ombre.

***

A Saint'A..., le Grand Hôtel avait ses habitués : le peintre V. W.; Pierre M.-C., de l'Institut; des personnalités mondaines, y passaient les hivers. La célèbre actrice M.-G. y vint attendre qu'on eût fini de bâtir sa villa de la Petite-Floride. Et, pendant deux hivers on y remarqua la Comtesse X..., qui semblait s'y être installée à demeure avec sa suite (dame de compagnie et femme de chambre). Elle y vécut deux ans et demi dans un « appartement complet » avec balcon et fenêtres sur l'Esplanade de la Marine; et pendant deux hivers je fus son voisin d'étage, — la chambre au bout du corridor, avec fenêtre sur la rue dite du Souvenir Infâme, à cause d'une stèle qu'on y voyait et qui rappelait l'exécution d'un conspirateur.

La Comtesse X..., dès les premiers jours, retint mon attention. Avais-je deviné en elle une personne que les circonstances avaient mise à l'écart de la vie normale? Assurément ce ne fut ni sa jeunesse ni sa beauté qui m'attirèrent. Elle n'avait ni l'une ni l'autre. Aux Assises, lorsque le Président, après

avoir entendu le résumé de sa biographie, lui dit : En somme, madame, vous êtes ce qu'on appelle une demi-mondaine; elle, faisant allusion à son âge, la cinquantaine bien passée, et à sa figure, répondit : Oh, mon Président, vous me flattez!

Tout l'hôtel, et bientôt toute la ville, avaient cru en elle et accepté l'histoire de ce mari officier français engagé dans l'armée russe, fait prisonnier par les Japonais et condamné à cinq ans de forteresse pour avoir tenté de s'évader. On la plaignait, on avait des égards pour elle. Un jour, au restaurant un garçon enleva précipitamment, mais d'un air distrait, une coupe, pleine des premières fraises de l'année, qui était sur ma table, et après lui avoir fait faire un court séjour sur un guéridon, il la porta sur la table de la Comtesse. On s'était trompé. Le commun des clients n'avait pas droit aux primeurs. En ville les commerçants parlaient d'elle avec admiration : madame la Comtesse X..., avait commandé ceci ou cela; madame la Comtesse X... avait choisi un article tout pareil à celui-ci.

Avait-elle deviné que je désirais la connaître? Peut-être, mais sans comprendre pourquoi. Un jour, au salon de lecture, elle me parla. Un matin, elle fit prendre de mes nouvelles (le médecin était venu me voir) par sa femme de chambre; enfin elle eut un renseignement à me demander, et lui ferais-je le grand plaisir de venir prendre une tasse de thé avec elle dans son petit salon? nous serions mieux pour causer.

J'ai oublié de quel renseignement il s'agissait, mais je n'ai pas oublié la conversation. Monseigneur me disait l'autre jour... Je vis se former le personnage qu'elle composait pour moi. Dévotion sincère, tempérée de désinvolture mondaine; patriotisme ardent mais sans déclamation : le sacrifice librement, et en souriant, consenti; allusions à des souvenirs d'infirmière militaire en Mandchourie : avant une bataille, elle s'était confessée et avait communié « en cinq secs »... Ses lectures : celles d'une personne bien pensante mais d'esprit large, et qui trouvait que l'auteur de *Romans à lire, Romans à proscrire* « allait un peu fort »...

J'écoutais, dissimulant, sous un air déférent et cérémonieux, mon amusement. J'essayais de voir pourquoi tout cela sonnait faux; de surprendre la nuance qui m'empêchait de croire à

cette comtesse de roman pour jeunes filles qu'elle me présentait; l'intonation qui me faisait penser malgré moi : Une ancienne gouvernante (ou danseuse?) que des amants hommes du monde et lettrés ont éduquée.

Il y eut d'autres invitations, et je l'entendis parler, avec détails vécus, de ce qu'elle appelait « Notre sainte Mère la Russie », et de Berlin, et de Vienne, et de Londres. Pour une personne aussi « petit monde d'autrefois », elle avait vraiment beaucoup, si j'ose dire, roulé.

Tant de bienveillance avait son prix : un jour, je reçus des mains de la dame de compagnie un joli billet : Mon cher voisin, en toute simplicité d'attitude... un service... pour deux jours... cinq cents...

Je répondis conformément à l'idée que je l'avais vue se faire de moi : on pouvait lire entre les lignes mon regret sincère de manquer cette occasion d'obliger une personne du grand monde. Mais j'insérai dans cette lettre, en signe de sympathie et de compréhension, et comme un clin d'yeux d'intelligence, une énorme, invraisemblable, joyeuse faute d'orthographe, — à laquelle il ne fut fait aucune allusion (et j'en rêve encore) pas plus, naturellement, qu'à mon refus, lorsque ma voisine, quelques jours après, m'invita de nouveau à prendre le thé chez elle. Jamais elle n'avait été plus aimable, n'avait eu plus d'attentions pour moi. Mais dans la suite, par degrés, on me laissa tomber. Très doucement du reste. Ce n'était qu'une demi-disgrâce. Mais plus de tasses de thé, plus de « notre sainte Mère la Russie ».

Un après-midi j'entendis, de ma chambre, de grands éclats de voix, et je sortis, — sans bruit, — dans le corridor. C'était la Comtesse X..., et sa dame de compagnie qui étaient en train de se crier leurs vérités, prenant tout juste la précaution de le faire dans une langue qu'elles croyaient inconnue de qui pouvait les entendre, mais que, pour bien des raisons, même professionnelles, je comprenais. Une des portes de l' « appartement complet » était restée ouverte et j'entendais distinctement chaque mot. Il y avait des allusions obscures, des noms propres qui m'étaient inconnus, mais j'appris plusieurs choses intéressantes touchant la vie, si on peut dire, sentimentale, de la Comtesse X..., et de l'ensemble, quand la

querelle s'apaisa, je gardai une impression telle que je me demandai si je ne devais pas dire au caissier de l'hôtel et aux trop confiants fournisseurs qu'ils feraient bien de prendre des renseignements avant d'ouvrir un crédit à la Comtesse. Mais, je n'avais aucune preuve, je m'exposais à une plainte en diffamation, et puis, cela ne me regardait pas.

On le lui avait déjà ouvert, — en toute simplicité d'attitude — ce crédit, aussi bien à l'hôtel qué dans les magasins de l'Esplanade. Et des créanciers inquiets avaient déjà présenté leurs notes, demandé l'adresse de monsieur le Comte.

Mais elle les rassurait, les intimidait, les flattait, leur donnait même des à-comptes : car elle avait su trouver des prêteurs en ville et parmi les clients du Grand Hôtel. Un peu avant Noël, elle demanda sa note, et non seulement elle la paya (une forte somme) mais elle versa une provision, puis se ravisa, menaça de s'en aller, versa de nouveau la provision, distribua des pourboires princiers. La Comtesse reste. La confiance renaissait. Mais chaque fois que je la rencontrais, seule, dans le corridor, et qu'elle me demandait, — sans rancune, retenant ma main — de mes nouvelles, j'avais envie de lui dire : Sera-ce la fuite ou la prison? Le déménagement à la cloche de bois, ou bien, dans les journaux de Sant'A... : *Une arrestation au Grand Hôtel, l'odyssée d'une aventurière*?

Maintenant j'aurais volontiers prêté — ou plus exactement versé — la somme jadis demandée, si à ce prix-là, j'avais pu suivre de plus près son travail : la voir aux prises avec un créancier alarmé, ou bien préparant son piège pour la prochaine dupe. Voir comment elle s'y prenait, toute seule, sans aide, et dépouillée de toutes les armes de la femme, pour vivre de la sottise et de la vanité du monde. Voir le fond de son caractère, car il y avait ceci d'imprévu : une partie du profit de ses escroqueries était par elle distribuée aux pauvres. Chaque semaine elle faisait sa tournée de charité, et tous les jeudis on la voyait partir, dans son landau de louage tout rempli de gâteaux, de jouets et de bonbons, pour un orphelinat des environs de la ville. Elle protégeait des familles d'ouvriers sans travail, habillait leurs enfants. Pendant un mois nous vîmes à sa table, tous les jours, une petite fille que nous avions connue marchande de fleurs et mendiante aux terrasses des cafés de l'Esplanade et

qu'elle avait lavée, peignée, complètement décrassée et de plus, vouée au blanc. Au procès, le propriétaire d'un magasin de jouets présenta une grosse facture, restée impayée, pour fourniture de panoplies et de poupées.

Comtesse de la Reine des Poupées, comme son mari était comte de l'Empereur des soldats de plomb! Mais son mari n'existait pas. Il écrivait des lettres, envoyait des dépêches, faisait tout ce qu'il fallait pour rassurer les créanciers de sa femme. Il annonça même l'heure et le jour de son arrivée, et le landau alla, un matin, l'attendre à la gare. Mais, comme il n'existait pas, il ne vint ni par ce train ni par celui du soir. Avait-elle cru qu'il viendrait?

Elle tint encore toute l'année et une partie de l'hiver suivant, qui fut quelque chose comme sa Campagne de France. Elle avait préféré la prison à la fuite, mais elle se défendit pied à pied, même après que la direction de l'hôtel lui eût refusé la nourriture, même après le départ de sa dame de compagnie (sa complice) même quand elle n'eut plus le droit de sortir de l'hôtel ou de quitter son étage, — alors que les serviteurs ne répondaient plus à ses coups de sonnette, qu'elle cirait elle-même ses chaussures, qu'on l'avait transférée dans une petite chambre (sans salle de bains) obscure et donnant sur la cour, et qu'elle allait remplir son broc au robinet du lavabo. (Ce fut comme l'apprentissage de la réclusion qui l'attendait, à laquelle, sans doute, elle songeait déjà).

Jusqu'à la fin elle eut des partisans. Des gens croyaient encore à l'existence et au prochain retour du Colonel Comte X.. le héros franco-russe. Une bourgeoise de la ville, trop heureuse d'être l'amie d'une Comtesse, lui faisait porter chaque jour deux repas. Le fleuriste de l'Esplanade continuait à lui envoyer gratis les fleurs qu'elle préférait, et la libraire de la Grand'Rue continuait à l'approvisionner de littérature bien pensante. Le premier créancier qui osa déposer une plainte fut immédiatement désintéressé par un prêtre connu et respecté de toute la ville. Dans l'hôtel même, dont elle était devenue le scandale, la honte et le rebut, quelqu'un parlait en sa faveur : c'était un garçon du restaurant, dont elle avait jadis demandé le renvoi parce qu'il avait des chaussures qui craquaient. « Ce bruit de cuir est intolérable! Si vous ne congédiez pas cet

homme je serai forcée de quitter l'hôtel. » Et soudain elle avait été prise de remords, avait presque pleuré. « Venez mon ami. » Elle l'avait conduit chez le meilleur bottier de la ville et lui avait payé une très belle paire d'escarpins.

L'arrestation eut lieu au commencement de mars, quelque temps après mon départ, et quand je repassai à Saint'A., dix-huit ou vingt mois plus tard, on ne parlait plus de cette affaire. Je parvins cependant à savoir à peu près comment cela s'était passé. Elle avait beaucoup travaillé, dans d'autres hôtels, en Suisse, en France, en Italie; et elle était recherchée par la police de plusieurs villes. Les condamnations additionnées, firent un total de douze ou quinze ans, — tout le temps de revoir et de revivre, du côté de l'*ombre*, les souvenirs de sa vie au soleil. A sa sortie de prison, elle aurait près de soixante-dix ans... Tandis qu'on me racontait tout cela, ma pensée accompagnait dans sa tribulation, et jusqu'à la porte de sa prison, cette voleuse qui, au temps de sa prospérité, s'était souvenue des pauvres et des enfants.

***

L'Hôtel des plus beaux souvenirs est situé au milieu de la plus grande ville de ce continent. L'enfant chétif et, plus tard, le jeune garçon de qui on disait : « Il a une santé précaire », y a vécu de longues semaines, jadis, sans sortir de sa chambre. Pour une raison ou pour une autre, — réparations, domestiques congédiés — sa famille fermait l'appartement et venait s'installer dans cet hôtel, et quelquefois l'y laissait tout seul (merci) sous la garde du Directeur et la surveillance d'un médecin qui venait chaque matin.

Les hautes fenêtres lui montraient sans fin le fourmillement de la place, les égrainements et les tournoiements de passants et de voitures, le carrousel des fiacres, la confusion des courants de foule; ce qui venait du fond grandiose de la rue de droite : les grands omnibus emplis et comblés de monde, qui tournaient à ses pieds, s'arrêtaient et repartaient en faisant de longues plaintes avec leurs roues cerclées de fer sur l'asphalte luisant, ciré, — plaintes plus hautes que tous les autres bruits de la ville, et qu'on n'entendra jamais plus; ce qui

venait du fond de la rue étroite et vieille, mal alignée, de la gauche, une foule plus lente, moins dense bénie d'ombre, intermittente. Il n'y avait pas grand'chose à attendre, comme spectacle, de ce côté là, qui était un peu l'entrée de service ou les coulisses de la place, semblable, entre ses palais, à une scène de théâtre, tandis que de l'autre rue on pouvait toujours espérer quelque surprise : de beaux équipages, une théorie de landaus avec des personnages en uniforme (un en noir, avec un cordon rouge sur son plastron blanc), ou encore un régiment tout entier, avec musique et drapeau, et le poste de soldats rouges et bleus, à col jaune, devant la porte d'un des palais, s'alignait et présentait les armes. Tout cela dans une rumeur proche et lointaine de pas de chevaux, de roulements de roues et d'une conversation à laquelle trois millions de voix prenaient part.

Et ce qui sortait des arcades invisibles sous les balcons de l'hôtel, ce qui sortait du côté de l'autre place, moins grande, avec une « île », un refuge planté d'arbres... (il avait souvent imaginé, dans ce lieu, des canaux, à la place des rues : les feuillages reflétés dans l'eau, et aussi ces colones du portique du théâtre, de l'autre côté, et cette galerie du palais transformée en une espèce de débarcadère pour des barques de formes anciennes, et pavoisées) et ces gens qui s'amusaient à passer sous la voûte qui est entre la colonnade et la grille du palais couleur d'or, et ces familles, ces groupes, ces isolés, ces femmes qui traversaient le grand espace blond entre les courants croisés des voitures, dans la direction des arcades d'en face, où dans l'ombre luisaient les vitrines du magasin : avec quelle attention il suivait leurs progrès inquiets, leur hâte, leurs sauve-qui-peut, rassuré quand ils atteignaient le lieu protégé, le camp retranché que formaient les fiacres et les coupés alignés sur l'autre côté de la place; de là au trottoir sous les arcades le trajet était court et facile.

Des jours passaient sur ces foules, sur la ville grande ouverte comme un album inlassablement feuilleté près des hautes fenêtres, jusque sous la dernière clarté du jour, jusqu'à ce qu'on n'y voyait plus. Des centaines de milliers d'hommes et de femmes traversaient la place, étaient vus, regardés, accompagnés par une pensée vigilante, par un sentiment de ten-

dresse, — et pas un, pas une, jamais, ne levait les yeux vers ces fenêtres... Quand je pourrai enfin sortir, je passerai exactement où passe cet homme, et arrivé devant l'entrée du Conseil d'État, je me retournerai pour regarder cette fenêtre, ma fenêtre, et chaque fenêtre l'une après l'autre, et les gens qui vivent dans ces chambres verront que dans cette foule, quelqu'un a le temps de penser à eux. Il vivait sur cette place, la traversait avec les élus de son regard attentif, avec un enfant, une jeune fille de son âge (j'aurais pu les aimer) s'installait dans le fiacre vide, découvert, à caisse jaune et noire conduit par un cocher à livrée beige et à chapeau haut de forme en toile cirée blanche (ses fiacres préférés); il en descendait juste avant le tournant où le fiacre devenait insivible, et entreprenait une nouvelle traversée de la place, à pied, avec une bande d'ouvrières qui se tenaient par les bras; il accompagnait une figure exotique jusqu'à l'entrée principale du magasin sous les arcades (Va-t-il acheter la peau de lion de 3 000 francs?); passait rapidement en revue la série de visages que lui offrait tout à coup, comme un jeu de cartes déployé dans une main, l'impériale d'un omnibus. Ou bien, l'âme tout alourdie d'un long dimanche, il accompagnait au long de la rue grandiose, à nom de victoire, l'épaisse et triste foule qui suivait les funérailles du soleil.

Un appel léger le faisait bondir hors du cortège, et la lumière soudaine des lampes, tirant un voile bleu sur la place, le ramenait, un peu écœuré de vertige, dans la chambre qu'il s'étonnait de n'avoir pas quittée. Le maître d'hôtel plaçait le linge blanc, damassé, épais, glacé, sur la table et les pièces du couvert l'une après l'autre, et les plats cuirassés d'argent — avec attention, — avec minutie, — avec des gestes délicats et mesurés, — un va-et-vient silencieux, — un empressement plein de gravité, — tout cela pour un peu de consommé et de poisson bouilli. Puis il allait baisser les stores et fermer les tentures des fenêtres, velours cramoisi, violemment éclairé, tiré sur le bleu de nuit et d'océan du dehors. Il revenait près de la table, en approchait un fauteuil, juste à la distance qu'il fallait. Alors celui qui avait traversé le désert de la journée, le naufragé de la solitude, se sentait sauvé, retrouvait la vie civilisée, l'hospitalité, les dieux lares, et une voix

doublement charitable puisqu'elle ne faisait aucune allusion à son âge, lui disait avec sérieux et respect : Monsieur est servi... (Le déjeuner n'avait pas ce caractère intime et réconfortant; les rideaux restaient ouverts; le mouvement et le bruit du jour n'étaient pas exclus, et il lui semblait qu'il mangeait, invisible, au milieu des courses, des départs, des retours, des grands remous citadins de midi).

Le tintement du cristal et de l'argenterie éteint au fond du corridor, il retrouvait la solitude. La chambre s'étendait sous la lumière des bouquets de lampes fixement reflétés dans les hauts miroirs; chambre trop éveillée, et comme dilatée par la lumière qui la remplissait et la parcourait toute, mêlée aux feuillages d'or des cadres, aux incrustations de cuivre des meubles, aux moulures du plafond et des portes incendiés d'or. Et dans le silence artificiel, maintenu à grands frais de tentures, de cristal épais, de tapis superposés et de portières, pénétrait malgré tout le frisson de la ville : une trépidation soudaine, impossible à localiser, et si faible qu'on n'était pas certain de l'avoir sentie.

Il retrouvait aussi la peur et bientôt après la résignation. Tout ce qu'avait dit le médecin, pendant sa visite du matin, était mensonger. Une affaire de régime, et une question de mois. Qu'est-ce qui était une question de mois? Comme c'était loin, l'année prochaine! L'année prochaine, nous ne gênerons plus personne; plus personne ne sera préoccupé ou de mauvaise humeur parce que la date où il faudra nous remettre cette part d'héritage se sera rapprochée. N'est-ce pas mieux ainsi? N'être dans le chemin de personne. Oh, la mesquine méchanceté de vivre! Laissons-la aux autres, à ceux qui nous ont tourmenté, épié, systématiquement contrarié, entravé, désapprouvé, découragé. Nous serons bien sage, ne faisant plus de peine à personne, dans la mort. Ce père qui se plaignait si fort de son fils, qui en disait tant de mal à tout venant, maintenant que ce fils est mort, il fait son éloge, parle de lui avec attendrissement. « C'était un bon fils ». Oui, il a eu la grande bonté de mourir. Commençons dès maintenant à être sage. Laisser tout en ordre, dans la chambre, avant de nous endormir; les papiers et les livres, bien rangés, sur la table; les vêtements bien pliés sur la chaise; ramassons ce feuillet

que nous avons laissé tomber, qu'un autre n'ait pas cette peine. Nous éteindrons même la lumière, qui pourtant nous rassure, nous fait prendre patience, nous permet de lire le thermomètre, nous aide à rejoindre l'aurore.

Une autre lumière est en toi. Éteins celle-ci. Placé sur cette hauteur si pure, au-dessus d'une foule immense, au-dessus de la terre, entouré, comme d'une dérision, de ce luxe banal composé d'objets dont chacun semble encore porter la pancarte où est marqué son prix, au-dessus de tout ce qui fait l'orgueil et l'envie des méchants, tu n'as plus qu'un pas à faire, et te voici dans le domaine des Invisibles.

Va, rejoins les Invisibles, tes vrais compagnons, les gens de ta patrie. Tu n'étais pas d'ici. Rien de ce qui est d'ici ne t'a jamais retenu. Famille, pays, les liens les plus solides, les affaires d'ici, les biens d'ici, tu n'y as jamais rien compris. Tu n'as jamais aimé ce qu'on a voulu te faire aimer, et tu as envie de chanter de joie et de reconnaissance lorsque tu songes aux devoirs qu'ils voulaient t'imposer et que tu as esquivés. Tu ne crois pas à ce qu'ils disent. Tu méprises leur honneur, qui est ce à quoi ils tiennent le plus. Et toujours ton amour remontait vers les Invisibles, les cherchant autour de toi, attentif seulement aux yeux où leurs images se reflétaient. Tourne-toi vers le mur; appelle-les; ils viendront.

Dans ce grand abandon de toi par toi-même, invoque la plus belle des Invisibles, ton refuge, ta consolation, ta vie, ta douceur, ton espérance, la Mère de l'Amour que l'amour seul t'a fait connaître, celle qui devait être plus loin de toi que Pallas ou Diane ou Aphrodite, mais en qui l'amour t'a fait voir une femme au doux prénom, et la Femme, et la Mère de l'Amour Universel, et l'Aphrodite des Cieux.

Qu'elle vienne dans ton cœur, humble et très pure, portant l'Amour dans ses bras, et telle que l'image d'elle que tu préfères la représente : pressant du doigt sa petite mamelle à demi nue, comme une simple paysanne de la Toscane ou de la campagne de Rome, comme une pauvre petite Ciociara qui allaite avec soin son nouveau-né, — mais les constellations luisent à travers la nuit de son manteau. Et redis-toi ses paroles, le conseil qu'elle donne à ceux qui l'aiment :

Mon enfant, fermez bien votre cœur à tous les bruits du monde.

N'écoutez pas ce que le monde dit; ne faites pas ce que le monde fait; ne croyez pas ce que le monde croit.

. . . . . .

Oh, j'ai bien aimé cet hôtel au centre du monde; plus que ma maison natale, plus qu'aucune des maisons où mon enfance a passé. Il est nommé dans le Journal de Voyage d'un grand écrivain étranger du XIXe siècle. Il en fait l'éloge, mais avec une restriction : il n'avait pas trouvé de savon dans sa chambre. Il débarquait pour la première fois sur le Continent et ne savait pas que les gens y ont l'habitude de choisir leur savon, qu'ils l'apportent dans leurs valises, qu'ils ne se serviraient pas de n'importe quel savon. Il crut qu'on ne se servait pas du tout de savon, en Europe; et il l'a écrit. Il a dû protester, se moquer, faire du bruit dans ces corridors si discrets où on sentait fléchir doucement quelques lames du parquet (vieille maison) sous les tapis d'une épaisseur et d'un moelleux que je n'ai retrouvés nulle part.

VALERY LARBAUD

LA VIE DOULOUREUSE

DE

CHARLES BAUDELAIRE[1]

TROISIÈME PARTIE

Rien n'égale en longueur les boiteuses journées.

I

INSTABILITÉ, PREMIÈRE FUGUE

Hélas! tout est abîme, action, désir, rêve.

Rien n'est simple chez Baudelaire. Antirépublicain à la veille de 1848, il se lance à corps perdu dans l'insurrection; ancien fondateur du *Salut public*, ancien combattant de juin, il offre dans la même année ses services, ainsi qu'on l'a vu, à une feuille réactionnaire. Car telle était bien la couleur du *Journal de Châteauroux*; on n'en pourra douter quand on saura que le voyage de Baudelaire dans l'Indre fut, par l'intermédiaire de M. Ancelle, et à l'insu du poète, qui l'apprit plus tard avec colère, honoré d'une subvention de Son Excellence le général Aupick lui-même.

Il est juste, toutefois, de remarquer que Baudelaire, n'étant affilié à aucun parti, pouvait avoir dans ses volte-face la conscience de ne trahir personne. Mais, dira-t-on, il trahissait ses opinions. Peut-être moins qu'on ne l'imagine; n'attachons pas trop d'importance au cynisme provocant de certains aveux. Baudelaire, en politique, était ce qu'on nomme

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 août, 1er et 15 septembre.

un « sauvage ». Il n'est guère d'opinion générale qui, au regard du simple bon sens, ne comporte le pour et le contre; son esprit distinguait vite les deux positions, les deux thèses; il dissociait les points de vue, n'acceptait rien que sous réserve, alors que, dans la pensée des politiciens professionnels ou de leur clientèle, les questions, souvent, sont liées, font bloc. Ceci revient à dire que c'est seulement dans les cas particuliers, dans les questions d'espèce, que Baudelaire, en politique, avait des opinions fermes.

Enfin, même en admettant qu'on puisse reprocher au poète son inconstance en politique, du moins n'apparaît-il pas que, dans ses variations, il ait été guidé une seule fois par l'intérêt. « *Je n'ai pas,* dit-il, *de conviction comme l'entendent les gens de mon siècle. Il n'y a pas en moi de base pour une conviction, parce que je n'ai pas une ambition. Les brigands sont convaincus — de quoi? — qu'il leur faut réussir.* » Que Baudelaire fût désintéressé, rien, en effet, ne le prouve davantage que son attitude à Châteauroux précisément. Un intrigant eût été plus habile. Peut-être l'ancien insurgé avait-il accepté de collaborer à cette feuille anti-démocratique avec l'intention bien arrêtée de mystifier les lecteurs du journal. Dans tous les cas, il n'y manqua point, et le soupçon de palinodie tombe du même coup.

Il y a plus. Non seulement la versatilité de Baudelaire en politique est plus apparente que réelle, mais, si l'on fait abstraction des systèmes qui, quels qu'ils fussent, ne le satisfaisaient jamais entièrement, on découvrira en lui un point fixe, un sentiment profond, inaltérable, d'autant plus vrai, d'autant plus humain, qu'il est détaché de tout esprit de secte : c'est sa pitié pour les pauvres. Cette pitié, dans ses vers, rayonne en maint endroit. Mais on la retrouve, toute vibrante des récentes déceptions, dans une préface que le poète écrivit, en 1852, aux chansons de son ami Pierre Dupont, Lyonnais, ancien apprenti « canut ».

Oui, sans doute, Baudelaire, à dater de cette époque, ne marquera plus que mépris à l'égard des théories démocratiques; il raillera ce qu'il nomme assez drôlement « le regard courroucé et grognon du démocrate »; il ira jusqu'à insulter les proscrits du 2 Décembre qui refuseront l'amnistie promulguée en 1859 par le Gouvernement impérial; il les appellera

« vieilles bêtes », « vieilles rosières », « vieux La Palisse », « propres à rien », « fruits secs », etc., ce qui est déjà moins drôle, ce qui est même fort laid; mais il ne faut pas perdre de vue que c'est seulement l'humanitarisme doctrinal et ses adeptes que le poète a pris désormais en horreur. Sa tendresse pour les humbles, pour les déshérités, laquelle remonte au temps de ses promenades dans Lyon, sur les collines des « canuts », n'a aucunement diminué. Dandy, peut-être, mais dandy sans froideur, sans sécheresse, dandy qui n'a cessé d'avoir, pour tout ce qui souffre, la sympathie la plus ardente.

La période troublée a pris fin, l'ordre est revenu dans le pays. Après la Haute-Cour de Bourges, les commissions mixtes ont opéré des coupes sombres dans le parti républicain. Raspail, Blanqui, Barbès sont dans les cachots de Belle-Ile-en-Mer. Victor Hugo s'est réfugié à Guernesey. Quant au peuple des faubourgs, se désintéressant du sort d'une Assemblée qui l'avait fait massacrer en juin 1848, il a, le 2 décembre 1851, continué à « jouer au billard », comme le dit si bien Proudhon.

Donc, l'appareil social un instant ébranlé a repris son équilibre, ce qui, pour Baudelaire personnellement, signifie surtout que les billets qu'il a eu l'imprudence de signer arrivent de nouveau, régulièrement, à échéance. A vrai dire, le désordre grisant, miraculeux, celui qui délivre l'homme traqué de ses constants soucis, n'a duré que quelques semaines. Les huissiers n'ont pas attendu le coup de force du Prince-Président pour se remettre en chasse. Les usuriers non plus. Bien avant d'avoir voté « oui » au plébiscite, Arondel a repris ses poursuites acharnées.

Baudelaire alors s'avise que, pour dépister ses créanciers, les changements de domicile à l'intérieur de Paris ne suffisent plus. Il faut fuir la capitale. Le poète ira se terrer un certain temps en province. Là, il écrira dans la paix un ou deux livres. Du moins, il ne reparaîtra pas à Paris avant d'avoir fourni une grosse somme de travail dont le produit lui permettra de liquider, au retour, ses dettes les plus criardes. Assez de journalisme, assez de polémique! Après la blouse révolutionnaire, la vareuse, défroque de transition, a été vendue elle-même au fripier matinal. La moustache et la mouche, qui étaient vraiment par trop « bousingo », sont

tombées sous le rasoir. Le poète, en signe de grande résolution, s'est fait couper les cheveux ras. Son plan est tracé : il reviendra à la littérature par le roman. N'a-t-il pas déjà noté sur ses carnets toute une série de sujets aux titres alléchants : *Les Enseignements d'un Monstre, la Maîtresse vierge, le Crime au collège, les Monstres, les Tribades, l'Amour parricide, une Infâme adorée, la Maîtresse de l'idiot, l'Entreteneur, la Femme malhonnête*, etc. Vraiment, il n'a que l'embarras du choix. D'autant plus qu'il est un moyen sûr d'aller jusqu'au bout de sa tâche une fois qu'on a commencé : c'est de débuter par de très belles phrases qui vous donnent envie de continuer...

Tout cela, c'est le projet. Voici maintenant les faits : Baudelaire est parti seul pour Dijon. Il y est arrivé plein d'ennui, par un jour d'hiver. Tout de suite, le silence de la province lui a serré le cœur. Son intention est de prendre un petit appartement et de louer des meubles, puis de faire venir Jeanne comme ménagère. En attendant, il est descendu à l'hôtel. Les jours qui ont suivi ont été accablants. Aucun ami. Aucune relation possible. Rien que les conversations de la table d'hôte, devenues vite insoutenables. Le poète, bientôt, prend le parti de se faire servir ses repas dans sa chambre, exigence insolite qui, aux yeux de la « dame de l'hôtel », a je ne sais quoi de suspect.

Les « dames des hôtels », depuis des années déjà, sont les bêtes noires du poète. Avec elles, ça débute toujours bien, ça finit toujours mal. D'abord, la politesse de ce client bien mis est vivement appréciée. Puis, quand il arrive ce qui doit fatalement arriver un jour ou l'autre, à savoir que la note, deux semaines de suite, demeure impayée, tout sourire disparaît du visage de la dame, et les difficultés commencent.

Cependant, Baudelaire, cette fois-ci, est en règle. Alors, dans sa chambre, travaille-t-il? Comment travailler quand on a pour voisins des commis voyageurs qui se lèvent tôt, qui sifflotent à l'heure où l'on vient juste de s'assoupir? On sort de son lit à midi avec un arriéré de sommeil. On n'est pas entrain. Pour secouer sa torpeur, on va faire un tour, vers le soir, au café de la ville. Mais le bruit morne des carambolages, la vue de quelque hussard qui se frise la moustache devant la demoiselle du comptoir, ce n'est pas cela qui peut récon-

forter un solitaire en proie à la mélancolie. Et Baudelaire songe que, peut-être, en ce moment même, sur la Corne d'or, sa mère, sa mère dénaturée, par un clair de lune enchanté, se rend en caïque, avec des amis, au cimetière d'Eyoub! Irrité, désespéré, il regagne son hôtel par les ruelles désertes. Il longe, butant au pavé, des façades rechignées aux contrevents clos, se perd dans un obscur dédale. Enfin, il entend les grelots d'un omnibus, aperçoit de loin le porche éclairé. Le veilleur de nuit, en bâillant, lui donne la clé de sa chambre.

Dès lors, plus qu'une seule ressource, le flacon de laudanum. Mais, à force d'augmenter les doses, on finit par se détraquer l'estomac. Baudelaire maintenant passe ses journées couché. Et voilà que, brusquement, pour comble de malechance, une maladie qu'on avait pourtant bien soignée, qu'on croyait guérie depuis dix ans, fait sa réapparition, un matin, sous forme d'accidents étranges...

Il est rare que les événements qui composent la destinée d'un être humain n'aient pas une couleur spéciale, qu'on retrouve, pour chacun d'eux, invariablement pareille, dans toutes les occasions où ils se reproduisent. Le bonheur, au cours d'une vie, quand il s'y montre plusieurs fois, reparaît presque toujours avec un visage identique. La peine et l'infortune y reviennent chaque fois du même biais. C'est que, s'il se peut qu'il y ait en dehors de nous des fatalités qui nous enchaînent, il est d'autre part certain qu'il y a en nous des fatalités dont nous dépendons encore davantage : ce sont celles de notre caractère.

Baudelaire, hier, a fui Paris de la même façon qu'il le fuira quelque quinze ans plus tard. Ce triste séjour à Dijon est, dans son existence, comme la préfiguration des mortelles années de Belgique.

Cependant, le poète n'y tient plus. Avant même de s'être enquis d'un appartement, il se décide à faire venir Jeanne. Il lui écrit de le rejoindre à l'hôtel immédiatement; mais, d'abord, qu'elle aille à Neuilly demander de sa part une avance à Ancelle.

Les rapports du prodigue avec son conseil, pendant ces dernières années, ne se sont guère améliorés. Le notaire est resté sur ses positions : il garde à son client toute sa sympathie sentencieuse, mais continue d'opposer la même surdité

à toute requête irrégulière; et l'exaspération de Baudelaire devant cette attitude atteint maintenant son paroxysme.

En outre, récemment, les idées révolutionnaires de l'écrivain, sa conduite lors de l'insurrection, ont scandalisé, dans le notaire, l'ami de l'ordre social. Et comme les deux hommes sont bavards, volontiers raisonneurs, ils ont eu, à chacune de leurs rencontres, en 1848, des discussions véhémentes. Mais ces heurts, déjà, plus qu'ils n'en ont conscience, les ont attachés l'un à l'autre. M. Ancelle, tout en désapprouvant les paradoxes de son jeune ami, prend goût à la stupéfaction dans laquelle ils le plongent. Baudelaire, de son côté, ne laisse pas que d'être impressionné par tout ce qu'il y a d'immuable dans l'esprit — et le cœur — de ce vieil officier public. Certainement, sans qu'il s'en doute, il commence à l'aimer, car il a cessé, dès cette époque, d'être poli avec lui.

La tentative de Jeanne étant restée infructueuse, le poète, de Dijon même, a écrit une lettre au notaire, et cette lettre, nous la possédons : elle est grossière. Est-il, en effet, à l'égard d'un personnage comme M. Ancelle, de pire grossièreté que de lui reprocher sa distraction, son étourderie? En sa personne, c'est toute la pondération, toute l'exactitude bourgeoises, qui sont ainsi bafouées. Quand Baudelaire dit à ce notaire qui est, de plus, conseiller d'arrondissement, juge de paix et maire de sa commune : « Vous êtes un grand enfant », la raillerie atteint toute une classe sociale, celle-là même qui, en 1848, a si promptement réagi contre l'émeute, défendu si âprement, en juin, sa situation acquise, celle, enfin, qui maintenant est en train de se jeter, avec l'élan de la crainte, dans les bras du « sauveur ».

Mais ce qui exaspère le poète par-dessus tout, c'est quand Ancelle s'avise de désapprouver les rancunes que nourrit à l'égard de sa mère ce fils qui se prétend abandonné. Alors, il reproche au vieux tabellion son *sentimentalisme*, mot qui, probablement, veut dire : « Vos sentiments traditionnels sont des sentiments convenus; que pouvez-vous comprendre, à l'amour passionné que j'ai, que j'avais, plutôt, pour ma mère? Réservez vos lieux communs sur la famille pour les jours où, ceint de votre écharpe, à la mairie de Neuilly, dans la salle des mariages, vous adressez aux nouveaux conjoints vos allocutions paternelles. »

Enfin, il semblerait que, lors de la visite que lui fit Jeanne, le notaire n'aurait pas reçu cette demoiselle avec tout le respect dû à son rang, celui de maîtresse d'un poète, sans doute, ou même de concubine, M. Ancelle, pour parler votre langage. « L'enfant des noirs minuits », en arrivant à Dijon les mains vides, se serait plaint à son amant d'un manque d'égards qui ajoutait à la déconvenue de sa démarche inutile.

Certes, l'entrevue du gros bourgeois, imbu de sa respectabilité, avec la mulâtresse, dut avoir sa saveur. Nul regard, c'est sûr, ne tomba jamais de plus haut que celui de Me Ancelle toisant, un matin, dans son cabinet, cette visiteuse inattendue. D'où ces lignes vengeresses de Baudelaire :

« *Je vous en prie, si vous avez, par hasard, plus tard, quelque occasion de revoir mademoiselle Lemer* (Jeanne Duval, à cette époque, se faisait appeler Lemer, comme ensuite elle prendra le nom de *Prosper*, sans doute pour donner le change à ses propres créanciers), *ne jouez plus avec elle, ne parlez plus tant, et* (ceci est le dernier trait) *soyez plus grave.* »

Mais, à Dijon aussi, l'arrivée de la dite mademoiselle Lemer dut causer un vif étonnement. Qu'en pensa la « dame de l'hôtel »? La présence d'une fille de cette espèce dans la maison ne risquait-elle pas d'en compromettre la bonne renommée? On imagine aisément les conciliabules de la dame offusquée avec son époux remonté des cuisines, son bonnet blanc sur l'oreille, les cancans des valets et des servantes, d'étage à étage, et, par la ville même, quand l'étrange créature passait, balayant l'air de sa jupe large, les chuchotements sur le seuil des portes.

Bref, l'appartement, les meubles ne furent jamais loués. Et comme l'hôtel coûtait 12 francs (soit 78 fr. d'à présent) par jour, avec pension pour deux personnes, prix élevé pour l'époque, vu le bon marché ordinaire des denrées, une aussi dispendieuse retraite ne pouvait se prolonger. Au surplus, le poète mourait d'ennui. Jeanne non moins, qui, surveillée à Dijon de plus près qu'à Paris, n'avait même pas la ressource, quelque envie qu'elle en eût, de faire signe de sa fenêtre, pour se distraire, aux hussards de la ville.

Le couple, au bout de peu de temps, était de retour à Paris. De son roman, Baudelaire n'avait pas écrit la première

phrase, cette première phrase si belle que sa beauté l'eût fatalement entraîné à poursuivre.

II

PRISONNIER DE TOUT ET DE SOI-MÊME

Et le temps m'engloutit minute par minute.

Dans l'été de 1851, il y eut un mouvement dans les ambassades. Le général Aupick passa de Constantinople à Madrid. Avant de rejoindre son poste, il fit, au mois de juin, avec sa femme, un séjour à Paris, Hôtel du Danube, rue Richepanse. Baudelaire, quand sa mère était absente, pouvait bien ne pas démordre de l'idée qu'elle était *coupable*, ainsi qu'il le soutenait, la veille encore, à M. Ancelle effaré; mais toutes les accusations s'effondraient à la minute même où la criminelle était de retour.

Les promenades à deux reprirent par les belles journées. Les amoureux réconciliés poussèrent une fois jusqu'à Saint-Cloud, une autre fois jusqu'à Versailles. Le poète, plus tard, gardait de ces heures bénies un souvenir ému. N'allait-il pas jusqu'à se répéter à soi-même, dans sa solitude, pour se gorger d'amertume et de regret, les exclamations que sa mère avait eues devant le paysage : « Que c'est beau! mais toi, tu ne sens pas les beautés de la nature... » Hélas! la trêve fut de courte durée : l'ambassadeur et sa femme partirent bientôt pour Madrid.

Baudelaire maintenant cohabite tout à fait avec Jeanne : 25, rue du Marais-du-Temple, pour le moment. De son œuvre poétique, il ne parle presque jamais, alors que dans ses conversations, dans ses lettres, les projets sans lendemain foisonnent au premier plan.

De loin en loin, au cours des dernières années, il a publié des vers dans quelques revues. Encore les titres de celles-ci, qui souvent n'ont rien de particulièrement littéraire (tel le *Messager de l'Assemblée*, où parurent successivement en 1851 neuf poésies, *la Mort des artistes*, entre autres, et *la Mort des amants*) donnent-ils à penser que le poète n'avait pas le choix et que ses vers, là où ils étaient accueillis, étaient insérés comme des « variétés » sans importance.

En 1852, le poète envoie à Théophile Gautier, pour que celui-ci les recommande à quelque pontife, ce qui du reste ne semble pas avoir eu de suites, une série de douze morceaux cent fois remis sur le métier et dont plus d'un remonte à six ou huit ans déjà.

Cependant, si Baudelaire, en tant que poète, est encore inconnu du public, il est célèbre comme tel, dès cette époque, dans les cénacles et les salles de rédaction de petits journaux. Nombre d'écrivains, d'artistes, lui ont maintes fois entendu dire de ses vers; aux dîners de Philoxène Boyer notamment.

Ce Philoxène était un bon jeune homme qui, venu de Grenoble à Paris, lesté d'une petite fortune, s'était mis en tête d'arriver à la gloire en donnant des soupers aux illustrations du jour. Les poèmes que Baudelaire, à ces dîners, était sollicité le plus fréquemment de réciter, c'étaient ceux qui, par la violence de leur couleur, étonnaient le plus ces bohèmes et leurs amies, ceux qui, au fond, les scandalisaient même peut-être un peu : *la Charogne, le Vin de l'assassin, Delphine et Hippolyte.* Ces pièces-là, tous les familiers du brave Philoxène finissaient par les savoir par cœur.

Ainsi, le Baudelaire véritable, celui que les hommes d'aujourd'hui n'ont pas cessé encore d'approfondir, était-il méconnu, ignoré, jusque dans les cercles restreints où le poète cependant était déjà considéré. Aux uns, l'écrivain apparaissait comme une curiosité du genre érotique, aux autres, aux plus fins, comme un disciple de Mathurin Régnier. Mais l'accent original, déchirant, de cette dure poésie, personne ne le soupçonnait seulement.

A cette époque, dans la carrière de Baudelaire, je veux dire dans la zone visible pour tous de sa vie malheureuse, les projets succèdent aux projets. Lui-même, dès lors, les appelle des rêves, tant il a pris l'habitude de la désillusion. Cependant, sans avoir pleine confiance dans ses chimères, il parle, il agit comme s'il y croyait fermement. Il le faut bien. Vis-à-vis des créanciers d'abord, pour obtenir de nouveaux délais, arracher de nouveaux crédits. Vis-à-vis d'Ancelle, vis-à-vis de madame Aupick ensuite, à moins d'avouer que ce sont eux, eux le clan du général, qui avaient autrefois raison, quand ils auguraient les périls de la carrière des lettres. Enfin, à Baudelaire lui-même, il importe que dans une cer-

taine mesure il soit dupe de ses plans. Grâce à cette ruse mentale, il échappe au découragement absolu et maintient son esprit dans un état intermédiaire entre une espérance qu'il lui est de plus en plus difficile de concevoir sincèrement, et la peur, hélas! trop justifiée, du lendemain. Mais que cet équilibre est instable! Quelle fatigue que ce continuel plaidoyer intérieur, pour tâcher de se persuader à soi-même, pendant quelques jours, que telle combinaison inconsistante pourrait néanmoins réussir!

C'est alors que Baudelaire lance avec Champfleury et Montselet *la Semaine théâtrale* qui eut seulement neuf numéros, puis dresse le programme d'un nouveau journal littéraire, *le Hibou pholosophe*, lequel ne parut jamais. Il considère même — ou feint de considérer — comme des réalités les assurances verbales les plus extravagantes, de vagues propos de café, comme ceux d'Amic lui offrant un jour de lui avancer 22 000 francs pour fonder une grande revue. Vite, il écrit à Ancelle pour le plaisir d'étonner son conseil par l'annonce de ce coup de fortune; mais, à peine lui a-t-il fait part du projet que lui-même en aperçoit la fragilité, en même temps qu'il devine de quel sourire incrédule et navré le notaire accueillera demain cette nouvelle fantasmagorie. Alors Baudelaire ajoute ces mots, où perce jusque dans l'illusion volontaire une si triste clairvoyance : « Je relis ma lettre, et il me semble qu'elle doit avoir pour vous un air fou. Il en sera toujours ainsi. »

Hélas! la folie véritable est quelquefois moins pénible que ces laborieuses constructions de la logique dans lesquelles Baudelaire cherche en vain une issue à ses perpétuels ennuis d'argent. La folie pousse Gérard de Nerval au suicide, et c'est une fin désolante que cette pendaison rue de la Vieille-Lanterne, en janvier 1855. Le monde des lettres tout entier en fut attristé, car la victime n'y comptait que des amis. Mais, si l'on écarte ce sinistre épilogue, combien la destinée de Gérard apparaît légère et presque radieuse, en comparaison de celle de Baudelaire. Vie d'un fou, peut-être, mais pas si folle, libre, en tout cas, de souci. La démence de Gérard, c'est qu'il n'a d'attache avec rien. Elle est une évasion constante. Gérard est l'invité qui s'esquive à l'anglaise, avant l'heure où les autres bâilleront. Il était là il y a un instant; il

est maintenant sur la route de Vienne, il sera dans un mois à Constantinople. Son vieux père, qui l'aime et qu'il adore, continuera de faire mettre son couvert chez lui tous les dimanches, en disant : « Ça le fera peut-être revenir. » Et de fait, pendant longtemps, Gérard est revenu, toujours à l'improviste. Il embrassait son père comme s'il l'avait vu la veille, puis, de nouveau, s'évanouissait ainsi qu'une fumée.

Les amours de Gérard, elles aussi, tiennent du songe, du mythe, de la fugue aux pays impossibles. Cet homme doux et modeste, qui rougissait comme une jeune fille, n'avait-il pas fait l'acquisition d'un lit Renaissance monumental pour y recevoir l'objet de sa flamme? Pendant les déplacements du nomade, le meuble encombrant était remisé chez des amis. Théophile Gautier qui conte cette histoire, en eut longtemps la garde. « Nous devions, dit-il, nous éclipser au moment solennel; mais la divinité pour laquelle ce temple avait été bâti n'y descendit jamais. »

Tout est chaîne, au contraire, tout est boulet, dans l'existence de Baudelaire. Le lit même n'y est pas, monté sur une estrade, un trône d'amours imaginaires, c'est (au 57 de la rue de Seine, à présent) la couche lamentable qui réunit, au soir de quelque journée fertile en billets protestés, un homme fourbu, excédé et une négresse alcoolique. Le « corps brun » s'est épaissi avec les années. Tout est dit, entendez que tous les poèmes que ce « corps vanté » devait inspirer sont écrits. Rien ne reste plus, que des chairs flasques, une outre vide.

Un scrupule, cependant, empêche le poète de rompre avec sa compagne. Après dix ans de vie commune, il considère qu'il n'en a plus le droit. Les liens de l'habitude aussi l'entravent peut-être plus qu'il ne le pense. Mais il n'en souffre pas moins de se sentir lié. La vulgarité irrémédiable de Jeanne, ses trahisons (car elle le trahit avec son coiffeur et avec des gens de la plus basse espèce), ses vices, ses mensonges de vieille enfant perverse, tout cela écœure Baudelaire, et il le supporte. Du moins, jusqu'ici, il l'a supporté, non sans impatience toutefois.

Une des choses surtout qui l'exaspèrent chez sa maîtresse, c'est qu'elle ne l'admire pas, qu'elle jetterait ses manuscrits au feu si cela lui rapportait plus d'argent que de les laisser publier. Pour Jeanne, en effet, son amant est un raté. Et il y

a des jours où elle le lui dit, quand elle est lasse à son tour de cette gêne continuelle qui ne lui permet même pas de s'acheter les chiffons dont elle a envie.

De plus, Baudelaire aime la conversation, et il est impossible d'échanger une parole avec cette créature, non seulement sur des sujets littéraires, mais même sur les questions les plus banales de la politique. Jeanne ne s'intéresse littéralement à rien, et elle ne veut rien apprendre, quoique le poète lui ait proposé maintes fois de lui donner des leçons.

Cette sauvage enfin est d'une méchanceté sournoise, subtile. Elle empoisonne le chat qui était la seule distraction du poète au logis, et introduit dans son logement des chiens, parce qu'elle sait que la vue des chiens lui fait mal.

Parfois, après quelque abus d'alcool de part et d'autre, des disputes violentes éclatent entre les amants. Alors, il y a des cris, des batailles, des meubles renversés, et les voisins, pour faire taire le couple en furie, frappent des coups au plafond. « En vérité, écrit Baudelaire à sa mère, je suis enchanté qu'il n'y ait aucune arme chez moi. » C'est qu'il se souvient d'une nuit terrible où l'image du meurtre a passé devant ses yeux. Et ce qu'il y a de pire, c'est qu'il avait commencé à céder au vertige : il a saisi un flambeau, son bras s'est levé, abattu. Le sang a jailli sur l'oreiller.

III

DÉCOUVERTE D'UN FRÈRE

Le rêveur que l'horreur de son logis réveille.

« Un peu de travail, répété trois cent-soixante-cinq fois donne trois cent-soixante-cinq fois un peu d'argent, c'est-à-dire une somme énorme. En même temps, la gloire est faite. » Cette phrase des *Journaux intimes* rappelle un peu le fameux pari de Pascal. Baudelaire aussi veut par les chemins de la raison arriver à la foi — la foi dans le labeur régulier. Pour qu'il lui fût bien démontré que cette religion était d'accord avec son intérêt personnel, il a trouvé cette formule dont la rigueur mathématique ne laisse à son esprit aucune échappatoire. Mais, en dépit du théorème, le poète

pendant deux ans ne publie que deux articles : *Morale du joujou* (au *Monde littéraire*) et *de l'Essence du rire.*

Madame Aupick est rentrée à Paris, le général ayant pris sa retraite d'ambassadeur en 1853. Les pauvres de Madrid, si l'on en croit les journaux, ont fort regretté le départ de l'ambassadrice de France. Peut-être n'est-ce là qu'une phrase de courtoisie protocolaire, comme les agences ont coutume d'en imprimer en pareil cas. Quoi qu'il en soit, le compliment a fait naître dans le cœur de Baudelaire des sentiments pénibles, d'autant plus pénibles qu'il les sentait sordides et qu'il en rougissait. Sa mère, à Madrid, faisait des largesses, alors que lui, à Paris... Enfin, la voici de retour. Débarrassé de ses mendiants espagnols, elle va pouvoir s'occuper davantage, peut-être, d'un pauvre qui, tout de même, la touche de plus près. Ainsi songe ce fils aigri.

Quant au général, on pense bien que Napoléon III ne lui a pas accordé sa retraite sans lui décerner de nouvelles récompenses. M. Aupick a été promu grand officier de la Légion d'honneur et nommé Sénateur d'Empire. En outre, le département du Nord l'a élu conseiller général; et, comme on sait, quand la petite patrie d'un homme se déclare fière de lui avoir donné naissance, c'est le signe que son triomphe ne fait plus de doute pour personne.

Mais que se passe-t-il? Sans se désintéresser du sort de Jeanne, aux besoins de laquelle il continue de subvenir dans la mesure de ses forces, le poète à présent habite seul. Là ne se borne pas le changement de ses habitudes. Chose incroyable, invraisemblable : il travaille avec assiduité, avec acharnement. D'où vient ce miracle? D'une passion nouvelle. Il n'y a que les passions qui transforment la vie. Ce que n'ont pu faire ni les remords ni les raisonnements les plus serrés, le hasard d'une rencontre a suffi pour l'opérer. Rencontre avec un frère inconnu, un semblable, d'une autre race pourtant, d'un autre pays; ce parent lointain, brusquement révélé, est mort en 1849, mais son œuvre du moins est là, vivante; et son âme, son âme-sœur, tendue, logicienne, électrique, jette à travers les mots d'une langue étrangère des étincelles qui illuminent la nuit. Baudelaire a découvert Edgar Poe.

Ah! autour d'une existence, où sont les êtres réels? où sont les fantômes? Ne sont-ce pas les humains que nous

coudoyons chaque jour qui pour nous sont parfois des ombres? Il n'y a guère d'auteur célèbre en France que Baudelaire ne connaisse personnellement ou qu'il n'ait une fois approché. Balzac est maintenant disparu, mais le poète, du temps qu'il était encore adolescent, n'avait-il pas fait, un jour, dans la rue, la connaissance du grand romancier? Ne l'avait-il pas, depuis, rencontré bien souvent? Victor Hugo, aujourd'hui en exil, Baudelaire l'est allé voir plus d'une fois, jadis, place Royale, et en dernier lieu dans cet appartement de la rue de la Tour-d'Auvergne, dont le commissaire-priseur, en 1852, a dispersé les meubles. Théophile Gautier, que Baudelaire appelle le Magicien, est depuis longtemps son ami. Sainte-Beuve, à qui il a envoyé des vers dès 1844, le traite avec bienveillance. Delacroix, dans l'atelier duquel Jenny, la gouvernante tyrannique du maître, l'a souvent introduit, prend en considération ses avis. Sans doute, ce sont là des hommes dont le talent, le génie même, peut-on dire pour certains d'entre eux, n'est pas niable. Et il y a encore des camarades, des confrères, qui sont de vrais poètes ou de bons écrivains : l'heureux Banville, Barbey d'Aurevilly, le « vieil enfant gâté », Flaubert qui, dans sa retraite de Croisset, travaille à un roman sur les mœurs de la province, et ce Leconte de Lisle, d'un pessimisme si fier, si imperturbable, qui déclarait naguère à Ménard : « Tu dis que personne n'a lu tes vers, si ce n'est moi? Qui diable a lu les miens, si ce n'est toi? Qu'importe! Se désespérer d'un fait aussi normal, c'est se plaindre de ne pouvoir décrocher une étoile. » Et, à côté de ces chefs de file que Baudelaire admire (parfois, tel Hugo, à son corps défendant), à côté de ces compagnons qu'il estime, se presse le troupeau confus des relations littéraires : chroniqueurs, folliculaires, critiques d'art, familiers des dîners de Philoxène, le « cher petit lyrique », et des vendredis de Murger, habitués du café Tabourey, du café de la Régence, de l'Estaminet de Valois, du restaurant Cousinet, rue du Bac; ce sont des mains serrées, des saluts échangés, des sourires convenus, quelques enthousiasmes mis en commun, des inimitiés surtout partagées, beaucoup de bruit, beaucoup de grimaces.

Mais, dans cette foule mêlée, où est-il, le frère spirituel, celui qui vous apprécie à votre juste valeur, parce que vous

lui ressemblez, celui qui n'ignore pas que vous êtes un prince, malgré votre paletot élimé, parce qu'il est lui-même toute aristocratie sous ses vieux vêtements? Où est-il ce jumeau chéri, ce double de soi-même, que chaque artiste, sans le savoir, cherche éperdûment à travers la vie? Où es-tu, dandy cinglant qui caches à tous les yeux une âme virginale? Où es-tu, toi qui t'enivres d'alcool jusqu'à tomber dans le ruisseau, mais qui sais qu'entre l'ivrognerie vulgaire et ta propre ivrognerie il y a des mondes de pensées, des chaînes neigeuses de délicatesses, des abîmes de douleur? Toi qui connais mes vices, parce qu'ils sont les tiens; toi qui es demeuré pur comme moi, sous leur manteau souillé; toi que la pauvreté étreint comme elle m'enserre, que la maladie tourmente comme elle me ronge; toi qui vas pourchassé, à mon image, dans le tourbillon des rues, seul, irrémédiablement seul dans tous les lieux publics, dans les salles d'attente des gares, dans les brasseries, les théâtres, les concerts, les bastringues, sous le gaz aveuglant? Où te joindre, miroir de moi-même? Sans doute n'es-tu qu'une créature de mon imagination, un songe de la fièvre, la grésillante fumée de mes pipes d'opium, ou rien que cette consolation illusoire et brève que j'ai maintenant de plus en plus de peine à trouver au fond de ma fiole de laudanum?

Ainsi Baudelaire, longtemps, avait-il cru que son espérance était chimérique. Peut-être même n'avait-il jamais eu le sentiment de quêter, à travers le temps et l'espace, cette sorte de pendant à son être, cette réponse à sa vie, cette justification enfin, cette excuse. Peut-être, ce profond appel de son âme, ne l'avait-il jamais formulé. Mais que, conscient ou non, il désirât de toutes ces forces cette rencontre, cette coïncidence inespérée, cela est certain, puisque, dans son existence entière, il n'est pas d'émotion comparable à celle qui le saisit, le jour où, pour la première fois, par un jeu du hasard, la personnalité mystérieuse d'Edgar Poe se dressa devant lui.

Cela remontait à quelques années. Un soir de 1846, un article de la *Revue des Deux Mondes*, ayant pour titre *Contes d'Edgar Poe*, lui tomba sous la main dans un cabinet de lecture. Ses doigts, il s'en souvient, s'étaient mis à trembler, comme le soir où, dans le petit théâtre du Panthéon, il avait cherché sur le programme le nom de la mulâtresse. Mais,

cette fois, ce n'était plus le tremblement obscur de la chair troublée, le murmure des bas appétits; c'était une vibration supérieure et quasi musicale, une gamme de correspondances intellectuelles, un chant énigmatique, s'élevant par-dessus la mer, à trois mille milles de distance, et qui disait : « Frère! frère! »

J'ai parlé d'émotion, le mot n'est pas assez fort. Baudelaire, dans une lettre à Armand Fraisse, dit plus justement : « une commotion singulière ». Cela tenait de l'épouvante et du ravissement. Il découvrait des poèmes, des nouvelles, dont il avait eu l'idée, mais vague et confuse, et que Poe avait su combiner et mener à la perfection. Bien plus, Baudelaire avait là, sous les yeux, non seulement des sujets rêvés par lui, mais des phrases (il l'a dit) qu'il avait pensées, et que l'auteur américain avait écrites vingt ans auparavant.

Cependant, la vie est ainsi faite, si grossier est le tumulte qui nous entoure, si fatales, semble-t-il, dans leur déroulement, sont les circonstances qui nous entraînent, que rien n'est plus rare, plus exceptionnel, qu'un acte vraiment libre. Baudelaire a entendu le cri lointain; il sait que l'autre lui-même, quelque part, existe; son cœur a battu, son corps a frémi devant cette révélation fulgurante. Mais, pendant des années, le vacarme du monde extérieur a étouffé l'écho secret des âmes, un instant rapprochées; le flot des vulgarités a recouvert le frisson du premier émoi. Vint la Révolution de 48, époque, pour Baudelaire, d'une agitation frénétique, où il semble qu'il soit dépossédé par les événements de ce qu'il y a en lui de plus profond.

Un jour, pourtant, l'appel magique s'est fait entendre de nouveau. Edgar Poe, maintenant, est mort, mais n'est-ce pas le privilège des artistes tels que lui que la mort, pour eux, existe à peine. De cette vie terrestre d'Edgar Poe qui s'est consumée si douloureusement, Baudelaire aujourd'hui veut tout connaître, et c'est là que l'attend une seconde découverte, plus extraordinaire encore que la première. L'existence de Poe présente avec la sienne des analogies hallucinantes : la misère, l'alcool.

Certes, à aucun moment, il n'était arrivé à Baudelaire de se croire déchu. Toujours, au milieu de ses tracas, son orgueil était demeuré intact. Mais les autres ne nous voient point

avec nos propres yeux. Dirai-je qu'ils n'ont pas notre indulgence? Non, car nous sommes souvent pour nous-mêmes plus sévères, plus exigeants, qu'autrui. Ce que les autres n'ont pas de nous, c'est cette connaissance directe, immédiate, qui provient du sentiment intérieur et qui se passe de preuves. Eh! bien, pour tous ceux, mère, conseil, amis, camarades, qui ne savent pas voir dans les tribulations de Baudelaire, dans ses souffrances, dans ses fautes, jusque dans ses vices, une souveraine grandeur, pour tous ceux qui sont incapables de distinguer l'ordre intime dans le désordre apparent, voici un témoignage irrécusable : une autre vie pareille à la sienne et qui est celle d'un grand poète. Dès lors, il est absous.

Bien plus, ceux qui l'accusent pourraient puiser, il lui semble, dans l'histoire d'Egdar Poe, maint exemple pour eux-mêmes. Madame Aupick, entre autres, qui souvent commence ses lettres par ces mots : « En vérité, Charles, tu me désoles... » Madame Aupick ne gagnerait-elle pas à prendre modèle sur la belle-mère d'Edgar, la douce, l'indulgente, l'incomparable Maria Clemm? Méditez, Caroline (ainsi vous y engage votre enfant, devenu à son tour votre juge), méditez sur cette figure d'une femme qui toujours console sans jamais blâmer, jamais moraliser, chez qui l'amour maternel, pur de tout respect humain, de toute mesquinerie bourgeoise, est une perpétuelle adoration, jointe à une pitié infinie.

Baudelaire avait appris l'anglais étant enfant (de Caroline, justement, qui née à Londres de parents parisiens, avait vécu en Angleterre ses premières années). Il se remit passionnément à l'étude de cette langue, puisque l'âme-sœur se révélait à lui par le truchement d'un idiome étranger. Pénétrer les plus subtiles nuances de cette pensée si parente de la sienne, la proposer, l'imposer à l'admiration du public français, tel fut alors son dessein. Que dis-je, son dessein? sa décision, sa volonté. Ici, rien de semblable aux habituels projets du poète, à ces listes d'articles à faire, à ces titres de romans qu'il note sur son carnet.

Les tracasseries de Jeanne, cependant, rendent impossible tout travail à la maison. Baudelaire, d'abord, se réfugie dans les bibliothèques, transporte même ses dictionnaires au café. Mais ce labeur de la journée bientôt ne lui suffit point. Un

grand devoir, un sacerdoce le réclame. Il lui faut ses soirées, ses nuits, de longs espaces de silence, pendant lesquels il aura tout loisir de poursuivre avec l'esprit qui le requiert l'ardent dialogue commencé. Adieu, Jeanne! Inutile de crier, ma fille. Vois comme ton amant est calme. En vérité, tu ne le reconnais plus. Lui, d'ordinaire si violent, avec quelle assurance tranquille, il donne congé du logement au concierge, rassemble ses papiers, s'en va... Voici le traducteur installé seul, 10, rue de Babylone, puis 60, rue Pigalle, au rez-de-chaussée. Pour ne pas se déranger quand on sonne, il laisse sa clé dans la serrure. On entre, on le trouve penché sur *les Histoires extraordinaires*, ce texte sacré qu'il déchiffre avec la dévotion d'un brahmane. Au bruit que fait le visiteur, il ne lève même pas la tête. On lui parle. Il ne répond pas.

En 1848, Baudelaire avait publié d'Edgar Poe un morceau seulement, *Révélation magnétique*, paru dans *la Liberté de penser*. Ah! comment avait-il pu s'en tenir là? Lui-même aujourd'hui a peine à le comprendre. Volontiers, il murmurerait, s'adressant à l'âme enfin rejointe et qui se livre à lui : « Pardonne-moi! pardonne-moi! » Car maintenant il veut tout traduire. En 1852, il avait encore donné à la *Revue de Paris* un commentaire de l'œuvre de l'auteur américain : *Edgar Allan Poe, sa vie et ses ouvrages*. Mais c'est en 1854 qu'il commence dans *le Pays* la série de ses magistrales traductions. Il les fait précéder d'une dédicace respectueuse et tendre à *Madame Maria Clemm, à Milford, Connecticut, États-Unis*. Le ton en est merveilleux d'entente spirituelle, de connivence suprasensible. C'est là, dit-il, la « missive d'une âme à une âme ». Une véritable communion, en effet, en la personne du génial écrivain disparu, du pauvre Eddie, dont la douce Maria Clemm a tant de fois pansé les blessures, et que Baudelaire aujourd'hui a résolu de faire connaître à la France.

En 1855, le traducteur donna souvent au *Pays* un feuilleton par jour. Asselineau raconte que, lorsqu'il allait alors voir son ami le soir, un peu tard, il lui arrivait de rencontrer endormi dans un coin de la chambre le garçon d'imprimerie chargé de rapporter, soit la copie, soit les épreuves que Baudelaire, courbé sur sa tâche, lui faisait quelquefois attendre longtemps.

C'était, dit encore Asselineau, une véritable possession.

Baudelaire ne pouvait plus penser qu'à Poe, parler que de Poe. Il demandait à tout venant si on connaissait son auteur et, parfois, quand on l'ignorait, entrait dans de grandes colères. Un jour, Asselineau l'accompagna à un hôtel du boulevard des Capucines où on lui avait signalé l'arrivée d'un homme de lettres américain qui devait avoir connu Poe. Les deux amis trouvèrent le voyageur en caleçon et en chemise, au milieu de chaussures de tous les modèles qu'il essayait avec l'assistance d'un bottier. Mais Baudelaire ne lui laissa aucun répit. L'interrogatoire commença entre une paire de souliers, et une paire d'escarpins. Par malheur, cet Américain n'aimait pas Edgar Poe. C'était, dit-il, un esprit bizarre et dont la conversation n'était pas du tout *conséquioutive*. Baudelaire sortit furieux. Enfonçant son chapeau sur sa tête avec violence : « Ce n'est, criait-il, qu'un Yankee! »

Mais où l'excellent Asselineau me semble avoir été un peu dupe des attitudes aisément mystificatrices de son ami, c'est quand il dit sérieusement que le traducteur eut longtemps pour conseil, en matière de langage, un tavernier anglais de la rue de Rivoli. Je sais bien que Malherbe ne dédaignait pas de donner autorité aux crocheteurs du port au foin. Mais c'est là une boutade de grammairien qu'il ne faut prendre à la lettre que pour certaines locutions, certains tours, lesquels, en effet, ne conservent leur verdeur originelle que dans le peuple. A la taverne anglaise où Baudelaire fréquentait, le whisky était bon. Cela aussi compte pour quelque chose. Enfin, pareil à ce héros de Huysmanus, auquel, pour avoir l'impression d'être allé à Londres, il suffisait d'être resté une heure dans un bar, peut-être Baudelaire, au milieu des grooms du faubourg Saint-Honoré, rêvait-il qu'il se trouvait à Baltimore où il était venu prier sur la tombe du pauvre et cher Eddie.

IV

SPLEEN, DÉBAUCHE, AMOURS BLANCHES

Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle.

Malgré le succès remporté par la publication des *Histoires extraordinaires* dans *le Pays*, Baudelaire eut beaucoup de peine à trouver un éditeur pour sa traduction. Les feuille-

tons collés sur des placards de papier bistré, dont les marges elles-mêmes étaient souvent couvertes de corrections, furent rassemblés pieusement dans un grand carton vert qui, au témoignage d'Asselineau, erra de maison d'édition en maison d'édition, chez Lecou, chez Hachette, chez d'autres encore, avant de trouver asile enfin chez Michel Lévy, rue Vivienne.

Le premier volume parut en avril 1856. Le second, *Nouvelles Histoires extraordinaires*, l'année suivante. Puis vinrent *les Aventures d'Arthur Gordon Pym*, publiées d'abord en feuilleton au *Moniteur universel* et réunies en volume en 1858; enfin *Eureka*, en 1863, et *les Histoires grotesques et sérieuses*, en 1865.

La première traduction de Baudelaire étant de 1848, il s'agit ici d'un travail qui s'échelonne sur dix-sept années. Évidemment, quel que fût l'enthousiasme de Baudelaire pour Edgar Poe, la période que j'appellerai *d'illumination* ne pouvait avoir une aussi longue durée. Du moins le respect, le scrupule, l'effort artistique du traducteur, ne faiblirent-ils jamais. Là encore Baudelaire mérite d'être cité comme un noble exemple. Son cas même est si exceptionnel que sa traduction, égale — d'aucuns prétendent supérieure — à l'original, est dans notre littérature une œuvre unique.

Cependant, il fallait que le destin de Baudelaire lui-même s'accomplît. Son œuvre personnelle le sollicitait, en même temps que recommençaient à le tirailler ses éternels soucis. Au printemps de 1855, la première *Exposition universelle*, venant d'ouvrir ses portes, le poète reçut du *Pays* la commande d'une série d'articles sur la Section artistique de cette Exposition. Sa maîtrise critique dans ces études éclate une fois de plus. Nul, avant Baudelaire, n'a parlé peinture, en France, avec cette profondeur; car les *Salons* de Diderot sont littéraires, philosophiques. Baudelaire est technique. Et, depuis Baudelaire, je ne vois guère que Fromentin qui, dans *les Maîtres d'autrefois*, soutienne avec lui la comparaison.

C'est vers le même temps que le poète commence à rêver assez fréquemment de théâtre. Déjà, en 1849, il avait eu la velléité — du moins le disait-il, — d'écrire des vaudevilles. Mais en 1854 l'acteur Tisserant, lui ayant entendu réciter à la fin d'un dîner *le Vin de l'assassin*, lui demanda de tirer de cette courte poésie, pour l'Odéon, un drame en cinq actes,

« sur la misère, l'ivrognerie et le crime ». Tisserant voyait grand. Baudelaire prit la proposition au sérieux. Sans doute la perspective d'un succès à la scène manquait-elle encore jusqu'ici à la collection de ses projets. Il fallait bien qu'un jour il ajoutât, à ses imaginations, cette avenue qui, comme chacun sait, conduit à la fortune. Il écrivit donc un vague scénario (qui a plutôt l'air d'un canevas de roman-feuilleton que d'un plan d'ouvrage dramatique) et l'envoya au sieur Tisserant. Mais déjà, dans une lettre où il annonce la nouvelle à sa mère, il dit : « Il ne faut pas se faire d'illusion, il faut maintenant *écrire la pièce.* » Et c'est lui qui souligne ces mots, avec quelle fatigue anticipée, je suppose, avec quelle terreur!

Le poète a quitté la rue Pigalle. Ce rez-de-chaussée était une cage humide, environnée de vacarme. Et puis, les créanciers commençaient à en trop bien connaître l'adresse. En février 1854, Baudelaire fuit à l'hôtel d'York, 61, rue Sainte-Anne. Au mois de mai de la même année, il est à l'hôtel du Maroc, 35, rue de Seine.

Arondel, toujours courant sur ses traces, vient l'y relancer un matin. Mais il l'a vu venir; il n'a que le temps de disparaître dans le cabinet de toilette. L'usurier, accompagné du logeur, pénètre dans la chambre, s'assied, dit qu'il attendra. Baudelaire, à côté, se tient coi. Cependant, l'hôtelier, brave homme qui n'ignore pas que son locataire est là caché, persuade à la sinistre aronde de s'envoler enfin. Et le débiteur délivré, regardant à travers les rideaux poussiéreux s'éloigner le vilain oiseau, éclate d'un rire amer.

Dans le seul mois de mars de l'année 1855, Baudelaire change six fois de logement, « vivant dans le plâtre, dormant dans les puces, ballotté d'hôtel en hôtel ». En janvier 1856, il habite 18, rue d'Angoulême du Temple. En juillet de la même année, à l'hôtel Voltaire, 19, quai Voltaire. « Quand donc, écrit-il, aurai-je un valet de chambre et un cuisinier et un ménage?... Je suis absolument las de la vie de gargote et d'hôtel garni, cela me tue et m'empoisonne... Je suis las des rhumes et des migraines, et des fièvres, et surtout de la nécessité de sortir deux fois par jour (pour aller prendre ses repas), et de la neige, et de la boue, et de la pluie. »

Le poète, dans les divers logis où il campe, reçoit ordinairement le matin deux genres de visites : sa mère, Jeanne.

Depuis leur retour à Paris, le général et sa femme ont leur résidence rue du Cherche-Midi. Madame Aupick a « un jour ». « Ton maudit lundi! » ainsi raille son fils, qui se garde bien de paraître à ces réceptions. Alors, c'est la vieille dame qui se dérange. Maintenant que Charles n'habite plus avec « cette vilaine femme », sa mère peut venir chez lui. Souvent, dans sa détresse, Baudelaire lance un appel vers celle qui, malgré tout, demeure le grand amour de sa vie. Oh! sans doute, il ne cesse pas d'avoir recours à la bourse maternelle, mais ce n'est plus seulement de l'argent, maintenant, qu'il demande, c'est de la tendresse. Que sa mère vienne en passant l'embrasser. Et elle accourt, aussitôt.

Quelles tristes réflexions devait faire, hôtel du Maroc, assise au bord du lit défait de son malheureux enfant, dans cette chambre en désordre et quasi sordide, cette femme qui, la veille encore, était ambassadrice à Madrid! Quelquefois, à la vue de ce dénuement, et bourgeoise comme elle est, elle a des phrases maladroites, qui lui attirent des répliques comme celles-ci : « Quant à tes craintes sur l'avilissement de ma personne dans la misère, sache que, toute ma vie, déguenillé ou vivant convenablement, j'ai toujours consacré deux heures à ma toilette. Ne salis plus tes lettres avec ces bêtises-là! » Ah! Maria Clemm, elle, n'eût point dit de pareilles choses. N'espérez pas, Caroline, avoir jamais raison.

Quant à Jeanne, c'est de grand matin, alors que son amant est encore couché, qu'elle fait son entrée dans la chambre. Mon Dieu! comme elle est vieille et décrépite, dans la clarté brumeuse de l'aube! Elle s'affaisse sur une chaise, elle gémit. Malade, certes, elle l'est, et misérable. Baudelaire, en face d'une pareille ruine, a les yeux pleins de larmes. Il se souvient aussi qu'il a « mangé deux fois les bijoux de sa vieille maîtresse, et ses meubles », que pour lui elle a fait des dettes, souscrit des billets, et qu'il l'a à moitié assommée en un soir d'épouvante. Comment ne serait-il pas ému de pitié? Ne cache-t-il pas à Ancelle l'état où la créature est réduite, parce que le notaire, croit-il, en aurait trop de joie? Cependant, la négresse mendie quelque monnaie. C'est même là l'unique but de sa visite. Son amant fouille ses tiroirs, lui donne le peu qu'il possède. Elle ramasse son vieux cabas et s'esquive, à

l'heure où le marchand de cresson, au bout de la rue, fait entendre son cri.

Dehors, le brouillard, la pluie, le gargouillement d'un plomb engorgé. Encore une journée qui s'annonce ivre d'ennui dès le matin, vertigineuse comme le vide, comme un abîme de somnolence. Le chat noir, arquant son dos maigre, se frotte au barreau d'une chaise, et soudain bondit, silencieux, sur la table, enjambe l'encrier tari. Tout travail est interrompu. Des lettres sont glissées sous la porte, et restent là des jours, sur le plancher.

Puis, au choc d'une contrariété nouvelle, la période d'inertie fait place à une surexcitation démente. « Je ne suis pas sûr, écrit le poète, que la colère donne du talent, mais en supposant que cela soit, je devrais en avoir un énorme, car je ne travaille jamais qu'entre une saisie et une querelle, une querelle et une saisie. »

A ses crises de découragement entrecoupées d'explosions de fureur, l'infortuné a cherché d'abord un divertissement dans des amours sans lendemain. *Le Carnet amoureux*, où il notait soigneusement les « bonnes adresses », témoigne de la fréquence et de la diversité, sinon de ses désirs, du moins de ses curiosités. Mais de ces courtes ivresses, comme de celles du haschisch ou de l'opium, il ne reste bientôt plus au débauché qu'une courbature de tout le corps, une pesanteur surtout à la nuque. Sans parler du dégoût. Car, à cette époque, ne l'oublions pas, la débauche est une chose grave. Elle a perdu le ton de légèreté, de galanterie spirituelle, qu'elle avait au XVIIIe siècle, et elle n'a pas encore pris, même chez les plus cyniques, cette forme d'acquiescement à l'étourdie, indifférent et veule, qui la caractérise aujourd'hui. La débauche, au temps de Baudelaire est clandestine. Si elle a tant de pudeur, c'est donc qu'elle ne va pas sans remords. Elle est un recours suprême pour le désespéré, une manière d'oubli, de lâche suicide.

Nulle âme n'est plus partagée que celle de Baudelaire. Baudelaire est, si j'ose dire, le pécheur par excellence. C'est même uniquement par sa notion du péché qu'il semble, à première vue, religieux. Il souffre de transgresser la Loi, mais il lui faut la transgresser pour qu'il se souvienne qu'elle existe.

Plus tard, vers la fin de sa vie, sans être jamais ce qu'on nomme un catholique pratiquant, le poète prendra l'habitude de la prière; mais, durant de longues années, il n'a point fait oraison, il n'a connu Dieu qu'indirectement, par la gêne consécutive à la faute, par le repentir, ou par l'horrible joie du blasphème. Baudelaire s'est élevé à l'adoration peu à peu et à travers mille peines. Quand il atteignit ce sommet, son œuvre était écrite, et il ne lui restait plus que peu de temps à vivre. De là vient que toute quiétude est exempte de ses ouvrages. Nulle bénédiction, nulle rosée; rien que tristesse et cendre. Ce qui triomphe dans *les Fleurs du Mal*, c'est le Mal précisément; chaque page est l'évocation de ce temps d'erreur et d'épreuve. Bien plus, la faute tient, dans ce livre, une si grande place que, cessant, parfois, d'apparaître comme une désobéissance à la règle, elle y semble une sorte d'obédience à une autre règle. C'est ce qu'on appelle le satanisme de Baudelaire. Si *les Fleurs du Mal* n'étaient pas le témoignage d'une ascension difficile, si nous les considérions, non comme un passage, mais comme un point d'arrivée, elles seraient, en vérité, un évangile de manichéisme.

Cette dualité du Bien et du Mal, cette lutte constante entre les deux principes, c'est là, non seulement le fond de la poésie baudelairienne, mais c'est tout Baudelaire lui-même. Nature double, il est inquiet de débauche, mais, en même temps, assoiffé d'amour idéal, avide de paroles berceuses, de caresses *maternelles*.

Ici, nous retrouvons les traces décidément ineffaçables de sa grande passion d'enfant. Cette passion a influé d'abord sur certaines tendances de sa sensualité. Dans les parfums qui le subjuguaient, que cherchait-il, en effet, inconsciemment, sinon à retrouver l'odeur grisante du manchon, où, petit garçon de sept ans, il aimait enfouir son visage? Et quand Jeanne était jeune et belle et qu'elle se dévêtait, pourquoi toujours lui demandait-il de garder ses bijoux, sinon parce que le cliquetis des colliers et des pendeloques réveillait dans sa mémoire le souvenir de très anciennes extases?

Mais de sa petite enfance son cœur a gardé surtout un appétit inapaisé de tendresse, et de tendresse pure. Nombreuses seront les figures de femmes auprès desquelles il quêtera, sans toujours l'avouer, la satisfaction de ce besoin. Il en est qui

demeurent énigmatiques, telle J. G. F., l'inconnue à qui le poète a fait don de la poésie intitulée : *Héautontimorouménos*, et, plus tard, des *Paradis artificiels*. Mais nous savons que cette M. D., à qui le magnifique *Chant d'automne* est dédié, fut une actrice de la Gaîté, Marie Daubrun, que Baudelaire, durant des années, entoura de soins.

Marie Daubrun était jolie et douce. De plus, comme il arrive fréquemment dans les milieux de théâtre, elle était honnête et vaillante. Elle avait une famille qu'elle soutenait par son travail. Le poète allait souvent saluer la comédienne dans sa loge, le soir. Il s'intéressait à ses soucis, à ses modestes ambitions. Il admirait que cette brave fille, après avoir joué ces stupides cinq actes, comme il disait, eût encore le courage de veiller ses parents malades.

Peut-être trouvera-t-on que Baudelaire fait une étrange figure dans ce rôle de bon et loyal ami. Il n'en est pas moins vrai qu'il le joue, et très bien, avec gravité, avec délicatesse.

Mais il y a encore une autre Marie, un modèle qui, après une conversation avec Baudelaire, avait pris, on ne sait pourquoi, la résolution de ne plus poser. Cette femme avait au cœur une passion pour un autre homme. Elle en avait fait la confidence au poète, et celui-ci ne l'en aimait que davantage. Elle était pour lui, disait-il, un objet de culte; il lui aurait été impossible de la souiller. C'est un sentiment vertueux qui l'enchaînait à elle, une suave et chaste attraction, semblable à l'amour du chrétien pour son Dieu. Donner un nom terrestre à une dévotion aussi incorporelle et mystérieuse eût été un sacrilège. « Vous serez désormais, lui écrivait-il, mon talisman, ma force... Par vous, Marie, je serai fort et grand. Comme Pétrarque, j'immortaliserai ma Laure. Soyez mon ange gardien, ma Muse et ma Madone, et conduisez-moi dans la route du Beau. »

Voilà, n'est-il pas vrai, des déclarations, sinon bien enflammées, du moins toutes pleines d'une vive exaltation spiritualiste? Mais ce qui peut surprendre, c'est que, à la même époque exactement, le poète écrivait dans des termes presque identiques, à une autre femme, madame Sabatier. Au point qu'il est permis de se demander si madame Marie et madame Sabatier ne seraient pas une seule et même personne. Ce qui semble, au premier abord, renforcer cette hypothèse, c'est que madame Sabatier servit de modèle au sculpteur Clé-

singer pour sa *Femme piquée par un serpent.* Cependant, il faut renoncer, je crois, à cette identification. Madame Sabatier s'appelait Aglaé et se faisait appeler Apollonie. C'est sous ce dernier nom qu'un poème d'*Émaux et Camées* lui est adressé :

J'aime ton nom d'Apollonie,
Écho grec du sacré vallon,
Qui, dans sa robuste harmonie,
Te baptise sœur d'Apollon...

Qu'en conclure alors, sinon qu'il y avait dans le cœur de Baudelaire un sentiment fixe, répondant à un idéal invariable, mais qui s'accommodait très bien d'objets différents et comme interchangeables?

Madame Sabatier avait le même âge que Baudelaire. C'était une joyeuse veuve, célèbre dans le monde des lettres et des arts pour sa beauté, son allant et son indépendance. D'après Judith Gautier, elle était assez grande, avait des attaches très fines, des mains charmantes, des cheveux soyeux, d'un châtain doré, le teint clair et uni, des traits réguliers, avec quelque chose de mutin et de spirituel, la bouche petite et rieuse. Mais les Goncourt qui n'ont jamais brillé par la bienveillance, disent d'elle que c'était « une grosse nature, avec un entrain trivial, bas, populacier », « une belle femme un peu canaille », « une vivandière de faunes ».

Au physique, de fait, elle était plantureuse, ainsi que l'atteste non seulement le portrait de Ricard, *la Femme au chien,* et un buste de Clésinger qui est au Louvre, mais justement cette fameuse *Femme piquée par un serpent,* du même Clésinger, académie dodue, cambrée et contorsionnée, qui a échoué à la galerie Georges Petit (du moins y était-elle encore il y a quelques années).

Et quant à l'humeur de la dame, ce qui donne à penser qu'elle était bien, comme le disent les Goncourt, assez gaillarde, c'est que cette jolie commère ne s'effarouchait nullement de recevoir en hommage, de ses littérateurs ordinaires, de pures pornographies. On l'appelait « la Présidente » dans le cercle de ses amis. Or, il y a dans les œuvres secrètes du bon Théo certaines *Lettres à la Présidente,* d'un érotisme d'ailleurs un peu laborieux, mais qui suffisent à nous édifier sur les goûts, gaietés et distractions de l'aimable Aglaé.

Voilà, cependant, l'idole à qui Baudelaire, avec la timidité d'un collégien et les tremblements du mystique, allait vouer, pendant des années, un culte idéal.

Madame Sabatier, tous les dimanches soir, recevait à dîner, rue Frochot, des écrivains et des artistes, qui n'étaient pas parmi les moindres de son temps : Gautier, Alfred de Musset, Sainte-Beuve, Flaubert (que, dans ce milieu on avait surnommé le Sire de Vaufrilard), Ernest Feydeau (l'auteur de *Fanny*, lequel haïssait Baudelaire), Maxime Ducamp, Louis Bouilhet (qu'on appelait *Monseigneur*, à cause, paraît-il, de son embonpoint), Meissonnier, Henry Monnier, les statuaires Clésinger et Préault, etc., et, plus tard, les Goncourt qui, dans leur journal, ont si bien arrangé leur hôtesse.

C'est en 1852 que Baudelaire fut introduit rue Frochot. Dans ses *Journaux intimes* il n'est pas tendre pour les femmes en général : « La femme est le contraire du dandy. Donc, elle doit faire horreur. La femme à faim, et elle veut manger; soif, et elle veut boire, etc. Le beau mérite! La femme est *naturelle*, c'est-à-dire abominable. »

Champfleury conte que Baudelaire condamnait les maîtresses de ses amis au régime du vin et du tabac, afin d'assoupir leur langue. Il faut avouer que les créatures qu'il avait été accoutumé de rencontrer jusqu'ici dans les milieux de la bohème n'avaient pas dû appartenir toujours à un genre très relevé — les amies de Jeanne non plus. Il détestait les péronnelles d'estaminet qui se jettent en travers des discussions d'esthétique. Mais il ne prisait pas davantage la conversation de bourgeoises qui passaient pour agréables. A son ami, Paul de Molènes, récemment marié, qu'il visitait quelquefois le soir, il disait, vers neuf heures : « Il est tard, envoyez donc coucher votre petite femme; on ne peut causer avec ces gentils oiseaux-là. »

D'autre part, dans ses Carnets, le poète note très didactiquement : « Les airs charmants, et qui font la beauté, sont : l'air blasé, l'air ennuyé, l'air évaporé, l'air impudent, l'air froid, l'air de regarder en dedans, l'air de domination, l'air de volonté l'air méchant, l'air malade, l'air chat, enfantillage, nonchalance et malice mêlés. »

Or, madame Sabatier n'avait aucun de ces airs-là. Elle était gaie. Elle était même « Celle qui est trop gaie ». De plus,

elle était grasse, et Baudelaire aimait les femmes maigres, parce que la maigreur, disait-il, est plus indécente, plus nue. Il est vrai que c'est d'amour éthéré qu'il s'agit ici pour le moment. Enfin, toujours est-il que, à peine admis dans le Salon de « la Présidente », le poète, en dépit de toutes ses théories, devint amoureux de ce « Rubens », ou du moins commença de cristalliser autour de son image ronde les plus immatérielles rêveries.

Durant cinq années, de 1852 à 1857, Baudelaire adresse à madame Sabatier des billets anonymes et des vers qu'il la supplie de ne montrer à personne. Il craint tellement de l'offenser qu'il déguise son écriture. Il n'espère rien. Jamais amour, dit-il, ne fut plus désintéressé, plus pénétré de respect. Celle qu'il aime est pour lui non seulement la plus attrayante des femmes, mais la plus précieuse des superstitions. Il va jusqu'à se défendre d'éprouver aucune jalousie pour « l'amant heureux, le possesseur ». Ayant rencontré celui-ci par hasard, il se déclare ravi d'avoir trouvé un homme aimable et digne de plaire. Les poésies dédiées à l'idole, sont toutes (sauf une, qui est un rêve sadique) des hymnes de joie et de lumière. Madame Sabatier (comme madame Marie) est la Laure du poète, sa Muse, son bon Ange, sa Béatrice. « Rien ne vaut la douceur de son autorité. »

Cependant — cependant, toujours dans le même temps de sa vie (1856), Baudelaire a avec Jeanne des démêlés qui, pour la première fois après une liaison de quatorze ans, aboutissent à une rupture; et bien qu'ils eussent chacun un domicile séparé depuis plusieurs années, cette brouille — qui l'eût cru? — est pour le poète un affreux déchirement. Ah! il n'est plus question, cette fois, d'amours idéales, ni de littérature.

« Cette femme était ma seule distraction, mon seul plaisir, mon seul camarade, et malgré toutes les secousses intérieures d'une liaison tempêtueuse, jamais l'idée d'une séparation irréparable n'était entrée clairement dans mon esprit. Encore maintenant, je me surprends à penser en voyant un bel objet quelconque, un beau paysage, n'importe quoi d'agréable: pourquoi n'est-elle pas avec moi pour admirer cela avec moi, pour acheter cela avec moi? » Ainsi Baudelaire se confesse-t-il à sa mère avec une sorte de fureur.

A la suite de cette crise, il est resté pendant dix jours sans dormir, fatigué de vomissements continuels (dus sans doute à l'abus de laudanum qu'il prenait à doses massives, pour tuer son chagrin) et obligé, dit-il, de se cacher parce qu'il ne cessait de pleurer constamment malgré lui.

Voilà une souffrance aiguë, profonde, et cette souffrance est liée à l'adoration, non pas de l'Ange, mais du Démon. Ce qui ne signifie point que, dans son rôle d'amoureux transi, Baudelaire n'était pas sincère. Mais peut-être les cris de la chair, quand elle est frustrée, dépassent-ils toujours en violence les aspirations de l'âme. Baudelaire a écrit quelque part : « La femme dont on ne jouit pas est celle que l'on aime. » Mais ailleurs il a dit : « Sentiments monstrueux de l'amitié ou de l'admiration pour une femme vicieuse... Quelle horreur et quelle jouissance dans un amour pour une espionne, une voleuse, etc. »

Tel qu'il était, faible, anxieux, divisé, sans doute la privation d'extases spirituelles le faisait-elle souffrir. Mais venait-il a être sevré de ses vices, alors c'était plus grave : il était fou de douleur.

V

UNE DATE LITTÉRAIRE

« Dans ce livre atroce, j'ai mis tout mon cœur... » (Lettre de Baudelaire à Ancelle, 18 février 1866).

En 1855, Buloz, directeur de la *Revue des Deux Mondes*, ayant consenti à insérer dix-huit poèmes inédits de Baudelaire extraits du volume toujours en préparation, y joignait ces excuses un peu embarrassées : « En publiant les vers qu'on va lire, nous croyons montrer une fois de plus combien l'esprit qui nous anime est favorable aux essais, aux tentatives dans les sens les plus divers. Ce qui nous paraît ici mériter l'intérêt, c'est l'expansion vive et curieuse, même dans sa violence, de quelques défaillances, de quelques douleurs morales, que, sans les partager ni les discuter, on doit tenir à connaître, comme un des signes de notre temps. Il nous semble d'ailleurs,

qu'il est des cas où la publicité n'est pas seulement un encouragement, où elle peut avoir l'influence d'un conseil utile et appeler le vrai talent à se dégager, à se fortifier, en élargissant ses voies, en étendant son horizon. »

Les poèmes de Baudelaire parurent dans la Revue sous le titre, pour la première fois imprimé, de *Fleurs du Mal* (numéro du 1er juin). Le livre annoncé depuis déjà neuf ans avait été baptisé tour à tour *les Limbes* et *les Lesbiennes*. C'est Hippolyte Babou, un soir, au café Lemblin, qui trouva le titre définitif : *les Fleurs du Mal*. Le texte était gros de tant de beautés et plein d'une telle puissance qu'il n'y a pas lieu de supposer que, sans le titre inventé par Babou, le sort de la poésie baudelairienne eût été changé, mais il est certain que ce titre, par sa violence un peu provocatrice, aida, sur le premier moment, au succès, en amorçant le scandale.

Dès la publication de la *Revue des Deux Mondes*, les attaques avaient commencé. Le signal fut donné par *le Figaro*, dans un article paru le 4 novembre 1855, sous la signature de Louis Goudall. On y lisait des sentences comme celles-ci : « Indigence navrante des idées, poésie scrofuleuse, écœurante, glaciale, de charnier et d'abattoir, etc. »

Après cette diatribe, Michel-Lévy hésitait encore en 1856 à publier le recueil annoncé. Heureusement, un ami de l'auteur Poulet-Malassis prit l'aventure à son compte, en décembre.

Auguste Poulet-Malassis était le fils d'un imprimeur d'Alençon. Élève de l'École des Chartes en 1848, il s'était jeté comme Baudelaire dans l'insurrection. Déporté après les journées de juin, puis grâcié, il était revenu vivre à Paris, où il demeurait quand la mort de son père l'avait obligé à regagner Alençon pour prendre la tête de l'imprimerie familiale. Mais ce fougueux garçon s'ennuyait à périr dans sa province. L'impression du journal de la localité et des circulaires préfectorales ne suffisant pas à son activité, il lui vint alors à l'esprit d'éditer, pendant la morte-saison, des auteurs de son choix.

Poulet-Malassis (Coco-Malperché, ainsi que l'avait surnommé Baudelaire) avait de l'âme et du goût; de l'âme, encore qu'il fût matérialiste et athée; et du goût, mêlé de bon et de mauvais, bref un goût pas toujours très sûr, mais non sans culture ni bonne volonté. Son effort en qualité d'impri-

meur fut du moins méritoire. Avec les travaux des Perrin, à Lyon, des Herrissey, à Évreux, les tentatives de Malassis marquent le réveil de l'art typographique endormi en France depuis 48. Il aimait le beau papier, les jolis caractères, les titres en rouge, les initiales ornées, les fleurons, les culs-de-lampe. Honneur donc à ce vaillant!

L'impression des *Fleurs du Mal* commença en janvier 1857. Pour que le texte, élégamment présenté, fût impeccable, rien ne fut livré au hasard. Mais Malassis avait à Alençon, un associé, son beau-frère, de Broise, que les continuelles exigences de l'auteur agaçaient, et Baudelaire alors se fâchait : « Si vous ne voulez pas de surcharges, monsieur, il ne faut pas envoyer d'épreuves torchées! » Avec Malassis lui-même les reproches sont d'un ton plus amical : « Ah! malheureux plein de pétulance, avez-vous tiré avant d'avoir reçu les dernières corrections? »

Enfin, à la fin du mois de juin de l'an 1857, parurent en librairie *les Fleurs du Mal*, de Charles Baudelaire, ce livre écrit « avec fureur et patience », fruit d'un labeur de plus de quinze années. L'ouvrage était dédié, sous une forme solennelle et lapidaire, à Théophile Gautier.

Le succès fut immédiat, accru par les protestations de la morale outragée. *Le Figaro*, de nouveau, poussa les hauts cris, dans la rubrique : *Ceci et cela*, par le truchement indigné de Gustave Bourdin, le gendre du Directeur Villemessant. « Dans ces vers, dit Bourdin, l'odieux coudoie l'ignoble, le repoussant s'y allie à l'infect. » Même ton au *Constitutionnel*, sous la signature de Paulin Limayrac. Mais ce fut l'article du *Figaro* qui, selon Baudelaire aurait déclenché les poursuites. Peut-être même Bourdin avait-il obéi directement aux suggestions du ministère. En vain les amis de l'auteur s'employèrent-ils, dans la limite de leur pouvoir, à détourner la menace. L'article de Barbey d'Aurevilly, au *Pays*, celui d'Asselineau, à *la Revue française*, ne furent pas insérés.

« L'oncle Beuve », dont l'intervention au *Moniteur*, aurait pu grandement servir les intérêts du poète, se récusa. Dans l'intimité, il appelait volontiers Baudelaire « mon cher enfant », mais il ne l'en abandonna pas moins; et de la manière la plus hypocrite, la plus piteuse : c'est-à-dire que, tout en battant

en retraite, il voulut encore se donner des airs d'allié fidèle et agissant. D'abord, pour expliquer son abstention au *Moniteur*, il trouva cette défaite : un précédent fâcheux l'empêchait d'agir. Le roman de *Madame Bovary*, quelques mois auparavant, ayant été déféré aux tribunaux qui l'avaient acquitté, l'intrépide Sainte-Beuve, le jugement rendu, avait osé parler du livre avec éloge, et M. Billault, le ministre de l'Intérieur, avait conçu de cette audace quelque dépit. La récidive était difficile. Bref, ce fut Édouard Thierry qui fit, au *Moniteur*, aux lieu et place de « l'oncle » un article favorable à Baudelaire.

Sainte-Beuve se contenta de communiquer privément à « son cher enfant » une note intitulée *Petits moyens de défense tels que je les conçois*. Il y indiquait les arguments qui, s'ils étaient repris et développés par l'avocat, seraient à son avis susceptibles de diminuer l'effet du réquisitoire et d'incliner le Tribunal à la clémence. En somme, ce critique influent plaidait les circonstances atténuantes : « Tout était pris dans le domaine de la poésie. Lamartine avait pris les *cieux*. Victor Hugo, la *terre* et plus que la terre. Laprade, les *forêts*. Musset, la *passion et l'orgie éblouissante*. D'autres, le *foyer*, la *vie rurale*, etc. Théophile Gautier, *l'Espagne* et ses vives couleurs. Que restait-il? Ce que Baudelaire a pris. Il y a été comme forcé... » Puis, cet habile ajoutait qu'il y a aussi, dans Béranger, des refrains, dans Musset, des vers, qui pourraient être dénoncés comme dangereux ou offensants pour la pudeur. Et cependant, Béranger est « un poète national, cher à tous, que l'Empereur a jugé digne de publiques funérailles. » Musset (mort dans l'année) est « un poète souverainement regrettable », et il fut de l'Académie...

Telle est cette petite note, humble, timorée, et comme honteuse elle-même de la cause qu'elle prétend défendre. La seule chose qu'on puisse dire à la décharge de Sainte-Beuve c'est que tout n'était pas lâcheté dans son cas : à l'originalité profonde des *Fleurs du Mal* il n'avait positivement rien compris. On le vit bien, lorsque, la période des risques une fois passée, il formula enfin publiquement son opinion sur les poèmes de Baudelaire. L'auteur, disait-il, est allé chercher son inspiration à l'extrémité du Kamtchatka littéraire. Puis, il comparait *les Fleurs du Mal* à un « kiosque fait en marque-

terie, d'une originalité concertée et composite », et il appelait cela *la folie Baudelaire.*

Il est vrai que, plus tard, il écrivit au poète que son *Joseph Delorme*, à lui, Sainte-Beuve, c'était *les Fleurs du Mal* de la veille. Mais là encore, il se trompait, et, cette fois, il se vantait. Certes, nous ne nions pas la profonde culture, la finesse psychologique de l'auteur de *Port-Royal.* Mais quelle pouvait être, en poésie, la portée de son jugement? J'ouvre *Joseph Delorme*, et je lis, dans une pièce qui a pour titre *Les rayons jaunes* :

J'ai vu mourir, hélas! ma bonne vieille tante,
L'an dernier; sur son lit, sans voix et haletante,
Elle resta trois jours
Et trépassa. J'étais près d'elle dans l'alcôve;
J'étais près d'elle encor, quand, sur sa tête chauve,
Le linceul fit trois tours.

Et ailleurs, ce début d'une pièce intitulée : *Gronderie.*

Causons moins, car ma mère enfin devinera.
Invitez plus souvent ma cousine Eudora.
Et je veux faire aussi semblant de me distraire
Avec monsieur Alfred, cet ami de mon frère...

Et l'homme qui a écrit cela est le même qui a déversé son venin sur Hugo, sur Vigny, — le même qui, lors du procès Baudelaire, s'est pitoyablement esquivé!

Quant au poète, il feignit d'être entièrement dupe des mauvaises raisons alléguées par le critique. Pourquoi? Le « cher enfant » aimait-il son « oncle » au point de lui pardonner les faux-fuyants d'un caractère tortueux? Je crois plutôt qu'il le ménageait, qu'il le craignait, et même, l'absolue indépendance est si rare, je crois qu'il le flattait. Que dis-je? On en a mainte preuve. Ne le comparait-il pas à ce sage merveilleux assis dans une tulipe d'or et dont la voix parlait aux importuns avec le retentissement d'une trompette? » Quand Hippolyte Babou, par la suite, reprocha à Sainte-Beuve son abstention dans l'affaire des *Fleurs du Mal,* Baudelaire s'émut à la pensée que Sainte-Beuve pourrait le soupçonner d'avoir inspiré l'article de Babou. Il alla jusqu'à désavouer ce trop zélé partisan. Et c'est alors qu'il écrit à Poulet-Malassis ces lignes qui éclairent son attitude : « Il

paraît que depuis douze ans, Sainte-Beuve notait tous les signes de malveillance de Babou. Décidément, voilà un vieillard passionné avec qui il ne fait pas bon se brouiller ».

L'affaire des *Fleurs du Mal* vint à l'audience de la sixième Chambre correctionnelle, le 20 août 1857 : Président Dupaty, Procureur impérial Pinard. L'avocat, Me Chaix d'Est-Ange fils, s'épuisa, dit Asselineau, dans la discussion des mots incriminés, au lieu de porter la défense dans des régions plus élevées. Le tribunal écarta le délit d'offense à la morale religieuse et retint celui d'outrages à la morale publique et aux bonnes mœurs. Il ordonna la suppression de six pièces du recueil, et condamna l'auteur à trois cents francs, les imprimeurs à deux cents francs d'amende.

Pour obtenir la remise des amendes, Baudelaire consentit à ne pas faire appel. Bien que le lancement du livre ait bénéficié du bruit fait autour du procès, le poète, pour le principe, et avec raison, protesta toujours contre cet arrêt. Il avait même paru abasourdi de sa condamnation. A Asselineau qui lui demandait : « Vous vous attendiez à être acquitté? — Acquitté? répondit-il, j'attendais qu'on me ferait réparation d'honneur! » Mais, ce qui l'irritait par-dessus tout, c'était d'avoir été accusé de « réalisme » par le Procureur Pinard.

La note comique fut donnée par Ancelle, « ce fléau », qui n'avait pu se tenir d'assister à l'audience. Avec sa rage de se mêler de tout et de faire partout des connaissances, il allait d'un groupe à l'autre, posant des questions, émettant des avis, entrant de force en conversation avec les amis de l'auteur. Ceux-ci demandaient à Baudelaire qui était ce grand monsieur à cheveux blancs. Le poète, agacé par cette présence, gêné par ces marques d'intérêt qui lui semblaient autant de fautes de goût et d'indiscrétions, craignant affreusement que son conseil ne le compromît ou ne le rendît ridicule, ne cessa, pendant toute la durée des débats, de jeter sur le notaire des regards inquiets; mais le vieil homme se trompant sur le véritable sens de ces regards, qu'il prenait pour des signes de sympathie et de connivence, y répondait de loin par des clignements d'yeux et de mystérieuses grimaces.

FRANÇOIS PORCHÉ

(La fin au prochain numéro.)

LES NOMS RÉVOLUTIONNAIRES DES COMMUNES

On sait que, pendant la Révolution française, beaucoup de communes, quand leur nom rappelait trop l'ancien régime, le changèrent en un nom dans le goût du jour. Ainsi Compiègne s'appela Marat-sur-Oise, Fontenay-le-Comte s'appela Fontenay-le-Peuple. Il y a des listes de ces noms révolutionnaires, l'une publiée par M. Gustave Bord, dans la défunte et royaliste *Revue de la Révolution*, en 1886; l'autre, plus complète, par M. R. de Figuères, en un volume de la Collection de la Société de l'histoire de la Révolution (1901). Mais je ne crois pas qu'on ait jamais dit comment se firent ces changements de noms, et c'est là un assez curieux chapitre de l'histoire de la Révolution française, et un chapitre à peu près inédit. En voici un bref aperçu.

***

Si les noms que, sous la Convention, se donnèrent quelques communes paraissent aujourd'hui étranges, le fait qu'une commune changeât de nom n'était pas alors chose étrange ni nouvelle.

En cette affaire comme en bien d'autres, la Révolution française, loin d'innover, n'a fait que suivre l'exemple que lui avait donné l'ancien régime, qui a vu tant de changements

de nom des communes, qu'elles s'appelassent ville, ou bourg, ou paroisse, ou village, ou communauté.

On trouvera des exemples de ces changements dans le *Manuel de diplomatie* de Giry, et M. Marichal, archiviste aux Archives nationales, a eu l'obligeance de m'en indiquer d'autres, pour le XVIIIe siècle.

C'est surtout quand une localité changeait de seigneur qu'il arrivait qu'elle changeât son nom en celui du nouveau seigneur ou d'une terre de ce seigneur.

Ainsi Saint-Menge (Vosges) dut prendre le nom de Bassompierre en vertu de lettres patentes de juillet 1766, qui, d'autres part, attribuèrent le nom de Saint-Menge à Bassompierre, hameau de Boulange (Moselle). Liffol-le-Grand (Vosges), érigé en comté en 1735 sous le nom de Morvillers, vit son nom changé une seconde fois, quarante-trois ans plus tard, par lettres patentes de juillet 1778, et dut s'appeler Brunet-Neuilly. La terre de Bierry (aujourd'hui Yonne) fut érigée en baronie en 1738, sous le nom d'Anstrude, qui était celui d'une famille d'origine écossaise. Asfeld (Ardennes) s'appelait jadis Ercry. En 1674, c'est le chef-lieu du comté d'Avaux, sous le nom d'Avaux-la-Ville. En 1730, ce fut un marquisat, sous le nom d'Asfeld, en faveur de Claude Bidal, baron d'Asfeld. Broglie (Eure) s'appelait jadis Chambrais, et s'appela Broglie, quand cette terre fut érigée en duché-pairie (1742) pour le maréchal de Broglie.

Tout de même Pérignan devint en 1736 et est resté Fleury (Aude); Warty devint en 1736 Fitz-James (Aude); Haudonviller devint en 1712 Craon, qu'il changea, en 1767, pour le nom de Croismare (Meurthe-et-Moselle); Mauléon devint, en 1736, Châtillon-sur-Sèvre (Deux-Sèvres).

Si le nom d'une localité était un nom de saint, ce n'était pas une raison, sous l'ancien régime, pour qu'on eût scrupule à le changer. Ainsi Saint-Liébaut, en Champagne, dut, en 1737, s'appeler Estissac (aujourd'hui dans l'Aube), du nom d'une terre qui appartenait en Périgord à Louis-François-Armand de la Rochefoucauld, en faveur de qui Saint-Liébaut était érigé en duché-pairie.

Ces changements de nom étaient désagréables aux populations.

Dans les premiers temps de la Révolution, il y eut des plaintes à ce sujet, et ce fut là l'origine du mouvement d'où sortit plus tard la débaptisation révolutionnaire.

Le 20 juin 1790, à l'Assemblée nationale constituante, Bouche, député de la sénéchaussée d'Aix, fit un discours que le *Journal des États généraux*, par Le Hodey, résume ainsi : « Dans ma province, plusieurs ci-devant seigneurs ont eu la vanité de donner leur nom de famille à des paroisses. A force d'argent ou de bassesse dans les antichambres des ministres, ils étaient parvenus à obtenir des arrêts du Conseil qui ordonnaient à ces communautés de prendre les nouveaux noms, sous peine d'amendes considérables. Je suis chargé de solliciter un décret qui autorise ces communautés à reprendre leurs anciens noms. »

Se rangeant à cet avis, et sans débat, la Constituante décréta, séance tenante : « Les villes, bourgs et paroisses auxquels les ci-devant seigneurs ont donné leur nom de famille sont autorisés à reprendre leurs anciens noms. »

Beaucoup de communes profitèrent de la permission, ou même l'avaient devancée.

Ainsi, pour ne parler que de celles que j'ai citées, Brunet-Neuilly, dans le procès-verbal de circonscription des districts et cantons des Vosges, 20 mars 1790, avait repris le nom de Morvillers. A partir de novembre 1790, réapparaît le nom antérieur à Morvillers, à savoir Liffol-le-Grand. Craon redevient Haudonviller.

***

Cette liberté que la Constituante donna aux communes de reprendre leurs anciens noms devint bientôt, dans l'esprit des populations, une liberté plus large, celle de quitter les noms qui rappelaient par trop l'ancien régime.

Tant que Louis XVI fut sur le trône, on ne sentit pas le besoin de détruire absolument toutes les formes de l'ancien régime, d'abolir même les noms de lieu qui rappelaient ce régime. Mais après sa chute, les noms de communes qui avaient une forme plus ou moins royale parurent intolérables.

La royauté n'avait pas encore été légalement abolie en

France, quand, dans la séance du 5 septembre 1792, l'Assemblée législative reçut à sa barre une députation de la commune de Bourg-la-Reine, qui lui demanda la permission de prendre le nom de Bourg-Égalité. Et, séance tenante, l'Assemblée rendit un décret conforme.

Est-ce la première commune qui se soit débaptisée pour prendre un nom révolutionnaire? Je n'oserais l'affirmer, mais je crois que c'est la première qui y ait été autorisée par un décret.

Suivirent d'autres décrets analogues, pris presque tous à la demande de la municipalité ou de la Société populaire.

Je crois avoir relevé tous ces décrets, dont il y a une collection aux Archives nationales, et dont la liste n'est pas si longue qu'on pourrait le croire. Le premier est daté du 5 septembre 1792; le dernier, du 14 brumaire an II (4 novembre 1793).

En suivant l'ordre chronologique, on voit que la Convention nationale autorisa la commune de Bourbon-l'Archambault à s'appeler Burges-les-Bains. Puis, et toujours par décret, Bar-le-Duc devint Bar-sur-Ornain; Port-Louis, Port-de-la-Liberté; Beaumont-le-Vicomte, Beaumont-sur-Sarthe; Fontenay-le-Comte, Fontenay-le-Peuple; Mont-Dauphin, Mont-Lyon; Bourbon-Lancy, Bellevue-les-Bains; Nogent-le-Roi, Nogent-de-la-Haute-Marne; île Bourbon, île de la Réunion; Villiers-le-Duc, Villiers-la-Forêt.

Notons ici que, le 8 avril 1793, la commune de Ban-le-Duc (Vosges) fut autorisée à s'appeler Ban-sur-Meurthe. Mais, dans l'impression du décret, il y eut une faute. L'imprimeur lut et mit *Bar-le-Duc*. Cette ville avait été autorisée, précédemment, à s'appeler Bar-sur-Ornain. Est-ce elle qui réclama? Toujours est-il que la Convention prit, le 8 juillet suivant, un décret pour rectifier son décret du 8 avril.

Par d'autres décrets, Mont-Louis (Pyrénées-Orientales), devint Mont-Libre; Montigny-le-Roi, Montigny-sur-Meuse; Carlat-le-Comte (Ariège), Carlat-le-Peuple; Bucy-le-Roi, Bucy-la-République.

Ici se place un changement de nom qui n'avait pas été demandé par la commune intéressée, mais que la Convention lui décerna spontanément comme une récompense et pour

honorer le martyre d'un de ses citoyens. Le 10 juin 1793, Lakanal, au nom du Comité d'instruction publique, fit un rapport sur un acte d'héroïsme qu'il déclara digne de Rome : « Joseph Sauveur, dit-il, président du district de la Roche-Bernard, au département du Morbihan, tombe entre les mains des rebelles. Ils veulent le forcer à blasphémer contre la liberté; ils lui font éprouver tout ce que l'aristocratie a de plus cruel : ils lui coupent les doigts des mains et des pieds; ils le traînent dans les rues; ils lui tirent dans les yeux et dans la bouche plusieurs coups de pistolet chargés de plomb; ils le jettent enfin dans un brasier ardent, où il expire en pressant contre ses lèvres sa médaille civique. » Lakanal conclut : « Brûlons l'encens de la patrie reconnaissante sur la tombe de Joseph Sauveur : de ses cendres naîtront de nouveaux Scévolas. » Et la Convention décréta : « La ville de la Roche-Bernard s'appellera désormais la Roche-Sauveur. Le nom de Joseph Sauveur sera inscrit au Panthéon français. »

Les décrets qui suivirent furent ceux par lesquels Issy devint Issy-l'Union; Sarrelouis, Sarrelibre; Dun-le-Roi, Dun-sur-Auron; Neufchâteau (Meuse), Mouzon-Meuse; Château, Vilain, Ville-sur-Auzou; Chapelle-la-Reine, Chapelle-de-l'Égalité; Auxi-le-Château, Auxi-la-Réunion; Lussac-les-Châtaux, Lussac-sur-Vienne; Tonneins, Tonneins-la-Montagne; Sceaux, Sceaux-l'Unité; Châteauroux, Indreville; Monaco, Fort-d'Hercule; Montmorency, Émile (en souvenir de Jean-Jacques Rousseau); Montreuil-sur-Mer, Montagne-sur-Mer; Saint-Denis, Franciade; Neauphle-le-Château, Neauphle-la-Montagne; Condé-sur-Noireau, Noireau; Saint-Gemmes-le-Robert, Mont-Rochard; Saint-Yrieix, ci-devant dit *la Perche*, Saint-Yrieix-la-Montagne; Château-Thierry, Égalité-la-Montagne; Saint-Germain-en-Laye, Montagne-du-Bon-Air; Ris-Orangis, Brutus; Montfort-l'Amaury, Montfort-le-Brutus; la Ferté-sous-Jouarre, la Ferté-sur-Marne; Châteaulin, Ville-sur-Aune; Sainte-Menehould, Montagne-sur-Aisne.

Après le 9 thermidor, on ne voit plus de ces décrets pour changer les noms des communes, sauf une exception, et notable. Le 13 fructidor an II, la Convention apprit, par le télégraphe aérien, que la ville de Condé, occupée par les

Autrichiens depuis plus d'un an, était « restituée à la République », et que la garnison ennemie avait capitulé le jour même. Aussitôt, il fut décrété que Condé prendrait le nom de Nord-Libre.

Ces changements de nom par décret avaient été ou demandés par la population, ou imposés comme un honneur.

Il en est aussi qui furent imposés comme un châtiment et une honte.

Quand la ville de Lyon, révoltée, fut reprise par les troupes de la République, la Convention décréta, le 21 vendémiaire an II (12 octobre 1793), que le nom de Lyon serait effacé du tableau des villes de la République, que cette ville serait détruite, à l'exception des maisons des pauvres et des patriotes égorgés ou proscrits, et aussi à l'exception de certains édifices d'utilité publique, et que la réunion des maisons conservées porterait désormais le nom de Ville-Affranchie.

La Convention ayant ensuite décrété (10 brumaire an II) que « toutes dénomination de *ville, bourg* et *village* sont supprimées, et que celle de *commune* leur est substituée », Lyon s'appela désormais Commune-Affranchie. C'est seulement après la chute de Robespierre que son nom fut rendu à Lyon. La Convention décréta, le 16 vendémiaire an III (7 octobre 1794) : « Commune-Affranchie reprendra son ancien nom de Lyon; elle n'est plus en état de rebellion et de siège. »

Quand la ville de Toulon, qui s'était livrée aux Anglais, eut été reprise, il fut décrété (4 nivose an II), sur le rapport de Barère, au nom du Comité de salut public : « Le nom de Toulon est supprimé. Cette commune portera désormais le nom de Port-de-la-Montagne. » Ce nouveau nom fut en usage pendant environ une année. Je n'ai pas trouvé de décret qui l'abolît, mais on voit qu'il tomba en désuétude quelques mois aprés la chute de Robespierre, et la Convention nationale consacra le retour à l'ancien nom quand, par décret du 28 ventôse an III, elle envoya Brunel (de l'Hérault) en mission « au port de Toulon ».

Marseille, qui s'était aussi révoltée, reçut un instant le même genre de châtiment. Le représentant en mission Barras (le futur membre du Directoire) prit, le 17 nivôse

an II (6 janvier 1794), un arrêté où on lisait : « Le nom de Marseille sera changé. Provisoirement, elle restera *sans nom.* » Puis Barras et son collègue Fréron datèrent leurs arrêtés de Sans-Nom, ci-devant Marseille. Et cette appellation de Sans-Nom resta pendant quelque temps officielle, dans la région. Mais la Convention ne sanctionna pas cet arrêté de Barras. Elle décréta, le 24 pluviôse suivant, que « la commune de Marseille conserverait son nom ». La punition de Marseille dans son nom ne dura donc guère plus d'un mois.

La commune de Caugières Saint-André (Ardèche) fut aussi châtiée dans son nom. L'agent national de cette commune, Vincent Matignon, ayant été assassiné par des contre-révolutionnaires, la Convention, sur le rapport de Couthon, le 9 messidor an II, décréta que cette commune s'appellerait désormais Claisse, du nom de la rivière qui la traverse.

Des départements aussi furent punis par un changement de nom.

Ainsi, dans sa colère contre les insurgés vendéens, la Convention décréta, le 18 brumaire an II (8 novembre 1793), sur la motion de Merlin (de Thionville), et comme pour consacrer la défaite des rebelles, que « le département ci-devant appelé de la Vendée, se nommera désormais le département Vengé ».

Officiellement, ce nom fut quelque temps en usage. Mais quand, trois mois plus tard, le conventionnel en mission Ingrand eut épuré les administrations dans l'Ouest, le nouveau directoire départemental laissa tomber le nom de Vengé. Le 19 pluviôse an II, il adhéra à l'établissement du gouvernement révolutionnaire, dans une adresse qu'il intitula : « L'administration régénérée du département de la Vendée à la Convention nationale ». Sans qu'à ma connaissance aucun décret soit intervenu, le nom révolutionnaire de ce département s'effaça peu à peu.

Quant au département de la Gironde, l'autre département puni dans son nom, c'est quand la ville de Bordeaux, un instant gagnée à la cause de l'insurrection dite fédéraliste ou girondine, rentra dans le devoir. Les représentants en mission Ysabeau, Chaudron-Roussau, Baudot et Tallien, entrés en vainqueurs dans cette ville, écrivirent à la Convention, le

30 vendémiaire an II (21 octobre 1793) : « Les bons citoyens, fâchés d'être confondus sous la dénomination de Girondins, nous ont prié de changer le nom de ce département en celui de Bec-d'Ambez; nous vous prions de consacrer cette demande par un décret. » En effet, la Convention rendit un décret conforme, le 5 brumaire an II.

Sous la réaction thermidorienne, quand les députés girondins proscrits furent rentrés dans le sein de la Convention, un décret du 25 germinal an III (14 avril 1795) dit que le département du Bec-d'Ambez reprendrait son ancien nom de département de la Gironde.

Il y eut encore un changement de nom en manière de punition, mais à la fois contre une ville et contre un département. Seule de toutes les villes de France, Paris avait donné son nom à un département, celui dont elle fut le chef-lieu, et la Constituante créa le département de Paris. Sous la réaction thermidorienne, Paris ne perdit pas entièrement sa municipalité élue. Mais le nom de la ville jacobine ne fut plus celui du département, qui s'appela désormais, de par la Constitution l'an II, département de la Seine.

Tels sont les divers noms de lieu qui furent changés ou rétablis par une intervention directe de la Convention nationale.

***

J'ai signalé la liste publiée par M. de Figuères. Elle se complète chaque année par la découverte de changements qu'il avait ignorés. Nous en connaissons plus de 3 500, et peut-être arrivera-t-on, quand un plus grand nombre de monographies d'histoire locale aura paru, au nombre de 4 000. Dans cette foule de communes qui se débaptisèrent, l'immense majorité se passa de la permission officielle, et ce fut donc un mouvement tout spontané et populaire. Souvent ce fut le club local des Jacobins qui lança ce mouvement. Il n'obtint cependant pas toujours gain de cause. Ainsi la Société populaire de Jarnac (Charente), ayant demandé avec insistance que cette commune prît le nom d'Union-Charente, la municipalité s'y refusa. Mais ce n'est là qu'une exception.

Ce mouvement fut général, nullement régional, et on ne peut pas dire qu'il y ait eu plus de changements dans le Midi que dans le Nord, ou dans l'Ouest que dans l'Est. On en trouve un peu partout.

La règle, comme je l'ai dit, fut d'effacer les souvenirs d'ancien régime, nom de seigneur, nom de saint, nom de château, etc. Le plus souvent, ces noms d'autrefois furent remplacés par des noms empruntés à la Révolution même, mais pas toujours.

Ainsi, nombreuses furent les communes qui s'appelèrent Bel-Air ou Bellevue. Saint-Solve (Corrèze) s'appela Air-Salutaire. Les noms de Fontaine, de Forêt, de Roc furent souvent pris. Saint-Loup-de-la-Salle (Saône-et-Loire) s'appela innocemment Arbre-Vert. Non moins innocemment Saint-Samson (Maine-et-Loire) s'appela Gaie-Vallée. Saint-Félix (Charente-Inférieure) s'appela naïvement la Félicité. Saint-Eugène (Charente-Inférieure) n'hésita pas à s'appeler l'Ingénuité. Saint-Lizaigne (Indre) s'appela gaîment Vin-Bon. Le nom de Landes fut assez répandu. Il y avait tant de landes en France à cette époque! Il y eut aussi des Puy et des Sources. La Constituante avait donné l'exemple en donnant aux départements des noms tirés de la géographie physique.

Des noms furent empruntés au passé de la France.

On a vu que Saint-Denis s'était appelé Franciade. Trois autres communes suivirent cet exemple. Françay (Loir-et-Cher) s'appela Gaulois; Saint-Gildas-de-Ruis (Morbihan), Abeilard; Autun, Bibracte; Meudon, Rabelais. Les noms de Voltaire, de Jean-Jacques Rousseau furent aussi adoptés.

Mais c'est la Révolution proprement dite qui fournit le plus de noms, soit entités et abstractions, soit personnages.

Il y a une catégorie de noms selon l'esprit de 1789; il y en a une catégorie selon l'esprit de 1793.

Selon l'esprit de 1789, une quantité de communes s'appellent Liberté, soit ce mot seul, soit ajouté à un autre; ou on ajoute l'adjectif *libre*, comme Brie-Comte-Robert, qui s'appelle Brie-Libre. Lussac-les-Églises (Haute-Vienne) s'appelle la Patrie; Saint-Priest (Isère), Zélé-Patriote; Manneville-le-Goupil (Seine-Inférieure), Zèle-de-la-Patrie. Le culte de

la loi inspire aussi. Tronquant son nom par un calembour patriotique, Saint-Éloi (Nièvre) décide de s'appeler Loi.

L'idée d'affranchissement inspire aussi, sous la forme de l'adjectif *franc*. Ainsi Saint-Amour (Jura) devient Franc-Amour; Saint-Andre-en-Bresse (Saône-et-Loire), Franc-Cœur.

L'union des Français aux fédérations de 1790, l'unité de la France, ainsi opérée, avaient ému les imaginations. Une foule de communes veulent s'appeler, soit Union, comme Sainte-Marie-de-Ré (Charente-Inférieure), soit Unité, comme Saint-Nicolas-les-Cîteaux (Côte-d'Or), soit l'Unité, comme Saint-Aulaire (Corrèze). Parfois, au lieu de dire l'Union, on dit et on s'appelle Réunion. Le vrai sens de ce mot est bien expliqué par le texte même du décret (13 août 1793) qui consacra la débaptisation d'Auxi-le-Château : « La Convention nationale, sur la pétition de l'assemblée primaire du canton d'Auxi-le-Château, convertie en motion par un membre, et tendant à ce que le surnom d'Auxi-le-Château, qui est tiré de la hideuse féodalité qu'ils détestent, soit changé en celui du nom chéri d'Auxi-la-Réunion, dont les habitants, auparavant divisés, viennent de donner l'exemple, décrète que le bourg d'Auxi-le-Château, département du Pas-de-Calais, portera désormais le nom d'Auxi-la-Réunion. »

Le spectacle de l'harmonie des citoyens, ou l'espoir de cette harmonie, décidèrent deux communes, Sainte-Même (Charente-Inférieure) et Saint-les-Fraissin (Pas-de-Calais) à s'appeler l'Harmonie.

D'autres s'appelèrent la Révolution; d'autres, la Vertu. Hénin-Liétard (Pas-de-Calais) s'appela l'Humanité

D'inspiration démocratique, républicaine, montagnarde sont la plupart des autres dominations.

Conquise au 10 août 1792, l'égalité fut encore plus populaire que la liberté.

Château-Thierry (Aisne) devient Égalité-sur-Marne. Quantité de communes adoptent le nom d'Égalité, soit ce nom seul, soit en composition.

La devise Liberté, Égalité, se compléta en 1793, surtout au temps de ce sans-culottisme (qui fut en réalité la collaboration de la bourgeoisie et du prolétariat), quand la distinction entre citoyens actifs et citoyens passifs eut été effacée à la suite de

la journée du 10 août 1792, quand le suffrage que nous appelons universel eut été établi, cette devise, dis-je, se compléta, non officiellement, mais populairement, par l'addition du mot Fraternité. Beaucoup de communes prirent ce nom. Entre autres, le Cateau (Nord) devint Fraternité-sur-Selle.

L'idée de la souveraineté du peuple décide plus d'une commune à s'appeler Peuple. Ainsi Fontenay-le-Comte devient, comme on l'a vu, Fontenay-le-Peuple. Roy-Ville (Seine-Inférieure) devint Peupleville.

La République donna son nom à plusieurs communes. Sainte-Marie-sur-Ouche (Côte-d'Or) devint République-sur-Ouche. Charenton (Seine) s'appela le Républicain.

Pour faire voir leur adhésion ou leur fidélité au parti de la Montagne, victorieux du parti girondin depuis le 2 juin 1793, très nombreuses furent les communes qui prirent, seules ou en composition, le nom de Montagne. Ainsi Angoulême devient Montagne-Charente. Cette ville est sur une colline, mais des villes qui se trouvent en plaine, et qui n'avaient nul prétexte géographique, adoptèrent ce nom de Montagne, dans une vue purement politique.

Le mot Mont, qui fait penser à Montagne, sans être aussi compromettant, fut fort à la mode. Plus de 300 communes, l'adoptèrent. Beaucoup le substituèrent au mot *saint*. Ainsi Saint-Flour devint Mont-Flour.

La République étant une et indivisible, Saint-Georges-de-Longuepierre (Charente-Inférieure) s'appela Indivisibilité. Vieille-Église (Pas-de-Calais) s'appela l'Indivisible.

Parmi les nombreux Saint-Bonnet, il y en eut plusieurs que, par un jeu de mots facile, on appela Bonnet-Libre ou Bonnet-Rouge.

Proscrits du calendrier républicain, les noms de saint disparurent pour la plupart. Mais il arriva souvent que, pour ne pas trop changer les habitudes de la voix et de l'oreille, on garda le nom en se bornant à supprimer le mot saint. Ainsi Saint-Hilaire-du-Harcouet devint Hilaire-Harcouet. Par un demi-calembour, Sainte-Colombe (Charente-Inférieure) devint la-Colombe.

Plusieurs communes, pour honorer le sans-culottisme, s'appelèrent Sans-Culotte.

Les nouveaux noms des mois parurent si jolis que plusieurs communes s'en parèrent. Tous devinrent des noms de lieu, même les mois d'hiver. Il y avait et il y a encore aujourd'hui, dans la Haute-Garonne, commune de Toulouse, un village dont le nom est : les Trois-Cocus. Il s'appela Frimaire.

Il y avait dans le calendrier républicain, des jours dits sans-culottides. Aussi les communes de Saint-Loup (Charente-Inférieure) et de Saint-Geniez (Aveyron) crurent-elles bien faire en prenant chacune le nom de Sans-Culottide. C'est aussi pour honorer le calendrier nouveau que la commune de Saint-Héric (Charente-Inférieure) s'appela Décadine, et celle de Croixdalle (Seine-Inférieure), Décadi.

On fait parfois des emprunts à l'antiquité grecque et latine, en tant qu'elle donne des exemples de vigueur ou d'héroïsme. Des communes s'appelèrent Marathon. D'autres, Hercule. Le nom de Brutus fut très à la mode. Ainsi Montfort-l'Amaury devint Montfort-le-Brutus; Saint-Pierre-le-Moutier (Nièvre), Brutus-le-Magnanime.

Les noms des héros et des martyrs de la Révolution s'imposèrent aussi.

Le Peletier de Saint-Fargeau, conventionnel, tué par un royaliste pour avoir voté la mort du roi, donna son nom à beaucoup de communes. Ainsi Aigues-Mortes devint Fort-Peletier. Saint-Michel-en-Brenne (Indre) devint Michel-le-Peletier.

Parmi les autres personnages éponymes, citons Châlier, ce républicain lyonnais qui fut guillotiné par les modérés en juillet 1793, Beaurepaire, le commandant de Verdun, qui, en septembre 1793, se donna la mort plutôt que de capituler, le jeune Bara, dont l'héroïsme est célèbre.

Mais le héros éponyme par excellence, ce fut, après sa mort, Marat.

La France n'était pourtant pas maratiste, ni la Convention. Ce conseiller de meurtre était singulier, isolé. Mais le couteau de Charlotte Corday le purifia, le rendit populaire, personnifia en lui la République, la patrie, menacée de mort par la réaction. C'est par patriotisme révolutionnaire que tant de communes, qui n'avaient point écouté ses conseils, prirent son nom. Ils n'avaient certes point été maratistes, ces gens du

Havre qui voulurent appeler leur ville le Havre-Marat, ni ceux de Mont-de-Marsan, qui appelèrent leur ville Mont-Marat, ni ceux de Compiègne, qui l'appelèrent Marat-sur-Oise.

On ne prit que des noms d'hommes morts. Mais peut-être pensaient-ils à Robespierre, qui se vantait tant d'être vertueux, ces habitants de Saint-Remy-aux-Bois (Pas-de-Calais) qui donnèrent à leur commune le nom d'Ami-de-la-Vertu.

L'influence de l'étranger fut faible. Je ne vois qu'une commune qui ait pris le nom de Franklin : c'est Saint-Vivien (Charente-Inférieure).

La Vérité, la Raison furent aussi des noms adoptés par quelques communes. Saint-Geneste (Haute-Vienne) voulut s'appeler Sans-Préjugé.

Il y eut des fantaisies un peu étranges.

Ainsi, on l'a vu, Abélard fut le nom révolutionnaire de Saint-Gildas-de-Ruis (Morbihan); Alpha, celui de Saint-Sauveur (Côte-d'Or); Antichambre, celui de Saint-Avre (Savoie); Falerne, celui de Saint-Julien (Ain), et aussi celui de Longueville (Vendée). Des érudits locaux nous expliqueront peut-être le sens et les raisons de ces singularités.

***

En présence de tant de changements de noms de lieu, qui se faisaient spontanément en dehors de son initiative et de sa sanction, quelle fut l'attitude de la Convention nationale?

Elle parut d'abord encourager le mouvement, en décrétant, le 25 vendémiaire an II (16 octobre 1793), « que les communes qui ont changé de nom depuis l'époque de 1789 feront passer au Comité de Division la nouvelle dénomination qu'elles ont adoptée, et invite celles qui changeront les noms qui peuvent rappeler les souvenirs de la royauté, de la féodalité ou de la superstition, de s'en occuper incessamment, et de faire passer, dans le courant du second mois, les délibérations de leurs communes au Comité de Division de la Convention ».

Le Comité d'instruction publique eut aussi à s'occuper de ces changements de nom. Ces deux Comités, celui de Division et celui d'Instruction publique, formèrent une Commission

composée des conventionnels Mailly, Grégoire, Villar et Villers.

Cette Commission semble avoir eu un mandat plutôt conservateur; car, on trouvait que trop de noms étaient changés, sans motifs sérieux, par trop d'homonymes, ce qui amenait des confusions, des erreurs. On a quelques arrêtés de ladite Commission, et on y voit qu'elle cherchait à endiguer le mouvement, à le régler.

Elle ne fut pas seulement conservatrice, mais réactionnaire, au sens propre du mot, puisque, le 6 ventôse an II (24 février 1794), elle arrêta « que l'on demanderait à la Convention nationale le rapport des décrets relatifs au changement de nom des différentes communes de la République qui ont été rendus jusqu'à ce jour, sauf les exceptions qui pourraient être déterminées par des raisons politiques ».

Cette demande ne fut pas, que je sache, faite à la Convention, mais elle révèle, dans les milieux dirigeants, un état d'esprit peu favorable à ces trop nombreuses débaptisations.

Dans le même arrêté, la Commission déclara « que l'on ne changerait que les noms qui tirent leur origine d'un culte, de la féodalité, de la royauté, et ceux qui retracent les idées d'immoralité, que les communes dont le nom ne rappelle aucune de ces idées conserveraient leur nom ». Les changements nécessaires seront « le plus légers possible ». Par exemple, « dans les noms de saints, on supprimera le titre de saint, et le nom du saint sera conservé ,s'il ne choque pas nos idées républicaines ». C'est, on l'a vu, ce qui se fit souvent, mais plutôt spontanément que par ce conseil, qui ne fut peut-être pas connu.

La Commission recommandait de supprimer le plus possible les homonymes, dont on abusait tant. Elle conseillait pour les dénominations nouvelles, de choisir des noms « courts et sonores », d'adopter des noms de localités invariables et des noms historiques de quelques grands hommes « qui ont été proclamés par le peuple et par la nation entière ». Les anciennes « villes » conserveront leur nom autant qu'il sera possible, « principalement celles de commerce ».

Le 3 thermidor an II (21 juillet 1794), nouvel arrêté, où la question des homonymes est reprise et précisée. Il y est aussi demandé que, dans toutes les correspondances officielles et

dans tous les actes publics, l'ancien nom soit indiqué avec le nouveau, « jusqu'à ce que la Convention nationale ait, par un décret, consacré les changements de nom des communes ». La Commission arrête, en outre, « qu'il sera adressé à chaque district la liste des noms des communes de son ressort dont les noms sont susceptibles d'être changés d'après les bases qu'elle a déterminées ». Enfin, il devait être rédigé « une instruction particulière et détaillée sur les principes et les motifs adoptés par la Commission pour les changements de nom des communes », et cette instruction, imprimée, serait adressée aux districts.

Rien de tout cela ne fut fait, et les changements de noms furent laissés aux initiatives et fantaisies locales.

***

Je crois qu'il n'y eut plus guère de ces changements de noms après la chute de Robespierre.

Beaucoup de ces noms nouveaux, surtout ceux qui rappelaient le culte de Marat, tombèrent peu à peu en désuétude pendant la réaction thermidorienne et sous le Directoire.

Il faut noter cependant qu'il y eut, sinon des localités, du moins des édifices publics qui, à Paris, sous le Directoire, reçurent des noms révolutionnaires. Je veux parler des églises où se fit le culte décadaire. Ainsi, par un arrêté de l'administration centrale de la Seine du 28 vendéniaire an VI (13 octobre 1797), Saint-Philippe-du-Roule devint temple de la Concorde; Saint-Roch, temple du Génie; Saint-Eustache, temple de l'Agriculture; Saint-Germain-l'Auxerrois, temple de la Reconnaissance; Saint-Laurent, temple de la Vieillesse; Saint-Nicolas-des-Champs, temple de l'Hymen; Saint-Merry, temple du Commerce; Sainte-Marguerite, temple de la Liberté et de l'Égalité; Saint-Gervais, temple de la Jeunesse; Notre-Dame, temple de l'Être Suprême; Saint-Thomas d'Aquin, temple de la Paix; Saint-Sulpice, temple de la Victoire; Saint-Jacques-du-Haut-Pas, temple de la Bienfaisance; Saint-Médard, temple du Travail; Saint-Étienne-du-Mont, temple de la Piété filiale.

Ces appellations subsistèrent jusqu'à la mise en pratique du Concordat, c'est-à-dire jusqu'en 1802.

Mais Bonaparte n'attendit pas jusque-là pour prendre une mesure générale à l'égard des noms révolutionnaires que diverses communes portaient encore. Le 9 fructidor an IX (27 août 1801) commencèrent à paraître les premiers arrêtés fixant, dans chaque département, le nombre des justices de paix et leurs ressorts, avec nomenclature des communes qui étaient comprises dans chacun de ces ressorts. En cette nomenclature furent rétablis la plupart des anciens noms, et un arrêté du même jour dit : « Il ne pourra, à l'avenir, être donné aux communes d'autres noms que ceux portés aux tableaux qui contiendront la division du territoire de la République en justices de paix. »

Dans quel esprit fut conçu ce travail consulaire de revision?

Dans l'esprit nouveau, c'est-à-dire dans l'esprit des négociations que Bonaparte faisait alors avec le pape pour un Concordat. On rétablit systématiquement tous les noms de saints supprimés.

Dans un esprit d'antiterrorisme. On effaça tous les noms qui rappelaient la Montagne, le jacobinisme, le sans-culottisme.

Mais aussi dans un esprit d'antiroyalisme. On maintint, ou à peu près, les noms révolutionnaires qui avaient été substitués à des noms royaux.

Enfin on maintint quelques noms nouveaux qui honoraient la Révolution non terroriste, la révolution selon l'esprit de 1789, ou qui effaçaient des souvenirs de la féodalité.

Exemples :

En Seine-et-Oise, Marly-le-Roi resta Marly-la-Machine; Mesnil-le-Roi, Mesnil-Carrières. Jouy-le-Comte resta Jouy-le-Peuple. Notons aussi que Montmorency conserva son nom révolutionnaire d'Émile, en considération sans doute de l'admiration que le Premier Consul professait à l'égard de Rousseau.

En Seine-et-Marne, Brie-Comte-Robert resta Brie-sur-Hières; Villeneuve-le-Comte, Villeneuve-le-Peuple.

Dans le département du Nord, Solre-le-Château resta Solre-Libre; Condé-sur-Escaut, Nord-Libre.

Il arriva aussi, et fort souvent, que, sans revenir au nom royal, on ôta au nom nouveau, maintenu, son caractère révolutionnaire.

Ainsi Fontenay-le-Comte (Vendée), qui était devenu Fontenay-le-Peuple, devint Fontenay tout court. Alluetz-le-Roi (Seine-et-Oise), devenu Alluetz-la-Montagne, devint les Alluetz. Bois-le-Roi (Seine-et-Marne), devenu Bois-la-Nation, devint Bois. La Chapelle-le-Roi, devenue la Chapelle-l'Égalité, devint la Chapelle. Neuvy-le-Roi (Indre-et-Loire), devenu Neuvy-la-Loi, devint Neuvy.

On voit que les auteurs de cette revision ne suivirent pas partout la même règle, mais ils s'inspirèrent d'un même esprit d'antiterrorisme et d'antiroyalisme.

Les noms révolutionnaires ainsi conservés susbistèrent jusqu'à la fin de l'Empire.

***

Naturellement, quand la royauté fut restaurée, les noms des communes furent rétablis, et tous les noms révolutionnaires supprimés. Louis XVIII rendit, le 8 juillet 1814, cette ordonnance : « Plusieurs communes de notre royaume nous ayant fait représenter que leur ancien nom a été changé par des actes des gouvernements qui se sont succédé en notre absence, et nous ayant fait demander la permission de le reprendre, nous avons reconnu que leur nouvelle dénomination, inconnue même dans les départements dont ces communes font partie, est nuisible aux relations du commerce. A ces causes, voulant donner à nos fidèles sujets de ces communes un témoignage de notre bienveillance et de notre sollicitude pour leurs intérêts, nous avons ordonné, et par ces présentes nous ordonnons que celles des communes de notre royaume, à l'exception de notre bonne ville de Bourbon-Vendée [1], qui ont changé l'ancien nom qu'elles avaient antérieurement à 1790, et qui ont conservé une nouvelle dénomination, reprendront cet ancien nom. »

Pendant les Cent-Jours, par décret du 14 avril 1815,

1. La Roche-sur-Yon qui, sous l'Empire, s'était appelée Napoléon-Vendée, et qui prit le nom de Bourbon-Vendée à l'arrivée de Louis XVIII.

Napoléon annula cette ordonnance royale, « considérant que cette mesure n'avait pour but que de faire disparaître des dénominations qui rappelaient des souvenirs glorieux ou des temps et des événements dont on voulait anéantir la mémoire », et il était enjoint aux communes de reprendre « les noms qu'elles avaient au 1er avril 1814 ».

La seconde Restauration rendit ce décret nul, et l'ordonnance du 8 juillet 1814 se retrouva en vigueur.

Il ne faudrait cependant pas croire qu'absolument toutes celles des communes de France qui avaient pris un nom révolutionnaire l'aient définitivement perdu. Quelques-uns de ces noms subsistent encore ou ont été rétablis.

Voilà par exemple la commune de Berchères-l'Évêque (Eure-et-Loir). Sous la Révolution, elle éprouva le besoin de changer le nom. Comme c'est sur son territoire que se trouvent les carrières d'où furent jadis extraites les pierres pour la construction de la cathédrale de Chartres, elle prit le nom de Berchères-les-Pierres. Elle dut le quitter en 1814; mais il lui a été rendu par décret du 27 novembre 1879.

Dans l'Yonne, la commune d'Anstrude, on l'a vu, avait pris, en 1793, le nom de Bierry-les-Belles-Fontaines. Elle a repris ce dernier nom en vertu d'un décret du 3 août 1882.

Il y aurait d'autres exemples de survivance ou de résurrection de noms révolutionnaires. Il serait intéressant d'en dresser le tableau complet.

***

Depuis l'arrêté consulaire du 9 fructidor an IX, les noms des communes sont fixes. Ils ne peuvent être changés que par un décret en Conseil d'État.

Il n'en est pas de même de l'orthographe de ces noms, qui n'est pas toujours établie.

Le Conseil d'État a reconnu que, pour rétablir cette orthographe, quand l'usage l'a altérée, ou pour la fixer, quand elle est incertaine, il n'est pas besoin de recourir à un décret.

D'autre part, le ministre de l'Intérieur, par des circulaires des 12 décembre 1877, 19 novembre 1905, a fait savoir aux préfets qu'il considérait « comme seul exacte, jusqu'à preuve

du contraire, et comme devant être officiellement suivie, l'orthographe des noms des communes qui figure dans les tableaux de population publiés à la suite de chaque recensement ».

Chaque fois que ces tableaux sont à publier, les préfets doivent bien vérifier l'orthographe des noms des communes et, au besoin, la corriger, en s'éclairant des conseils des archivistes départementaux, et en prenant pour modèle un bon travail de revision général qui a été fait pour le département de l'Orne par M. l'archiviste Louis Duval, et qui a été publié dans la *Revue générale d'administration*.

Il y a des doutes, Ainsi, le *Dictionnaire des postes*, qu'on s'imagine être officiel, ne donne pas toujours la même orthographe que les tableaux de population. Par exemple, le Dictionnaire imprime : Saint-Eny (Manche). De même le cachet de la Mairie et le cachet de la poste porte Saint-Eny. Mais le tableau officiel dit : Sainteny, en un seul mot. Historiquement, ce tableau a raison, s'il est vrai qu'il n'y ait point de saint du nom d'Eny. Mais l'usage a ses droits, parfois impérieux.

En tout cas n'est-il pas curieux de voir une commune qui au XIXe et au XXe siècle sanctifie son nom par un jeu de mot (peut-être involontaire), quand nous avons vu tant d'autres communes, en 1793, séculariser leur nom par des jeux de mots douteux et inverses?

C'est par cette anecdote orthographique que nous terminerons cette esquisse d'un chapitre d'histoire, non seulement anecdotique, mais politique et sociale, dont nous signalons aux érudits locaux les lacunes et les insuffisances, pour qu'ils les comblent ou les réparent par leurs recherches dans les archives départementales et communales.

A. AULARD

DE MONTMARTRE AU QUARTIER LATIN[1]

XI

La maison de la mère Charles nous changeait de Montmartre où nos petites amies étaient plutôt des modèles et des mannequins que d'humbles filles, sans esprit et sans fantaisie. Et après? Celles-ci nous reposaient des autres. Elles étaient moins gênantes, moins tyranniques et, séjournant à peine quinze ou vingt jours dans les mêmes lieux, ne prétendaient pas s'imposer. A les voir, régulièrement, céder la place, à de nouvelles venues, nous n'avions guère le temps de les trop bien connaître. Elles conservaient tout leur mystère et la vie qu'elles menaient hors de l'endroit où nous les approchions, était parfois si difficile à définir qu'en dépit de nos airs blasés nous en éprouvions une singulière et décevante curiosité.

Comment rien pénétrer, en effet, de l'existence de ces fausses créatures? Elles attendaient qu'il fût deux heures du matin, bâillaient, écoutaient si dehors le taxi qui les venait prendre arrivait, puis, d'un bond, se sauvaient jusqu'au lendemain. Rue Mazarine, dans un débit mal fréquenté, certaines qui habitaient les hôtels du Quartier, rejoignaient des chevaliers en casquette et en chandail et, quand elles nous voyaient,

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 août, 1er et 15 septembre.

ne nous connaissaient plus. Ces messieurs nous dévisageaient puis, ricanant sans nous chercher chicane, buvaient et discutaient « le coup ». Entre eux et nous, il y avait leurs femmes. Ils le savaient, n'en étaient pas surpris mais, opposant un inflexible dédain aux marques de sympathie que nous pouvions leur adresser, ne se livraient jamais. Pourtant, au café-bar de l'Ancienne Comédie, le matin, au moment de l'apéritif, nous nous rencontrions d'habitude et quelquefois, avec la mère Charles, choquions nos verres contre les leurs. Ces messieurs étaient seuls, alors, sans leurs épouses et, quoique peu portés à nous bien accueillir, acceptaient néanmoins de jouer au zanzi la tournée générale.

Ah! ce café! On y coudoyait tout ce que la rue de Buci compte de mauvais garçons, de patrons en pantoufles et munis du filet à provisions, de marchands de miroirs et de bagues, de filous, de revendeurs, de commissionnaires. Une clientèle paisible et pittoresque l'envahissait dès le petit matin. Que d'histoires j'y ai notées, de traits, de détails! Il m'a fourni le plus rare échantillonnage de types qui soit au monde pour le besoin que j'en avais. Selon l'heure, des poètes, des rôdeurs, des mouchards, des acteurs y sirotaient la mominette et, s'isolant d'une table à l'autre, arrangeaient leurs « combines ».

Au tabac, au café Mauguin, au bar qui forme l'angle de la rue de Seine, le choix était moins varié. Ici, des étudiants, de vieux rapins; plus loin, de petites gens; ailleurs, d'absurdes ivrognes, des mégères, des mendiants, par bandes, se groupant et se disputant. Qu'allions-nous comparer? On respirait dans ces débits une écœurante humidité. Les murs malpropres, le comptoir gras, le sol visqueux et semé de mégots étaient loin de vous attirer, tandis qu'au Café-Bar de l'Ancienne Comédie où ces Messieurs commençaient à midi la journée et toléraient notre présence autour du guéridon qu'ils s'étaient réservé, tout reluisait de la plus belle façon.

Le cas de la rue de Buci mérite d'être signalé, non point à cause des déplorables fréquentations que nous y entretenions mais de son atmosphère exceptionnelle et de son cadre où les héros d'André Salmon étaient encore présents et vivaient au grand jour. Nous admirions André Salmon. Il était célèbre.

Poète, écrivain, critique d'art, ses dons nous confondaient. Quant à ses vêtements taillés dans des étoffes à gros carreaux et son petit chapeau fiché sur le haut de la tête, nul ne les eût portés comme lui dans Paris. Ils formaient son bagage d'esthète, son programme, sa très notable particularité et, près de Paul Fort tout en noir, opposaient à la théorie du vers libre des rythmes plus inédits. Cela se voyait aussitôt. Le poème coloré de Salmon, Salmon le promenait dans les brasseries du Quartier sur sa maigre personne, et tout ce qu'il disait ou exposait sous ces dehors peu ordinaires, était immédiatement colporté.

Ne récitions-nous pas de mémoire ces vers du *Calumet* sur le même endroit du Pont-Neuf où l'auteur les avait composés?

> Nous rentrions très tard, mêlant
> Des vers purs à des chants obscènes
> Et l'on s'asseyait sur un banc
> Pour regarder rêver la Seine...

N'évoquions-nous pas Moréas, qui conduisait aux Halles ses disciples préférés? Salmon avait écrit en lui adressant ces *Féeries* :

> Plus tard je connaîtrai le sort des vieux poètes
> Que l'espoir de la palme, hélas! ne soutient plus.
> Je serai las, brisé, doigts gourds, bouche muette
> Et pourtant glorieux de vous avoir connu.

Et nous l'en aimions davantage.

En effet, malgré l'apparence, nous étions dévoués à la poésie et la placions avant tout autre chose, n'ayant qu'elle pour nous soutenir et le clamant bien haut. Qu'importaient nos soucis d'argent? Ils ne faisaient que renforcer le sentiment profond qui nous guidait d'instinct vers Moréas, par exemple ou Paul Fort, et commandait l'admiration. Mais n'anticipons pas. Je reviendrai sur le Prince des Poètes et ses mardis de la Closerie. Pour l'instant, demeurons, rue de Buci, dans son désordre étrange où, quelquefois, des ivrognes nous prenaient à témoin de leurs maux et des joueurs de bonneteau nous voulaient enseigner le métier. Une négresse, devant qui nous parlions dans un bar, du théâtre du Vieux Colombier s'approcha et nous dit, un soir :

— Surtout n'y allez pas. C'est un théâtre de protestants qui ont le cafard.

Qui était cette négresse? Elle s'enivrait en compagnie d'une jeune personne en chandail rouge qui s'appelait *Pépé-la-Panthère* et vivait dans les bals. Chez Bouscatel, chez l'ancien père Lunette, rue des Carmes, rue de la Montagne, nous la rencontrions puis, comme elle avait été certainement mêlée aux avatars de la nouvelle peinture, elle chantait assise devant un saladier de vin chaud ces couplets écrits par Salmon :

Quand elle est rev'nue aux Beaux Arts
Fatiguée de fair' le lézard
Prendre des leçons d'aquarelle,
Comme ell'voulait peindre des fleurs
Et qu'il lui fallait des couleurs,
J'ai vendu mes tableaux pour elle!

La bizarre créature! Pépé-la-Panthère riait aux hommes, affirmait qu'elle était libre, et sachant aussi la chanson, reprenait le second couplet :

Elle était si gentille à voir
Quand ell'peignait les arbr's en noir
Que je l'appelais Raphaël... le...
Elle m'a tant vanté Corot
Que j'suis dégouté d'Picasso,
J'ai changé ma manièr' pour elle!

— Bravo! Pépé!

La négresse poursuivait :

Mais les copains de l'atelier
Lui ont fait bien vite oublier
La fidélité conjugale.
C'est un massier de chez Cormon
Qui l'a emm'née à Barbizon
Après une vadrouille aux Halles.

Enfin, Pépé et la négresse, joignant leurs voix, achevaient cette chanson baroque :

Et me voici triste, indigent,
Sans tableau, sans femm', sans argent,
Plongé dans la débine extrême.
Pourtant il me reste à manger
Une ou deux couleurs sans danger
Oubliées, par celle que j'aime!

Un tonnerre d'applaudissements éclatait dans la salle. Les deux femmes saluaient, consommaient leur vin chaud et, tutoyant ces messieurs en casquette, se jetaient dans leurs bras pour danser une java.

Jamais nous n'avons su le nom de la négresse. Quant à Pépé, elle fut tuée boulevard Beaumarchais, avant la guerre, par un de ses danseurs peut-être qui, la voulant remettre dans le droit chemin, avait perdu son temps à la convaincre, ses espoirs et ses plus secrètes illusions.

Pauvre Pépé! Je la revois avec ses jupes courtes, son chandail, ses bottines vernies, ses cheveux blonds et son joli visage. Mal lui en a pris de ne dépendre d'aucun de ces messieurs. Elle donnait le mauvais exemple. Elle était trop portée à rire, à s'amuser, trop facile, trop différente des autres et je me souviendrai longtemps de l'espèce de satisfaction qu'éprouvèrent dans un bar plusieurs femmes de maison qui, apprenant cette mort par les journaux, déclarèrent :

« Une de moins! »

Pépé, tuée, son absence ne fit aucun vide, rue de Buci ni dans les bals et personne ne s'en aperçut que nous, qui lui avions voué une très sincère camaraderie. Elle tranchait sur ces filles machinales de la rue Monsieur-le-Prince, par des façons que ces filles n'avaient point. Puis nous apprîmes qu'affiliée à l'ancienne bande des faux monnayeurs du Luxembourg, la malheureuse Pépé avait parlé plus qu'il n'eût convenu de ses amis et que c'était la seule raison qui expliquât sa mort.

A l'époque, cette fameuse bande était sous les verrous mais il nous arrivait encore, dans certains bars, d'être abordé la nuit par de mystérieux personnages qui proposaient cinq louis contre quatre-vingts francs.

— A soixante-dix, — nous disaient-ils pour nous tenter. — Ben, tu n'veux pas?

— Penses-tu!

Ils avaient dans les poches des boîtes d'allumettes qui contenaient, chacune, les cinq louis et aussitôt que l'un de nous faisait mine d'allumer sa pipe, les boîtes d'allumettes surgissaient instantanément et nous étaient tendues.

Un prince que je ne nommerai pas, — il est mort et fort bra-

vement à la guerre — était en butte à ces offres quotidiennes. Où qu'il allât, sa couleur très foncée et ses cheveux crépus, attiraient à sa table les marchands de fausse monnaie. Ils le demandaient à l'hôtel, le poursuivaient, le harcelaient et, à la fin, pour une somme dérisoire, concluaient des affaires. Or le prince jetait aux cabinets ce dangereux argent et personne n'y pouvait rien dire quand une nuit un pauvre l'aborda.

— Non, — répondit le prince qui était ivre, — passe ton chemin.

— Allons, dix ronds... donne-les! — gémit le mendigot.

— Mais non.

— Pourquoi?

— Parce que, — fit le prince, — je suis fauché... Regarde...

Et, retournant ses poches, il en fit choir des miettes de pain et de tabac, son mouchoir, un trousseau de clefs et par malheur une de ces maudites boîtes d'allumettes qui, heurtant le trottoir, s'entrouvrit et laissa échapper des pièces d'or.

— Ah! — s'exlama le pauvre.

Le prince eut beau se précipiter sur la boîte, l'autre l'avait ramassée et se sauvait à toutes jambes.

— Rends-la, — criait le prince. — Arrête... Mais arrête...

Il prit le pas de course derrière le bougre quand des agents attirés par l'esclandre se mirent de la partie. Ils empoignèrent les délinquants, les conduisirent au poste où fouillant brutalement le voleur, un louis tomba par terre, se brisa. Les faux louis étaient en verre. Et le prince fut bouclé.

Est-ce pour cette raison, rue de Buci, qu'à chaque pièce d'or, les patrons tiraient de leur tiroir un marteau gigantesque? Il n'en faut pas douter. D'une pareille clientèle, on pouvait tout attendre. Des poètes comme des autres car nous avions coutume alors de nous tenir près de la porte sur une jambe, guettant l'instant propice pour nous sauver sans payer.

Le personnage le plus étrange de cette étrange rue était assurément notre ami Claudien dont j'ai déjà parlé. Il habitait l'hôtel Jeanne d'Arc. Or, Claudien, par décence ou paresse, avait horreur de nos fuites éperdues pour un verre de trois sous. Il faisait marquer à son compte la dépense puis, toujours olympien, errait dans le quartier en quête d'une aventure. Familier du prince nègre que sa bonne foi avait fini par justi-

fier aux yeux de la police, on le voyait promener jusqu'au jour en sa noble compagnie. Le plus souvent pourtant c'est avec M... et moi que Claudien passait les nuits. Son monocle étonnait les poisses des petits bars. Sa conversation les intriguait et il n'était pas quelquefois jusqu'au bon M... qui ne le prît pour Satan en personne, après avoir trop bu. Pourquoi pas? Ce pseudonyme de Claudien était déjà bien assez équivoque. Quoi, Claudien? Lequel? M... en demeurait béant, se demandait avec angoisse s'il rêvait et tout à coup se penchant à mon bras, confiait :

— Oui, le diable... C'est le diable!

M... n'avait pas tort. Ce calme, cette indolence chez Claudien et je ne sais quoi d'inconnu, de lointain, d'indéfinissable dans son regard jaune et luisant, lui prêtaient une allure singulière. Il se tenait très droit, un peu d'oblique, se dandinait légèrement en marchant et sa barbe dans l'obscurité, comme ses yeux, rayonnait d'une vague lueur phosphorescente du plus troublant effet... Claudien se mettait quelquefois dans des rages soudaines dont nous cherchions en vain la raison. S'il n'était pas le diable il devait être, le soir, après minuit, de ses intimes, car alors rien ne lui arrivait que de rare et de stupéfiant. Les filles qu'il fréquentait, en connaisseur, éprouvaient près de lui d'inexprimables terreurs. Cependant c'était au matin, dans sa chambre qu'elles se réfugiaient. Toutes les filles. Les plus abjectes. Les plus innocentes. Elles grimpaient ses étages, poussaient la porte et, sans un mot, se couchaient dans le lit ou par terre puis, pêle-mêle, s'endormaient.

Qui n'a pas vu Claudien, nu, dans son « tub », entouré de ces pâles créatures dont certaines sortaient de prison et se disaient traquées par leurs amis ou la police, n'a rien vu. Il ne les plaignait pas. Au contraire. On eût juré qu'il se repaissait froidement de leurs maux et prenait un cruel plaisir, par ses questions, à les tourmenter. Sa force d'attraction était égale à une force, plus obscure, de répulsion et d'inquiétude. Tantôt l'une, tantôt l'autre l'emportait. Jamais les deux ne se manifestaient ensemble. Le jour, c'était un effroi douloureux qu'il inspirait à ses chétives amies et la nuit, un sentiment qui n'avait pas de nom. Je n'invente point. Très détaché, avec cela, des contingences, l'auteur de *Labyrinthes*

se montrait d'ordinaire envers quelques amis l'homme le plus droit et le plus sûr. Mais d'où tirait-il cette voix perçante, ces cris, ces enthousiasmes mesurés? Un spectacle, entre tous, l'obsédait : celui, boulevard de la Chapelle, derrière les grilles, du hall sombre et des rails de la gare du Nord où les épaisses fumées des trains, les fanaux, les feux bleus, blancs, verts et rouges se correspondent tragiquement. L'arche en fer du métro, sonore, retentissante, l'obligeant à élever le ton, Claudien criait alors, très haut, devant ce paysage mouvant et désolé, le goût amer qui l'inspirait. Et, immobiles, nous l'écoutions. Nous nous sentions poussés vers cet abîme aux rails brillants, aux vapeurs blêmes, aux lumières innombrables, jusqu'au vertige, qui petit à petit, nous gagnait.

Sur ce décor, Claudien a certainement écrit, les pages les plus aiguës qui soient. Il y couve un feu sourd, sans ardeur ni colère, monotone, comme l'enfer et plus aride au cœur et desséchant qu'on ne le peut imaginer. Avez-vous lu, dans *Labyrinthes*, cet autre poème qui débute par ces mots :

> Dans cette petite chambre que chauffe d'une ardeur sèche une grille de houille, presque tout le jour il rêve obscurément de supplices. Seul, il s'enfonce dans sa rêverie, remâche ses désirs, parents, croirait-il, de la flamme noirâtre et de l'horrible odeur du charbon qui brûle...

et contient cet aveu desespéré :

> Un monde imaginaire et mal défini se constitue ainsi autour de lui, monde dont il est le centre et dont la racine est cet instinct mauvais qu'il porte en son âme, approuvé en silence par le feu obscur et fétide, son seul compagnon.

Le feu. Toujours le feu. Quelle hantise! Elle le devait torturer en secret, dans cette chambre basse où je le vois, couché sur mon divan. C'était ma propre chambre, au 22 de la rue Visconti. Je la lui avais cédée, après que le goût du suicide m'y eût à ce point envahi que je dus la quitter.

Sise, au demi-étage, à droite, dans les communs d'une antique demeure humide aux dalles polies et usées par le temps, un corridor étroit menait à cette chambre. En face, sur le palier, deux agents dont les heures de service se succédaient, me servaient de voisins ainsi qu'à gauche une très ancienne domestique occupée à mourir. Il y avait toujours un agent qui ronflait près de moi et cette vieille femme dont

j'entendais, le matin et le soir, les roulettes du fauteuil grincer sur le parquet. De la rue, resserrée entre ces maisons grises dont l'une était celle de Racine et l'autre l'imprimerie très connue de Balzac, aucune rumeur ne s'élevait. Ni bruit, ni mouvement. Les voitures ne s'y engageaient, au pas lent d'un cheval, qu'à intervalles lointains et la nuit; l'allumeur de réverbères, était le seul, avec le très joyeux baron Maxzen, qui donnât signe de vie.

Mais le baron, lui, fréquemment, faisait un tel vacarme qu'il ameutait la rue entière.

XII

Comprendra-t-on que, le milieu aidant et cette poisseuse humidité — sœur anonyme de la misère — nous vécûmes de ce côté de l'eau, des jours extravagants? Plus qu'à Montmartre, l'illusion d'une grande ville maritime, avec ses louches estaminets, ses bâtisses d'angle aux hautes proues, sa pègre, son brouillard, ses maisons closes, nous guettait à chaque pas. C'était de véritables et stridents grognements de sirène que le vent quelquefois nous apportait et le grand souffle mou et plein d'une odeur fade qui montait de la Seine. A Montmartre, les hurlements des trains des deux gares de l'Est et du Nord nous arrivaient et, éveillant je ne sais quel sourd pressentiment, nous empêchaient de nous amuser franchement.

La plupart des voyageurs attardés au *Lapin agile*, qui était une salle d'attente de première classe, a écrit Mac Orlan, avaient fait leur service à Nancy. Montmartre et Nancy tenaient chacun un bout du fil téléphonique. C'est ce qui explique pourquoi peu d'hommes parmi nous furent surpris de se retrouver à Dongermain, près de Toul, en août 1914.

Rue de l'Hirondelle, chez Hubert, *la Bolée* — cette réplique du *Lapin Agile* — offrait plus d'inconnu. La clientèle composée d'anarchistes, de rôdeurs, d'étudiants, de chansonniers, de drôles, de trottins et de pauvresses y festoyait à bon marché, non point comme dans une salle d'attente de 1re classe, mais de 3e, parmi des papiers gras, de la charcuterie et des pichets de cidre. Entre d'énormes murs blanchis à

la chaux, des tonneaux, des banquettes défoncées, des bancs, des tables boiteuses formaient tout le décor. A deux pas de la Seine, qu'on gagnait par l'étroit et puant couloir de la rue Gît-le-Cœur, le porche du brave Hubert s'ouvrait pareil à quelque asile de nuit où la canaille bâfrait et s'enivrait. Il y avait toujours céans de blêmes individus, des filles errantes, des poètes et ce douteux petit vieillard qu'une femme de mauvaise vie avait hideusement mutilé dans l'intention de le punir par où il avait péché. Un agneau qui broutait des mégots épars sur le carreau, se nourrissant de sciure de bois et ne dédaignant pas le picolo, était attaché à l'établissement, ainsi que plusieurs chiens de chasse efflanqués et mélancoliques. Que ne rencontrait-on pas chez Hubert! Il avait fait graver dans la pierre, sur un mur, la liste des habitués et les Américains qui fréquemment venaient, flanqués d'un guide, visiter son débit lisaient, sous l'inscription :

Icy se sont assis,

des noms assemblés pour la gloire du patron parmi lesquels, en compagnie des frères Tharaud, de Jacques Dyssord, je figurais entre François Villon et Jean Lorrain. N'est-ce point à l'honneur d'Hubert? Il aimait les poètes, leur faisait place à table et, résolu à tout pour eux, leur avançait en cachette de l'argent. Grand, robuste, sympathique, encore jeune, toujours d'attaque, cet homme que nous nommions Hubert le Magnanime a dignement mérité des Lettres françaises contemporaines. Elles étaient son orgueil et la petite ardoise sur laquelle il marquait à la craie nos comptes, il la cachait dès qu'un client qu'il ne connaissait pas avait l'air de s'en approcher.

— Est-ce qu'on sait? — disait-il. — Suffirait d'un critique dans les journaux pour détruire vos réputations...

Puis justement dégoûté des critiques, il effaçait les comptes inscrits sur cette ardoise et nous n'en parlions plus.

Jacques Dyssord qui m'avait introduit chez ce surprenant cabaretier coiffé d'une vaste casquette à pont et vêtu d'une blouse de maraîcher, n'ignorait point l'homme qu'il était. Aussi lui dédia-t-il, cette pièce de vers :

Pour célébrer l'honnête cabaret de la Bolée, sis rue de l'Hirondelle, jouxte la rue Gît-le-Cœur et dire le los de son bon maître :

Vous tous qu'oncques ne vit la marâtre Sorbonne
A la tête pelée et au têton désert,
Qui, rêvant de Thaïs, couchez avec sa bonne,
Escholiers du courant d'air;

Maîtres en l'art subtil mais combien illusoire,
De maquiller la brème et de piper les dés,
Prodigues inventeurs, encor qu'après Gringoire,
Du breveté Système D.

Le grand cœur de Villon et celui de Verlaine
Gisent en cet endroit, jouxte où gisait le cœur.
Venez-y donc, vêtus de soie ou de futaine
Laissés pour compte des tailleurs.

Et venez-y aussi costumés de drap Joffre,
O poilus de tout poil sauf du poil à la main
Car c'est votre tournée et c'est Hubert qui l'offre.
Vous l'offrirez demain...

Sur les tonneaux épars, lampez d'amples rasades
D'un cidre que, païen, il n'a point baptisé
Durant qu'un calvados qu'il estime moins fade,
Humecte son gosier blasé.

La ribaude aux seins durs et aux ... grenues
N'y rencontre jamais cette « femme aux bijoux »
Dont le refrain prétend « qu'elle nous rendra fous »
Avec des mines ingénues.

Mimi Pinson y vient, la dernière Mimi
Que guette Millandy au coin d'une romance,
Elle y chante parfois des airs très Vieille France
Au vieux Pépère son ami.

Pépère est le patron de ce lieu débonnaire.
Il se couche fort tard mais il se lève tôt.
Philosophe toujours, joyeux drille naguère
Il met parfois la poule au pot.

Que Dieu l'ait en sa digne et sa benoîte garde
Ains que notre Sainte Dame de Montretout
Et qu'entre la salière et le pot à moutarde,
Il prospère longtemps pour nous!

Datés de septembre 1915, ces vers qui attendrirent Hubert au point qu'il les colla sur un panneau de bois et les accrocha bien en vue, sont un gage de notre amitié pour ce plaisant brave homme. Mais, hélas! il ne s'enrichissait guère dans son commerce où l'on payait avec des rimes. Aussi, durant un temps, plutôt que de fermer ses portes et couper le crédit aux artistes qui en avaient besoin, Hubert — après minuit — quittait sournoisement son gîte et s'employait aux Halles comme débardeur. Il gagnait sa journée et la nôtre, sans le dire et nous pouvions ensuite le retrouver, verre en main, qui offrait une tournée.

On n'a pas été juste envers Hubert; on l'a trop pris pour un farceur quand il était d'abord un parfait philanthrope et un joyeux vivant. Il s'endettait pour nous, partageait sa soupe avec de pauvres bougres, les traitait comme des princes puis étonné de leur obstination, leur donnait quarante sous...

S'il existe quelque part, au monde, dans les ports, des quartiers réservés à la perversité humaine, qui passent l'ignominie de ceux qui avoisinent la Seine et s'étendent autour de la rue Mazarine, où sont-ils? Je voudrais les connaître et faire la différence car, rue de l'Hirondelle, je ne crois pas exagérer en disant qu'on n'eût ailleurs guère trouvé mieux. Les soirs d'hiver, surtout, quand le vent souffle et promène par les airs une pluie mêlée de neige et les cris durs des remorqueurs, point n'était besoin de croiser, par les rues, des marins en bordée pour chérir l'aventure. Elle était là, parée, dans des boutiques, vous attendant. Près du poste de police de la rue de la Huchette où, dans la perspective étroite d'une trouée, des mâts et des fumées se dressent et se balancent sur l'eau, plusieurs de ces débits étaient toujours discrètement entr'ouverts. Qui les a fréquentés, en conserve pour la vie une atroce sensation. Ici, dans le faux luxe des guirlandes, des poupées et du gaz, derrière de hautes vitres dépolies où se profilaient les ombres, des filles vêtues de kimonos et les cheveux tirés à la chinoise, s'empressaient autour des buveurs. Là, c'étaient d'épaisses servantes ou une vague créature assise dans sa logette et nue sous des lainages. Plus loin, des mulâtresses, des fillettes de Belleville ou de Vaugirard, de vieilles femmes vous

faisaient signe qui, des fenêtres aux rideaux de couleur, qui des petites échoppes transformées en buvettes et leurs « Pssst ! » par les rues désertes se prolongeaient comme l'appel, dans les rêves, d'un impossible amour.

On pouvait avant la guerre compter une vingtaine de ces mauvais lieux, sans les hôtels et les chambres d'où les filles le nez dans les carreaux épiaient les passants et, au centre, près du Commissariat au drapeau délavé par la pluie, un bal qui se prétendait de famille, où nous allions danser. Avec Claudien et M..., M. Bouscatel, propriétaire du bal, me recevait en grande pompe et, pour nous mieux charmer, empoignait sa musette dont il jouait magistralement. Aux sons plaintifs de l'instrument, les couples s'unissaient et glissaient. Nous les suivions des yeux, saisis par un air nasillard de java et, peu à peu, grisés par une ivresse très spéciale, nous levions l'ancre après mille politesses. C'était un bal très calme, trop calme que celui de M. Bouscatel. Il donnait de plain-pied sur la rue et ses clients étaient pour la plupart de modestes ouvrières, de petits employés, des militaires et des commis. Qu'il nous changeait par sa placidité, des boîtes voisines où d'autres couples très assortis s'étreignaient sauvagement comme des bêtes, et vous dévisageaient au passage d'un regard méprisant ! Ici, c'était les yeux baissés que les danseuses s'abandonnaient à leur plaisir. Elles n'avaient que de bonnes manières et pas une seule fois nous n'entendîmes quelqu'un se disputer à leur sujet.

Or, ce bal — précisément à cause de son atmosphère si paisible, — nous attirait médiocrement. Nous lui préférions, rue des Carmes, l'arrière-boutique enfumée d'un bistro où, à tout bout de champ, pour de stupides rivalités, des querelles éclataient. Le vin rouge répandu sur les tables, l'éclairage sourd et parcimonieux, prêtaient à ce bastringue un caractère intense et, quand de sa voix résonnante, l'accordéon entamait les premières notes bien rythmées d'une valse, nous nous sentions portés et soulevés par lui.

Le plus célèbre pourtant de ces lieux où l'on danse était situé, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, en face de la petite crèmerie où j'avais pris autrefois mes repas. C'était le bal Vachier. On pénétrait d'abord dans une salle où, trônant

au comptoir, le patron surveillait ces Messieurs-Dames et les autorisait ou non, à poursuivre leur chemin. Il fallait être bien mis pour avoir droit d'entrer. Une pancarte, accrochée près d'un étroit boyau par où l'on accédait au guinche, l'affirmait. En grosses lettres moulées, d'une écriture de scribe, on lisait: *La tenue est de rigueur* et je dois dire que M. Vachier père se faisait respecter. Son fils, Milo, jouait alors chez lui dans la petite tribune des musiciens. C'était un as. Il tirait de l'accordéon une telle musique que les femmes se pâmaient et se sentaient mourir. Des tables fixées au sol, des bancs entouraient un parquet brillant et, entre deux colonnes de fonte, au bout d'un fil, une seconde pancarte était fixée réglementant les us et coutumes de l'endroit. Il y avait des nuits, dans ce bastringue tenu comme pas un, où tout semblait réglé par quelque protocole et d'autres nuits où, sans qu'on y prît garde, les revolvers partaient tout seuls et nous obligeaient, hommes et femmes, à nous mettre à l'abri sous les tables. Qui donc avait tiré? C'était là le secret de ce bal. Tout y était méticuleusement géré et brusquement des batailles acharnées s'y livraient et s'y déroulaient dans le sang.

***

Pourquoi ne puis-je, en écrivant ces lignes m'interdire d'évoquer le souvenir de mon ami Jean Pellerin? Il ne fréquentait pas ces guinches. Il les avait en horreur. Mais malgré moi, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, je me retrouvais à Grenoble où, dans la rue Saint-Jacques, les brasseries à femmes étaient mes lieux de prédilection. Jean Pellerin habitait, au-dessus du « Criterion », cette même rue. Un morne corridor conduisait à d'obscurs escaliers. On les montait dans les ténèbres, la main tâtant les murs, puis, quand la porte de l'étage s'ouvrait, tout s'éclairait et Jean Pellerin, tenant très haut une lampe, m'accueillait joyeusement.

En ce temps-là, sous l'uniforme de secrétaire d'État-major, c'était un grand garçon que Jean Pellerin, étroit de tout le corps et qui ne s'asseyait jamais sans replier une de ses maigres jambes sous l'autre, comme par pudeur d'être si long. Et il vous regardait alors en face, il souriait, il allumait une ciga-

rette et ne semblait avoir de coquetterie avouée que pour ses mains très fines et très soignées qui, jusque dans la paperasserie militaire, prolongeaient un souci d'élégance, de netteté, et de grâce naturelle. Dès qu'on connaissait l'homme, on le retrouvait dans son écriture. Elle vous parlait; elle accusait la ressemblance, la soulignait profondément et quand je relis aujourd'hui le *Bouquet inutile* qu'on publia après sa mort, c'est sa grande écriture fleurie et désinvolte que je trouve dans ces vers :

Le premier frisson du matin.
Une cloche qui tinte.
Le songe est mort. Le feu s'éteint.
La lampe s'est éteinte.

Hélas! ces jeunes mains — qui ne rédigeaient point (même en 1909) que des bordereaux de service — ont pour toujours cessé de tracer, ligne à ligne, ces phrases claires et ces strophes qu'entre toutes leur auteur s'appliquait à nourrir d'une cadence qu'il portait à la perfection! Déjà, de courts poèmes soigneusement recopiés sur un mince cahier d'écolier affirmaient quel amour et quelle singulière connaissance de son art possédait Pellerin. Nous nous soumettions nos premières pages. Nous ébauchions d'immenses projets. Que sais-je! Notre seule ambition était d'avoir, chaque jour, des vers nouveaux à nous communiquer, un livre que l'autre n'avait pas lu, une anecdote qu'il ignorait. Temps charmant, malgré la caserne où je jouais au militaire et les difficultés que nous trouvions à nous faire imprimer! Cela nous décida à fonder une revue. Elle vit le jour. Je me souviens que Jean Pellerin m'en remit les épreuves dans les prisons du 2e d'artillerie où je n'étais point mal.

Je l'y fus voir, a rapporté dans *le Divan*, la mystérieuse Eve Arrighi que Jean connaissait bien, et chaque jour, je revins à la caserne où Francis Carco purgeait sa peine. Il ne manquait pas de visiteurs et si le parloir des prisonniers au 2e d'artillerie nous était un salon peu confortable, en retour, que d'amis, que d'empressement! Il y avait là, porteur de cigarettes et de livres, le bon poète Maurice Morel, la belle madame Paule L., Jean Pellerin, une demoiselle à la croupe audacieuse que l'on appelait Lily et tant d'autres, dévoués. Sous le treillis, notre garçon avait bonne mine. Il riait. Il récitait des vers. Jamais je ne le trouvai découragé; pas une fois il ne regretta son escapade, ne

aissa échapper une plainte. Chères causeries, limitées par les rigueurs de l'autorité! Sorti de prison, Carco fut envoyé à Briançon en disgrâce.

Mais revenons à cette fameuse revue, *les Petites feuilles*. Elles n'eurent qu'un seul, et aujourd'hui, très rare, numéro.

Plus tard quand Jean Pellerin vint à Paris et logea d'abord rue Réaumur avant d'occuper vers Montmartre un appartement qui ne fut de tout temps meublé que d'un lit, d'une table, de trois chaises, d'une berceuse et d'un nombre incalculable de caisses de livres, il demeura le même. Il écrivait des vers légers où il se montrait sans artifices, insoucieux de vains succès, prompt à se moquer de lui-même et pirouettant, pour son plaisir, au gré d'une aimable fantaisie.

Je ne me suis pas fait la tête de Musset,

déclarait-il.

Je tartine des vers, je prépare un essai,
J'ai le quart d'un roman, à sécher, dans l'armoire...
Mais que sont vos baisers, ô filles de mémoire!
Vous entendre dicter des mots après des mots!
Triste jeu...

Cette ironie devait bientôt prendre un ton moins enjoué. Au contact de la vie, dans la nécessité où il était de gagner, comme les autres, son bifteck, le poète apprit vite qu'il n'est pas suffisant, au monde, d'avoir le culte des beaux vers. Jean Pellerin sut se prêter aux circonstances. Sa plume ne pêcha plus dans l'encrier ces rimes impertinentes qu'elle y trouvait toujours mais, inlassablement, des mots et des mots qui finissaient par faire les lignes d'un écho ou celles d'un article de journal et qui étaient payées. Jusqu'à la guerre, il signa, dans les feuilles des « soirées parisiennes », des contes, des notes, des interviews. Cela lui prenait tout son temps mais je savais qu'après minuit, le brillant chroniqueur renonçait à la gloire des salles de rédaction pour se livrer à son démon.

Qu'aurait-il fait de mieux? Jean Pellerin était d'abord poète et ne vivait que pour la poésie. Que de fois, l'ai-je surpris à relire Baudelaire, Verlaine, Mallarmé, Rimbaud, Lautréamont, Guérin, Apollinaire, Jean-Marc Bernard, Toulet, Allard, Tristan Derème! Il envoyait ses vers à de petites revues, n'en parlait à personne et nourrissait secrètement

l'intention de réunir en volume ces stances exquises et désabusées que je n'étais pas seul à admirer.

Hélas! Jean Pellerin n'aura pas vu de son vivant paraître ce livre auquel il donnait tant de soins! *La Romance du Retour* ne contient qu'un poème, qu'un beau, qu'un déchirant poème. Les autres, dispersés dans de modestes publications, attendaient qu'on les rassemblât. Il a fallu sa mort pour que, réalisant enfin l'ambition de Jean Pellerin, j'entreprisse à sa place d'offrir au grand public l'œuvre qu'il nous a laissée. Puisse-t-elle conserver longuement ses couleurs diaprées, son arôme, son arrangement fier et tendre. Ce n'est point un bouquet de fête, cueilli dans un parterre bourgeois, mais un de ces bouquets que, seuls, achètent les camarades près d'un cimetière pour en orner une tombe devant laquelle ils se découvrent. Humbles fleurs, quoique brillantes et délicatement choisies, les vers de Jean Pellerin sont de ceux que l'on n'oublie guère après qu'on les a lus. Ils ont l'accent de la jeunesse, de sa jeunesse blessée par bien des abandons, de sa jeunesse toujours vivante, même si elle se désole à compter ce qui reste, après de longues années, des amours et des trahisons.

Ce n'est pas moi, c'est lui qui a écrit :

> Aujourd'hui je reviens et tel
> Qu'hier. La cloche sonne.
> La même cloche au même hôtel.
> Je ne revois personne.

Ah! pourtant s'il pouvait revenir, comme il serait ému d'entendre tant d'admirateurs l'appeler par son nom!

XIII

Si Montmartre avait ses cabarets et le Quartier les siens, les cafés littéraires étaient plus nombreux boulevard Saint-Michel que boulevard de Clichy. Ils sont d'ailleurs restés célèbres car, au lieu d'un Bruant qui demeure — quoiqu'on dise — une véritable figure, Verlaine et son génie, Rimbaud, Moréas, Paul Fort, Apollinaire ont laissé sur la rive gauche des souvenirs qui ne périront pas. Il ne manque au Quartier que des peintres à opposer à Lautrec, Degas Picasso,

Utrillo pour égaler Montmartre, mais Matisse habite encore quai Saint-Michel, Dunoyer, de Segonzac et Derain, la même maison, rue Bonaparte, et Marquet, qui notait sur ses toiles l'eau et le ciel plombés du petit bras mort de la Seine, les fumées et les remorqueurs, est un artiste de qualité. Tenterons-nous un rapprochement? Il n'est pas nécessaire. Toutefois si Montmartre l'emporte par son élément pittoresque, le Quartier peut se réclamer d'un caractère plus accusé, quoique au début il n'y paraisse point.

Je suis arrivé au Vachette, juste à temps, pour connaître Moréas et l'entendre siffloter sans répondre lorsqu'un maladroit lui parlait de l'Académie. Malgré ses moustaches teintes, il avait fière allure et ses propos — pour insolents qu'ils fussent — étaient marqués d'un étonnant bon sens. Aux jeunes gens qui l'entouraient, dans la salle encombrée du Vachette, il déclarait :

« Appuyez-vous fortement sur les principes. »

Puis, lissant ses moustaches et assujettissant avec autorité son monocle, il ajoutait :

« Ils finiront bien par fléchir! »

Nous le redoutions comme la peste tellement, à de certains moments, son verbe dénonçait — avec verdeur — ses rancœurs et ses déceptions.

Quelle que fut l'heure, portant beau, parfois ivre, Jean Moréas traînait à sa suite les jeunes gens du Quartier. Il aimait la jeunesse, les femmes, leur adressait des compliments charmants ou des vers qu'il improvisait comme ceux-ci destinés à Marie Laurencin :

Qu'elle rie,
Et Marie
Laurencin,
L'or enceint
Dans ses belles
Prunelles.

Grand Moréas! Après lui, désertant le *Vachette* qui devint un établissement de crédit où j'ai touché plus tard, beaucoup plus tard, mon premier chèque, et remontant le fameux Boul'Mich, la *Closerie des Lilas* nous réunit aux côtés de Paul Fort, le mardi, dans un tohu-bohu indescriptible et les

cris des poètes. Ce fut une belle époque. On buvait. On se disputait. On passait sournoisement ses soucoupes au voisin et sans vergogne aucune, bondissant à pieds joints au beau milieu d'une discussion, on prenait aussitôt parti...

Les longs cheveux de Paul Fort, son sombrero, sa cravate noire, sa petite veste boutonnée jusqu'en haut, tranchaient par leur simplicité sur les ornements de couleurs que des femmes de tout rang et des Suédois, des Russes, des Espagnols, racolés au hasard, étalaient sous nos yeux. Flanqué du bon géant Diriks et du poète Napoléon Roinard, Paul Fort racontait des histoires. Il riait, il chantait, il vidait son verre et, spontané comme un enfant, embrassait à la ronde ses amis. C'était plaisir de le trouver sans cesse de bonne humeur, vous accueillant à bras ouverts, vous faisant fête. Tour à tour, bucolique, idyllique, familier, gaulois, plein d'invention, de verve, de fantaisie, Paul Fort, de sa petite voix qui blésait un peu, nous enchantait. Son regard, vous scrutant jusqu'à l'âme et vous communiquant le feu qui l'habitait, accompagnait toutes ses paroles d'une alerte griserie.

Il faut avoir entendu le Prince des Poètes improviser, vers minuit, dans son royaume de la *Closerie des Lilas*, des ballades qu'il ne notait point, comme font à l'ordinaire tant de poètaillons inquiets de ne rien perdre, pour savoir quelle richesse il possédait et distribuait sans compter. Il n'était pas qu'un homme, et « très curieux », mais l'inspiration faite homme et s'ébattant pour l'émerveillement des cœurs les plus fermés. Dans la rue, sous les becs de gaz ou la lune

Comme un œuf dansant sur un jet d'eau,

il ne cessait de dérouler ses chants puis nous poussait soudain dans des débits obscurs que sa présence illuminait.

L'escortant, les collaborateurs de la revue *Vers et Prose* qu'il dirigeait, lui donnaient la réplique. C'était Salmon au profil anguleux, Guillaume Apollinaire, Guy Charles-Cros, Louis Mandin, Alexandre Mercereau, Fuss-Amoré qui s'égayait de tout, l'ami Tancrède de Visan, Bersaucourt, Max Jacob, Gazanion, et des peintres, des boxeurs, des critiques, des mendiants qui — pareils aux fauves de la légende — suivaient Orphée et trinquaient avec lui.

Je me souviens qu'à son troisième enfant, le bon poète et essayiste Tancrède de Visan m'étant venu faire part de cet heureux événement, nous l'arrosâmes deux jours durant jusqu'au mardi où, délirants, nous rencontrâmes Paul Fort sur le boulevard Montparnasse. Visan voulait rentrer. Mais il eut l'imprudence de laisser voir quelques derniers louis qu'il avait encore dans la poche et Paul Fort les lui prit.

— On va les boire, — dit joyeusement le Prince... — Tous... Tous.

Il était tard. Un bistro — il en est toujours, même aux heures les plus saugrenues — nous accueillit pêle-mêle et la fête continua. Ce bistro, long couloir entre des glaces, des banquettes et des tables de marbre, qui se nommait je crois *A la Ville de Dreux*, nous contint à grand'peine tant nous étions surexcités. N'importe! Les libations commencèrent et un affreux concert de voix fort éloquentes s'éleva cependant que, pour ajouter au tumulte, les plus ivres de la bande brisaient les verres et montaient sur les chaises.

Qu'arriva-t-il alors? Je ne sais, mais j'étais certainement au nombre de ces bruyants ivrognes, car il me semble me rappeler, au moment où la beuverie passait les bornes, avoir fait un scandale parce que quelqu'un venait de « débiner » Rimbaud. Toucher à ce poète, je ne l'eusse pas permis. Aussi s'ensuivit-il une bagarre magnifique au cours de laquelle un boxeur de la suite du Prince m'assomma littéralement et me jeta dehors.

Triste aventure! Couché sur le trottoir, les yeux pochés, la cheville droite démise, je repris peu à peu mes sens pour crier encore :

— Vive Rimbaud! — et voir Paul Fort, les mains posées fraternellement sur mon front, rire et se lamenter.

— Rimbaud?

— Oui, vive Rimbaud!

Cette fois, c'était un agent qui, ne comprenant goutte à mon enthousiasme, me pria de vouloir circuler.

— Allons, — fit-il, — plus vite que ça.

Et comme je n'obtempérais pas à son ordre, il héla un second gardien et me traîna, hurlant, au poste. Du poste, toujours hurlant, on me mena à l'hôpital où un interne dut me soigner,

puis le lendemain, — mes chaussures à la main — je me retrouvai dans un fiacre qui cahin-caha m'emporta.

— Arrête ! — criais-je tous les trente mètres au colignon. — Il n'y a pas un bar par là ?

L'homme sautait de son siège, allait quérir deux pernods que nous buvions à la portière paisiblement et, fouette cocher, jusqu'au suivant. On pense dans quel état nous fûmes bientôt, le cocher gagné à la cause de Rimbaud puisqu'il buvait gratis et moi, ravi, de l'avoir convaincu sans qu'il m'eût brisé l'autre jambe. Cet homme était bien né. Arrêtant son cheval à ma porte, il refusa d'accepter un centime pour la course et, me hissant sur ses épaules, me monta jusque dans ma chambre à l'amusement des badauds.

Neuf fois sur dix s'achevaient de la sorte, à l'époque, la plupart des agapes littéraires. C'était notre façon de témoigner notre admiration à des poètes qui avaient fait de leur temps beaucoup mieux et de nous attirer le lendemain, dans le quartier, la considération et l'estime générales. Mais je mis, cette fois-là, plus d'un mois à pouvoir me servir de mon pied.

Je me revois, une autre nuit, dans un taxi avec Rachilde qui, désolée de mon état, paya le chauffeur pour qu'il me conduisît chez moi.

— Non. Au Pascal, — indiquai-je, dès que Rachilde fut descendue.

Là encore, ma tenue manqua probablement de dignité puisque, pris de dégoût, le patron me coucha dans une petite salle et me fit, au matin, accompagner par le chasseur. Je dormis deux jours et deux nuits comme une brute et m'éveillant enfin, je me sentis l'oreille si douloureuse qu'y portant aussitôt la main, je ramenai un morceau de papier soigneusement plié en quatre et enfoncé jusqu'au tympan.

Il y avait sur ce papier :

Francis, t'était noir aussi j'ai pris l'argent que tu avé sur toi soit la somme de quatorze francs et que tu n'auras qu'à venir au d'Harcourt la chercher. Signé : Gisèle.

et un post-scriptum :

J'ai pris cette argent rapport que les autres femmes l'auraient gardé pour elle.

***

Qu'on me tienne quitte d'insister davantage. Pareilles extravagances ne sont guère de bon ton, mais qu'y faire? Si j'ai rapporté la seconde, c'est afin de montrer quelle maternelle sollicitude avaient pour les poètes, même ivres-morts, ces jeunes personnes de la rive gauche. Près d'elles nous étions en sécurité. Elles avaient fondé une ligue pour la défense des camarades français contre les métèques et nous portaient secours dans les moments critiques. En effet, ayant trouvé une place de secrétaire, fort honnêtement rétribuée chez Louis Vauxcelles, j'étais si fier un soir que m'étant enivré je pris stupidement à parti un robuste gentleman qui m'envoya rouler. Aussitôt toutes ces demoiselles accoururent et m'aidèrent à venger mon honneur. Nous fûmes ensemble au poste, mais le lendemain, Vauxcelles qui devait m'employer, parut fort étonné de ma mine et me demanda combien de jours par semaine je pouvais être sérieux.

— Tous les deux jours, — lui répondis-je.

— Eh bien, — fit-il. — Va pour un jour de fête et un jour de travail!

Et comme c'était l'homme le meilleur du monde, il me régla un mois d'avance et dit :

— A après-demain!

Qui donc a prétendu que la bonté de Dieu s'arrête à la littérature! Ce n'est point un poète à coup sûr et il ment.

— Monsieur, — me questionna tout récemment un reporter américain désireux, comme les autres, d'avoir de la « copie » pour rien. — Quelle chose au monde vous a le plus surpris?

— Je ne sais.

— Mais encore.

Le bougre m'embarrassait. Il ne me quittait pas de l'œil, et, son bloc à la main, attendait.

— Allons, — fit-il... — Cherchez....

— La chose au monde?... Ma foi, — lui déclarai-je, — écrivez : c'est peut-être de gagner aujourd'hui ma vie en contant des histoires que mes parents, à table, n'auraient oint tolérées.

Comment mieux lui répondre? A vingt ans, on est con-

vaincu qu'un roman doit assembler des faits exceptionnels et c'est pourquoi nous avons tous, dans nos tiroirs, des œuvres bien ridicules. Pauvres petits! Nous ne savions pas grand chose de la vie et nous n'osions pas nous en prévaloir, alors qu'il n'y a que d'elle véritablement dont un écrivain puisse se réclamer. Autrement quelle raison aurait-on d'écrire? Les jeunes gens peuvent me croire. S'ils passent l'heure où tout s'apprend sans professeurs et ne commettent pas mille folies, ils vieilliront trop vite et n'auront pas plus tard pour alimenter leur âge mûr cette expérience qu'on ne trouve point dans les livres, même en s'y appliquant. Il faut vivre d'abord, quitte à ne laisser derrière soi, comme l'a confessé Dorgelès dans la *Boutique de Socrate* que « des jours gâchés, des efforts stériles, des amours manquées, pas d'autre famille que des cafetiers malhonnêtes, pas d'autre toit qu'une maison humide » car, ajoute-t-il, « quand nous sourions aujourd'hui c'est de nos ennuis d'autrefois ».

Guillaume Apollinaire le savait bien lorsqu'au mariage de son ami Salmon, il se leva et lut :

Nous nous sommes rencontrés dans un caveau maudit
Au temps de notre jeunesse
Fumant tous deux et mal vêtus attendant l'aube
Épris, épris des mêmes paroles dont il faudra changer le sens
Trompés, trompés, pauvres petits et ne sachant pas encore rire...

On n'apprend en effet, à rire qu'en vivant, qu'en se débattant, au prix des plus dures privations, peut-être, dans la misère, dans l'abandon. Rappelez-vous le héros de la route de Mandalay qui chantait dans les fers, et tant d'autres et François Villon! Il riait « en pleurs » l'infortuné, et ne le cachait pas. Pouvions-nous méconnaître sa leçon? C'est elle, dans les rues étroites du Quartier, qui âprement nous soutenait. Elle encore. Elle toujours et, jusque dans ce « caveau maudit » qui devait être celui où Guillaume rencontra Salmon, nous lui devions de ne désespérer de rien.

Ce caveau, rue Grégoire-de-Tours, ne manquait pas de pittoresque. Il dépendait d'une sorte de bar où des fillettes qui répondaient aux prénoms de Yolande, d'Isabeau, de Guillemette, de Denise attendaient la pratique sous une voûte pesamment arrondie et blanchie à la chaux. Un sol de terre

battue, des coffres, de lourds anneaux scellés dans la pierre et de grands cœurs percés d'une flèche prêtaient à cet enfer un caractère d'à-propos. On y buvait des gobelets de vin. On y fumait du tabac de soldat et ces Messieurs dissimulés derrière les piliers étaient vêtus, en authentiques compaings de la Coquille, d'habits déchirés et souillés et de manteaux de cuir.

Que de fois, en leur compagnie, me suis-je doucement récité les vers d'un chétif escholier et l'ai-je cru voir, debout entre les tables, débraillé, les vêtements couverts de terre, comme un mort qui s'est levé du trou, les mains noires, les yeux creux!

Car ou soies porteur de bulles
Pipeur ou hasardeur de dés
Tailleur de faux coings, tu te brusles,
Comme ceulx qui sont eschaudés,
Traîtres, parjurs, de foy vuydez,
Soies larron, ravis ou pilles.
Où en va l'acquest, que cuidez?
Tout aux tavernes et aux filles.

Il était là, chantonnant sa « ballade de bonne doctrine à ceux de mauvaise vie » et ceux-ci, ne le voyant pas, entendaient cependant sa voix qui, tout au fond, de leurs consciences engourdies, résonnait sourdement. Nous t'aimions tant, François Villon! Nous te sentions si près de nous, à la même table, ton coude contre le nôtre ou dehors dans les rues marchant à nos côtés qu'au moment où le jour pâlit, des chiens errants s'arrêtaient, nous venaient craintivement flairer, en silence, puis s'éloignaient épouvantés. Oui, c'était toi... et tu disparaissais, tu nous quittais sans avertir si bien que fréquemment un sentiment étrange nous faisait nous compter et nous retourner en disant :

— Tiens!... Mais où donc est-il?

FRANCIS CARCO

(*A suivre.*)

LA REINE CALAFIA[1]

Concha se trouvait alors à Paris où deux hommes commençaient à l'obséder de leurs prétentions matrimoniales. L'un, timide, doux et patient, la suivait depuis l'Amérique, surgissant inopinément sur son passage avec une paisible obstination. L'autre, hardi, bouillant et téméraire, ne la quittait guère, toujours prêt à saisir l'occasion de la compromettre pour lui forcer la main. Jalouse de son repos et de son indépendance, elle éprouvait le besoin de se dérober devant ces ennemis de son cher veuvage. Traquée par deux chasseurs redoutables, elle voulait, du moins pour un temps, leur faire perdre sa piste.

Elle écrivit encore à l'ingénieur quelques lettres de plus en plus acerbes, feignant, avec la plus insigne mauvaise foi, de ne rien comprendre à ses explications. Puis, un beau matin, au saut du lit, elle alla surprendre Rina en train de se « jézabéliser » et lui cria :

— En route pour l'Espagne! J'ai rêvé de Madrid. Je veux revoir des manolas, des castagnettes et des mantilles, des peignes haut perchés sur des coiffures à accroche-cœur, des « majos » aux yeux hardis luisant sous leurs grands chapeaux, de brunes figures rasées encapées dans les manteaux comme celles des « embozados » de Goya. Hein! crois-tu? Quelle surprise pour ton « méchant homme »! Ton argent, tu le palperas bientôt, je te le promets.

Elle envoya pour quelques semaines sa femme de chambre

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 septembre.

française en congé dans sa famille... et voici qu'elles se trouvaient toutes les deux dans le salon-bureau de Balboa, assises dans de confortables fauteuils devant la table qu'occupait l'ingénieur. . . . . .

— Et dire qu'il a été mon premier amour! Pauvre Balboa!

Eh bien non; ce n'était plus le « pauvre Balboa ». Comme ces timides que l'attente énerve et qui recouvrent leur sang-froid en face du danger appréhendé, il se sentait calme, lucide, prêt à la défense et même à l'attaque. Elle était donc là, devant lui, cette terrible femme qui lui écrivait des lettres si dures et le traitait presque en malfaiteur. Il n'en avait plus peur et allait lui dire ses quatre vérités.

Après les saluts d'usage et une brève allusion à l'époque lointaine où ils s'étaient connus à Monterey, il aborda d'un ton froid et légèrement ironique la question des fameuses mines.

Ces mines étaient situées dans un des districts les moins civilisés du Mexique. Les Indiens Yaquis, turbulents et pillards, qui profitent de tous les troubles pour partir en guerre et faire du butin, avaient plusieurs fois entravé et même bouleversé les travaux. Cependant, tout au début, et malgré de fréquents arrêts de l'exploitation, on avait fait quelques bénéfices. C'était du temps de Porfirio Diaz. Ce n'était certes pas la liberté et le dictateur avait la main lourde; mais, du moins, existait-il un semblant de force qui assurait un ordre relatif. Les étrangers se sentaient protégés dans une certaine mesure et l'on pouvait travailler. Depuis, l'ordre relatif, la demi-sécurité, la protection approximative, tout avait disparu.

Le visage de l'Ambassadrice restait impassible et fermé. La lèvre supérieure légèrement mordue par les incisives inférieures, elle tenait les yeux fixés sur ceux de l'ingénieur, dans l'évidente intention de le troubler. Sans se laisser intimider et la regardant bien en face, il poursuivit ses explications.

Une révolution avait éclaté. Elle durait depuis dix ans, se compliquant d'innombrables incidents et il était impossible

d'en prévoir le terme. Dès le début, elle avait pris la tournure d'une révolution sociale. Les propriétaires se voyaient dépossédés de leurs maisons, de leurs terres et de leurs mines. D'ignorants bouviers, de grossiers valets de charrue s'improvisaient capitaines, commandants et même colonels.

— Un de nos contremaîtres sachant à peine lire et que votre père connaissait bien, — dit-il en se tournant vers Rina, — est aujourd'hui général de division. Coiffé d'un énorme « sombrero », la carabine à l'arçon de la selle, il campe chez nous à la tête d'une bande de brigands hirsutes et déguenillés. Tout d'abord, notre associé de Mexico essaya de faire valoir nos droits et voulut se rendre aux mines. Un tel voyage équivalait à un suicide : il y renonça et fit bien. Et maintenant, c'est « le Général » qui exploite et qui exploite à sa façon, d'après une brève formule qui tient en deux mots : « Tout garder ». Les mines, paraît-il, ne sont plus à nous; elles sont au pays. Le général les a « nationalisées », expression qu'il a découverte dans la phraséologie révolutionnaire. Enchanté de sa trouvaille, il la ressasse à tous propos dans la lettre qu'il a daigné nous écrire, se délectant dans cette répétition comme tous les métis qui se gargarisent niaisement avec la locution nouvelle et rare dont ils viennent d'enrichir leur vocabulaire. Il prend soin, d'ailleurs, de nous avertir qu'il exterminera tout partisan de « la tyrannie passée » qui prétendrait reprendre le bien du peuple.

» Tout cela, señora, je vous l'ai dit vingt fois dans mes lettres. Mais comme vous ne paraissez pas disposée à me croire, je vais vous mettre sous les yeux de nombreuses preuves qui vous convaincront, je l'espère. »

Balboa s'interrompit pour presser le bouton d'un timbre électrique. Une servante se présenta. Il lui demanda si son fils était là; c'était l'heure habituelle de sa rentrée à l'issue du cours qu'il suivait à l'école des ingénieurs.

Quelques instants après, Florestan entra. C'était un très grand et superbe garçon, aux yeux clairs, aux cheveux d'or bruni. Sa taille mince, ses larges épaules, ses membres pleins et robustes mais élégants et harmonieusement proportionnés décelaient la souple vigueur d'un habitué des sports. Un

visage encore juvénile et complètement rasé exprimait tout à la fois la timidité et la résolution, beaucoup d'énergie et un soupçon de puérilité.

Un même trouble s'empara des deux femmes.

Émanant de cette jeunesse radieuse, un flot de lumière chaude avait fait irruption dans la salle.

La señora Douglas ne pouvait détacher ses yeux du jeune dieu qui venait d'apparaître. C'était saint Georges. Un saint Georges de vingt ans, la tête blonde décoiffée du casque, la poitrine étincelante sous les écailles argentées de la cuirasse, les mains blanches et fortes posées sur la garde en croix de sa longue et pesante épée. Sous ses talons éperonnés se tordait la dépouille pantelante du hideux dragon.

Plus sentimentale et plus tendre, Rina eut une autre vision. C'était le chevalier Printemps dans sa cotte fleurie de primevères et de jonquilles; le vent qui passait dans sa chevelure l'éparpillait en auréole d'or.

Sous le feu de ces quatre prunelles braquées sur lui, Florestan se sentit gêné : un peu de rouge aux joues trahit son embarras. Tournant presque le dos aux deux femmes, après avoir esquissé un muet salut de courtoisie, il se pencha, comme pour mieux l'entendre, vers son père qui lui disait : « Va chercher le dossier des mines de Sonora. Apporte aussi le compte des profits et pertes depuis le commencement de l'exploitation. »

Nouveau salut timide de Florestan, qui sortit avec la hâte du bon employé venant de recevoir un ordre et s'empressant à l'exécuter.

Il y eut un long silence, assez pénible. Balboa n'était pas d'humeur à entretenir une conversation de simple politesse et les deux visiteuses paraissaient absorbées dans la contemplation de la porte que venait de franchir Florestan. Quand il rentra, des cartons bourrés de papiers plein les bras, elles éprouvèrent la même sensation que tout à l'heure : le soleil reparaissait après le passage d'une nuée qui l'avait un instant obscurci.

Mais qu'arrivait-il donc à l'Ambassadrice? Ses lèvres se détendaient et laissaient voir un peu du rayonnement de ses dents éblouissantes. Vraiment, c'était presque un sourire. Ses yeux ne cherchaient plus ceux de Balboa. Ils n'étaient plus agressifs. La lumière venue d'une fenêtre voisine mit des reflets d'or dans leurs pupilles de velours noir... et ces pupilles ne voyaient plus que Florestan.

L'ingénieur commençait de vider ses cartons lorsque la dame l'arrêta. Sa voix était douce et, cette fois, elle souriait pour de bon. Son père — mais oui, elle s'en souvenait parfaitement, comment avait-elle pu l'oublier? — son père tenait Balboa en haute estime et ne tarissait pas d'éloges sur le compte de cet ingénieur si distingué, si capable et si probe. Et c'était cet homme dont son père faisait si grand cas qu'elle avait inconsidérément attaqué!

Tout en faisant ces réflexions muettes, elle regardait Rina de travers. C'était la faute de cette gaffeuse et de ses histoires saugrenues. Elle lui paierait ça, la vieille folle!

— Nous n'en finirions pas de lire toutes ces paperasses, — dit-elle en montrant les dossiers et en détournant la tête comme si leur masse l'eût épouvantée. — Nous en prendrons connaissance à loisir. Votre fils aura la bonté de les apporter à l'hôtel.

Puis, accentuant encore la caresse de sa voix et la grâce de son sourire, elle ajouta :

— Et maintenant parlons de choses plus agréables, voulez-vous? Sommes-nous donc des sauvages prêts à s'entre-dévorer? — (Ici une claire fusée d'éclat de rire) — Les honnêtes gens finissent toujours par s'entendre. Rappelons-nous plutôt le bon temps où nous nous sommes connus, là-bas, en Californie. Que de choses se sont passées depuis!...

III

OU L'ON PARLE DE LA REINE CALAFIA ET DE LA MANIÈRE DONT ELLE GOUVERNAIT SON ÎLE APPELÉE CALIFORNIE

A neuf heures du soir, don Antonio, sa femme et sa fille arrivèrent chez Balboa et, dans la salle de travail, la conver-

sation tomba immédiatement sur la visite de l'après-midi.

L'ingénieur était loquace et triomphant. Il raconta l'entrevue, rappelant avec complaisance l'amabilité de l'Ambassadrice quand elle avait pris congé. Quelle surprise! Pouvait-on s'y attendre après tant de lettres menaçantes, après son entrée hostile et silencieuse?

— Si tu savais comme je lui ai parlé! Vois-tu, avec des fortes têtes comme celle-là, il faut y aller carrément et leur montrer qu'on n'a pas peur. Au surplus, c'est une femme adorable.

— Adorable, — reprit en écho Mascaro approuvant de la voix et du geste. — Je l'avais croisée dans ton antichambre et, d'après ce que tu viens de nous dire, je la crois noble et bonne comme la reine Calafia dont j'ai eu tantôt la curiosité de relire les aventures.

— Qui ça, la reine Calafia et d'où sors-tu ce nom baroque? Encore un de ces contes à dormir debout comme tu en trouves dans tes grimoires!

C'était doña Amparo qui venait de claironner cette interruption. Doña Amparo possédait à un haut degré toutes les qualités pratiques de la mère et de l'épouse. C'était une maîtresse de maison incomparable, mais son caractère manquait d'aménité. Elle n'avait qu'une considération modérée pour l'érudition de son mari, érudition qui, d'après elle, « ne faisait pas bouillir la marmite ». Son organe était éclatant : elle n'y mettait jamais de sourdine.

Le professeur se contenta de décocher à l'interruptrice un sourire d'ironique indulgence et continua pour ses autres auditeurs qui semblaient disposés à l'entendre avec plaisir.

Il commença par parler de la noble ville de Medina del Campo qui, durant des siècles, avait été le principal centre de relations entre les deux Castilles. Il s'y tenait une grande foire annuelle qui attirait les riches marchands espagnols et portugais ainsi que les trafiquants juifs de l'Europe occidentale. Du marché fameux pendant tout le moyen âge, il ne restait plus, avec le mélancolique souvenir de ses richesses disparues, que cette vaste place qui, lors de la splendeur de Medina del Campo, avait été une sorte de Bourse internationale. La

vieille cité historique des comtes de Castille végétait maintenant avec ses quelques milliers d'habitants et n'avait guère à offrir à la curiosité du voyageur que les ruines du château de la Motte où, d'après la tradition, mourut Isabelle la Catholique, la protectrice de Christophe Colomb. Il passait aussi pour avoir servi de prison à César Borgia, le fils du pontife qui consacra la découverte du grand Génois.

Dans le temps que celui-ci parcourait l'Espagne en quête de subsides et d'appuis lui permettant d'entreprendre le voyage qui devait, selon lui, le conduire au « pays des épices » par la route de l'Occident, vivait à Medina del Campo un vieux soldat que ses concitoyens avaient choisi pour « Regidor ».

Garci Ordoñez de Montalvo, tel était son nom, avait longtemps fait la guerre. Il ne la faisait plus qu'à coups de procès-verbaux contre les marchands étrangers en conflit perpétuel avec le fisc local au sujet du paiement des droits. Dès que ses fonctions municipales le laissaient libre, il trompait la monotonie de sa retraite en écrivant des romans d'aventures où il n'était question que de gigantesques combats et d'invraisemblables prouesses.

Il modifia et compléta le fameux « Amadis de Gaule » donnant à ce roman de chevalerie la forme définitive sous laquelle il fut admiré pendant plus d'un siècle par les lecteurs du monde chrétien. Puis, voulant ajouter une suite à cet ouvrage dont il n'était que le demi-père, il en écrivit un autre, entièrement de sa main, « las Sergas de Esplandian ».

— « Sergas », vieux mot forgé par Montalvo, — expliqua Mascaro, — a le sens « d'exploits ». « Las Sergas de Esplandian » signifient donc « la Geste, ou les exploits d'Esplandian ». Ce héros, renommé pour sa force, sa bravoure et sa beauté, était fils d'Amadis de Gaule. Comme tout bon chevalier errant, il avait droit à un surnom. Don Quichotte avait pris celui de « Chevalier de la Triste Figure »; Montalvo appela Esplandian « le chevalier du Grand Serpent », sans doute en souvenir d'une victoire remportée sur quelque terrible dragon.

Dans le dur paysage castillan qui entoure Medina del Campo, sur cet aride plateau rare en cours d'eau, glacé l'hiver, brûlant l'été, Montalvo avait situé les plus merveilleux panoramas, théâtres d'effroyables aventures.

Pendant sa jeunesse, un événement considérable et désastreux pour la chrétienté s'était produit : la prise de Constantinople par les Turcs.

Dans la dernière partie des « Exploits d'Esplandian », Montalvo, usant et abusant des libertés que les romanciers prennent avec l'histoire, avait refait à sa façon celle de ce grand siège.

Radiaro, sultan de Liquie, rempart et bouclier de la loi païenne, bloquait Constantinople. Accourant à son appel, tous les porte-couronnes d'une Asie mystérieuse, imaginée par le bon Regidor, avaient amené devant Byzance une innombrable armée de sectateurs de Mahom. Mais la noble cité résistait. Secondé par son fils, le chevalier du Grand Serpent, Amadis de Gaule qui, à la suite d'extraordinaires péripéties, était devenu roi de la Grande-Bretagne, uni au roi Lisuarte, au roi Périon et à d'autres monarques non moins fameux, s'était chargé de la défense. Les vieilles murailles tenaient bon devant les assauts multipliés des Infidèles. Radiaro et son principal allié, le sultan d'Halapa, commençaient à douter de l'issue du siège, lorsqu'un secours imprévu leur advint, capable de changer le sort des armes.

Et le romancier expliquait minutieusement comme quoi, « à main droite des Indes et tout près du Paradis Terrestre », se trouvait une île appelée « Californie » peuplée de femmes à peau brune qui vivaient à la manière des antiques Amazones, ne tolérant aucun mâle auprès d'elles.

C'étaient de puissantes femelles, « au cœur inaccessible à la crainte ». Elles habitaient des cavernes artistement creusées dans les roches abruptes dont l'île entière présentait un amoncellement chaotique. On n'y trouvait qu'un seul métal, l'or, mais qui abondait à l'état de pureté absolue. Leurs armes étaient d'or, ainsi que les harnachements des animaux sauvages qu'elles employaient comme montures après les avoir apprivoisés. Disposant de nombreux navires, elles allaient parfois en expédition sur d'autres terres qu'elles ravageaient dans de rapides chevauchées et d'où elles ramenaient, à de certaines fins, des captifs qu'elles immo-

laient sans miséricorde dès qu'ils avaient rempli auprès d'elles l'office auquel elles les destinaient.

Parvenu à ce point délicat de l'histoire, le professeur glissa quelques regards inquiets vers Consuelito d'abord, puis sur sa femme. Il hésitait à risquer devant sa fille certains détails trop réalistes du vieux romancier. Mais il pouvait être bien tranquille. Consuelito ne quittait pas Florestan des yeux. Voyons! à quoi pensait-il d'être tout oreilles pour ce conte de ma mère l'oie? N'avait-il donc rien de mieux à faire... par exemple la regarder?

Quelques clignements de paupières, réticents et significatifs, suppléèrent aux obscurités du récit expurgé, et don Antonio continua.

— Quant à la suite de... hem ... enfin les vaillantes californiennes ne gardaient que les filles qui venaient à naître, sacrifiant impitoyablement les garçons. De cette manière, la prépondérance dominatrice des mâles n'était pas à redouter.

Comme l'or, comme les pierres précieuses dans les veines des rochers, comme les perles dans les coquillages qui pullulaient sur les côtes, les griffons abondaient dans l'île.

— Des griffons? Qu'est-ce que c'est encore que ces bêtes-là? — questionna doña Amparo qui avait fini par s'intéresser à l'histoire.

— Les poètes de l'antiquité et du moyen âge, — poursuivit Mascaro, — en ont beaucoup parlé, sans, à la vérité, en avoir jamais vu. Le griffon, c'était admis, avait le corps du lion, les oreilles du cheval, la tête et les ailes de l'aigle. Sur son cou, en guise de crinière, se dressait une crête membraneuse analogue aux nageoires du requin. Un plumage serré, plus dur que le fer, recouvrait son dos et ses ailes. Originaire de l'Inde, le griffon éprouvait une passion immodérée pour le précieux métal jaune; aussi choisissait-il de préférence, pour y faire son nid, les endroits riches en dépôts aurifères. Prendre un bœuf ou un cheval dans ses serres et l'enlever dans les airs n'était qu'un jeu pour le griffon adulte. On conçoit que les griffes qui armaient de pareilles serres devaient être considérables et peut-être expliquent-elles l'étymologie du nom même de l'animal. Toujours est-il qu'on en fabriquait

des objets précieux et fort durs, à telle enseigne que le trésor de Charles-Quint possédait une coupe fameuse taillée dans une griffe de griffon. Il est vrai qu'on découvrit plus tard qu'il s'agissait de l'appendice nasal d'un rhinocéros.

» Quand les couvées venaient d'éclore, les chasseresses californiennes, couvertes d'épaisses peaux de bêtes pour se garantir du bec et des serres des femelles, fouillaient les nids et emportaient les griffonneaux dans leurs cavernes où elles leur faisaient manger la chair des captifs et des enfants mâles. Ils finissaient par connaître les femmes qui les élevaient et ne leur faisaient aucun mal. Mais malheur aux hommes qui auraient réussi à pénétrer dans l'île! Un dressage spécial apprenait aux griffons à les lier dans leurs terribles serres et à s'envoler avec eux jusque dans les nuages où ils les dévoraient.

» Cette île étrange était gouvernée par la reine Calafia. C'était vraiment une belle reine. De très grande taille, moins brune que ses sujettes et gracieusement épanouie dans la fleur de la jeunesse, elle joignait à une âme intrépide un esprit subtil et délié. Politique avisée et résolue, elle exécutait, aussitôt formés, ses plans les plus audacieux.

» Ayant su que tous les royaumes voisins marchaient contre les chrétiens, désireuse de voir le monde et de connaître d'autres peuples, elle enflamma ses amazones et leur persuada de prendre part à cette guerre. La guerre fut votée par acclamation. Elles en avaient assez de végéter dans leur île et d'y mener une vie obscure et sans gloire.

» La reine équipa sa flotte. Une cage formée de grosses poutres entre-croisées fut construite sur le pont d'un navire. On y enferma cinq cents griffons choisis parmi les plus féroces et les plus friands de chair humaine. Les montures des amazones californiennes trouvèrent place sur d'autres bâtiments. C'étaient, outre les bêtes extraordinaires que l'on verra plus loin, des lions, des léopards, des tigres, des jaguars et des panthères, tous apprivoisés et dressés comme de vulgaires chevaux. On mit à la voile pour Constantinople. »

Ici, l'orateur fit une pause, comme pour laisser à la flotte le temps d'accomplir la traversée. Ce n'était pas qu'il fût

fatigué, car il aurait parlé pendant des heures, se délectant au son de ses propres paroles. Il était d'ailleurs satisfait de lui-même et de son public. On l'écoutait avec intérêt, même doña Amparo, même Consuelito qui semblait avoir renoncé pour l'instant à l'aimantation qu'elle avait essayée sur Florestan.

— A l'arrivée de la flotte californienne, les affaires allaient assez mal au camp des païens. Une rencontre sanglante venait d'avoir lieu avec les défenseurs de la ville : elle avait échoué misérablement.

» La reine demanda aux alliés de la laisser combattre seule avec ses guerrières pendant que leurs soldats resteraient enfermés dans leur camp. Les sultans y consentirent. Le lendemain matin, elle descendit de son navire et les escadrons de ses amazones se déployèrent sur la plage.

» Leurs armures étaient d'or et semées de pierres précieuses, aussi communes en Californie que les cailloux des champs dans les autres pays. On rendit la liberté aux griffons, tout heureux, après une si longue séquestration, de pouvoir voler en liberté.

» Ces gigantesques oiseaux représentaient la grosse artillerie de l'armée californienne. N'ayant rien mangé pendant la traversée, ils se précipitèrent en rugissant de faim sur les défenseurs des remparts dont les flèches, les épées et les lances ne pouvaient entamer la chair des monstres protégés par leur plumage plus impénétrable qu'un haubert d'acier.

» Une formidable clameur sortit du camp des Turcs. C'étaient eux qui hurlaient de joie en voyant les griffons aller et venir par les airs, chacun avec un chrétien au bec ou dans les serres. Leurs adversaires impuissants pleuraient de rage sur les remparts. Quelles effroyables scènes! A chaque instant on voyait s'envoler un père, un fils, un ami. Les griffons en faisaient d'horribles festins dans les nuages d'où dégouttait une pluie sanglante. Quand, pour changer de proie, ils laissaient choir celle qu'ils tenaient, c'était pour revoler aux remparts et capturer d'autres victimes. Frappés de panique, les assiégés se réfugièrent dans les casemates basses des tours ou refluèrent en désordre vers l'intérieur de la ville.

» Saisissant avec l'à-propos d'un tacticien consommé le moment psychologique où l'intervention des réserves fixe définitivement la victoire, la reine cria aux sultans de faire donner leurs troupes. Les Turcs commençaient à garnir les échelles d'escalade lorsque les griffons les aperçurent. Les nouveaux venus étaient des hommes comme les autres. C'était en outre un nouveau plat qui introduisait une variante dans le menu. Lâchant les chrétiens, ils se précipitèrent sur les Turcs et se mirent à les dévorer de bon appétit.

» La joie des assiégeants fut courte. Ils se débandèrent à leur tour, ne pensant plus qu'à se garer des terribles rapaces.

» Retour offensif des assiégés. Ils renversèrent les échelles, d'où les païens tombèrent comme les prunes mûres d'un prunier qu'on secoue. Leurs cadavres s'entassèrent dans les fossés.

» La déplorable bévue de ses bêtes, qui s'en prenaient stupidement à tous les mâles, amis ou ennemis, attrista fort la reine Calafia. Elle les fit rameuter par leurs gardiennes qui, du haut de la cage dont elles avaient ouvert la trappe, sonnèrent dans leurs trompes d'or le signal que les griffons connaissaient bien. Comme des agneaux dociles qui se bousculent pour rentrer plus vite dans la bergerie, ils s'engouffrèrent gentiment dans leur prison.

» Le romancier Montalvo, rapporteur digne de foi de tous les incidents du siège, incidents qu'il tenait de la sage Urgande et du maître Elisabat, le mage des mages, continuait dans son livre la description des combats qui se renouvelaient chaque jour devant Constantinople depuis le pitoyable échec des griffons. L'empereur de Byzance, à la tête de « dix mille chevaux » — le chiffre était invariable — accourait toujours au point où le combat était le plus acharné, point où, naturellement, se trouvaient toujours Calafia et ses femmes.

» Infatigable, la reine brandissait une redoutable lance, mais qui finissait immanquablement par se rompre, à force de se plonger dans les poitrines ennemies. Elle dégainait alors son alfange, dont le fer d'or — si l'on peut risquer cette catachrèse, observa le puriste Mascaro — avait plus d'une palme de longueur. Se jetant intrépidement au plus épais de l'ost des chrétiens, c'est par douzaines qu'elle décollait les cheva-

liers constantinopolitains, sans compter ceux qu'elle laissait en fort mauvais point, vilainement navrés d'épouvantables entailles. On ne parlait plus dans la ville assiégée que de l'extraordinaire héroïne qui accomplissait de tels exploits. Les champions les plus réputés cherchaient à la rencontrer, considérant sa défaite comme la plus grande gloire que pût conquérir un paladin.

» Elle tombait parfois dans de véritables guêpiers. Entourée d'ennemis innombrables, son casque faussé, sa cuirasse entamée, ses armes brisées, elle allait succomber peut-être... C'est alors que sa sœur Liota arrivait comme une lionne en furie, toujours à temps pour la délivrer.

» Le siège menaçait de s'éterniser.

» On songea, pour en finir, à recourir au combat singulier, très en honneur à cette époque et souvent cité dans les romans de chevalerie. Les deux meilleures épées de chacune des deux armées lutteraient ensemble et les vaincus resteraient à la merci des vainqueurs. C'était dire que Radiaro, sultan de Liquie, et Calafia, reine de Californie, allaient se mesurer avec Amadis de Gaule et le Chevalier du Grand Serpent.

» Liota, sœur de la reine, parée d'une éclatante armure et montée sur un lion du désert — à moins que ce ne fût un tigre d'Hyrcanie — fut chargée de porter le cartel. Les deux paladins l'acceptèrent.

» Liota revint profondément impressionnée par la beauté de l'incomparable Esplandian.

» — O ma reine! ô ma sœur! — dit-elle avec transport, — jamais on n'a vu, jamais on ne verra pareille merveille! S'il était de notre loi, on croirait que nos dieux mêmes l'ont pétri de leurs mains.

» Ces paroles enflammées ne laissèrent pas que de troubler la superbe virago qui, jusqu'alors, avait ignoré et dédaigné l'amour. Cet « incomparable Esplandian », parangon de la beauté passée, présente et future, elle voulait le voir avant de le rencontrer en champ clos. Demain, elle irait à Constantinople. La nuit, à bord de son navire, elle ne cessa de penser au costume qu'elle devait porter. Tout armée, en guerrière, comme on la voyait sur les champs de bataille? Ou bien dans

la tunique flottante et le pudique péplum de son sexe? Elle s'arrêta à ce dernier parti, qui lui parut plus convenable et plus décent. — (On ne s'attendait guère, dit en souriant le professeur, à de pareils scrupules chez l'amazone farouche, digne descendante des Thomyris et des Penthésilée.)

» Inquiète et rêveuse, elle se leva dès l'aube. Vêtue d'un somptueux drap d'or constellé de diamants, coiffée d'un vaste turban de mousseline d'or, également ruisselant de pierreries, elle se fit conduire au rivage où l'attendait sa monture. Cette monture était bien la bête la plus stupéfiante qu'il soit possible d'imaginer.

— « Imaginer » est bien le mot, — dit Mascaro toujours souriant, — car les annales de la tératologie animale n'ont jamais catalogué pareil monstre. Du reste, vous allez juger jusqu'où pouvait délirer « l'imagination » du bon Montalvo.

» C'était, si l'on veut, un cheval, ou plutôt une manière de zèbre, mais un zèbre qui aurait subi de bizarres modifications empruntées à plusieurs espèces de la faune actuelle, préhistorique ou mythologique. Il avait les oreilles plates et mobiles de l'éléphant, les défenses recourbées du mammouth, le large front du minotaure, troué d'un œil unique de cyclope, rouge et luisant comme une escarboucle. Sa robe, d'un jaune d'or, était semée de taches violettes à la manière des onces et des panthères. Ses sabots, fendus comme ceux du bœuf, semblaient voler sur les roches les plus ardues qu'ils effleuraient à peine. Il gravissait d'un pied sûr les pics les plus abrupts et s'y perchait fièrement, ferme et solide comme une chèvre de montagne. On se pâmait d'aise devant la perfection de son poitrail, de ses flancs et de sa croupe d'où jaillissait une queue qui se ployait ou se déployait à volonté, car c'était une queue de paon de Californie, aux ocelles d'or vert, brillant sur fond d'or mat.

» Cet aristocratique animal ne s'abreuvait que de malvoisie et ne se nourrissait que de dattes, de figues et de raisins secs.

» La reine se mit légèrement en selle, suivie, comme escorte d'honneur, de cinquante amazones d'élite chevauchant, non pas les lions ou les tigres habituels, mais les bêtes qui constituaient l'écurie royale proprement dite et ne paraissaient qu'aux grandes solennités. De sang moins pur que celle de

Calafia, elles étaient non moins étranges. On y voyait quelques licornes, en petit nombre toutefois, car l'animal se faisait déjà rare à cette époque.

» C'est dans cet appareil qu'elle se présenta aux monarques qui, entourés de leur Cour, l'attendaient sous un vaste pavillon dressé devant la principale porte de la ville.

» Esplandian se tenait debout entre les trônes d'Amadis, son père et du vieux roi Lisuarte, son aïeul.

» — Ah! Liota n'avait pas menti... une merveille... c'est une merveille...

» Et quand le Chevalier du Grand Serpent fixa ses beaux yeux sur la reine, elle sentit que ce regard lui transperçait le cœur.

» Se battre avec lui... non jamais! Jamais elle n'aurait la force de lever l'épée sur cette tête adorable. Jusqu'alors invaincue par les armes, elle aimait mieux lui céder d'avance la victoire. Il lutterait avec le sultan de Liquie. Pour elle, le noble Amadis serait son adversaire.

» La rencontre eut lieu le lendemain.

» Amadis et Calafia s'abordèrent avec une telle impétuosité que leurs lances volèrent en éclats, conformément aux règles immuables des combats singuliers. Saisissant un tronçon de sa lance, arme encore terrible au bout d'un pareil bras, le héros se contenta de parer les coups, tout en martelant de temps en temps le casque de l'amazone.

» — Vaillant roi, — protesta Calafia, — m'estimes-tu donc si peu que tu prétendes me vaincre avec un bâton?

» — Vaillante reine, — répondit le paladin, — je vis pour servir les dames. Si je navrais ton beau corps, noble femme, je mériterais que toutes mes prouesses passées tombassent à l'instant dans l'oubli.

» Cette réponse ne fit qu'exaspérer la guerrière : elle voulait qu'on la traitât en homme. Faisant à chaque instant sauter d'une main dans l'autre son large cimeterre — car elle était ambidextre — elle multipliait les feintes et les attaques autour de la tête d'Amadis. Mais, d'un coup qui fendit le heaume d'or sans entamer le front, il l'abattit à ses pieds : elle était vaincue. Il est à peine besoin d'ajouter qu'au même

moment Esplandian venait à bout de Radiaro qui se rendait à discrétion. Les deux vaincus devenaient les prisonniers des deux vainqueurs.

» Cette double victoire termina la guerre.

» Loin de pleurer sa défaite, Calafia s'en réjouissait. Captive de l'homme qu'elle aimait, elle allait passer sa vie près de lui. Comme le notait finalement le judicieux Montalvo, « elle était deux fois prisonnière, de corps et de cœur ».

» Et pourquoi ne l'épouserait-elle pas? Une si haute Dame, souveraine d'une île qui, à elle seule, produisait plus d'or et de pierres précieuses que tout le reste du monde, pouvait bien prétendre à la main du fils d'Amadis. Elle songea même à se faire chrétienne pour faciliter cette union. Mais le fils d'Amadis n'avait pas le cœur libre. Il aimait la gentille Léonorine, fille de l'empereur de Constantinople. Celui-ci abdiqua après sa victoire sur les Infidèles. L'impératrice le suivit dans sa retraite et tous deux finirent leurs jours dans un monastère.

» Le chevalier du Grand Serpent épousa Léonorine et ceignit la couronne de son beau-père. Alors Calafia l'indomptable, terreur des hommes dans les batailles, pleura comme une pauvre femme. « Son âme fut triste jusqu'à la mort », et la fière amazone connut toutes les amertumes de l'amour dédaigné.

» Elle ne retourna jamais dans ses États et finit par épouser un obscur cousin d'Esplandian afin de ne pas s'éloigner du bel empereur qu'elle idolâtrait. »

— Cette mirifique histoire, — continua Mascaro, — ne fut publiée qu'en 1510. Mais le Regidor l'avait écrite au temps où les Rois catholiques s'emparaient de Grenade. Colomb préparait alors son premier voyage avec l'aide des frères Pinzon et ce n'est qu'en août 1492 qu'il partit de Palos de Moguer. La prise de Grenade ayant eu lieu sept mois plus tôt, il en résulte que la Californie fut imaginée de toutes pièces sur le papier par un romancier de Castille avant que les naturels de Guanahini (San Salvador), la première des Lucayes où aborda l'escadrille, vissent surgir de la nuit, à l'aube du 12 octobre 1492, les caravelles que la reine Isabelle avait confiées à Christophe Colomb[1].

1. On fait dériver le mot Californie du latin « calida fornax », fournaise ardente

» Pendant un siècle et demi, les romans d'aventures firent fureur, surtout en Espagne. Son héroïque passé prédisposait le pays à accueillir avec enthousiasme ces livres de gloire et de combats, tout chimériques qu'ils fussent. Ces ouvrages étaient relativement rares car l'imprimerie était encore dans l'enfance; mais ils couraient de mains en mains et leur diffusion fut rapide. Une lutte de sept siècles contre les Arabes avait créé cet esprit chevaleresque qui distingua les « caballeros » espagnols du moyen âge. Une fois le Croissant abattu, ne trouvant plus dans la Péninsule un théâtre digne de leurs exploits, ils le cherchèrent dans le monde nouveau qu'on venait de découvrir. Les Conquistadors y arrivaient tout pleins des souvenirs de leurs lectures. Aucun des hauts faits qui les avaient enflammés n'était au-dessus de leurs forces. Ils ne rêvaient que prouesses, butin fabuleux, champs d'or...

» Il ne faut pas perdre de vue que les romans de chevalerie, propagateurs sinon créateurs de cette fièvre d'aventures, n'avaient pas encore reçu le coup mortel que leur porta Cervantès, puisque son Don Quichotte parut une centaine d'années après « les Exploits d'Esplandian ». Mais on se rendait déjà si bien compte de l'action nocive que ces livres pouvaient exercer dans ces terres qu'on appelait alors les Indes occidentales, qu'un décret royal de Charles-Quint en prohiba l'exportation dans les pays d'outre-mer.

» Quand Fernand Cortez, après avoir conquis le plateau

en raison de l'extrême chaleur qui règne dans la partie méridionale du pays. Cette étymologie n'implique en aucune façon que Montalvo n'a pas inventé le vocable. Comme tous les Espagnols instruits de cette époque, il savait certainement le latin. Ayant situé son île fabuleuse « à main droite des Indes et tout près du Paradis terrestre », par conséquent dans une région où il devait faire très chaud, il est assez naturel que, pour baptiser cette île, il ait songé à « calida fornax » qui évoquait l'idée d'une température excessive. D'où il a tiré « California » et, subsidiairement, « Calafia ».

A propos du Paradis Terrestre, il est intéressant de rappeler que Colomb en parle à plusieurs reprises dans ses lettres, notamment dans celle qu'il écrivit à sa protectrice, la reine Isabelle, pour lui en expliquer l'emplacement qui, c'était admis d'après les Écritures, était dans cette Asie où, même après ses quatre voyages, il croyait se trouver.

Il voyait d'ailleurs dans l'Orénoque un des quatre bras du grand fleuve biblique sorti du jardin d'Eden, bras qui aurait arrosé Havila, le pays de l'or! (Voir *Los Argonautas* de Blasco Ibanez). — (*Note du traducteur*)

central du Mexique, atteignit les rives du Pacifique, il se passionna pour cette mer nouvelle, « la mer du Sud », découverte quelques années auparavant par Vasco Nuñez de Balboa au large de Panama.

» De nombreux voyageurs se succédaient sur cette mer fermée qui s'appela depuis « golfe des Perles », « baie califonienne », « mer de Cortez ». Un jour, l'un d'eux, le pilote Fortún Jiménez, crut découvrir une île; mais il fut massacré par les naturels avec presque tout son équipage. Cette île, qui fut nommée Santa Cruz, n'était pas une île, mais une presqu'île; en fait, c'était la future Basse Californie. Cortez finit par s'embarquer lui-même avec une centaine d'hommes pour aller reconnaître Santa Cruz et ce fut lui qui changea son nom.

» On s'explique assez bien comment il y fut amené.

» L'ancien étudiant de Salamanque, poète à ses heures, raffolait des romans d'aventures. Comme tout le monde, il avait lu l'histoire d'Esplandian. Il vit une mer où l'on pêchait les perles à foison; des côtes où, d'après les dires des indigènes, on ramassait l'or à pleines mains; du « château » de son navire il aperçut, sans nul doute, des Indiennes de haute taille, l'arc et le carquois au dos, la lance au poing. Il n'en fallut pas davantage pour qu'il se souvînt de la reine Calafia, de ses amazones, de son île toute en or — en un mot de la Californie de Montalvo.

» Et il en donna le nom à la nouvelle terre, à cette Santa Cruz qui devait devenir la Basse Californie.

» Et, — conclut le professeur, — voilà comment, je le répète, la Californie naquit, devant que l'Amérique fût découverte, des rêveries d'un vieux brave qui, peut-être, n'avait jamais vu la mer ».

IV

OÙ L'ON CONTINUE L'HISTOIRE DE LA CALIFORNIE ET OÙ L'ON RACONTE LA VIE DE LA SAINTE AUX CASTAGNETTES

— J'ai dit, — continua Mascaro, — comment et par qui la Basse Californie avait été baptisée. La terre voisine profita

de ce baptême et ce fut la Haute Californie. Les Espagnols attendirent deux siècles avant de la coloniser. Ils avaient assez à faire ailleurs. Leur empire colonial était si vaste qu'on se demande encore aujourd'hui comment ils ont pu le gouverner — assez mal il est vrai — et le peupler d'immigrants malgré l'énormité des distances et l'insuffisance des moyens de transport.

» On pensait pourtant à cette région mystérieuse où d'imprécises rumeurs avaient toujours situé « le pays de l'or »; c'était une légende datant du temps même de Fernand Cortez. La vice-royauté de Nouvelle-Espagne, autrement dit le Mexique, cherchait de l'or pour la mère patrie qui en avait toujours grand besoin. Outre les expéditions par voie de terre, on en lançait aussi par mer et, dès 1543, toute la côte californienne avait été reconnue, mais le point le plus important, la baie de San Francisco, restait toujours ignoré. Les pilotes espagnols passèrent et repassèrent sans le voir devant un des plus beaux havres du globe. Tantôt les brumes, tantôt un malencontreux hasard, firent que l'entrée en resta masquée, entrée qui, d'ailleurs, vue du large, se confondait avec l'horizon. Un malicieux démon semblait narguer les gens de mer et réserver cette trouvaille à un soldat de terre... qui la fit sans y penser.

« Un jour vint où l'Espagne eut besoin de la Californie. Elle se mit à la découvrir de nouveau, non pas tant pour y chercher de l'or que pour établir une communication avec les archipels de l'Asie, et surtout pour s'opposer à l'avance moscovite qui devenait inquiétante depuis qu'une Amérique russe était née dans l'Alaska et progressait lentement, attirée par les splendeurs de la région tropicale, comptant bien ne s'arrêter qu'aux frontières du Mexique.

» En 1769, un grand « américanophile » — (pardon, fit le professeur, pour le néologisme anachronique) — don José Galvez, qui devait plus tard jouer un rôle prépondérant sous le règne de Charles III, en prépara une nouvelle exploration dont le premier objet était de retrouver Monterey, ou plutôt sa baie, oubliée depuis plus d'un siècle et demi, c'est-à-dire depuis que le pilote Vizcaino l'avait atteinte. Il voulait en faire un port qui servirait de base pour les opérations ultérieures.

» Cette fois, c'est par voie de terre qu'on résolut d'arriver à Monterey.

» L'expédition avait pour chef le capitaine de dragons don Gaspar de Portola, gouverneur de la Basse Californie, vaillant officier catalan qui, avant de servir au Mexique, avait pris part, en Italie, aux guerres contre l'Autriche. Deux petits bâtiments, construits par ordre de Galvez sur la côte de Sonora, devaient remonter vers le nord et rejoindre l'expédition à la baie de Monterey.

» Portola atteignit San Diego d'Alcala, premier bourg de Haute Californie, vers le milieu de 1769.

» Ardent apôtre de la foi, le Père Junipero Serra, religieux majorquin, supérieur des missions franciscaines de Basse Californie, s'était, malgré son grand âge, joint à l'expédition dans l'espoir de gagner des âmes. Mais la maladie l'obligea de s'arrêter à San Diego.

» La colonne continua sa route. Elle comprenait un détachement de volontaires espagnols dits « volontaires de Catalogne » et des cavaliers du « Presidio des Californies ». C'étaient des hommes braves, rompus à la fatigue, durs aux privations, absolument dans la main de leur chef qui les tenait pour les premiers cavaliers du monde et pour « des gaillards — disait-il en riant — qui ne volaient pas le pain de Sa Majesté ».

» Un important convoi de bêtes de somme, mules et juments, transportait les vivres, les munitions, les bagages et, le cas échéant, les malades et les blessés. Enfin des auxiliaires indigènes étaient munis des outils nécessaires pour ouvrir la route dans les terres vierges.

» C'est contre ces terres mêmes que la lutte fut terrible, bien plus que contre les naturels qui, presque nus et mal armés, n'osaient affronter en face ces redoutables soldats et se bornaient à des escarmouches peu meurtrières. Mais la forêt tropicale avec ses broussailles impénétrables, ses enchevêtrements de lianes sur lesquelles s'ébréchaient les « machetes », dressait à chaque pas de formidables obstacles.

» Les étapes étaient courtes dans un pareil terrain et l'on marcha pendant des mois.

» Enfin, le 2 novembre, vers le milieu du jour, la colonne fit

halte sur les pentes d'une colline que couronnait une clairière. Pendant le repos des hommes et des bêtes, Portola suivi de quelques officiers monta jusqu'à cette clairière.

» Miroitant au soleil de midi, une mer intérieure apparut. Quelques îles en émergeaient. Les rives se perdaient au loin dans des marécages.

» La baie de San Francisco était découverte!

» L'expédition regagna San Diego sans avoir rencontré la baie de Monterey ni à l'aller ni au retour. En marchant vers le nord on l'avait laissée sur la gauche. En revenant, Portola ne s'en soucia guère : il avait trouvé mieux.

» — De Monterey, je ne sais rien, — dit-il au vieil apôtre quand il le rejoignit à San Diego. — Mais j'ai vu, je le jure, la plus superbe de toutes les rades du monde. Baptisez-la, mon Père.

» Et comme Galvez, l'organisateur de l'expédition, avait autorisé le Père Junipero Serra à placer la première découverte importante sous l'invocation de saint François d'Assise, patron de l'Ordre, le religieux décida que la baie merveilleuse porterait à travers les siècles le nom de San Francisco.

» Don Gaspar de Portola fut nommé lieutenant-colonel et gouverneur de l'État de Jalisco, à Guadalajara. Puis il rentra en Espagne et devint colonel des cuirassiers d'Aranjuez, résidence de la cour.

» Il ne revit jamais l'immense baie qu'il avait découverte et ce n'est pas lui qui la colonisa. Mais l'inoubliable vision qui l'avait ébloui devait hanter ses souvenirs, sans cependant qu'il en pût prévoir la portée .»

Après avoir raconté la première organisation du territoire, la création des quatre « Presidios » de Monterey, San Francisco, San Diego, Santa Barbara [1] et l'existence précaire — car elle dura à peine un demi-siècle — de « l'Arcadie mystique », œuvre des Missions franciscaines du Père Junipero Serra,

1. Le mot « Presidio » n'avait pas alors le sens de bagne ou de pénitencier qu'il a pris, mais celui de territoire autour d'un lieu de garnison muni d'une enceinte fortifiée; quelque chose d'analogue aux « Cercles » que la France a créés en Algérie. (*Note du traducteur.*)

Mascaro rappela l'événement considérable de 1848 et la ruée mondiale qui suivit la découverte de l'or[1].

Il décrivit ensuite avec enthousiasme la féerique transformation de la métropole californienne et déclara péremptoirement que si, cent ans après sa mort, Portola ressuscité était venu contempler dans son état actuel la baie qui, vierge, s'était offerte à lui le 2 novembre 1769 et la ville qui s'était superbement dressée sur ses bords, il serait mort pour la seconde fois, foudroyé par la commotion de la surprise.

Un bref silence de l'orateur souligna fort judicieusement cette surprise posthume et ce second décès. Cependant, l'histoire de l'époque espagnole, histoire qu'il possédait à fond, remuait en lui d'autres souvenirs.

— Il y a aussi une Californie romantique. A propos, Ricardo, toi qui as été là-bas, tu dois avoir entendu parler de l'aventure de Concha Argüello et de ses amours romanesques?

« Des amours romanesques! »... Il n'en fallait pas davantage pour réveiller l'attention de Florestan et de Consuelito que la longue conférence du professeur n'avait pas follement amusés. Mascaro céda de bonne grâce au désir qu'il lisait dans les yeux des deux jeunes gens.

— En 1806, les Presidios de San Francisco et de Monterey avaient pour gouverneur unique le capitaine don José Dario Argüello qui résidait au vieux fort de San Joaquin. Il était veuf avec deux enfants : un fils qui lui servait d'aide de camp et une fille d'une quinzaine d'années, Maria de la Concepción — Concha ou Conchita — née au presidio et baptisée à l'église de Dolorès, la mission voisine.

» Concha Argüello était charmante, la tradition nous en assure. Ceci posé, il est facile d'en compléter le portrait d'après la mode espagnole du temps : le teint mat d'une brune; chevelure opulente dont l'édifice compliqué était sommé d'un immense peigne d'écaille; jupe courte et bouffante;

1. Un modeste colon, Sutter, ancien officier suisse émigré en Californie après avoir servi en France jusqu'à la chute des Bourbons, faisait creuser un canal pour amener à son moulin l'eau du Sacramento. Un heureux coup de pioche fit reluire au soleil quelques paillettes brillantes. Ce coup de pioche fut donné par le bûcheron James W. Marshall qui était au service de Sutter. Marshall mourut fou et Sutter mourut pauvre. (*Note du traducteur.*)

pied d'enfant dans des souliers de satin dont les rubans s'entre-croisaient sur le bas blanc. Les dimanches et jours de fête, quand elle se rendait à l'église de Dolorès, la classique mantille de dentelle noire descendait du peigne d'écaille et voilait pudiquement les fraîches épaules qui se dégageaient d'énormes ballons, les manches à gigot, comme on les appelait alors.

» Les distractions étaient rares dans le vieux fort, mais Concha n'en souffrait guère, car il en était une dont elle ne se lassait jamais et qui suffisait à son bonheur. Seule dans sa chambre de jeune fille, elle commençait, coquettement cambrée devant son miroir, par s'étirer comme une chatte amoureuse. Puis, émergeant des manches à gigot, ses bras ronds dont, cela se devine, les coudes étaient à fossettes, se relevaient autour de sa tête comme les anses d'une amphore et, pendant des heures, le claquement des castagnettes rythmait le mouvement des pieds agiles.

» Car la fille du gouverneur aimait la danse. Mais, pieuse et réservée, elle recherchait la solitude pour se livrer au plaisir dont elle raffolait. Elle dansait, mais pour elle-même, conversant avec ses chères castagnettes qui lui racontaient les secrets d'un monde mystérieux et lointain. On disait même que, dans sa naïveté enfantine, elle préférait danser devant les saintes images plutôt que de leur adresser des prières, croyant ainsi les honorer mieux et leur exprimer avec plus de ferveur son respect et sa vénération.

» Un jour — le gouverneur était à Monterey — une frégate russe, la *Junon*, jeta l'ancre devant San Francisco. Elle avait pour capitaine un gentilhomme de Saint-Pétersbourg, Nicolas Rezanov, chambellan du tsar Alexandre Ier. Il faisait sur les côtes de Californie un voyage d'exploration scientifique, en compagnie d'un savant allemand, Langsdorf, qui écrivit plus tard le récit de l'expédition.

» C'était un événement d'importance que l'arrivée d'un bateau russe dans ces eaux solitaires où ne paraissaient de loin en loin que des caboteurs venus du Mexique et quelque navire détaché de la flotte de guerre espagnole. Argüello s'empressa de regagner son poste.

» On fit grand accueil à l'état-major de la *Junon* et des

fêtes furent organisées en son honneur. Son père étant veuf, Conchita, élevée subitement à la dignité de maîtresse de maison, dut renoncer à ses danses solitaires et paraître dans ces fêtes. Naturellement, elle y parut avec ses inséparables castagnettes... qui ne tardèrent pas à trouver un écho dans le cœur de Rezanov.

» Pendant dix jours, le vieux fort fut en liesse. C'était un dédommagement : on s'y était ennuyé si longtemps! Autour des caronades qui passaient tristement leurs gueules de bronze dans les embrasures ouvertes sur la baie, les guitares résonnaient, les chansons s'envolaient sans trêve. Les jeunes Californiennes entremêlaient le « barrego », danse du pays, au bolero, à la cachucha et au fandango importés d'Andalousie. Les Russes leur enseignaient la valse allemande, alors dans tout l'attrait de la nouveauté. Quelle que fût la danse, Conchita-la-Sylphide et ses castagnettes y faisaient florès.

» Rezanov saisissait toutes les occasions de s'entretenir seul à seul avec la trépidante ballerine. Tout en continuant son babillage, la jeune fille subissait la domination fascinatrice de son regard. Un beau matin, Rezanov sollicita du gouverneur la faveur d'un entretien secret. Le vieux soldat s'attendait à quelque échange de vues intéressant la science ou la politique : il s'agissait simplement d'un mariage. Le gentilhomme aimait sa fille et désirait l'épouser, si elle y consentait. Or, Conchita consentait... et de tout son cœur.

» Mais, dignitaire de la cour, le chambellan avait besoin de l'autorisation verbale de son souverain. C'était un bien long voyage. Peuh! deux ans lui suffiraient. Cet intrépide amoureux considérait comme une chose toute simple de traverser la moitié de la planète pour aller cueillir un monosyllabe approbatif sur les lèvres de son Maître et d'en parcourir ensuite l'autre moitié pour revenir à son point de départ. De Saint-Pétersbourg, il irait à Madrid comme envoyé extraordinaire du tsar pour dissiper, s'il en était besoin, toute erreur d'interprétation au sujet de son nouveau voyage en Californie. Après quelques semaines passées à la cour de Charles IV, il s'embarquerait pour Veracruz ou tout autre port du Mexique d'où il gagnerait San Francisco et viendrait enfin s'unir à sa fiancée.

» Le capitaine Argüello nageait dans la joie. Sa future parenté avec ce haut personnage ami d'un Empereur et qui serait bientôt celui d'un Roi, le gonflait d'orgueil. Il voyait déjà sa fille à la cour d'Espagne comme ambassadrice de toutes les Russies....

» Un après-midi de mai, la *Junon* leva l'ancre et mit le cap au nord sur l'Amérique russe et la Sibérie. La frégate salua de sept coups de canon le fort de San Joaquin, qui fit bonne mesure et lui en rendit neuf.

» La petite danseuse pleurait, pleurait... pressant convulsivement sur ses yeux transformés en fontaines un mouchoir qu'elle secouait de temps en temps en geste d'adieu, tout imbibé de larmes : et c'était alors sur les voisins comme une tiède aspersion d'eau bénite.

» Debout sur la dunette, beau comme un demi-dieu de l'Hellade, Rezanov agitait d'une main sa casquette blanche de capitaine et, de l'autre, envoyait de passionnés baisers à l'inconsolable Conchita.

» Chapeaux bas, le gouverneur et les notables du Presidio s'inclinèrent courtoisement pour répondre aux hurrahs de l'équipage.

» La *Junon* s'évanouit à l'horizon.

» Et Rezanov ne revint jamais.

» Concha Argüello l'attendit trente-six ans sans savoir ce qu'il était devenu. Sa gaieté, puis sa fraîcheur, enfin sa beauté disparurent et ce ne fut plus qu'une pauvre femme desséchée par la douleur. Elle n'oublia jamais le séduisant marin aux cheveux blonds qui avait traversé sa vie comme le Prince Charmant des légendes. Le rôle qu'il avait joué dans son existence n'avait duré que dix jours. Mais, à eux seuls, ces dix jours dégageaient plus de lumière que tous les autres qu'elle avait vécus.

Après avoir pris terre en Sibérie, Rezanov s'était mis en route à travers la Russie d'Asie. A Okhotsk, pauvre village perdu dans les neiges, aujourd'hui station du Transsibérien, il avait fait une chute de cheval mortelle.

Langsdorf visita sa tombe l'année suivante. Il publia l'historique de l'expédition et y mentionna la romanesque

aventure de Rezanov et de Concha Argüello. Cette histoire d'amour eut du succès et le public d'Europe connut la vérité tandis qu'on l'ignorait absolument en Californie. Il arrivait alors si peu de livres à San Francisco, un des coins les plus perdus de la terre!

» Pauvre Conchita! Son père était mort. Son frère, devenu fonctionnaire de la république mexicaine, était gouverneur de San Francisco.

» La joyeuse créole ne dansait plus. C'était maintenant une vieille fille vouée aux soins des malades et à l'éducation des enfants pauvres. Elle aurait voulu entrer en religion. Mais il n'y avait encore en Californie aucune communauté de femmes et elle habitait tantôt chez son frère, tantôt à Santa Barbara chez d'anciens amis de sa famille, menant une vie d'ascète sous la robe noire du tiers ordre de saint François. On l'admirait pour les privations volontaires qu'elle s'imposait; on l'aimait pour sa douceur angélique et son inépuisable charité. Le bruit courait que parfois, quand elle était seule, l'ancienne petite prêtresse de Cybèle reprenait ses crotales abandonnés et les faisait résonner comme jadis à ses oreilles, évoquant ainsi le souvenir des dix radieuses journées où sa véritable existence avait tenu tout entière.

» Et c'est pourquoi les bonnes gens l'appelaient « la Sainte aux castagnettes ».

» En 1842, trente-six ans après le départ de la *Junon*, un grand voyageur anglais, Sir Jorge Simpson, qui faisait le tour du monde en traversant les continents par voie de terre, arriva à l'ancienne Mission de Santa Barbara. On lui offrit un banquet auquel personne ne manqua. Concha Argüello se trouvait alors chez ses amis de Santa Barbara : ils l'avaient, presque de force, amenée au banquet.

» L'attention de Sir Jorge se porta par hasard sur cette petite vieille toute ratatinée qui, d'après son costume, avait l'air d'une moniale. Il questionna ses voisins de table qui lui racontèrent son histoire.

» L'Anglais avait lu le livre de Langsdorf paru en 1814 et tomba de son haut en voyant l'héroïne de ce roman d'amour.

Sa surprise ne connut plus de bornes quand il comprit que, de même que ses compatriotes, la pauvre vieille ignorait encore la mort de son fiancé. Il leur apprit que Nicolas Rezanov avait péri peu de semaines après son départ de San Francisco et qu'il dormait sous la dalle d'un cimetière sibérien.

» Concha ne pleura pas, car elle n'avait plus de larmes. Dix ans plus tard, le premier couvent de femmes, des Dominicaines, s'installa en Californie. Elle en prit l'habit et devint la sœur Maria Dominga. Elle mourut en 1857.

» Et voilà, — dit Mascaro en finissant, — l'histoire de la Sainte aux Castagnettes qui passa la plus grande partie de sa vie en contemplation devant la baie solitaire de San Francisco; sentant dans son âme le va-et-vient, pareil à celui des vagues qui l'hypnotisaient, du découragement et de l'espoir; tantôt pleurant sur l'inconstance et l'oubli de l'absent, tantôt persuadée qu'il l'aimait toujours et qu'il allait paraître toutes les fois que la vigie du port signalait une voile à l'horizon.

V. BLASCO-IBAÑEZ

(Traduction A. PELECIER.)

(A suivre.)

DE PERTHARITE A ANDROMAQUE

Le problème de l'invention est un problème redoutable, qu'il serait téméraire de prétendre aborder de face. Mais il existe des cas privilégiés où un concours singulier de circonstances permet d'espérer que l'on pourra suivre de près le travail du génie.

Ce sont des circonstances de cet ordre que Voltaire a signalées jadis dans la composition d'*Andromaque*. Il s'était engagé à commenter le théâtre complet de Corneille. Séduit par les débuts de l'entreprise, il commençait à maugréer en arrivant à *Pertharite, roi des Lombards*, dont la chute seule était mémorable : il n'est pas sûr que la pièce ait été jusqu'à une deuxième représentation. Corneille la publia l'année qui suivit, 1653, non sans s'en excuser : « La mauvaise réception que le public a faite à cet ouvrage m'avertit qu'il est temps que je sonne la retraite... Cependant agréez que je joigne ce malheureux poème aux vingt et un qui l'ont précédé avec plus d'éclat; ce sera la dernière importunité que je vous ferai de cette nature, non que j'en fasse une résolution si forte qu'elle ne se puisse rompre, mais il y a grande apparence que j'en demeurerai là. » De fait, Corneille quitte le théâtre jusqu'en 1659, où il fait jouer *Œdipe*, écrit sur les instances de Fouquet.

Tout laisse donc présager à Voltaire qu'il va désormais s'enfoncer dans les sables d'un désert. Et voici qu'il se réveille. Il écrit à Cideville : « Je vous exhorte à lire *Pertharite* avec attention; lisez du moins le second acte et quelque chose du troisième. Vous serez tout étonné de trouver le germe entier

de la tragédie d'*Andromaque* : les mêmes sentiments, les mêmes situations, les mêmes discours. » Les notes de Voltaire en feront d'ailleurs foi : cette *Andromaque* dont la réussite devait renouveler, à trente ans de distance, l'éclat du *Cid*, n'aurait pas existé, au moins telle quelle, sans la tragédie du XVIIe siècle qui est peut-être tombée le plus lourdement et le plus complètement. « Les idées que le génie de Corneille avait jetées au hasard sans en profiter, le goût de Racine les a recueillies et les a mises en œuvre. »

Le jugement de Voltaire nous semble la vérité même : loin de suggérer la moindre idée de plagiat, la comparaison des deux pièces tourne à la gloire de Racine, qui « a tiré tout son or du fumier de *Pertharite*. » Mais, ceci étant immédiatement hors de conteste, il est loisible de tenter une sorte d'expérience psychologique : prendre l'œuvre de Corneille pour point de départ, celle de Racine pour point d'arrivée; essayer de capter le courant de pensée qui va de l'une à l'autre.

***

L'*Examen* de *Pertharite* par Corneille est précieux dans sa brièveté mélancolique : « Le succès de cette tragédie a été si malheureux, que, pour m'épargner le chagrin de m'en souvenir je n'en dirai presque rien... Ce qui l'a fait avorter au théâtre a été l'événement extraordinaire qui me l'avait fait choisir : on n'y a pu supporter qu'un roi dépouillé de son royaume, après avoir fait tout son possible pour y rentrer, se voyant sans forces et sans amis, en cède à son vainqueur les droits inutiles, afin de retirer sa femme prisonnière de ses mains; tant les vertus de bon mari sont peu à la mode! » Corneille ajoute, il est vrai : « On n'y a pas aimé la surprise avec laquelle Pertharite se présente en troisième acte. » Et il rappelle qu'il s'était ingénié à prévenir la « surprise » des spectateurs, comme en témoignent, d'ailleurs, ces réflexions d'un tour savoureux :

> Mais quelquefois, Madame, avec facilité
> On croit des maris morts qui sont pleins de santé;
> Et, lorsqu'on se prépare aux seconds hyménées,
> On voit par leur retour des veuves étonnées.

En réalité, si le coup de théâtre du troisième acte s'est

tourné en coup de grâce pour la pièce, c'est qu'il en brisait l'unité d'une façon qui, à la lecture, nous semble bien irréparable. Au moment où Pertharite ressuscité entre en scène, commence sans doute le drame auquel Corneille s'était intéressé; mais, à ce moment aussi, s'en interrompt un autre qui allait jusqu'au milieu du troisième acte; et cet autre drame, Corneille, avec un génie fatal pour la fortune de *Pertharite*, l'avait rendu beaucoup trop passionnant et beaucoup trop pathétique.

La femme que Pertharite, l'ancien roi des Lombards de Milan, vient reconquérir, s'appelle Rodelinde; Corneille la peint aussi « bonne épouse » que Pertharite était « bon mari ». Elle est à Milan, dont s'est emparé le comte Grimoald, vainqueur de Pertharite. Grimoald était fiancé à Eduige, sœur de Pertharite, qui est reine des Lombards de Pavie. Mais à Milan, il rencontre Rodelinde :

> Nous le vîmes quitter ses premières pensées,
> N'avoir plus pour l'hymen ces ardeurs empressées,
> Éviter Eduige, à peine lui parler,
> Et sous divers prétexte à son tour reculer.

La mort de Pertharite passait pour certaine : Grimoald n'hésite plus à déclarer son amour; Rodelinde le repousse avec une rudesse qui devrait mettre fin à l'inquiétude d'Eduige.

> Si, malgré la parole et donnée et reçue,
> Il cessa d'être à vous au moment qu'il m'eut vue,
> Aux cendres d'un mari tous mes feux réservés
> Lui rendent les mépris que vous en recevez.
> Approche, Grimoald, et dis à ta jalouse,
> A qui du moins ta foi doit le titre d'épouse,
> Si, depuis que pour moi je t'ai vu soupirer,
> Jamais d'un seul coup d'œil je t'ai fait espérer.

Corneille donne à Grimoald, pour confident et pour conseiller, un personnage qui a déjà, dans l'Italie du VIIe siècle, le nom de Garibalde et l'âme de Machiavel. Si Grimoald épousait Rodelinde, ce Garibalde pourrait prétendre à la main d'Eduige et à son trône. Aussi, comme Rodelinde a un fils, il suggère à Grimoald d'enfermer Rodelinde dans ce dilemme : *ou elle épousera Grimoald ou son fils périra.* Et ainsi débute le troisième acte :

Il y va de sa vie, et la juste colère
Où jettent cet amant les mépris de la mère,
Veut punir sur le sang de ce fils innocent
La dureté d'un cœur si peu reconnaissant.
C'est à vous d'y penser; tout le choix qu'on vous donne,
C'est d'accepter pour lui la mort ou la couronne.
Son sort est en vos mains; aimer ou dédaigner
Le va faire périr ou le faire régner.

Terrible alternative, mais qui n'aura pas lieu de se produire effectivement. Pertharite, trouvé par des chasseurs dans une forêt, est amené devant Grimoald, dont l'espoir semble ruiné. Aussi Pertharite se verra-t-il traiter d'*homme attitré*, de *fantôme insolent* : comme l'*Amphitryon* de Molière, il doit lutter pour son identité. La tragédie coule dans l'imbroglio d'un vaudeville.

Ce n'est pas que l'auteur du *Cid* ne réapparaisse. Entre les deux époux qui se retrouvent, se déroulera le même combat de générosité que jadis entre les deux fiancés contraints de se séparer. Scène admirable, en vue de laquelle d'ailleurs la tragédie avait été conçue. Elle est dominée par une *Idée* platonicienne, familière au XVIIe siècle : l'idée qu'une valeur absolue est inhérente à l'essence de la royauté légitime, qu'elle s'impose par la grandeur du caractère comme elle se révèle par la majesté de l'allure. Rodelinde dit d'elle-même :

Je ne vous cèle point qu'ayant l'âme royale,
L'amour du sceptre encor me fait votre rivale,
Et que je ne puis voir d'un cœur lâche et soumis
La sœur de mon époux déshériter mon fils...

De cette foi religieuse dans la vertu de la royauté procède l'héroïsme de Pertharite : il veut que Rodelinde épouse Grimoald, afin de pouvoir demeurer reine.

Aimez plutôt, Madame, un vainqueur qui vous aime.
Vous avez assez fait pour moi, pour votre honneur,
Il est temps de tourner du côté du bonheur,
De ne plus embrasser des destins trop sévères,
Et de laisser finir mes jours et vos misères.
Le ciel, qui vous destine à régner en ces lieux,
M'accorde au moins le bien de mourir à vos yeux.
J'aime à lui voir briser une importune chaîne
De qui les nœuds rompus vous font heureuse reine.

Et sous votre destin je veux bien succomber,
Pour remettre en vos mains ce que j'en fis tomber...
D'un conquérant si grand et d'un héros si rare,
Vous faites trop longtemps un tyran, un barbare;
Il l'est, mais seulement pour vaincre vos refus.
Soyez à lui, madame, il ne le sera plus;
Et je tiendrai ma vie heureusement perdue
Puisque...

Rodelinde l'interrompt :

N'achève point un discours qui me tue,
Et ne me force point à mourir de douleur
Avant qu'avoir pu rompre ou venger ton malheur.
Moi qui l'ai dédaigné dans son char de victoire,
Couronné de vertus encore plus que de gloire,
Magnanime, vaillant, juste, bon, généreux,
Pour m'attacher à l'ombre, au nom d'un malheureux,
Je pourrais à ta vue, aux dépens de ta vie,
Épouser d'un tyran l'horreur et l'infamie,
Et trahir mon honneur, ma naissance, mon rang,
Pour baiser une main fumante de ton sang!
Ah! tu me connais mieux, cher époux.

Une telle scène donnait assurément à Corneille le droit de dire dans son *Examen* de *Pertharite*, que, « malgré sa disgrâce les sentiments en sont assez vifs et nobles, les vers assez bien tournés ». Elle fait apercevoir aussi comme l'intérêt se déplace : l'une des faiblesses mortelles, et que le poète signale lui-même dans sa tragédie, devait être « l'inégalité de l'emploi des personnages ». C'est à Rodelinde que le spectateur s'était d'abord attaché; mais, tandis qu'elle avait « le premier rang dans les trois premiers actes », elle est réduite « au second ou au troisième dans les deux derniers ». La pièce, en effet, se termine à la façon de *Polyeucte*, par une réconciliation générale, s'opérant cette fois dans la vertu mystique de la royauté. Pertharite disait à Grimoald :

Rendez-moi Rodelinde, et gardez ma couronne,
Que pour sa liberté sans regret j'abandonne.
Avec ce cher objet tout destin m'est trop doux.

Et Grimoald, retrouvant « son âme royale », lui répliqua :

Rodelinde, et Milan, et mon cœur, sont à vous.

Il reviendra donc à « sa jalouse » pour régner avec elle à

Pavie, tandis que Pertharite et Rodelinde occuperont le trône de Milan.

***

Est-ce en songeant à une *Andromaque* qu'il serait arrivé à Racine de se rappeler *Pertharite?* ou est-ce en lisant *Pertharite* qu'il aurait aperçu, derrière Rodelinde, l'image d'Andromaque? Nous ne le savons pas. Dans les *Préfaces* où il retrace la genèse de sa tragédie, Racine évoque cette image dans le cadre où Virgile la présente et la rend « sensible au cœur ». Enée longeait les côtes d'Epire : il débarque, et il monte jusqu'à la ville de Buthrote. Là, il rencontre Andromaque, portant libations et offrandes au sépulcre vide qu'elle a élevé pour Hector, qu'elle a consacré afin d'y entretenir la source de ses larmes. Andromaque, la voix faible et la tête baissée, se lamente : « Seule heureuse entre toutes, la vierge, fille de Priam, condamnée à périr, sur le tombeau d'un ennemi, au pied des hautes murailles de Troie. Elle a échappé au partage par le sort; elle n'a point, captive, approché le lit d'un maître victorieux. Moi, après l'incendie de ma patrie, traînée à travers les mers lointaines, je suis tombée sous le joug d'un jeune orgueilleux, le fils d'Achille; j'ai enfanté dans la servitude, tandis que lui allait s'attacher à la race de Léda, à Hermione, à l'hymen lacédémonien. Mais contre lui se dresse un homme enflammé d'un grand amour pour la femme qui lui avait été ravie, un homme tourmenté par les Furies qui poursuivent les crimes, Oreste : il le surprend sans défense auprès des autels paternels, et il l'égorge. » Après avoir cité dans l'original les vers que nous venons de traduire, Racine ajoute : « Voilà en peu de vers tout le sujet de cette tragédie. Voilà le lieu de la scène, l'action qui s'y passe, les quatre principaux acteurs, et même leurs caractères. Excepté celui d'Hermione, dont la jalousie et les emportements sont assez marqués dans l'*Andromaque* d'Euripide. »

Aucune allusion de Racine à *Pertharite*, et cela va de soi. Mais nous n'apercevons pas non plus que les partisans de Corneille en aient évoqué le souvenir, lors de la querelle d'*Andromaque*; peut-être avaient-ils eux-mêmes oublié une

pièce aussi « malheureuse », ou bien n'ont-ils pas jugé opportun de fournir prétexte à un rapprochement qui aurait mis en lumière les défauts dont souffrait l'œuvre de Corneille, et que son jeune rival avait si parfaitement réussi à éviter.

Le premier de ces défauts, de l'aveu de l'auteur lui-même, c'est qu'il y a dans *Pertharite* deux tragédies, et non pas une. Or, le début de Racine dans la carrière dramatique a consisté précisément à reprendre un sujet, que l'un de ses plus illustres prédécesseurs avait déjà traité; mais qu'il avait manqué parce que, voulant voir trop grand, il avait vu double. « Quelques personnes d'esprit (raconte Racine dans sa *Préface* pour la *Thébaïde ou les Frères ennemis*) m'excitèrent à faire une tragédie, et me proposèrent le sujet de la *Thébaïde*. Ce sujet avait été autrefois traité par Rotrou sous le nom d'*Antigone*. Mais il faisait mourir les deux frères dès le commencement de son troisième acte. Le reste était en quelque sorte le commencement d'une autre tragédie, où l'on entrait dans des intérêts tout nouveaux. Il avait réuni en une seule pièce deux actions différentes, dont l'une sert de matière aux *Phéniciennes* d'Euripide et l'autre à l'*Antigone* de Sophocle. Je compris que cette duplicité d'actions avait pu nuire à sa pièce, qui d'ailleurs était remplie de quantités de beaux endroits ».

Racine qui aimait à répéter « qu'il ne serait jamais assez hardi pour jouter contre Sophocle », retint de l'*Antigone* de Rotrou seulement la première partie. Il n'agit pas autrement lorsqu'il utilise, pour son *Andromaque*, les premiers actes de *Pertharite*. Imaginons que la pièce soit achevée avant le retour de Pertharite, que Rodelinde ne soit pas une « fausse veuve »; nous retrouverons identiquement les quatre personnages que la pièce de Racine nous a rendus familiers, et dans une situation exactement analogue : un souverain aspirant à la main d'une captive qui ne veut pas de lui, délaissant une fiancée qui l'aime et qui est aimée d'un autre qu'elle n'aime pas.

Des retouches que Racine fait subir à l'histoire, telle que Virgile et Euripide la lui apportaient, *il n'en est pas une qui ne paraisse commandée par la volonté de ramener les acteurs du drame sur le plan où Corneille les avait installés*. Pyrrhus

ne sera plus le mari d'Hermione; il sera son fiancé, de même que Grimoald est le fiancé d'Eduige. Et il respectera Andromaque, de même que Grimoald respecte Rodelinde. L'enfant dont le péril fait trembler Andromaque, sera, comme celui de Rodelinde, le fils du héros mort : à Molossus, fils de Pyrrhus, Racine substitue Astyanax, sauvé jadis du massacre par un heureux subterfuge; et, tandis que la vie de Molossus était, chez Euripide, menacée par Hermione, la vie d'Astyanax l'est maintenant par Pyrrhus lui-même :

> Songez-y bien, il faut désormais que mon cœur,
> S'il n'aime avec transport, haïsse avec fureur.
> Je n'épargnerai rien dans ma juste colère.
> Le fils me répondra des mépris de la mère.
> La Grèce le demande, et je ne prétends pas
> Mettre toujours ma gloire à sauver des ingrats.

Le héros de Racine parle comme le héros de Corneille. Même alternative et même sentiment :

> Et puisqu'on me méprise,

avait dit Grimoald,

> Je deviendrai tyran de qui me tyrannise,
> Et ne souffrirai plus qu'une indigne fierté
> Se joue impunément de mon trop de bonté.

***

Le parallélisme des personnages n'aurait certes qu'un intérêt médiocre, si, avec le dessin encore abstrait de leurs relations, ne s'était transporté ce je ne sais quoi d'indéfinissable et de caractéristique qui fait l'atmosphère, la tonalité, le mouvement.

Le propre d'*Andromaque*, c'est qu'elle est une tragédie de la haine, *non de la haine opposée à l'amour*, mais *de la haine engendrée par l'amour*. Ce qui constitue l'*humanité*, c'est la raison, puissance de lumière, qui d'une erreur initiale conduit à la vérité, de la haine primitive à l'amour. Les acteurs d'*Andromaque*, eux, vivent dans une *inhumanité* où l'amour, chez celui qui l'inspire comme chez celui qui le ressent, se transforme et semble s'épanouir en haine. Or, tels ils s'agitent et souffrent dans le palais de l'Épire homé-

rique, tels aussi Corneille les avait rassemblés dans l'Italie des Lombards, condamnés à ce destin de repousser l'être qui les aime, d'être repoussés par l'être qu'ils aiment. Ici et là, l'idée du soupir « mutuel » qui fait l'amour heureux, apparaît à leur esprit, évoquée par le nom d'Hector ou par le nom de Pertharite, mais seulement comme l'ombre d'un passé qui se réveille en eux pour multiplier leur désespoir, pour exalter leur ressentiment.

Dès le début de sa tragédie, jetant le spectateur au milieu d'une conversation, ainsi que fera d'ailleurs Racine dans son *Andromaque*, Corneille donne le ton; et voici comment Rodelinde parle à l'envoyé de Grimoald :

Oui, l'honneur qu'il me rend ne fait que m'outrager.
Je vous le dis encor, rien ne peut me changer.
Ses conquêtes pour moi sont des objets de haine;
L'hommage qu'il m'en fait renouvelle ma peine,
Et, comme son amour redouble mon tourment,
Si je le hais vainqueur, je le déteste amant.
Voilà quelle je suis, et quelle je veux être,
Et ce que vous direz au comte, votre maître.

Chez Corneille, comme chez Descartes, suivant un rapprochement très heureusement développé par M. Lanson, l'homme s'ennoblit par la conscience qu'il prend de ses sentiments, afin de les justifier d'une façon claire et distincte devant la raison. Dès *la Galerie du Palais*, la théorie s'exprime :

Nous sommes hors du temps de cette vieille erreur,
Qui faisait de l'amour une aveugle fureur,
Et, l'ayant aveuglé, lui donnait pour conduite
Le mouvement d'une âme et surprise et séduite.
Ceux qui l'ont peint sans yeux ne le connaissaient pas;
C'est par les yeux qu'il entre et nous dit vos appas :
Lors notre esprit en juge; et suivant le mérite,
Il fait croître une ardeur que cette vue excite.

D'où se conclut, en quelque sorte par symétrie, le langage de Rodelinde :

Il sait mal ce qu'il dit, quiconque vous fait croire
Qu'aux feux de Grimoald je trouve quelque gloire.
Il est vaillant, il règne, et comme il faut régner.
Mais toutes ses vertus me le font dédaigner.

Je hais dans sa valeur l'effort qui le couronne;
Je hais dans sa bonté les cœurs qu'elle lui donne;
Je hais dans sa prudence un grand peuple charmé;
Je hais dans sa justice un tyran trop aimé.
Je hais ce grand secret d'assurer sa conquête,
D'attacher fortement ma couronne à sa tête.
Et le hais d'autant plus que je vois moins de jour
A détruire un vainqueur qui règne avec amour.

Étrange « déclaration de haine », et dont on comprend que s'alarme la jalousie d'Eduige.

Cette haine qu'en vous sa vertu même excite
Est fort ingénieuse à voir tout son mérite;
Et qui nous parle ainsi d'un objet odieux
En dirait bien du mal s'il plaisait à ses yeux.

Mais à cette ironie Rodelinde répond en philosophe :

Qui hait brutalement permet tout à sa haine;
Il s'emporte, il se jette où sa fureur l'entraîne;
Il ne veut avoir d'yeux que pour ses faux portraits;
Mais qui hait par devoir ne s'aveugle jamais;
C'est sa raison qui hait, qui, toujours équitable,
Voit en l'objet haï ce qu'il a d'estimable,
Et verrait en l'aimé ce qu'il y faut blâmer
Si ce même devoir lui commandait d'aimer.

La rigueur de Rodelinde, tant que le sort de Pertharite demeure en suspens, n'est atténuée en rien par la clairvoyance de son jugement. Son prétendant devra reconnaître

Que d'éternels dédains, *que* d'éternels ennuis,
Les bravades, la haine et le trouble où je suis,
Ont été jusqu'ici toute la récompense
De cet amour parjure où mon cœur se dispense.

Corneille a même voulu aller plus loin. Comme le plan de son action demandait que le mariage d'Eduige et de Grimoald eût été retardé jusqu'à la défaite de Pertharite, il laisse supposer que ce retard est dû à l'ambition d'Eduige. Grimoald, loin de s'abandonner au crime en criminel, plaidera qu'elle est mal venue à se plaindre d'avoir été abandonnée. Et de là un dialogue d'un style singulièrement suggestif :

EDUIGE.

... Après la foi reçue!
Après deux ans d'amour si lâchement déçue!

GRIMOALD.

Dites après deux ans de haine et de mépris,
Qui de toute ma flamme ont été le seul prix.

EDUIGE.

Appelles-tu mépris une amitié sincère?

GRIMOALD.

Une amitié fidèle à la haine d'un frère.
Un long orgueil armé d'un frivole serment,
Pour s'opposer sans cesse au bonheur d'un amant.
Si vous m'aviez aimé, vous n'auriez pas eu honte
D'attacher votre sort à la valeur d'un comte;
Jusqu'à ce qu'il fût roi vous plaire à le gêner,
C'était vouloir vous vendre, et non pas vous donner.

Telle est la tonalité de la pièce; et elle est nécessaire pour justifier, esthétiquement, l'horreur de l'alternative imposée à Rodelinde. Encore Corneille a-t-il tenu à marquer que Grimoald agit sous la suggestion de Garibalde. Selon la chronique à laquelle Corneille se référait, Grimoald était « capitaine généreux », mais « homme facile à croire ». Et cette double indication permet à Corneille de construire le personnage de Grimoald sur la base d'une théorie qui lui est chère, et dont nous trouvons l'expression la plus nette peut-être sur les lèvres de Cléopâtre dans *Pompée*.

Les princes ont cela de leur haute naissance :
Leur âme dans leur sang prend des impressions
Qui dessous leurs vertus rangent leurs passions.
Leur générosité soumet tout à leur gloire :
Tout est illustre en eux quand ils daignent se croire;
Et si le peuple y voit quelques dérèglements,
C'est quand l'avis d'autrui corrompt leurs sentiments.
Ce malheur de Pompée achève la ruine.
Le roi l'eût secouru, mais Photin l'assassine;
Il croit cette âme basse, et se montre sans foi;
Mais, s'il croyait la sienne, il agirait en roi.

Grimoald est destiné à devenir roi légitime et, comme Ptolomée, il participe *constitutionnellement* à la vertu mystique de l'*âme royale*; s'il arrive qu'il défaille, c'est *accidentellement*, sous l'influence de Garibalde. Il suffira que le traître disparaisse, pour que Grimoald dépouille la tyrannie. En attendant, et à travers les alternatives de la passion, son âme n'a point cessé de transparaître. Corneille, avec une mono-

tonie dont on est presque excédé, ne cesse de reproduire l'antithèse, d'où dépend la destinée du prince : *se conduire en roi selon la justice et selon la noblesse; ou dégénérer jusqu'à la violence du tyran.*

Ce trait dominant de *Pertharite* donne la clé de la péripétie extraordinaire qui est au centre de la tragédie, et qui intéresse directement la composition d'*Andromaque.*

Rodelinde a été mise en demeure de trahir l'ombre de son époux ou de sacrifier la vie de son fils. Quelle décision va-t-elle prendre? Corneille sait, ce que Racine saura lui aussi, qu'un dilemme n'a jamais été défini sinon pour être éludé. On prétend rendre logiquement inéluctable un choix qui est moralement impossible; la finesse sera d'échapper à cette prétention, de découvrir la solution originale qui détruit la contradiction des termes tenus jusque-là pour incompatibles. Corneille, comme Racine, fait semblable découverte. Et pour en rendre plus sensible aux spectateurs l'originalité paradoxale, il use d'un procédé que Racine devait lui emprunter. Rodelinde n'indique d'abord que la moitié de la solution; elle se borne à dire qu'elle accepte la main de Grimoald, et Eduige s'y laisse tromper : comme fera Céphise dans *Andromaque,* elle imagine que l'amour maternel a pu amener l'oubli de la haine, la soumission à la loi du vainqueur.

Seulement pour le fond même de la solution les deux poètes s'opposent complètement. La finesse d'Andromaque consiste à faire rentrer les deux cornes du dilemme : *Pyrrhus veut ou tuer mon fils ou devenir mon époux; ce ne sera ni l'un ni l'autre;* Rodelinde raisonnait à l'inverse; *Grimoald veut tuer mon fils ou devenir mon époux; ce sera l'un et l'autre.*

RODELINDE.

Tes offres n'ont point eu d'exemple jusqu'ici.
Et ce que je demande est sans exemple aussi :
Mais je veux qu'il te donne une marque infaillible
Que l'intérêt d'un fils ne me rend point sensible,
Que je veux être à toi sans le considérer,
Sans regarder en lui que craindre ou qu'espérer.

GRIMOALD.

Madame, achevez donc de m'accabler de joie.
Par quels heureux moyens faut-il que je vous croie?

Expliquez-vous, de grâce, et j'atteste les cieux
Que tout suivra sur l'heure un bien si précieux.

RODELINDE.

Après un tel serment j'obéis et m'explique.
Je veux donc d'un tyran un acte tyrannique.
Puisqu'il en veut le nom, qu'il le soit tout à fait;
Que toute sa vertu meure en un grand forfait.
Qu'il renonce à jamais aux glorieuses marques
Qui le mettaient au rang des plus dignes monarques;
Et pour le voir méchant, lâche, impie, inhumain,
Je veux voir ce fils même immolé de sa main.

Une telle volonté, assurément, est absurde; mais, dans l'idée de Corneille, elle doit avoir une valeur morale, que l'on peut comparer à la valeur logique de la réduction à l'absurde. Elle correspond à un effort désespéré pour entraîner Grimoald dans la voie tyrannique où l'a poussé le traître Garibalde, et si loin que le masque emprunté tombe sous la pression irrésistible de l'âme : le visage du roi paraîtra de nouveau à découvert. Tu veux, *dit Rodelinde*,

Tu veux rendre à mon fils le bien de ses aïeux,
Et toute ta vertu jusque-là t'abandonne
Que tu mets en mon choix sa mort ou ta couronne,

Selon Rodelinde, celui qui est arrivé à ce degré de folle cruauté ne s'arrêtera plus. Aussi veut-elle voir dans l'offre de couronner le fils de Pertharite un « faible stratagème » : ce que Grimoald, en réalité, médite, c'est de mettre sur le trône un fantôme pour roi,

Jusques au premier fils qui te naîtra de moi.

Alors il arrivera que le fils de Pertharite disparaisse mystérieusement :

L'Italie est sujette à de soudains trépas.

Et Rodelinde n'hésite pas à faire Grimoald lui-même juge de sa conduite :

Puisqu'il faut qu'il périsse, il vaut mieux tôt que tard;
Que sa mort soit un crime, et non pas un hasard;
Que cette ombre innocente à toute heure m'anime,
Me demande à toute heure une grande victime;
Que ce jeune monarque, immolé de ta main,
Te rende abominable à tout le genre humain;

Qu'il t'excite partout des haines immortelles,
Que de tous tes sujets il fasse des rebelles.
Je t'épouserai lors, et m'y viens d'obliger,
Pour mieux servir ma haine, et pour mieux me venger,
Pour moins perdre de vœux contre ta barbarie,
Pour être à tout moment maîtresse de ta vie,
Pour avoir l'accès libre à pousser ma fureur,
Et mieux choisir la place à te percer le cœur.

Finalement, Rodelinde a renversé les rôles; c'est elle qui met Grimoald en face de son destin.

Voilà mon désespoir, voilà mes justes causes!
A ces conditions, prends ma main, si tu l'oses.

— Oui, je la prends, madame,

répond Grimoald,

et veux auparavant...

Il n'achève pas : le mari de Rodelinde réapparaît; et dans la première version de la pièce, c'est lui-même qui s'écriait :

Arrête, Grimoald, Pertharite est vivant.

Rien n'est effarant comme un pareil revirement, la tension dramatique était portée au maximum, et brusquement elle tombe tout près du ridicule. Pour nous, qui conservons présente à l'esprit la pièce de Racine, nous avons l'impression d'assister à une parodie, à un *Retour d'Hector*, où l'on verrait le héros troyen se dresser brusquement devant le cortège nuptial de Pyrrhus et d'Andromaque, afin d'éviter à Oreste un assassinat inutile. Or la parodie a précédé la tragédie. La tâche de Racine a consisté à replacer les êtres et les choses dans leur plan normal; et pour cela il n'a eu qu'à prendre le contre-pied exact de la solution cornélienne.

Mais si élégante que soit la manière de trancher un nœud qui avait été serré d'une main trop artiste, il se rend bien compte que l'élégance même risque de détonner sur la brutalité violente de sa tragédie. Aussi s'efforce-t-il de la relever par le rappel du thème que Virgile lui avait suggéré : c'est au cénotaphe d'Hector qu'Andromaque est allée chercher son inspiration, dans le sentiment illusoire et pourtant bienfaisant d'une présence toute proche.

Voilà de mon amour l'innocent stratagème;
Voilà ce qu'un époux m'a commandé lui-même.

***

Ainsi la composition d'Andromaque s'expliquerait en grande partie au moyen de *Pertharite*, mais de *Pertharite* médité, nous semble-t-il, suivant deux dispositions contraires. Racine, d'une part, est allé dans le sens où Corneille l'entraînait; il s'est abandonné au courant de haine réciproque, il a respiré l'atmosphère d'horreur continue, qui donnent leur caractère aux premiers actes de *Pertharite*. Et, d'autre part, revenant en arrière, il a réfléchi sur la technique de cette tragédie malheureuse : en homme du métier, il en a démonté les articulations pour refaire, avec les matériaux désagrégés, un bâtiment tout nouveau, mettant également à profit dans l'exécution les intuitions surprenantes du génie cornélien et les manifestes erreurs de sa stratégie.

Ce commerce prolongé avec *Pertharite* ne se laisserait-il pas déceler d'une façon sensible? n'aurait-il pas eu pour résultat d'introduire dans *Andromaque* certains traits, que les contemporains de Racine ou nos propres contemporains ont critiqués comme s'accordant mal avec le ton général de l'œuvre, et qui, en effet, n'ont pas surgi spontanément et naturellement du centre de sa conception?

Au XVIIe siècle la « censure » a principalement porté sur le personnage de Pyrrhus; elle était assez vive pour que Racine y répondît dans sa *Première Préface*. Il commence par reconnaître qu'il a pris la liberté d'adoucir un peu la férocité de Pyrrhus; de quoi il s'autorise pour se retourner malicieusement contre les « gens qui se sont plaints que Pyrrhus s'emportât contre Andromaque, et qu'il voulût épouser cette captive à quelque prix que ce fût... Mais que faire? Pyrrhus n'avait pas lu nos romans. Il était violent de son naturel. Et tous les héros ne sont pas faits pour être des Céladons ». Il est clair pourtant que les plaintes opposées cessent d'être contradictoires si elles concernent deux aspects différents du personnage, que Racine aurait imparfaitement conciliés. Et cette *dualité*, qui est la vraie raison des critiques soulevées par le rôle de Pyrrhus, n'est peut-être pas sans relation avec la psychologie de son prototype cornélien.

Chez Grimoald, la *dualité* s'expliquait, d'une manière

assurément abstraite, et encore extérieure, par la théorie de l'antithèse entre le caractère royal et la suggestion tyrannique. Mais Racine a voulu que Pyrrhus ne dût qu'à lui-même sa violence, ainsi qu'il convenait à un héros de l'époque archaïque. Par là même il s'est exposé au risque de déconcerter et de choquer les spectateurs, lorsqu'il l'a laissé retomber dans la fadeur quelque peu naïve d'un *Céladon* authentique :

> Crois-tu, si je l'épouse,
> Qu'Andromaque en son cœur n'en sera pas jalouse?

A partir du XIXe siècle, l'attention a été surtout retenue par la complexité du caractère d'Andromaque. Nous ne nous étonnons nullement que les personnages de Racine aient le langage, les mœurs, l'âme, des Français du temps de Louis XIV : « La plupart de ceux qui ont entendu parler d'Andromaque, écrit Racine, ne la connaissent guère que pour la veuve d'Hector et pour la mère d'Astyanax. On ne croit point qu'elle doive aimer ni un autre mari, ni un autre fils. » Nous trouverions donc tout naturel que Racine, selon ses propres expressions, se fût conformé à l'idée que l'on avait alors de cette princesse. Nous nous demandons seulement s'il l'a suivie d'une manière aussi stricte qu'il le laisse entendre. Dans certaines paroles d'Andromaque à Pyrrhus, il peut sembler qu'il y ait des inflexions de voix, des nuances d'expressions, qui esquissent un mouvement, qui trahissent un sentiment, d'une douceur inattendue. La veuve d'Hector s'est laissée soupçonner de « coquetterie vertueuse ».

La présente étude a pour objet, non proprement la psychologie d'un personnage de théâtre, mais la psychologie du poète lui-même, surpris dans le plein travail de sa fonction. Le problème d'Andromaque serait donc celui-ci : *Est-ce que l'embarras des critiques modernes à la situer dans une perspective homogène n'a pas pour origine l'ombre qu'a portée sur elle la Rodelinde de Corneille?*

Le moment où la courbe du rôle s'écarte le plus de la ligne que notre imagination lui avait tracée d'avance, c'est la scène où Andromaque demande à Pyrrhus qu'il accepte la charge de défendre Astyanax contre les Grecs, sans y mettre le prix exigé par son amour.

Seigneur, que faites-vous, et que dira la Grèce?
Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de faiblesse?
Voulez-vous qu'un dessein si beau, si généreux,
Passe pour le transport d'un esprit amoureux?...
Non, non, d'un ennemi respecter la misère,
Sauver des malheureux, rendre un fils à sa mère,
De cent peuples pour lui combattre la rigueur,
Sans me faire payer son salut de mon cœur,
Malgré moi, s'il le faut, lui donner un asile;
Seigneur, voilà des soins dignes du fils d'Achille.

Or, si pour un instant Andromaque semble oublier un peu Hector, c'est que Racine se souvient de Corneille. Ainsi que l'abbé Desfontaines l'avait remarqué un quart de siècle avant Voltaire, Rodelinde tenait le même langage à Grimoald.

Un vainqueur dans le trône, un conquérant qu'on aime,
Faisant justice à tous, se la fait à soi-même,
Se croit usurpateur sur le trône conquis,
Et ce qu'il ôte au père, il veut le rendre au fils!
Comte, c'est un effort à dissiper la gloire
Des noms les plus fameux dont se pare l'histoire.
... La vertu doit régner dans un si grand projet,
En être seule cause, et l'honneur seul objet;
Et depuis qu'on le souille, ou d'espoir de salaire,
Ou de chagrin d'amour, ou de souci de plaire,
Il part indignement d'un courage abattu
Où la passion règne, et non pas la vertu.
Comte, penses-y bien, et, pour m'avoir aimée,
N'imprime point de tache à tant de renommée.
Ne crois que ta vertu, laisse-la seule agir,
De peur qu'un tel effort ne te donne à rougir.
On publierait de toi que les yeux d'une femme,
Plus que ta propre gloire, auraient touché ton âme;
On dirait qu'un héros, si grand, si renommé,
Ne serait qu'un tyran s'il n'avait point aimé.

Le fond sur lequel Racine a travaillé, reparaît, comme une esquisse mal effacée. Quand Andromaque dit :

Je sais quel est Pyrrhus. Violent, mais sincère,
Céphise, il fera plus qu'il n'a promis de faire.

il est visible que sa pensée se modèle sur la pensée de Rodelinde, suivant cette curieuse dissociation du sentiment et du jugement, qui ne laisse rien perdre de l'estime pour l'objet d'une haine raisonnable :

Quel que soit ton amour, quel que soit ton mérite,
La défaite et la mort de mon cher Pertharite
D'un sanglant caractère ébauchant tes hauts faits,
Les peignent à mes yeux comme autant de forfaits;
Et ne pouvant les voir que d'un œil d'ennemie
Je n'y puis prendre part sans entière infamie.
Ce sont des sentiments que je ne puis trahir;
Je te dois estimer, mais je te dois haïr.
Je dois agir en veuve autant qu'en magnanime,
Et porter cette haine aussi loin que l'estime.

L'influence perturbatrice du personnage de Rodelinde est encore attestée par un trait curieux. La pièce de Corneille avait un dénoûment heureux, que Rodelinde célébrait par un véritable madrigal à l'adresse de Grimoald :

Pardonnez si ma haine a trop cru l'apparence :
Je présumais beaucoup de votre violence;
Mais je n'aurais osé, Seigneur, en présumer
Que vous m'eussiez forcée enfin à vous aimer.

Or, et sans qu'il corresponde aussi bien à la courbe des événements, ce mouvement de conversion se reflète dans le langage qu'Andromaque tient, ou plutôt qu'elle a tenu dans la version primitive de l'œuvre; on la voyait revenir devant Hermione, après le meurtre de Pyrrhus, et dire des choses imprévues du spectateur comme d'ailleurs d'elle-même :

Je ne m'attendais pas que le ciel en colère
Pût, sans perdre mon fils, accroître ma misère,
Et gardât à mes yeux quelque spectacle encor
Qui fît couler mes pleurs pour un autre qu'Hector.
Vous avez trouvé seule une sanglante voie
De suspendre en mon cœur le souvenir de Troie.
Plus barbare aujourd'hui qu'Achille et que son fils,
Vous me faites pleurer mes plus grands ennemis,
Et ce que n'avaient pu promesses ni menaces,
Pyrrhus de mon Hector semble avoir pris la place.

***

Si les traces de l'influence cornélienne rendent à certains égards équivoques et flottants les caractères de Pyrrhus et d'Andromaque, Hermione et Oreste ont une absolue transparence. Le bouleversement de leurs âmes, le désordre de leur

conduite, obéissent au mécanisme paradoxal et pourtant régulier de la passion. Ils ont l'*inconscience* des purs héros de Racine. Ils sont aussi différents qu'il est possible des personnages correspondants d'Eduige et de Garibalde.

Eduige n'existe que par rapport à Grimoald, et comme pour marquer les limites de ses oscillations. Avant le retour de Pertharite, elle accablait Grimoald d'un mépris qu'elle estime salutaire :

> Épouse-la, parjure, et fais-en une infâme.
> Qui ravit un État peut ravir une femme;
> L'adultère et le rapt sont du droit des tyrans;
>
> ... Et le peuple bientôt montrera par sa haine
> Qu'il n'adorait en toi que l'amant de sa reine,
> Qu'il ne respectait qu'elle, et ne veut point d'un roi
> Qui commence par elle à violer sa foi.

Après, elle travaille pour le ramener à sa magnanimité naturelle :

> Que tu me connais mal, si tu connais mon frère;
> Tu crois donc qu'à ce point la couronne m'est chère,
> Que j'ose mépriser un comte généreux
> Pour m'attacher au sort d'un tyran trop heureux?
> ... A présent je suis libre, et comme vraie amante
> Je secours malgré toi ta vertu chancelante,
> Et dérobe mon frère à ta soif de régner
> Avant que tout ton cœur s'en soit laissé gagner

Quant à Garibalde, ses combinaisons perfides sont nécessaires au mouvement de la pièce; mais elles demeurent des ressorts extérieurs, trop visibles et d'une mise en œuvre laborieuse. Avec autant de naïveté que le Félix de *Polyeucte*, ce traître subtil met le public dans la confidence de sa bassesse. Après la première scène de l'acte II, Corneille lui prête cette déclaration singulière à l'adresse d'Eduige, qui vient de sortir :

> Je t'aime, et puissamment, mais moins que la couronne;
> Et mon ambition, qui tâche à te gagner,
> Ne cherche en ton hymen que le droit de régner.

Et pourtant, que l'on suive le conseil de Voltaire, que l'on relise la scène dont ce monologue est la conclusion, et le

miracle éclate : *cette Eduige et ce Garibalde ont inspiré à Racine l'idée, ils lui ont dicté le plan, des actes sublimes qui terminent son Andromaque.* Voici leur dialogue :

EDUIGE.

Je l'ai dit à mon traître, et je vous le redis;
Je me dois cette joie après de tels mépris;
Et mes ardents souhaits de voir punir son change
Assurent ma conquête à quiconque me venge;
Suivez le mouvement d'un si juste courroux,
Et sans perdre de vœux, obtenez-moi de vous.
Pour gagner mon amour, il faut servir ma haine.
A ce prix est le sceptre, à ce prix une reine;
Et Grimoald puni rendra digne de moi
Quiconque ose m'aimer, ou se veut faire roi.

GARIBALDE.

Mettre à ce prix vos feux et votre diadème,
C'est ne connaître pas votre haine et vous-même,
Et qui, sous cet espoir, voudrait vous obéir,
Chercherait les moyens de se faire haïr.
Grimoald inconstant n'a plus pour vous de charmes,
Mais Grimoald puni vous coûterait des larmes.
A cet objet sanglant, l'effort de la pitié
Reprendrait tous les droits d'une vieille amitié;
Et son crime en son sang éteint avec sa vie
Passerait en celui qui vous aurait servie...
Votre haine tremblante est un mauvais appui
A quiconque pour vous entreprendrait sur lui;
Et, quelque doux espoir qu'offre cette colère,
Une plus forte haine en serait le salaire.
Donnez-vous donc, Madame, et faites qu'un vengeur
N'aît plus à redouter le désaveu du cœur.

EDUIGE.

Que vous m'êtes cruel en faveur d'un infâme.
De vouloir, malgré moi, lire au fond de mon âme,
Où mon amour trahi, que j'éteins à regret
Lui fait contre ma haine un partisan secret!
Quelques justes arrêts que ma bouche prononce,
Ce sont de vains efforts où tout mon cœur renonce.
Ce lâche malgré moi l'ose encor protéger
Et veut mourir du coup qui m'en pourrait venger.

Ce que nous serions tentés aujourd'hui d'appeler le thème *Hermione-Oreste*, est souligné avec une insistance remarquable,

EDUIGE.

Je veux qu'il se repente, et se repente en vain.
Rendre haine pour haine, et dédain pour dédain.
Je veux qu'en vain son âme, esclave de la mienne,
Me demande sa grâce, et jamais ne l'obtienne,
Qu'il soupire sans fruit; et, pour le punir mieux,
Je veux même à mon tour vous aimer à ses yeux.

GARIBALDE.

Le pourrez-vous, Madame, et savez-vous vos forces?
Savez-vous de l'amour quelles sont les amorces?
Savez-vous ce qu'il peut, et qu'un visage aimé
Est toujours trop aimable à ce qu'il a charmé?
Si vous ne m'abusez, votre cœur vous abuse,
L'inconstance jamais n'a de mauvaise excuse;
Et comme l'amour seul fait le ressentiment,
Le moindre repentir obtient grâce à l'amant.

Seulement, et cela est capital, ces vues profondes et subtiles, dont l'heureuse expression a tant frappé Racine, demeurent limitées au plan de la dissertation. Elles attestent aux yeux du spectateur la pénétration de leur auteur : elles n'intéressent en rien le drame, elles ne produisent aucune action. Garibalde se contentera de rendre compte à Grimoald de son entretien avec Eduige, en l'interprétant à sa manière. Nous citons le passage, puisque aussi bien Racine en a tiré l'un des plus beaux vers d'*Andromaque* :

Je n'ai rien oublié de ce qui peut séduire
Un vrai ressentiment qui voudrait vous détruire;
Mais son feu mal éteint ne se peut déguiser;
Son plus ardent courroux brûle de s'apaiser;
Et je n'obtiendrai point, Seigneur, qu'elle m'écoute
Jusqu'à ce qu'elle ait vu votre hymen hors de doute.

Ainsi, du point de vue dramatique, pour convertir l'idée abstraite en chair et en sang, Corneille laissait encore tout à faire, et Racine effectivement a tout fait, grâce au choix d'un sujet qui, en lui fournissant les personnages classiques d'Hermione et d'Oreste, conduisait de lui-même le drame au paroxysme de la passion et de la folie. Le triomphe d'Andromaque apparaît aussi complètement justifié que la chute de Pertharite. Mais ce triomphe même consacre, en un sens, le témoignage que Corneille se rendait en 1653. Jetant un

regard sur son œuvre passée, il disait : « J'en rapporte cette satisfaction que je laisse le théâtre français en meilleur état que je ne l'ai trouvé, et du côté de l'art et du côté des mœurs : les grands génies qui lui ont prêté leurs veilles, de mon temps, y ont beaucoup contribué; et je me flatte jusqu'à penser que mes soins n'y ont pas nui : il en viendra de plus heureux après nous qui le mettront à sa perfection, et achèveront de l'épurer; je le souhaite de tout mon cœur. »

L'auteur d'*Andromaque* n'a pas été seulement, par rapport à l'auteur de *Pertharite*, un successeur qui bénéficie de la vitesse acquise du *moment*; on peut dire qu'il a été un *collaborateur*, selon cette forme un peu spéciale de collaboration qu'Alexandre Dumas fils a pratiquée dans ce qu'il appelait le *Théâtre des Autres*, et dont il a magistralement établi la théorie. Une pièce est écrite sur une idée, qui est une excellente *idée de théâtre*; mais l'idée n'a pas été dégagée, la pièce est injouable. On ne saurait se borner à la corriger; car, dès qu'on veut y toucher, « tout s'écroule, non pas en morceaux mais en poussière ». Avec ou contre l'assentiment de son premier auteur, à son insu peut-être, on devra la refaire de fond en comble, afin de mettre l'idée dans un tout autre jour, afin de lui donner une tout autre valeur. Corneille avait écrit, dans son *Avertissement au Lecteur* : « Je ne vous dirai rien pour la justification de *Pertharite*; ce n'est pas ma coutume de m'opposer au jugement du public. » En 1667, avec *Andromaque*, cette justification est venue; Corneille a dû en savourer silencieusement l'honneur et l'amertume.

***

Les recherches psychologiques s'arrêtent, semble-t-il, au moment où le poète a décidé le caractère et le rôle de ses personnages, la manière dont il les mènera vers le dénoûment qu'il leur a imposé. Pourtant ceci n'est strictement vrai que pour ceux des auteurs qui s'en tiennent à la perspective du théâtre, qui ne desserrent jamais le jeu des ficelles auxquelles sont suspendus leurs pantins. Tel un Scribe qui écrivait s'apercevant lui-même assis au parterre et réglant les mouvements de la scène sur l'optique d'une lumière artificielle.

Il n'en est pas de même pour les créateurs d'ordre supérieur. Ceux-là éprouvent, presque malgré eux, la réalité indépendante, la vie autonome, de leurs propres créatures. A un moment donné, ils sentent qu'elles leur échappent comme des colonies émancipées de la mère patrie; elles délaissent la conception systématique dont elles étaient émanées, pour suivre une direction qui est dans la logique de leur caractère, et qui tient au rythme de leurs passions. C'est ce phénomène que M. de Curel, avait jadis décrit dans une correspondance célèbre avec Alfred Binet, que M. Pirandello a porté sur le théâtre même avec une audace qui a valu aux *Six personnages en quête d'auteur* un succès extraordinaire et justifié.

Or, il y a un signe qui décèle ce phénomène : le *décalage* de la pièce par rapport au plan primitif. Les personnages vont ailleurs, ou même comme il arrive chez M. Pirandello, ils refusent de parler, même de rester sur le théâtre. Et ici encore *Andromaque* est un cas privilégié : la pièce portée par son cours intérieur n'est pas allée tout à fait là où Racine avait prévu qu'elle aboutirait. Il y a un personnage qui devait mais qui n'a plus voulu revenir; c'est Andromaque elle-même. Nous avons dit, en effet, qu'aux premières représentations, elle sortait du temple avec Oreste, et se présentait sur la scène :

HERMIONE.

O Dieux! c'est Andromaque?

ANDROMAQUE.

Oui, c'est cette princesse
Deux fois veuve, et deux fois l'esclave de la Grèce,
Mais qui jusque dans Sparte ira vous braver tous,
Puisqu'elle voit son fils à couvert de vos coups.

La tirade a été supprimée par Racine, ou plutôt elle s'est supprimée d'elle-même comme un organe devenu inutile. Il n'est plus resté qu'une allusion brève au sort d'Andromaque. C'est qu'en réalité Andromaque avait déjà disparu du drame. L'esprit du spectateur l'a quittée; depuis le milieu du IVe acte, il est tout occupé par les fureurs conjuguées d'Hermione et d'Oreste.

De là, pour l'architecture de la tragédie, une rupture d'équi-

libre, qui est assurément contre les règles. Un adaptateur anglais du commencement du XVIIIe siècle, l'auteur de la *Mère en détresse*, s'en est avisé. Il a fait comme Racine avait imaginé d'abord : il a rappelé Andromaque sur la scène, il a même mis sa présence à profit pour ajouter à la pièce la *moralité* dont elle lui paraissait dépourvue. Andromaque est accompagnée d'Astyanax : « Quelle consolation pour ta mère, mon cher fils, de t'embrasser vivant! Une âme généreuse sait que le ciel, pour la tirer d'un gouffre de malheurs par des moyens imprévus, choisira le moment qu'elle y paraîtra pleinement abîmée. »

L'effet humoristique de ces propos ne saurait empêcher qu'*Andromaque* finit mieux sans Andromaque. Et cela signifie sans doute que Racine n'a pas évité complètement cette « inégalité de l'emploi des personnages », qui avait contribué à faire tomber Pertharite. Corneille avait à cœur de composer un *Pertharite* : il a écrit une *Rodelinde*. Racine médite une *Andromaque*; il aboutit à une *Hermione*; si c'est une faute, heureuse faute à qui Racine dut la révélation de son génie.

LÉON BRUNSCHVICG

LES HARMONIES VIENNOISES[1]

Je recommençai l'année des cimetières. Cependant les bals avaient repris. On patinait sur le Danube. Le givre étincelait dans les fourrures et aux vitres des carrosses.

C'était le soir, dans la boutique d'Anton. Nous nous étions cachés derrière la soie vibrante d'un piano droit. J'étais assise dans un fauteuil; il s'était mis à mes pieds sur des coussins. Ainsi il me parut tout à coup que j'avais vieilli et qu'il n'était plus, lui, qu'un enfant dont j'écoutais les fantaisies avec indulgence et tristesse.

« Pauvre Anton! » murmurai-je.

Puis je pensai à moi : « Pauvre moi! » Lui, il n'était pas à plaindre. De sa main fine et brune il caressait, comme un dos de bête, les plis tendus de la toile du piano. Et je me pris à haïr les pianos, la musique et le génie.

Il devina ma pensée, ainsi qu'il faisait souvent. A chaque instant, il lui arrivait de dire une parole venue on ne sait d'où qui, avec un sourire, contredisait mes aspirations obscures. Oh! c'est vraiment Lucifer que j'ai aimé. Ainsi, ce soir-là, il se prit à sourire et murmura : « Sainte imagination! »

« Détestable, maudite imagination! répondis-je en moi-même. C'est elle qui glace le cœur. » Et pour sortir du malaise où me plongeait toute cette magie, j'entrepris une conversation. Je parlai de Mayrhofer.

— Dis-moi, cher Anton, crois-tu que Mayrhofer et Gerta s'aimaient véritablement?

— Oui, je le crois, — répondit-il en me caressant la main.

— Et que penses-tu que Mayrhofer éprouvait pour Gerta? Éprouves-tu pour moi la même chose?

— Qu'en penses-tu toi-même?

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 septembre.

— Pour ce qui est de Mayrhofer, — lui répondis-je, — je pense que le monde entier n'existait plus que par Gerta. Elle occupait tout son être, il en vivait. Ses rêveries ne se nourissaient que d'elle, volaient autour d'elle comme des oiseaux autour de leur nid. Gerta en était le centre et la raison. Que lui pouvait importer tout le reste? Déjà, pendant le temps de leur jeunesse, il avait fait de Gerta sa muse et son idole; elle était une idée et en même temps quelque chose de plus qu'une idée, quelque chose qu'on voit et qu'on touche quelque chose d'exigible, quelque chose qu'on appelle et qui vient, comme le sommeil, comme la mort. Et, dès qu'il l'eut retrouvée à Salzbourg, il ne s'appartînt plus, car il avait revu ce qui lui manquait. Dès lors, il la suivit et il fut heureux; il respira près d'elle, marcha à ses côtés. Puis il lui fallut être seul près d'elle, et il l'enleva à son mari.

— Et puis? — me demanda Anton en souriant.

— Et puis, je ne sais plus, — m'écriai-je. — Mais c'est cela que je veux! Et Gerta a dû être heureuse et s'épanouir et se sentir pleinement vivre dans le feu de cette aventure toujours plus dévorante! Oui, elle a dû connaître tout le prix de la dignité humaine, et sa main devait être loyale et ferme dans la main de son ami. Et si nous ne savons plus ce qu'ils sont devenus, c'est qu'ils sont très loin de nous. Ils sont inaccessibles et si purs que nos pensées les plus hautes s'efforcent en vain de les imaginer, là où ils sont et tels qu'ils sont, là-bas, dans la réalité!

Anton ne disait rien. Je me calmai et je repris doucement, avec une mélancolie infinie :

— Comment m'aimez-vous, Anton?

Et j'ajoutai :

— Si du moins vous m'aimez...

Je feignis en moi-même et pour moi de me livrer au désespoir. Je vidai mon esprit de toute pensée qui ne fût atroce. « Allons, me disais-je, c'est fini... Tout est fini... »

— Chère Lina, — me dit-il, — chère aimée, je t'aime de toute mon âme... Tu es la plus douce des femmes et la plus aimée... C'est sur toi que je repose le plus volontiers ma tête lorsqu'elle a trop peiné... C'est sur ton sein que je me sens revivre...

Et il continua ainsi à me tenir les discours les plus flatteurs, mais une grande lucidité s'était faite en moi, et je pensais : « Nous sommes deux égoïstes qui ne savons pas nous ouvrir l'un à l'autre. »

Je l'interrompis : « Et si je mourais? lui demandai-je. — Et moi, si je mourais? me répondit-il. — Si je te quittais? Si je ne t'aimais plus? — Et moi? — Si je me prenais à te détester? — Et si j'en aimais une autre? »

Nous nous mîmes à dire mille absurdités. Je crois que nous nous aimions passionnément, sans pouvoir nous arracher cet aveu de la gorge. Mieux vaut mourir comme Anne et comme Fanny avant d'avoir connu tout cela.

***

Un autre soir, et cette fois-là j'étais seule. Je devais aller à un bal et, au lieu de m'habiller, j'errais dans les galeries du Muséum. J'étais vraiment seule et bien désemparée.

« Où est-il? pensais-je. A quoi et à qui pense-t-il? Son esprit voyage sans doute. Mais le mien? » Et j'en revenais à mes années d'enfance. « Je ne suis plus une jeune fille, me disais-je. Mes bras et mes épaules se sont formés. Je suis une jeune fille quand même, je suis Lina avec un grand amour dans le cœur. Je suis une amoureuse. Je vais aller au bal retrouver d'autres jeunes filles, de petites sottes, des enfants. Moi, je serai une amoureuse, qui promène son corps et son âme, oui, sous son corps et sous sa parure, une âme amoureuse, toute pleine d'amour, toute meurtrie et amoureuse, toute mourante et amoureuse. »

Je me décidai à entrer dans ma chambre. J'allumai une lampe et quelques bougies. J'ouvris ma commode, mes tiroirs, et je commençai à m'habiller comme j'aurais habillé une poupée. Les bracelets et les colliers, parmi lesquels je choisissais ceux que je voulais mettre, étincelaient sous les lumières; je plongeais une main glacée parmi les gais, les fidèles volants et les dentelles de ma jeunesse. « Que me dira l'avenir? pensais-je. Que peut-être mon existence à présent? L'angoisse qui me saisissait jadis lorsque je me posais la même question, l'amour ne l'a pas calmée et anéantie. Il l'a

ravivée au contraire, et je reste, comme autrefois, une fillette pleine d'histoires qui s'interroge et cherche en vain quelque chose de stable où s'accrocher. Comme par le passé, tout est fantaisie, tout est vague, et je vis encore dans un songe, parmi les images de la nuit. »

Alors je m'habillai et je fus, dans mon miroir, moi aussi, une image de la nuit. J'allai embrasser mon oncle que je trouvai, dans son cabinet, appliqué, comme moi, à se considérer dans un miroir. Il avait disposé devant lui tout un attirail d'optique et, armé d'une énorme loupe, il examinait au coin de ses yeux et de ses tempes les ravages du temps. Je passai près de lui comme un souffle : c'est à peine s'il vit que j'étais claire, étincelante et comme prête à m'envoler. Je me pelotonnai parmi les coussins, dans l'aveuglement de ma voiture, et m'en fus me mêler aux autres créatures nocturnes. La valse me happa et je disparus.

A présent, lorsque j'entends autour de moi danser des jeunes filles, je n'arrive plus à comprendre comment j'ai pu danser moi aussi, ni à me rappeler la valseuse que j'ai été. L'énigme qui me faisait tant souffrir, je ne la définis plus qu'à travers une brume toujours grandissante. Certes, quelque chose de fixe et de profond me manquait alors, que j'appelais du nom d'Anton. Mais cette faute particulière m'apparaît aujourd'hui moins cruellement pressante et c'est tout ce que j'étais alors qui m'échappe. Il me semble que c'est tout moi-même qui me faisait alors défaut. Mais je ne le savais pas, sans doute, ni ne pouvais le savoir. Et puis je ne suis plus bonne à juger de ces choses. Les jeunes filles que j'ai entendues danser depuis me sont étrangères. Elles me paraissent toutes uniformément gaies, insouciantes et niaises, uniquement préoccupées d'insignifiances qui se défont en rires et en cris complètement vains. Je ne puis imaginer que celle-ci ou celle-là soit capable de porter une blessure quelconque, le moindre souci, le moindre fardeau. Des officiers les invitent à tourner : elles tournent. J'entends la musique, je sens le tourbillon de la valse qui souffle devant moi comme un gouffre. Ce n'est pas là que je retrouverai l'image des douleurs que j'ai tant chéries.

QUATRIÈME RÊVE

Un soir de décembre, nous étions réunis chez Schober, dans la chambre de Schubert. La chambre de Schubert, c'était le plus merveilleux désordre que l'on pût imaginer. Des partitions, des manuscrits traînaient partout, avec des bouquets de violettes qu'il achetait pour son plaisir et ne pouvait se résoudre à jeter; et les bouquets se fanaient dans tous les coins, parmi les albums.

Schubert était assis devant le piano. Schober et Cappi devant le poêle. Anton et moi, nous nous étions installés sur des coussins de partitions. Il neigeait dehors. « Quel est le phénomène qui produit la neige? » demanda Cappi en aspirant une prise. Anton, qui a des lumières sur tout, le lui expliqua. « Ah, ah! fit Cappi. Est-ce vrai ce que tu me dis là? » Cappi était un grand sceptique.

Moi, la neige me faisait trop de chagrin. « Peut-être, pensais-je, le printemps me réveillera-t-il comme il a fait l'année dernière. Mais à présent, tant qu'il neigera, je me dirai qu'Anton ne m'aime pas, ou plutôt qu'il ne m'aime pas assez, ce qui est pire. » Et je le regardai.

Schubert jouait d'un doigt des airs étranges. Alors nous entendîmes un pas dans l'escalier. On frappa. Nous sursautâmes tous et Schober s'en fut ouvrir. Un homme parut sur le seuil. Il portait un grand carrick noir, couvert de neige, un chapeau de voyage et des bottes à l'écuyère. C'était Jean Mayrhofer.

Je me serrai contre Anton. Nous étions dans un abri solitaire, battu des vents. Tous ces hommes qui m'entouraient étaient des géants très tristes. Mayrhofer entra. Ses amis l'embrassèrent gravement. « Et Gerta? » lui demandèrent-ils. Il ôta son chapeau et son carrick et s'assit devant le poêle. C'était un homme très grand, pâle, avec de beaux cheveux bouclés, un long cou, un nez mince et droit, de longs yeux noirs.

— Si vous avez connu Gerta, — répondit-il, — vous vous rappellerez sans peine la merveilleuse, l'idéale créature que c'était, et vous pourrez alors me le redire...

Un cri l'interrompit :

— Elle est morte?

Mayrhofer continua :

— Pour moi, je crois me souvenir d'une jeune fille blonde et longue comme une jeune Anglaise, avec un visage si délicat et si céleste que ses yeux bleus et sa bouche entr'ouverte étaient toujours noyés dans je ne sais quelle vapeur. Oui, je crois me souvenir d'une robe d'un vert de nuit, qui flottait, de toute une forme mince et souple, qui flottait et se perdait dans la nuit comme elle se perd dans ma mémoire. C'est bien cela que j'ai aimé et rien, je le jure, n'était plus digne d'inspirer de l'amour.

Il avait, en parlant ainsi, un grand air de noblesse. J'avais rarement vu, réunis dans un même être, tant d'élégance et de rayonnante beauté.

— Je t'assure, Mayrhofer, — lui dit Anton, — que tu étais toi-même l'homme le plus digne d'aimer et d'être aimé. Nous n'avons jamais eu d'ami plus fier et plus loyal que toi.

— L'amour qui brûlait en moi, — fit Mayrhofer, — était plus pur que moi-même; en lui et par lui, je me sentais autorisé à croire en ma divinité. Les merveilles de la nature et de l'art brillaient à mes yeux d'un éclat plus puissant, simplement parce que j'aimais cette femme. Ses innombrables perfections étaient les perfections de l'univers. Quand je la retrouvai à Salzbourg, mon destin me parut irrécusable. Salzbourg, ville propre, correcte et singulière, ville blanche et salubre, ville simple, m'ordonnait, et toute la création m'ordonnait de ne poursuivre qu'un but : la conquête de Gerta. Ce fut une chose naturelle et sincère, à quoi je m'appliquai de tout mon cœur et que je réalisai, jour à jour, soir à soir, nuit à nuit. Je sais que je parlai sans trêve et que mes propos étaient irrésistibles. Gerta m'écoutait et j'avais raison. Et lorsque nous fûmes à Vienne, nous comprîmes, elle et moi, qu'il en fallait repartir au plus vite, qu'il nous fallait retrouver un Salzbourg, qu'il nous fallait le mouvement, les départs perpétuels, les hôtelleries, les chaises de poste et les rues étrangères.

Il parlait d'une voix sourde, le front baissé, les coudes sur les genoux, les mains pendantes. Ses dernières paroles m'avaient éclairé. Non, Vienne n'était pas propice à l'amour; moi aussi j'avais eu mon Salzbourg, qui avait été le château des Esterhazy,

et je l'avais perdu, et peut-être eût-il fallu que je le retrouvasse. Mayrhofer continuait :

— Et je me rappelle que mon désir était si violent qu'il me semblait que toute chose devait m'aider à le réaliser. Je fis entrer toute chose dans mes calculs. Rappelez-vous comme je voulais vous prouver à tout prix que je n'aimais pas pour le simple plaisir d'employer le verbe aimer, mais parce que cette femme était là, était ce qu'elle était, devait être à moi. Oh! Et ceci est à faire grincer des dents : je me revois un soir sanglotant sur les genoux de ma mère et lui disant : « Ma mère, ma mère, j'aime une femme, elle s'appelle Gerta, elle est mariée, je vais l'enlever à son mari, et Dieu sait quand vous me reverrez! » Et ma mère acceptait cela, ma vieille mère... Elle hochait la tête et me caressait les cheveux et me disait que c'était bien et que cette femme devait être bonne puisqu'elle m'aimait et que Dieu, certainement, nous pardonnerait puisque nous nous aimions. Voyez-vous, il n'y a rien de plus horrible que de considérer que l'on entraîne des vieilles gens dans ses erreurs; il y a quelque chose de faible et d'infini dans le cœur des vieilles gens à quoi l'on ne devrait jamais toucher, devant quoi l'on devrait trembler comme avant d'enseigner une religion à des enfants. Mais j'étais fou. C'est être fou que de posséder une vérité.

» Quand je me suis retrouvé seul avec Gerta... Il y a combien de temps de cela?

» Trois ans?... Trois ans à peine, oui... Trois ans ont suffi à ce désastre. Gerta est à présent fanée; sa blancheur, son immatérielle blancheur s'est éteinte en une peau grise et maigre. C'est un monstre, entendez-vous? Un monstre qui n'a rien dans le cœur et dans le cerveau. Un oiseau mécanique auquel on ne pourrait tirer un son imprévu. Cela qui fut si beau n'est plus que sottise ordinaire et implacable disgrâce. Le secret de la nature, cherchez-le dans un ballet d'opéra bien réglé, dans le mouvement d'un ruisseau qui roule des cailloux, partout où vous voudrez : ne le cherchez plus là! Vous connaissez des jeunes filles avec qui vous avez joué, qui avaient des boucles et dont vous conservez le portrait parce qu'elles y sont pareilles à des anges dont l'apparition ne peut se produire qu'une fois dans les siècles des siècles,

une seule fois. Vous prononcez leurs noms, qui sont des talismans, des pierres précieuses, des naissances de fleurs. Puis vous éprouvez un contact glacé, un malaise, un sursaut. Elles ne savent pas rire, elles ont eu pour un misérable une parole dure. Elles vivent dans un monde de futilités qu'il vous faut regarder à la loupe et vous vous trouvez tout dépaysé comme Gulliver chez les Lilliputiens. Elles sont brèves comme le feu. Alors vous voilà qui décomposez ce corps subitement découvert, qui le démembrez, qui examinez de près le grain de cette peau, un grain fort bête. Quelle est cette femme? Ses mains se dessèchent. Adieu!

— Tais-toi, oui, tais-toi, — cria Schubert qui pleurait. — N'en dis pas plus long! Tu as vu tout cela? Tu as vu ta fortune disparaître ainsi, dis-moi, et ton âme s'en aller en morceaux? Mon ami, mon pauvre cher ami, ta chère âme est partie ainsi, elle qui était si forte et si lumineuse... Tu l'as laissée se pourrir ainsi sur les routes de ta misérable vie... Oh! c'est horrible....

— Oui, c'est horrible, — reprit Mayrhofer.

Tous les visages étaient contractés autour de lui. Anton était pâle. Schubert sanglotait éperdument. Ils étaient tous comme des hommes qui contemplent les débris d'une statue prodigieusement belle.

— Parfois je me demande, — continua Mayrhofer, — comment j'ai pu être trompé à ce point. Mais je n'avais pas été trompé. Un accord providentiel avait combiné cette beauté, ce charme et l'élan de ma jeunesse; mais c'était un accord insoutenable. Les jeunes filles, sans doute, ne sont belles et bonnes qu'à la façon des enfants prodiges. Le divin Mozart est mort si jeune! Et maintenant, vous pourriez souffler de toutes vos joues sur cette étincelle éteinte : rien ne la peut ranimer, ni vos efforts, ni votre douleur, ni votre exemple et cet entraînement puissant dans lequel il vous semble que vous pourriez emporter le monde tout entier, le monde moins insensible, certes, que cette compagne pétrifiée! C'est en vain que vous crierez : mais ouvre-toi! mais comprends! mais sois vivante! refleuris, oh! refleuris! Tout ce printemps est retombé dans un souvenir si frais pourtant, si blanc, que l'on s'interroge, terrifié, en voyant

glisser et se perdre la suprême consolation de se dire, au moins, — au moins! — que cela fut.

» Que faire? — demanda-t-il encore. — J'ai pour ma passion, renversé l'ordre du monde. On a cru en moi, et, à cause de moi, on a cru en elle. Vous avez tous salué ma passion avec des larmes d'admiration. Vous avez adoré Gerta parce que je vous disais qu'elle était adorable et qu'il fallait l'adorer. Je ne peux plus penser qu'à une chose qui, sans doute, est nécessaire et belle : c'est à mourir.

Il étendit la main et rencontra un livre qu'une mystérieuse harmonie avait placé là : c'était *Werther*. Il l'ouvrit et lut :

» *Je ne sais si d'illusoires esprits flottent dans cette contrée ou si la chaude et céleste fantaisie est dans mon cœur, qui fait de tout ce qui m'entoure un paradis...*

— Ah! — soupira Mayrhofer en s'interrompant, — le pauvre Werther écrivait cela avant d'avoir rencontré Charlotte. Il était alors dans ces sortes de vacances de la vie où rien ne lui paraissait plus beau que la nature et la fantaisie. Pourtant, il portait déjà sa mort en lui.

Alors la conversation devint théorique et l'on parla du suicide.

— Votre amoureux de la *Belle Meunière*, — fit Diabelli s'adressant à Schubert, — lui aussi, se sentait l'âme toute fraîche avant d'avoir aperçu dans la campagne le moulin qui lui serait fatal.

— Si je dois me tuer, — fit Mayrhofer, — toute ma vie passée s'éclaire d'un jour nouveau. Les quelques instants de repos et d'espoir dont j'ai joui, qu'ont-ils donc pu être, les malheureux? Des promesses sans réalisation. Cela est aussi amer que l'approbation que ma mère pouvait me donner avec toute sa tendresse, sa pauvre tendresse aveugle... Ah! j'ai vécu, comme vous, cette existence équivoque et hasardeuse que nous menons tous, faite de désordre et d'ignorance, et au milieu de laquelle, je ne sais comment, il faut retrouver l'étoile inspiratrice. Parfois un poème m'était donné, à vous une page de musique. Et l'on marche encore dans ce chaos. Puis Salzbourg, la ville toute propre et la discipline de cet amour, une révélation, un devoir. Enfin!... mais cela non plus n'était rien du tout, puisqu'il m'est possible de me tuer ce soir.

— Et si vous ne le faisiez que demain, ou après-demain, ou dans vingt ans? — demanda Cappi.

— Oui, — répondit Mayrhofer, — c'est ainsi que l'on parvient à ne pas se tuer, c'est-à-dire à vivre.

Il reprit *Werther*, parcourut encore les premières pages :

— Voyez, — dit-il, — cet amant de la nature, nous ne pouvons ignorer ce qui l'attend, puisque nous avons lu tout le livre. Et lui, quelle innocente félicité! Quel bien-être! Comme les désirs qui l'agitent sont délicieux! Pourquoi?... Ah! cette idée est insupportable. Il nous est impossible d'être heureux avec Werther, et insouciants et jeunes. Vous, pendant ma fuite, vous me suiviez, n'est-ce pas, dans les villes que je parcourais? Il fallait me laisser, voyons! Il fallait détacher votre pensée de moi, puisque je puis mourir ce soir!

Et il murmura :

— Oui, ce soir, tout pourrait être comme si je n'avais jamais été.

Je regardai Schubert et je pensai à la berceuse dans laquelle il avait noyé son jeune meunier. Je me disais que le repos, parmi les herbes aquatiques, après un dernier regard au ciel et au gazon, ce doit être bien doux. Anton, encore une fois, devina ma pensée et dit :

— Bien souvent, ce n'est qu'une consolation et comme une récompense que l'on cherche. C'est de justice que l'on a soif au delà de la vie. Mais l'homme qui veut vraiment se tuer n'a besoin d'aucun décor, ni d'aucun lit, si doux soit-il. Il passe brusquement dans sa propre disparition. Il meurt. Il s'anéantit.

— On peut arriver à souffrir, — répondit Mayrhofer, — au point de vouloir cela.

Il sauta hardiment aux dernières pages de *Werther*.

— Que de fois, — dit-il, — j'ai feuilleté fiévreusement cette fin, cherchant ce que l'auteur n'avait pas dit, cherchant tout ce qui avait pu se passer dans le cœur de mon ami. Écoutez :

» *Onze heures passées. Tout est si calme autour de moi et si tranquille mon âme. Je te remercie, mon Dieu, qui, en ce dernier instant, m'envoies cette chaleur, cette force.*

» *Je vais à la fenêtre, mon aimée, et je regarde, et je regarde encore, à travers les impétueux nuages qui passent, les solitaires étoiles du ciel éternel! Non, vous ne tomberez pas! L'Éternel*

vous porte à son cœur, et moi avec vous. Je voyais le timon du Chariot, qui est la plus aimée des constellations. La nuit, lorsque je me séparais de toi, lorsque je franchissais ton seuil, c'est elle que je rencontrais au-dessus de moi. Avec quelle ivresse l'ai-je souvent regardée, lui ai-je fait des signes de mes mains dressées, lui ai-je donné des témoignages sacrés de ma félicité présente! Et encore... O Lotte...

Les sanglots l'interrompirent.

— Comprenez avec moi, — dit-il, — comprenez : cet homme va se tuer à cause de la femme qu'il aime. C'est à elle qu'il pense avant de mourir. O Lotte! Il va se tuer parce qu'il ne vous a pas possédée, et moi, je veux mourir pour avoir obtenu tout ce que je désirais!

» *Ici Lotte! Je ne tremble pas en saisissant la froide, la terrible coupe dans laquelle je dois boire l'ivresse de la mort! Tu me la tends et je n'hésite point. Tout, tout! Ainsi tous les souhaits et toutes les espérances de ma vie sont remplis!*

» C'était un soir de neige comme celui-ci... Et puis il parle du ruban qu'elle avait sur son sein, la première fois qu'il l'avait vue au milieu des enfants... Oh! tout ce qu'il laisse sur la terre! Tout ce qu'il a été, tout ce qui lui a donné de la joie, tout ce qui a pu attendrir son âme, la pénétrer mollement, y séjourner comme un rayon de lune! Tout ce qu'il n'a connu qu'une fois! Tout ce qui lui est interdit désormais! Voilà pourquoi il s'en va sur la route, sous la neige, vers la porte d'airain de la mort! Les enfants...

» *Oh! embrasse-les mille fois et raconte-leur le sort de leur infortuné ami. Les bien-aimés! Les voici tous autour de moi! Ah! comme je me suis attaché à toi! Depuis le premier instant je n'ai pu te laisser!... Ce ruban, il faut l'enterrer avec moi. Tu me l'avais donné pour mon anniversaire! Comme j'ai noué tout cela!... Ah! je ne pensais point que mon chemin me mènerait ici!... Sois calme, je t'en prie, sois calme!*

» *Minuit! Qu'il en soit ainsi... Lotte! Lotte, adieu! adieu!...*

Mayrhofer ferma le livre et le jeta loin de lui. Puis il se leva. Je pleurais. Schubert me tenait la main.

— Que je suis lâche! — murmura Mayrhofer comme pour lui-même. — Que je suis lâche! Et pourtant, je tiens ma mort en moi et je pourrais connaître son visage, si je le voulais.

Peut-être est-elle blonde, elle aussi, et longue et souple comme une jeune fille qui se perd dans la nuit, et décevante comme une jeune fille devenue méchante.

Il remit son carrick et son chapeau et sortit. Nous prîmes précipitamment des manteaux et le suivîmes à travers la neige. Les toits de Vienne se découpaient merveilleusement blancs et silencieux. Devant une hôtellerie, une énorme voiture chargée de bagages attendait. Des valets portant des lanternes s'empressaient. Mayrhofer entra dans l'hôtellerie.

Il en sortit bientôt, tenant contre lui la forme d'une femme toute emmitouflée, qui se pelotonnait contre lui. Nous ne pouvions distinguer sa figure. Mayrhofer se penchait sur elle et lui parlait tout bas. Il nous fit un grand signe d'adieu.

L'hôtelier abaissa le marche pied et demeura courbé dans une grande révérence. Le postillon fit claquer son fouet. Les deux chevaux s'ébranlèrent lourdement dans la neige.

Minuit sonnait à Saint-Étienne, l'heure à laquelle Werther en avait fini avec toute chose, mais surtout avec sa peine. La voiture s'en alla, et je pus voir une longue main pâle qui écartait le rideau noir.

Mes amis me raccompagnèrent au Muséum. Schubert me tint longuement la main; ses bons yeux me regardaient avec une tristesse infinie. Cappi siffla son chien.

***

Depuis ce jour, je ne m'inquiétai plus de rien, je ne me posai plus aucune question, je ne pensai plus à moi, ni à la vie, ni à l'amour, ni à la musique. Je vécus au hasard.

Je n'étais ni triste, ni gaie. J'aimais passer de longs moments auprès d'Anton, sans rien dire. Je m'asseyais près de lui, derrière le piano. Il rêvait, loin de moi, et parfois exprimait à voix haute l'une de ses pensées. Je lui faisais toujours la réponse qui convenait et il était heureux.

« Beethoven sort d'ici », me disait-il parfois quand j'arrivais. Puis Cappi ou Schubert entrait. Ils secouaient la neige de leurs manteaux et s'asseyaient près de nous.

— Oh! Oh! — faisait Cappi, — si messieurs les Philistins veulent mettre leur uniforme aujourd'hui, ils auront froid!

Je considérais ces trois hommes : Anton perdu dans une absence où je ne voulais plus le suivre; Schubert consacré à des choses si naïves et si belles que sa vie était toute tracée et qu'il m'apparaissait vraiment comme une créature en qui Dieu avait mis toute sa dilection; Cappi, sa bosse et son jabot, son nez pointu, ses lunettes, son air effaré, tout son esprit borné par la misanthropie et un singulier mélange de curiosité et d'indifférence. Et moi, que faisais-je dans cette étrange compagnie?

Où avais-je laissé mon cœur et ses orages? Je me disais qu'un jour je serais une vieille coquette qui se rappellerait en branlant de la tête le temps de ses amours. Et je ferai comme mon oncle, pensais-je. Je regarderai mes rides dans la glace et me dirai : « Si j'avais su!... » Mais qu'ai-je à savoir?

L'hiver passa et le carnaval, qui fit que mon oncle s'imagina être à Venise lançant sur des promeneuses masquées des pluies de dragées et de farine. Un printemps gris commença, sans réussir à me tirer de ma torpeur.

J'étais seule, un soir, dans la boutique, assise et les yeux clos. La porte s'ouvrit; je crus que c'était Anton et ne bougeai point. C'était Schubert.

— Ah! c'est vous, monsieur Schubert, — fis-je en souriant. — Asseyez-vous près de moi et racontez-moi ce que vous voudrez.

— Que voulez-vous que je vous raconte, mademoiselle Lina? — me demanda-t-il, en s'asseyant sur le tabouret du piano droit, les pieds ballants, tandis que le tabouret tournoyait vers la droite ou vers la gauche.

— Comme vous êtes heureux, monsieur Schubert! — soupirai-je.

Il s'arrêta et me fixa de son air timide et doux.

— Pourquoi me dites-vous cela? — demanda-t-il.

— C'est que, — lui dis-je, — je pense que vous êtes heureux.

Il toussa un peu, me regarda, ouvrit la bouche pour parler et ne répondit rien.

— Est-ce que je me trompe? — lui demandai-je.

— Je ne sais pas, — répondit-il après un grand effort.

J'éclatai de rire. Il reprit :

— Je ne crois pas...

Il continua :

— J'aurais bien des choses à vous dire là-dessus, mademoiselle Lina...

Il se reprit :

— Bien des choses à dire là-dessus...

— Dites-les moi, à moi, — lui dis-je.

— Oui, bien des choses... D'abord, je me sens un peu seul, vous comprenez? Les gens me font peur. Tenez, mes élèves par exemple, Anne et Fanny... Elles me faisaient très peur, autrefois. N'étaient-ce pas les filles du comte et de la comtesse Esterhazy?... Leur château, leurs domestiques... Je suis un ancien maître d'école, vous savez, presque rien... Cependant, au bout de quelques leçons données dans leur petit salon, je n'eus plus peur de mes élèves. Et elles sont devenues deux vraies amies pour moi. Elles me sont familières. Elle se sont confondues pour moi avec les progrès qu'elles peuvent faire. Je les connais comme je connais un morceau souvent joué.

— Et moi, monsieur Schubert, — lui demandai-je, — comment me connaissez-vous?

— Vous... Oh! vous, c'est autre chose. J'ai eu peur de vous. Je vous ai même détestée...

— Détestée?

— Oui, vous veniez troubler mon intimité avec Anne et Fanny. Vous les connaissiez, vous aviez, je pense, des tas de secrets en commun avec elles. Et puis, je me suis aussi habitué à vous. Quelquefois, vous m'avez si gentiment regardé, et d'un air si triste, que j'ai pensé que vous étiez aussi une amie pour moi.

Jamais Schubert ne m'avait si longuement parlé, ni sur un tel ton. J'en étais toute troublée. J'oubliais toutes mes peines. Je lui pris la main et l'engageai à poursuivre. Cependant, j'avais peur et compassion de ce qu'il allait me dire, comme de quelque chose qui n'aurait pas dû être. Il secoua la tête, rajusta ses lunettes et continua :

— Oui, j'ai pensé que vous pouviez deviner ce que je ressentais. D'ailleurs, un jour, ne m'avez-vous pas dit quelque chose qui m'a beaucoup ému? J'ai cru avoir mal entendu d'abord, mais vous aviez bien dit cela pourtant. Il n'y avait pas à s'y tromper.

— Que vous ai-je dit?

— Vous m'avez regardé et vous m'avez dit : j'ai compris. Dieu m'est témoin que je ne crois avoir jamais dit cela à Schubert. Je ne sais ce qu'il avait bien pu entendre. Mais je lui répondis que je m'en souvenais.

— J'ai gardé ce mot dans mon cœur, voyez-vous, — reprit-il en s'enflammant. — Et depuis, je me faisais des reproches parce que je n'osais pas vous parler davantage. Parce que je n'osais pas vous dire que je vous aimais. Et j'avais été si longtemps sans oser me le dire à moi-même! Quelquefois, je me prenais à imaginer, fou que j'étais, qu'il me serait permis d'aimer quelqu'un de très inaccessible, comme une reine, ou comme les filles du comte Esterhazy, ou comme vous. Et puis je me disais : pourquoi pas, après tout? Oui, pourquoi pas cette douce petite Lina? Elle est belle, elle est bonne, elle semble malheureuse. Dieu l'a mise sur mon chemin pour que je l'aime. Il ne peut y avoir aucun mal à cela. Et en me parlant ainsi je satisfaisais une voix qui depuis longtemps criait en moi : tu dois aimer, Franz! tu dois choisir dans le monde une belle et bonne créature et t'attacher à l'aimer de toute ton âme. Et alors, chère jeune fille, je me laissai aller à vous donner toute mon âme. Oh! je ne vous demande pas si vous m'aimez, non, je ne vous le demande pas. Je vous demande seulement si vous saviez que je vous aimais ainsi. Mais ne m'avez-vous pas dit un jour : j'ai compris?

— Oui, monsieur Schubert, — répondis-je, — oui, cher Franz, je savais que vous m'aimiez et je l'avais compris.

Je me mis à pleurer très doucement. Je me mis à pleurer à cause de cet amour, le plus fidèle et le plus tendre, qui s'était éveillé à côté de moi, et si délicatement que je n'avais pu m'en apercevoir. Et aussi, parce que j'avais donné tout mon être à quelque chose d'immense et d'injuste et parce que j'étais devenue semblable à une morte qui ne sait plus rien et ne sent plus rien. Schubert, me voyant pleurer, fut tout bouleversé, se jeta à mes genoux, me demanda pardon. Je le relevai et l'embrassai.

— C'est si bon, — me dit-il, — d'être seul, ainsi, auprès de vous. Je ne sais pas combien de temps durera ce bonheur...

— Que voulez-vous dire? — lui demandai-je.

— Je veux dire que j'ai si peur de tant de choses... Mais vous voir ici, tous les jours, près de ce piano, c'est un tel bonheur pour moi!

— Oh! Pourquoi semblez-vous penser des choses tristes? Pourquoi êtes-vous triste, cher Schubert, vous que je croyais si plein de gaîté et d'innocence? Les mélodies que vous faites en ce moment sont trop tristes! Elles sont plus tristes encore que celles de la *Belle Meunière.*

Ainsi, je le grondais tout doucement. Mais lui :

— Oui, — dit-il, — autrefois je voulais écrire des chansons très gaies et très fraîches, des rondes couronnées de fleurs, et telles que tout le monde serait obligé de rire en les entendant! Mais tout ce qui sort de moi finit tristement, je ne sais pas pourquoi. Sans doute, — ajouta-t-il, — que c'est un peu triste de vous aimer...

— C'est triste de m'aimer? — m'écriai-je. — Et pourquoi?

— Je sais ce que je dis, — fit-il d'un air obstiné. — Oh! je ne demandais pas grand'chose à la vie : peut-être aurai-je pu, comme tout le monde, avoir une femme et des enfants, et rire avec eux...

Et il se mit à parler comme pour lui seul, et d'une façon qui me parut un peu obscure. Là-dessus Anton entra.

— Beethoven vient de mourir, — nous dit-il.

MÉLODRAME

Sulla morte di un eroe.

L'ordonnateur des pompes funèbres est seul dans la brasserie souterraine où Kathi promène, en chantant d'une voix terrible, ses chopes et ses pichets. Toutes les cloches de Vienne retentissent dans la nuit.

L'étudiant en théologie fait son entrée, puis le Maître des Géraniums et des Poissons.

— Toute la ville, — disent-ils, — est tendue de noir. Les Philistins eux-mêmes se voient obligés d'affecter le deuil et la désolation. Sur les remparts, les sapins portent des crêpes, et les tilleuls du Graben répandent de mélancoliques parfums. Taisez-vous, Kathi.

Kathi, épouvantée, ferme sa grande bouche.

— Du stout! — demande l'ordonnateur. — Apporte-moi du stout, bien-aimée, car c'est une bière fort noire et qui convient à cette nuit!

Et il pense : « Oui, tout ceci est bien gentil, mais demain il va falloir me lever de bien bonne heure pour cet enterrement, ce grand, ce fameux enterrement! »

— Seigneur! — gémit l'étudiant en théologie, — pardonnez-nous nos péchés. Nous sommes tous mortels...

Le Maître des Géraniums et des Poissons caresse sa barbe blonde qui le fait ressembler à l'empereur Charles-Quint. L'ordonnateur avale un grand trait de bière et repose sa tête rouge au fond de son triple menton.

L'ordonnateur pense à sa jeunesse, dans les dunes, aux voyages qu'il n'a pas fait. Il voulait être navigateur. Sa maîtresse est vieille et se fane. La vie est une vieille femme grincheuse, avec des mèches de mégère et des seins qui pendent.

La porte s'ouvre comme poussée par la brise. Les neuf symphonies et les trente-deux sonates traversent la salle à la façon d'une guirlande et vont se perdre vers le coin mystérieux où un être invisible boit, fume et joue sans discontinuer.

— Qu'est-ce que c'est? — fait l'ordonnateur en dressant la tête.

L'étudiant en théologie ne peut rien dire. Ses yeux sont fixes, ses mains sont glacées. Il se presse contre le Maître des Géraniums et des Poissons et lui communique son tremblement.

Puis ils se penchent vers le sol, car quelque chose y naît, qui grandit sourdement et monte. Trois têtes burlesques s'accotent, tendues vers un point subtil où un miracle se forme. La porte s'ouvre encore. Une immense lumière blanche emplit la salle. Une femme, toute grande, les bras nus, ouverts, se dresse devant eux. Les trois bonshommes frémissent devant l'éclat de cette apparition. Ils se serrent les uns contre les autres, les jambes vacillantes, cependant que, dans leurs cerveaux alourdis par la fumée, une espérance commence à mûrir. Brusquement, dans un grand cri, ils ont reconnu la femme : c'est la Joie!

***

La grande fille élyséenne s'était échappée à la suite des neuf symphonies, des trente-deux sonates, des dix-sept quatuors. Tous ces êtres libérés avaient senti leurs ailes, avaient grandi, et s'étaient sauvés à travers le monde. Et voici que la Joie venait visiter le caveau où nos trois personnages ne l'attendaient guère.

Elle avait une belle face blanche et pure, avec des yeux qui brûlaient. Sans doute, cette nuit-là, avait-elle dormi dans une grange, car des brindilles de paille étaient mêlées à ses cheveux roux. Et ses pieds nus étaient rouges de la terre des sillons où elle avait marché. Toute grande, dans ses draperies blanches, la bouche ouverte, elle ressemblait à une chanson de paysans révoltés. De son doigt tendu, elle montra la porte aux trois bonshommes qui la suivirent.

Ils étaient dans la campagne, une vaste campagne, solide et grasse, non comme les campagnes qu'on voit la nuit dans les rêves, mais pareille à celles qui sont données aux hommes capables de les faire fructifier. La Joie venait à eux encadrée de deux vaches sur le front cornu desquelles elle posait la main. L'une était brune, l'autre blanche tachetée de noir. Elle embrassait leurs yeux et leurs mufles, et les bonnes bêtes, reconnaissantes, battaient de la queue contre ses jambes fermes et tendues.

— Je m'appelle aussi la Paix, — disait la Joie, — et aussi la Paresse, le Vagabondage et l'Ivresse : autant de choses dont les hommes se défient et qu'ils jettent en prison, parce qu'ils savent qu'elles sont divines et qu'elles dépassent infiniment leurs forces. C'est pourquoi, pour me combattre, ils élèvent des temples à la Guerre et au Travail et bénissent ceux d'entre eux qui, au cours de leur existence, ont fait preuve de la plus grande mauvaise humeur. Mais vous, vous ne me craignez pas, n'est-ce pas?

L'ordonnateur alors s'avança, gonflé d'allégresse et d'espoir, et salua la Joie.

— Serait-ce possible? — murmura-t-il. — Serait-ce possible ma commère?

— Oui, — lui répondit la plantureuse géante. — Les

hommes supprimeraient tout ce que jusqu'ici ils ont appelé obligatoire. Ils prendraient en horreur ce qu'ils nomment pompeusement l'Action et, partant, supprimeraient leurs luttes, leurs responsabilités, leurs remords, leurs lois morales et leurs enfers. Ils ne s'attacheraient à rien de circonscrit sur la terre, mais à la terre tout entière et aux routes qu'y traceraient leurs pas perpétuels. Les femmes seraient pour eux ce que sont pour vous les arbres de cette campagne, les grands arbres fidèles et profonds auxquels on s'accroche amoureusement pour sentir leur sève qui coule et leurs bourgeons qui éclatent. Elles agiteraient sur vos fronts leurs grands feuillages reposants et vos enfants les empliraient comme les fruits emplissent le calice métamorphosé des fleurs. Ces minutes où vous sentez le feu de la vigne ou du houblon s'épanouir en vous seraient éternelles et la vie future ne vous paraîtrait pas une énigme plus douloureuse que la vie présente. C'est elle que vous accepteriez d'une âme égale, au lieu et à la place de tous les esclavages que vous endossez aujourd'hui sans un cri de protestation, misérables!

Cependant, d'autres vaches ruminantes et larges, des chevaux qui couraient librement dans la prairie, le troupeau inquiet des chiens, messieurs les chats, mesdames les chattes, la volaille des basses-cours, les porcs tout roses et maculés de bon purin, les chevreuils, les sangliers, les biches et les cerfs humides de lune, mille bêtes amicales avaient surgi de partout et s'étaient groupées derrière la fière fille. Et comme à l'horizon on devinait un grand bruissement argenté, les trois hommes virent venir, battant des ailes, les mouettes lumineuses et les grands oiseaux de la mer.

— Ne voulez-vous pas, — leur dit la Joie, — devenir pareils à ces bêtes éternellement belles et innocentes? Rien n'est plus pur que leurs mouvements, les lignes de leurs visages et leurs regards insouciants et libres du mal. Ah! elles n'ont pas de conscience, les braves! Ni de désirs qui ne se puissent satisfaire. Elles ne travaillent pas à la sueur de leur front et, — achevat-elle en se tournant vers l'ordonnateur —, elles ne sont pas obligées de s'arracher aux bras pieux du sommeil pour aller enfouir dans les appartements des vers et des vermisseaux un cadavre puant dont vous n'avez pu découvrir encore

— depuis le temps que vous en voyez — ce qu'il signifie!...

L'ordonnateur alors se vit au milieu du cimetière de Wæhring. Il le reconnaissait : il y était venu assez souvent! Il sentait dans ses jambes la fatigue d'une grande journée : une nuit passée à boire et à courir de cauchemar en cauchemar, son réveil, sa toilette. Il s'était mis en grand uniforme et avait marché des heures et des heures, en tête de ces interminables funérailles. Et les discours, les couronnes, les marches funèbres! Voilà que la Joie était encore auprès de lui, entourée de tout le peuple des gens qu'il avait enterrés au cours de sa laborieuse existence.

Les cyprès et les ifs frissonnaient. La Joie, assise dans le gazon frais, riait aux éclats, d'un rire qui secouait ses seins. Elle étirait ses beaux bras et se renversait en arrière, découvrant le rire puissant qui bondissait dans sa gorge.

— Dites-moi, ma bonne dame, — fit enfin l'ordonnateur un peu agacé, — qu'avez-vous à rire ainsi? Toutes les personnes ici réunies sont mortes et il est peu séant de rire ainsi devant elles.

— Elles sont mortes? — criait la Joie en riant de plus belle. — Eh bien, et après? Ah! c'est trop drôle! Voilà bien des manières et des cérémonies pour des gens qui meurent! Mais le plus drôle, c'est encore cette obstination à continuer d'écraser tous ces pauvres diables sous le masque de leurs noms, âges, vertus et professions! On veut qu'ils portent encore leur condamnation. Un tel, tel âge, père, fils ou frère, chirurgien, savetier : c'est à croire qu'il n'ait été que cela!

L'ordonnateur posa sa main sur le bras frais et fort de la Joie et, le visage tout illuminé, il lui dit :

— Vous avez raison, ma commère, oui, vous avez raison! A telle enseigne que je veux, sur mon sépulcre, voir inscrits ces mots : *Il fut grand comme Bacchus et comme Noé, il fut Bacchus et Noé, il but le vin des vignes qu'il avait, lui-même, vendangées. Tel jour, à telle heure, il fut ivre au point de s'égaler au torrent rouge de l'automne.*

— Parfaitement, — répondit la Joie.

Les morts applaudirent aux paroles de l'ordonnateur et poussèrent des hourras.

— Chers enfants! — fit la Joie avec attendrissement. — Comme ils sont contents! Comme ils sont délivrés!

— Ils doivent être de bien heureux gaillards, — observa l'ordonnateur en s'installant par terre, aux pieds de la Joie. — Par ma foi, ils n'ont pas l'air de s'ennuyer, les coquins!

— Ils sont ce qu'ils auraient dû toujours être, — dit la Joie. — Des coquins, comme vous dites, de grands et libres coquins.

— Pourriez-vous, — demanda l'ordonnateur en se soulevant sur le coude, les yeux tournés vers la Joie, — pourriez-vous me présenter celui que j'ai enterré aujourd'hui?

— Ah! celui-là, — répondit la Joie, — celui-là, il était tout ce que je t'ai montré, mon compère, tout ce que tu as vu dans la campagne, dans la nuit et sur la mer. Celui-là...

Et elle joignit les mains.

Les morts se pressaient autour d'elle, venaient se réfugier près de sa blancheur. Des cloches funèbres résonnèrent et un grand vent souffla. Et, s'étant assise sur un tertre, le front couvert d'un pan de ses draperies, la tête dans ses mains, la Joie pleura.

CINQUIÈME RÊVE

La foule s'était dispersée, le cimetière de Wæhring était vide; nous étions encore devant cette tombe fraîche où le plus grand des hommes venait de s'endormir.

— Allons, — fit Anton! — Il faut partir.

Il m'entraîna. Schubert, la figure couverte de larmes, prit le bras de Schober et de Cappi, et nous sortîmes.

A quelque distance du cimetière, sur le bord de la route, le cabaret de la Mehlgrube nous invitait à un moment de repos. Nous entrâmes. Schubert commanda une bouteille de Rüdesheim.

Nous nous étions assis dans le jardin, sous une tonnelle, malgré la fraîcheur qui tombait. Mais là, nous étions plus seuls, car la salle était pleine de chanteurs. La longue bouteille de Rüdesheim parut. La généreuse liqueur, pâle et glacée, coula dans nos verres, nous apportant un peu du sang du vieux père Rhin. Schubert leva son verre :

— A l'immortel génie! — dit-il. — A l'Immortel Bien-aimé!

Puis, ayant bu une gorgée, il leva de nouveau son verre :

— Au premier de nous tous qui suivra Ludwig van Beethoven dans le tombeau!

Il me regardait en disant ces paroles et j'eus de lui une grande et tendre pitié. Nous choquâmes solennellement nos verres.

Puis, lentement, nous regagnâmes Vienne, déserte.

***

L'aveu de Schubert, l'abandon où je pensais que me laissait Anton, l'émotion enfin dont nous avait troublés le départ de Beethoven, tout cela me réveilla et agita mon cœur des mouvements les plus incertains. Je m'accrochai à l'idée d'Anton et décidai, dans l'aveuglement obstiné de ma passion, de l'aimer davantage, de lui faire sentir davantage mon amour et d'obtenir enfin de lui le cri par quoi je verrais qu'il s'oubliait lui-même pour ne plus penser qu'à moi.

Schubert, depuis sa confidence, tournait timidement autour de moi, frôlant ma main et ma robe, rougissant aussitôt et me jetant des regards ardents et tristes. Je lui souriais, un peu trop distraitement sans doute, mais ces sourires suffisaient à lui rendre du courage et à entretenir ses pensées. Nous étions bien malheureux tous deux. Au moins, il n'aura jamais su que j'aimais Diabelli.

— Anton, — soupirais-je parfois, — où êtes-vous?

— Je suis ici, près de vous, — me répondait-il.

— Ce n'est pas vrai, — lui disais-je, — vous n'êtes pas ici.

Il devint plus lointain encore et plus inexplicable.

Il me parlait à travers une brume. Je considérais ses yeux, ses mains, son visage dressé et qui surgissait devant moi, aux détours de mes journées, tout cet être, toute cette pensée adorée avec quoi j'avais cru un moment me confondre et qui, à présent, s'opposait à moi et qu'il me fallait ressaisir. Je me rappelais le premier jour que je l'avais vu : comme le prélude de Bach qu'il avait joué m'avait paru lointain! C'est lui tout entier, à présent, qui m'était indéchiffrable.

Nous nous voyions tous les jours; il ne cessait de se montrer

tendre et attentif, me contant toujours les choses auxquelles nous nous étions constamment complus. Il me parlait de lui et de ses aspirations. Il aurait pu parler ainsi à un cadavre; car je l'écoutais, toute glacée, sans qu'il découvrît en moi le moindre changement. Ou bien, tandis qu'il parlait, je regardais ses yeux, attendant anxieusement le moment où ils se poseraient sur moi : je me concentrais dans ce jeu humble et frivole, j'y goûtais un ténébreux plaisir.

Nous nous promenions ensemble dans la campagne, sur les coteaux du Kahlenberg, au cimetière de Wæhring. Nous revînmes une après-midi d'été à cette auberge où tant de paix nous avait accueillis autrefois et où j'avais vu madame Grillon sous la forme d'une accorte servante. Le paysage était resté le même. La servante n'était plus là; ce fut l'aubergiste lui-même qui nous servit. Des villageois passèrent en se tenant par la taille et en chantant, et se perdirent derrière la courbe de la terre, sous les tilleuls.

Nous ne nous disions rien. Qu'aurions-nous pu nous dire? J'attendais, pour ma part, je ne sais quoi, le miracle peut-être qui surgirait de ce silence dont nous avions troublé autrefois la clarté par la douce image de notre amour et qui, aujourd'hui, ne reflétait que l'ombre de quelques images en fuite... Insupportable mensonge!

Insupportable mensonge! Insupportable silence! Le miracle se fit, mais sans rien m'apporter, sans rien changer à ma détresse. Je vis distinctement des fées danser dans la prairie, au son d'une sourde musique d'après-midi d'été et Anton soupirer à ce spectacle et me regarder fraternellement. Je résistai à ce charme, je me refermai. « Il y a, me disais-je, une autre danse et d'autres fées dans mon cœur, qui mourraient de joie si ce regard et ce sourire tombaient sur elles. Mais il les dédaigne et ne veut rien leur accorder, pas la moindre caresse distraite, pas le moindre souvenir. »

Il me traîna quelque temps à la remorque de sa diabolique humeur, puis s'évanouit en fumée. Je le vis partir comme j'avais vu partir Mayrhofer, dans une grosse voiture chargée de bagages. Je crois que madame Grillon était assise à côté de lui, près de la vitre. C'est elle qui a dû l'entraîner vers ces cours d'Europe, dont les princes, qui avaient appris la gloire

d'Anton Diabelli, voulaient connaître ce prodige aux yeux de feu, aux cheveux inspirés. Il a disparu pour moi dans un fracas d'applaudissements, comme emporté par la foudre, et j'ai détourné la tête, frappée moi-même d'une étrange stupeur.

***

Son adieu fut bref et mélancolique. Il pleurait, il semblait laisser ici des regrets et un attachement profond. Il se dégageait doucement de mes bras et, me prenant les mains, les couvrait de baisers. Il regardait ma robe, la caressait amoureusement. C'est après que j'ai senti la douleur me déchirer. Certes, il était depuis longtemps mort pour moi, incohérent, désagrégé. Brusquement, son départ le faisait revivre, dans son corps, ses gestes, sa présence. Je sentais, hélas! que je tenais à lui par des liens terribles et secrets. Que de nuits j'ai passées à l'appeler avec des sanglots, dévorée par le mal nouveau que me créait son absence! Désormais, j'avais le cœur navré d'une blessure humiliante, toujours vive. Je connus les cruels monologues de la solitude, les injures dont on s'abreuve soi-même, les récriminations contre l'inéluctable, les aigreurs et les remords de l'abandon, la fureur.

Je le reconstruisis, j'essayai de comprendre ce que nous avions pu être l'un pour l'autre; j'imaginai celle que j'avais probablement été pour lui : une figure de ses rêves, une rêverie. Mais qu'étais-je pour Schubert? Hélas! Qu'était Schubert pour moi? Et si j'avais aimé Mayrhofer au lieu d'aimer Anton, et si Mayrohfer m'avait aimée au lieu de Gerta, aurais-je su le satisfaire, moi? Mayrhofer aurait-il trouvé la vie en moi au lieu de cet appétit de mourir que lui incarnait la misérable Gerta? J'aurais voulu connaître Gerta et juger par moi-même de ce qu'était vraiment cette femme et du mal qu'elle pouvait commettre. Un tourbillon dansait dans mon esprit, où tous les sentiments, toutes les illusions se mêlaient, cherchant en vain une impossible harmonie.

J'allais, chaque jour, dans la boutique d'Anton. Cappi, toujours grommelant, rangeait des cartons. Schubert me couvrait de ses doux et bons regards, mais rien ne me pouvait plus toucher. Je crois que je dus paraître à tout le monde bien

nerveuse et bizarre pendant cette année-là. Les propos de Cappi me satisfaisaient à cause de leur accent satirique et hargneux. J'aimais aussi son chien.

Schubert languissait. On lui recommanda la campagne. Il y passa quelques jours, en automne, qui lui firent du bien, mais, dès son retour à Vienne, des vertiges le saisirent. Il mourut en novembre.

Il était couché depuis quelques jours; les médecins ne cachaient plus leur impuissance. Je passais mes journées dans sa chambre, près de son lit, en compagnie du fidèle Schober. Il délirait, mais, dans ses moments de lucidité, il me prenait la main et demandait qu'on nous laissât seuls. Alors, avec une voix d'enfant qui me déchirait le cœur, il me disait combien il m'avait aimée. Il me parlait de ses mélodies. « Vous souvenez-vous, Lina, me disait-il, de ce *Voyage d'hiver* que vous trouviez si triste? — Oui, lui disais-je, ce sont des chants plus tristes encore que ceux de la *Belle Meunière.* — La Belle Meunière, me répondait-il, et il ouvrait sur moi ses grands yeux, c'était vous. C'était vous aussi la femme que le voyageur d'hiver laisse endormie et dont il ne peut s'arracher l'image du cœur. »

Je lui serrais les mains, je les embrassais avec une ferveur désespérée, comme j'aurais embrassé la douleur elle-même. « Ce sont des chants sinistres, lui disais-je, ils donnent le frisson. » Et lui : « Oui, je les ai faits en frissonnant moi-même. Le voyageur s'en va à l'aube : il espère oublier à jamais sa chère infidèle. Mais tout, dans son voyage, lui est un signe d'elle; seules, les images de mort sont illusion et tromperie. C'est pourquoi il est plus malheureux encore que mon pauvre meunier, car il lui faut errer sans cesse, sans trouver le néant. Oui, ce sont les plus tristes chants que l'on puisse chanter. »

Il me racontait tout cela d'une façon si puérile que je me trouvais indigne d'assister à cette mort. Devant les yeux de ce mourant, je me sentais impure. « Ce sont d'autres femmes, pensais-je, qui devraient être là : les fées que j'ai vues dans la prairie, ou bien la Musique elle-même. » Mais lui, il ne demandait que moi, et cela me bouleversait.

Je lui disais que je l'aimais. Et c'était vrai, certainement. « Je vous aime, cher Franz, vous allez guérir et écrire de joyeu-

ses mélodies, des valses et des marches. » Il hochait la tête : « Cela est mieux ainsi, disait-il. Je ne pouvais faire que des chansons désolées, mais une joie immense habite mon cœur, puisque je vais mourir et que vous me parlez avec douceur, chère Lina. » Il recommençait à délirer : « Beethoven n'est pas ici! criait-il. Pas ici! »

Il se ressaisissait, appelait Schober et, le prenant par l'épaule, lui disait les choses les plus touchantes. Ses derniers instants furent pleins de piété. Son délire s'était fait plus doux et il parlait à voix si basse que nous ne pouvions plus rien entendre. On l'a enterré au cimetière de Wæhring près de Beethoven. « Beethoven n'est pas ici! » avait-il répété plusieurs fois dans son délire. C'était donc là où était Beethoven qu'il voulait aller. Du moins c'est ainsi que nous avons interprété ses dernières paroles.

***

Il m'est difficile, après que j'ai rapporté ces choses, d'en revenir à moi. Mais tout ce que j'ai à en dire est si triste que je crois pouvoir le faire sans indécence. C'est au milieu du plus sombre désespoir que je me retrouvai.

L'hiver recouvrait de nouveau toute la ville. Les salles du Muséum étaient sombres et sonores. J'allais parfois à la boutique de Diabelli; j'avais imaginé de prêter mes services à Cappi et, avec lui, je rangeais les partitions dans les casiers et il m'apprenait à faire les transcriptions. Parfois il mettait son lorgnon devant ses yeux et me considérait : « Hé, hé, mademoiselle, ricanait-il, nous avons l'air d'une âme en peine. » Et me montrant son chien : « Moi, voyez-vous, je n'ai aucun souci. J'ai su placer mon affection... — Vous êtes un vilain bossu, lui répondais-je brusquement, et je ne sais ce que vous voulez dire. » Ce n'était pas, d'ailleurs, un méchant homme et il témoignait vraiment de la tendresse à son chien, lui parlant d'une voix douce et cordiale, et le caressant quand il le fallait. Lorsque, au contraire, son chien se montrait rebelle à ses attentions et préférait se dresser devant la vitre, gémissant d'impatience et le cou tendu de curiosité, il lui ouvrait la porte et le lâchait dans la rue. « Va, lui disait-il, va puisque

tu veux t'en aller. Va propager ton espèce : cela vaut mieux que de propager la nôtre et de mettre au monde des sots qui feront de la politique ou s'imagineront être plus grands que les autres parce qu'ils auront inventé un petit air nouveau sur leur mirliton. » Tantôt j'éprouvais une joie basse à l'entendre ainsi blasphémer la musique, tantôt cela m'indignait. « Bah! me répondait-il, connaissez-vous quelque chose de plus burlesque que ces grands enfants qui, depuis des siècles, s'amusent avec les sept notes de la gamme, les tournent et retournent dans le tuyau de leurs flutiaux et se récrient, tout à coup, sur leur génie? Cela est d'une niaiserie insupportable ou d'un comique qui donne le fou rire! » Et me montrant les casiers gonflés de partitions : « Regardez-moi tout cela! Que d'efforts grotesques, que de vanité, que d'impuissance tout cela représente! Allez, vous êtes une petite fille si vous avez encore la moindre admiration pour ces sornettes. »

Parfois il me donnait des nouvelles d'Anton qui courait le monde et se couvrait de gloire à Berlin, à Florence, à Strasbourg, à Londres, à Paris. L'hiver passa lentement, Je rôdais dans les galeries du Muséum, m'arrêtant souvent devant la vitrine où reposait, comme une belle pensée enchâssée au fond du cœur, la pierre magique qui rendait la raison. Mais des veines bleues y dessinaient d'horribles et bizarres figures, des profils tourmentés qui se défaisaient d'une façon hallucinante et devant lesquels je demeurais fascinée si longtemps que je ne voyais pas les ténèbres se former autour de moi. « Il n'est pas possible, me disais-je, qu'une pierre aussi étrange produise des idées sensées : peut-être, au contraire, éveille-t-elle dans l'esprit de nouvelles extravagances. C'est par une autre folie que l'on se guérit de sa folie. »

Mon oncle paraissait inquiet. Un jour, par la porte entrebâillée de son cabinet, je le surpris qui dansait tout seul autour de sa table en fredonnant un air de valse. « Mon oncle, m'écriai-je, que faites-vous là? Apprenez-vous la tarentelle pour la danser à notre prochain voyage à Naples? — Je m'exerce, me répondit-il, car je veux danser au bal que donne prochainement l'ambassadeur du roi de Prusse, et qui sera le dernier bal de la saison. »

En effet, je l'accompagnai à ce bal et il y dansa. Ses jambes,

moulées dans d'étincelants bas de soie, firent merveille et il ne se montra pas peu fier de son succès. Des jeunes filles l'entraînèrent dans un petit salon. « Docteur, criaient-elles, venez, cher docteur! On va jouer à colin-maillard! »

Là-dessus, elles lui bandent les yeux et le font tourner. Il commence à marcher à tâtons à travers les fauteuils et les guéridons pendant que les jeunes filles le tirent par les basques de son habit ou lui chatouillent la main. Mais il attrape la plus belle qui, riant aux éclats, lui arrache son bandeau. Hélas! Est-ce vous, mon oncle? Est-ce vous cet affreux vieillard, jaune et ridé, qui ricane comme Cappi, et montre une bouche édentée? Le mouchoir des jeunes filles a laissé de longs plis sur votre front et vous êtes tout pâle encore de la nuit d'où vous sortez.

Personne dans le bal ne remarqua la métamorphose de l'infortuné docteur, pas même lui. C'était le dernier bal de l'hiver, mais il y eut encore d'autres fêtes; les acacias et les lilas répandirent leurs parfums. J'aimais à me promener sur les bords du Danube, seule avec la pensée que ces rivages charmants avaient toujours été là et que cela était bien ainsi. Cependant, Vienne s'allongeait derrière moi et je la saisissais dans son ensemble; elle m'apparaissait ainsi plus belle et plus triste et je la comprenais davantage à mesure que je m'en éloignais. Je jouais avec elle comme avec un enfant : « Tu vois, lui disais-je, je m'en vais, je me sépare de toi, je vais te laisser là, toute seule. Mais non, grosse bête, rassure-toi, je t'aime et je reviens à toi. »

Je retrouvais alors ses rues animées et les détours de ce visage qui, lui aussi, avait levé son bandeau. Les lézardes des maisons anciennes, dans les quartiers anciens, m'apparaissaient; je voyais leurs toits prêts à s'effondrer sur la misère obscure de leurs habitants, et que, pour ce qui était des palais baroques ou néo-grecs, un même sort les attendait : eux aussi deviendraient noirs et se craquèleraient. Les vases de leurs terrasses et ceux des balustrades, dans les jardins, s'emplissaient lentement de mélancolie. Les chevaux étaient bien fatigués à force de parcourir sans cesse le Prater; la sueur perlait sous le lustre de leur pelage. Des embûches étaient cachées dans tous les lieux où j'avais passé au bras d'Anton. Un aigre

destin s'élevait de la ville, un méchant génie par quoi tout devenait difficile, inutile, voué à l'insuccès. Les raisons que j'avais pu avoir de vivre et de m'intéresser à ma vie avaient disparu, me laissant une honte ineffaçable. Ce ridicule bossu de Cappi pouvait bien se moquer de moi : je ferais chorus avec lui. Je me moquerais de moi, comme je me moquais de Vienne. Les élégants qui commençaient à se promener bras dessus, bras dessous, lorgnant les femmes et s'arrêtant devant les chemiseries anglaises, me paraissaient dignes tout au plus d'être battus comme des pitres. Des fleurs de marronnier, pourtant, neigeaient sur eux. Était-ce ceci, cette rue où jadis une lingère qui passait en chantant m'avait apporté tant de fraternelle gaîté? Quelque vilain garçon, sans doute, l'aura séduite, elle aussi. La rue étendait ses boutiques. Des cabriolets s'accrochaient parmi les jurons. Toute une existence incessante et tumultueuse continuait à se dérouler devant moi, mais aussi vide que le cours du Danube : elle venait de plus loin que moi et me dépassait. A quoi bon, dès lors, lui accorder mon attention? Je voyais les gens passer, aller de maison en maison, de banc en banc, vaquer à leurs indifférentes affaires, sans secrets et sans soucis. Le printemps naissant parvenait à peine à réchauffer tout cela; pourtant la lumière me brûlait les yeux. C'est alors, en effet, que je commençai à souffrir de la vue. Un soir, j'étais dans ma chambre, assise devant mon secrétaire d'acajou, près de la fenêtre. Je regardai le soleil se coucher au delà des toits. Il me semblait que j'avais des œillères de chaque côté du visage. Parfois, je reportais la vue vers les ténèbres de ma chambre. Tout à coup, un grand cri m'échappa. En vain, je voulais ouvrir les yeux. J'étais aveugle.

***

Pauvre cœur humain! Que ses peines sont pâles dès que le moindre mal affecte un de nos sens! J'avais oublié jusqu'au nom d'Anton. Je ne pensais plus, sauvagement, qu'à me défendre contre cette nuit envahissante où je me noyais. Mais il fallut me résigner à entendre dire que ma cécité était incurable. Dès lors, je dus tout apprendre. J'appris à reconnaître le monde avec mon ouïe et mes mains. L'espace,

autour de moi, se repeupla. Je reconnus, sous mes doigts hésitants, le clavier blanc, les touches noires, les chères octaves d'où l'on tire tant de consolation et qui finissent par emplir de leurs larmes et de leurs éclats de rire tout le vide d'une longue journée.

Et, peu à peu, les souvenirs revinrent. Je me réapprenais la langue qui m'avait été familière et redisais, sur mon piano, les joies, les espoirs et les douleurs d'autrefois. Le divin rondo revenait : fa, fa, sol, fa... ré, ré, do dièse. Parti, oui, parti... léger, charmant, comme une image... fa, fa, sol... Il était parti avec le monde visible... Évanouis, tous deux. Moi, je restais là, comme une vieille bonne femme abandonnée de ses petits-enfants, et à qui, seuls, quelques souvenirs restent fidèles.

J'ai été une fière jeune fille. Fière, oui, c'est cela. Une fière Lina, pensive, qui a toujours aimé réfléchir. Je ne crois pas que j'aie été comme les autres jeunes filles qui ne servent qu'à orner l'existence et que l'on compare à des fleurs, et qui n'ont d'autre connaissance que celle d'une beauté qu'elles exploitent et dont elles tirent le plus grand parti possible, on ne sait pas très bien pourquoi. Moi, si je m'étais jamais complue à l'idée que je pourrais passer pour assez jolie, ç'avait été en vue de l'homme qui m'aimerait; puis en vue d'Anton, de la joie que mon aspect pourrait lui procurer, du réconfort qu'il y puiserait, de toutes les pensées aimables et joyeuses qu'il saurait tirer de moi, comme d'un modèle dont on fixe un meilleur portrait. A présent, mon infirmité me vieillissait, me rejetait plutôt hors de tous les âges, toute étourdie et ne me reconnaissant plus moi-même.

DERNIER RÊVE

Je suis dans la boutique, près des pianos. J'entends Cappi qui grimpe sur des échelles. Et les autres? Mon oncle a-t-il vraiment ce visage grimaçant et ratatiné que je lui ai vu au dernier bal de ma vie? N'est-il pas un jeune original, un frétillant géologue qui parcourt l'Italie, à grandes enjambées, dans toute sa longueur? Le poète Jean Mayrhofer, où est-il? En quelle région du cœur et de la peine? Que fait-il? Où se réfugie-t-il? Beethoven et Schubert, s'ils dorment dans la

nuit, je suis plus près d'eux que de personne. Je crois aussi que je suis plus près de toi, Anton, que je n'ai jamais été.

Ainsi je renais à une existence nouvelle, je me reconnais avec tous mes membres, toutes ces parts de moi qui peuvent être touchées, atteintes par le sort et de nouveau blessées. Je le sais bien : je ne me réveille que pour mieux mourir encore.

Surtout, je m'applique à ranimer le point le plus sensible de mon être, celui qui doit toujours souffrir : Anton. Je reforme, du fond de ma solitude, une existence que je pressens, que je comprends, la vie passionnée d'Anton Diabelli.

Ce n'est plus de moi à présent qu'il s'agit, c'est de lui. C'est lui que je veux raconter.

***

Son enfance, s'il n'a pu la saisir tant il trouvait naturel que ce qui se penchait sur lui le fît d'un air si riant et en affectant de si charmantes figures moi, je tiens le fil de toute cette aventure et je pressens la fin de tant de promesses. Ses entours me sont étrangers, sa nourrice inconnue; sa maison, les sentiments pieux et graves de ses parents, ses sommeils s'étendent hors de moi. Il vient tout entier d'un point lointain. Mais mon attention, tendue, parvient à me rendre toutes ces choses familières, si bien que je les reconnais et les salue joyeusement.

Il était fait pour le bonheur, bien que ce mot n'ait jamais pu avoir pour lui le moindre sens. Mais le malheur ne pouvait l'atteindre. Il passait au milieu des rondes que l'univers chantait pour lui. Moi, quand il m'a rencontrée, j'ai dû entrer, à mon tour, dans la guirlande, et je l'ai fait de bien bon cœur. Cela était nécessaire : le château des Esterhazy l'exigeait. Hélas! ce n'est pas mon cœur qui m'a poussée alors, mais une harmonie supérieure à quoi je ne pouvais résister. Je comprends, je comprends. Je n'ai rien été : une image, une des multiples broderies de ce destin. J'ai accepté cela, dans ce désir furieux que j'avais de me consacrer. « Je suis la servante du génie, » disais-je. Et je priais pour lui, tandis que sa main, fatalité frivole, me dirigeait. Mais quelles compagnes il me donnait! Des fées, une madame Grillon... Je n'étais rien de plus qu'une fée pour lui.

Comment peut-on vivre ainsi qu'il faisait? Comment peut-on être cela? Il était plein d'amour, pourtant. Oui, il était l'amour : ardent, aveugle et divin, et divinement solitaire. Il brûlait en passant et ne cessait de brûler. C'était son enfance qui se perpétuait, une impulsion plus ancienne que lui qui le faisait toujours vivre, éternellement jeune, tout ensemble identique et nouveau. Je crois que je comprends.

Mais je ne puis aller plus avant. L'effort de mon esprit s'arrête. Ce n'est pas le rôle d'une pauvre jeune fille que d'imaginer un être. Un vertige me saisit. Je retombe en moi-même, épuisée, nocturne.

***

Où est-il, où est-il? Je l'ai perdu! Il a disparu, il est oublié!

Tant pis! Qu'il s'en aille! Qu'il s'anéantisse! A présent, d'autres hommes lui tressent des couronnes. Il boit le vin de la gloire. Je veux un peu me reposer.

Moi aussi, j'ai mes voyages. Comme mon oncle aussi. Comme tout le monde. Une ville se bâtit en moi qui n'a rien de commun avec la Vienne d'autrefois, la Vienne des bals et de la lumière : celle-ci s'éteint comme une veilleuse, tandis que ma ville s'élève, où je veux reposer.

Oui, ce sont les champs du repos. Une herbe verte et grasse, d'une propreté immaculée. Des eaux sereines, des vitres régulières, des canaux. Je suis si à l'aise dans cette robe aux larges plis nettement cassés qui s'étend bien autour de moi. Je suis assise.

Tels sont les vœux d'une jeune aveugle. La passion s'éteint avec les regards. Les mouvements désordonnés, les aspirations violentes conviennent aux yeux en feu. Trop de choses s'offrent alors, saisissables et pleines. Mais mon être clos, tout vivace qu'il est encore, ne peut plus convoiter que les plaisirs du sépulcre.

***

Je suis déjà une bonne vieille qui allume sa lanterne et trottine parmi les rats de sa mémoire. Je me plais aux odeurs des caves et des greniers. Cela me rappelle les chansons des brasseries où descendaient mes amis, et la fraîcheur des tombeaux où se défait leur poussière.

Les quelques chers bruits qui me font tressaillir : les petits coups de marteau de mon oncle cassant un minerai, le roulement d'une voiture, ou, dans la boutique abandonnée, Cappi qui feuillette des albums. Je caresse la tête obscure et silencieuse de son chien. J'approche mon visage et je lui parle tout bas.

***

Reviens, mon bien-aimé, reviens. Je t'attends. Je crois que je t'aime. Je crois que mon cœur et mon esprit t'appartiennent. Je vais même jusqu'à croire à ton existence.

Puisque tu existes, je ne puis plus vivre sans toi. L'air qui m'entoure est vide, et si tu revenais, si j'entendais ton pas, il me semble que je te verrais. Je te verrais, avec les yeux non pas de mon esprit, mais de mon corps. Pour te voir, seulement pour te voir, je guérirais.

Tu te détacherais sur les ténèbres. Si grand, si vrai! Véritable comme moi-même. Mon âme visible, incarnée, destinée à son propre salut.

Quelques années ont passé, où je n'ai cessé de prier et de t'attendre. Quelques années ont dansé, mais j'étais loin du bal et leur mélancolie était moins douce que la mienne.

C'est triste de danser. Je sais à présent qu'il est plus facile de se résigner à rester assise et à espérer. Que ces années ont été belles! Quelle gratitude je dois au Seigneur qui me les a données! Et moi, suis-je encore belle, Anton? Mais il faut que j'explique ton retour et comment tu as pu renaître.

***

Quelques années avaient passé. Une impatience plus fébrile m'épanouissait et me faisait sentir que le moment était proche. J'aimais caresser mes bras plus fermes et plus doux, et je me devinais prête à vivre encore. Mais quoi? « Folie! » me disais-je.

J'étais, un jour de printemps, dans la boutique. La porte s'ouvrit. Une voix, lui! Cela se précipita vers moi, tomba près de moi, à mes genoux. Sa tête roulait sur mes genoux, ses bras pressaient ma taille. Je palpais son visage en larmes.

— O bien-aimé, — murmurais-je, — pourquoi es-tu revenu?

Il riait et sanglotait. Ne vois-tu « pas que je suis aveugle? » lui dis-je. Il me saisit la tête. « Tu ne me verras pas vieillir, » me dit-il. Je me pris à rire :

— Oui, c'est moi qui deviendrai vieille et laide, pour toi. Ce n'est pas juste.

— Non, — cria-t-il, — je ne te verrai pas non plus. Et tu es radieusement belle! Mais, moi, — ajouta-t-il tout bas, — j'ai quelques cheveux blancs, tu sais?

— O bien-aimé, — soupirai-je, — qu'as-tu fait de par le monde? Est-il si vaste qu'on le dit? Qu'y as-tu trouvé?

— Toi, — me répondit-il.

— Et moi aussi, — lui dis-je, — c'est toi que je vois depuis que je ne vois plus rien.

Et il commença :

— Écoute, ma bien-aimée. J'étais aussi aveugle que tu l'es à présent, et plongé dans une nuit sans étoiles. Je me laissais guider par le vent nocturne, le souffle de la nature qui ne sait où il va. J'étais léger comme un sylphe et ne t'avais point connue. Pourtant je crois à présent que je t'aimais déjà. Oui, je me demande si je ne t'ai pas toujours aimée.

— Alors, — interrogeai-je, — les chansons que tu chantais?... Tes gestes, tes mouvements, tes songes?

— C'était pour toi, sans doute, et c'était toi, mais pouvais-je le deviner?

— Et le rondo, tu sais?... Fa, fa, sol... C'était moi aussi? Je crois m'y reconnaître, en effet... O bien-aimé, avons-nous été sots!

Il m'interrompit :

— Nous avons trop de choses à nous raconter. Gardons-en pour plus tard. Ce voyage m'a fatigué et je suis comme tout étourdi. Laisse-moi dormir un peu auprès de toi.

— Dors, bien-aimé.

Il dormit et rêva un peu auprès de moi.

***

C'était le soir. Nous nous promenions dans les galeries du Muséum silencieux, comme dans les allées d'un jardin. Il me donnait le bras, mais c'était moi qui le guidais.

— Raconte-moi, — lui disais-je, — tout ce qui t'est arrivé. Les femmes t'ont-elles jeté des fleurs à la fin de tes concerts? Les princes t'ont-ils toujours bien accueilli? As-tu enlevé des religieuses? T'es-tu battu en duel?

— Rien de tout cela, — me répondit-il en souriant. — Ah! vous êtes restée une petite fille bien sentimentale. Mais, un jour, je suis arrivé près d'une capitale, dans un pays désert et caillouteux. Je logeais chez Maître Adam. Maître Adam était assis sur une haute chaise d'où son ventre pendait, débordant. Mais, tandis qu'il buvait, sa fille parut et se mit à danser la pavane et la romanesque. A chaque coup de talon, elle découvrait son sein. Maître Adam s'était arrêté de boire pour la considérer, les yeux pleins de larmes : c'était sa fille, mais elle dansait trop passionnément pour ne pas le quitter, un jour, et s'enfuir au bras d'un étranger.

— C'est toi, — demandai-je, — qui as enlevé la fille de Maître Adam?

— Non, mais devant le désir et la tristesse de ce vieux père ivrogne, j'ai pensé à toutes sortes de sentiments obscurs. Ton amour m'est apparu et le mien. J'ai revu tes bras et ton visage.

— Hélas!

— Ne dis pas : « Hélas! » Tu es plus belle que jamais.

Il y eut un silence, et, timidement :

— Anton, — demandai-je, — dis-moi, ne suis-je pas trop défigurée? Comment sont mes yeux?

— Ils sont l'image du repos, — me répondit-il. — Leurs paupières sont doucement baissées, leurs sourcils sont calmes.

Je respirai.

— J'avais si peur, — lui dis-je, — d'être comme ces aveugles qui sont effrayants à voir avec leurs yeux ouverts et tout blancs. Mais parle-moi encore de Maître Adam et de sa fille.

— Je te raconterai cela une autre fois : c'est une merveilleuse histoire. Tu te souviens comme nous aimions les histoires? J'en ai rencontré de bien plus belles là-bas, dans mes voyages.

— Est-ce vrai, Anton? Oh! raconte.

— Tu les connais : ce sont les tiennes. J'ai rencontré toutes

tes histoires. Je t'ai rencontrée toi-même, bien-aimée. J'ai vu se dérouler ton enfance dans ce Muséum où ce soir nous promenons nos pas, et j'ai vu naître un amour tendre et généreux, si naïf que je ne sais comment t'en remercier. J'ai compris que tu avais toujours cru ce que je te disais, que tu n'avais jamais hésité à le croire...

Je me mis à trembler et à pleurer. J'écoutais avidement les paroles qui résonnaient à mon oreille, cet accent profond et nouveau que j'avais si longtemps pressenti.

— Oui, — continuait la voix, — je n'avais jamais imaginé qu'un jour mes courses et mes fantaisies s'arrêteraient et que je deviendrais ce qu'on appelle un amoureux. Mais ce que je ne puis concevoir à présent, c'est ce que je pouvais bien être avant d'aimer. Je pense que je n'étais rien, mais que tu existais, toi. Et depuis, il y a toi encore, et, à côté de toi, moi qui t'aime.

— Faisons un échange, — dis-je en souriant, — tu me raconteras mes histoires et je te rendrai les tiennes. Ce que tu étais autrefois, c'est moi qui le sais.

Et je me mis à plaisanter, afin de cacher mon trouble et mon émotion. Il le sentit et me pressa dans ses bras.

— Chère femme adorée, — me dit-il, — c'est maintenant que nous commençons à vivre.

***

Ici s'arrête l'histoire de Diabelli, du moins la part de son histoire qui appartient à l'Histoire. Mais le reste est bien plus beau et vaudrait la peine d'être conté si cela n'était impossible.

Les révolutions, les parlements, la France et l'Angleterre, la nature naturante, l'impératif catégorique, le socialisme et les gazettes littéraires ne présentent, je le jure par tous les saints, aucune espèce d'intérêt. Mais certains hommes ont écrit quelques lignes de musique si simples qu'elles absorbent le monde. La pensée se resserre jusqu'au point d'éclater en sanglots. Il n'y a de vrai au monde que l'amour, il n'y a de vrai au monde que les larmes, l'amour et les larmes, les larmes et l'amour.

Au cimetière de Wæhring, on voit deux tombes voisines. Sur l'une est écrit le nom de Beethoven, sur l'autre : Franz Schubert.

Je devrais suspendre ma plume, mais le courage me manque. Ainsi au moment où s'achève un concert, les auditeurs demeurent encore assis, enveloppés d'un bourdonnement et d'une palpitation comme des ailes de mille chimères. Je voudrais prolonger ces pages, non point pour le lecteur que satisfait sans doute le sort d'Anton et de Lina, mais pour moi et pour le plaisir que j'aurais encore à divaguer, à évoquer des images, à parler de l'amour.

Je veux voir un petit garçon et une petite fille assis devant leur piano, et qui jouent à quatre mains les sonatines de mon Anton Diabelli. C'est avant le dîner, et à mesure qu'ils jouent, et que la sonatine s'achève, une ivresse les envahit parce que ce soir-là il y a beaucoup de grandes personnes à dîner ou parce que, demain, c'est jeudi et qu'ils auront un éternel après-midi dans le jardin. La dernière note résonne, vibre, dans tout le piano, dans toute l'âme, s'éteint à regret. Le petit garçon et la petite fille se regardent. Ils sont au fond du salon noir et les bougies clignotent sur les pages de l'album.

Plus tard, ils sont un jeune homme et une jeune fille assis encore côte à côte, devant une table cette fois, ou une fenêtre, ou n'importe quoi. Leurs têtes se penchent adorablement l'une vers l'autre. Et le salon noir s'obscurcit davantage autour d'eux, se confond avec les nuages et le néant de la vie.

Quoi encore?

Vienne est toujours à Vienne. L'ordonnateur des pompes funèbres, on l'a enterré à son tour. Le Muséum a brûlé. On en a reconstruit un neuf du côté du Volksgarten. Le vieil oncle est mort. Seuls, Anton et Lina vivent toujours. Je veux croire du moins qu'ils vivent toujours, malgré les combats et les peines de la vie réelle. Ce qu'on appelle la vie réelle est bien amer. C'est une chose absurde, un mensonge peut-être. Mais l'amour, l'amour...

JEAN CASSOU

PARMI LES LIVRES

Nous avons vu dans un autre article la place restreinte que tiennent entre les romans du jour ceux qui décrivent la société. Il y faut ajouter, il est vrai, les grands ensembles, comme le cycle des romans de Proust. Mais ces vastes constructions sont pour la plupart interrompues. Seul M. René Béhaine a donné, avec *l'Enchantement du Feu*, le cinquième volume de l'*Histoire d'une Société*. Le livre, où l'influence de Proust est sensible, est un moment du temps où Michel, aimant Catherine, est aimé d'elle, mais, n'ayant pas fait encore son service militaire, la famille de Catherine s'oppose au mariage. C'est assez dire que les événements sont minimes et que tout l'intérêt de l'ouvrage est dans le détail des sentiments et dans les tableaux. Michel publie *la Conquête de la vie* et suit des réunions anarchistes. Les parents de Catherine font un voyage à Paris. On fiance les jeunes gens. Les incertitudes, les jalousies, les variations quotidiennes sont notées avec beaucoup de finesse. En ce moment même, où j'ai le livre sous les yeux, avec ses coins cornés et ses marges rayées de traits, je suis arrêté à chaque moment par un passage, par une phrase, par un portrait. Ici l'auteur analyse lui-même son ouvrage : « Il avait commencé, sans plan, un roman de tendances vastes et confuses, où il aurait voulu grouper, autour du personnage d'un enfant, les critiques de l'éducation qui avait été la sienne, et du milieu provincial dans lequel il avait vécu. Cependant il ne voyait pas nettement où ce début le conduirait ». Ailleurs c'est le dessein du roman le plus tendre et le plus raffiné que M. Béhaine définit en décrivant une lettre de Michel : « Obstiné à vouloir fixer, dans les contours mobiles d'un sentiment

humain, cet amour perdu dont la vie terrestre se passe à cher cher le reflet, il n'avait rien trouvé de plus persuasif que de reprendre le récit de leur amour depuis le jour où ils s'étaient rencontrés, l'ajustant instant par instant dans la substance évanouie de leurs jours... » Mais cette évocation amène à son esprit non pas une, mais deux images : « Déchiré d'amour et de mépris, il pleurait, tendant les bras vers une forme lumineuse et presque immatérielle, à laquelle, la seconde d'après, se substituait une copie épaisse et alourdie : sans savoir sous laquelle de ces deux apparences se cachait la vérité difficile qu'il cherchait à saisir. »

Évidemment tout un groupe d'écrivains s'oriente vers cette recherche de la vie surprise, mouvante et mal démêlée, qu'ils essaient de faire passer dans leurs livres avec ses forces contraires, ses ralentis, ses remous, ses reflets et son incertitude. C'est un aspect de la réaction universelle contre le roman bien ajusté en apparence, mais avec des matériaux préparés et sans vie, contre le roman de menuisier.

***

Le roman historique existerait à peine, si l'on comptait les ouvrages. Mais ces ouvrages sont presque tous remarquables; bien mieux, ils sont si divers que le roman historique est comme ces genres produits par la nature où le nombre des individus n'est pas considérable, mais où les espèces pullulent. Je crois qu'en litérature ce polymorphisme, ce pouvoir de prendre des aspects divers, est le signe de la vitalité. De telle sorte qu'on peut, en bonne logique, prédire une vogue nouvelle des romans à images tirées du passé.

Quelle souplesse, malgré le bric-à-brac! Dans *l'Escapade*, M. de Régnier fait un portrait de femme : cette femme est violente, tenace, secrète, asservie par l'amour, hardiment portée par l'esprit d'aventure, et délivrée par le mépris. Dans *la Luxure de grenade*, M. Magre fait succéder à des chapitres de *Salammbô* des rêves philosophiques, des tableaux à la Bakst et une idée générale du monde. Dans *les Fleurs de Lys*, qui sont une réédition d'ouvrages de jeunesse, M. Paul Fort fait de l'histoire de France un tableau machiavélique, naïf, bon enfant, plein de malice, familier et peint en images.

Le Bois du Templier pendu, de M. Henri Béraud, est une synthèse vigoureuse et neuve, où le personnage véritable n'est ni un homme, ni une famille, mais un village, dont la tragique histoire dure cinq siècles. Pourquoi un roman ne dépasserait-il pas la vie humaine? A Sabolas en Dauphiné, dans les premières années du XIVe siècle, les paysans pendent un Templier. La clairière où il a été branché devient funeste, et son fantôme revient avant les catastrophes : mais l'unité répandue dans le livre par cette malédiction n'était pas nécessaire et les faits ne s'enchaînent que trop. Un demi-siècle plus tard, les Anglais arrivent dans le pays, et la peste arrive avec eux. Puis vient une jacquerie si durement réprimée que le chatelain lui-même, épouvanté de sa propre justice, tombe en une humeur noire. « Le pays sentait la mort, l'abandon la rancune... Sa misère écartait les plus humbles passants, même les colporteurs brabançons, même les religieux besaciers, même les soldats fuyards, qui voyagent par les nuits noires et pluvieuses ». Pendant un très long temps, il n'eut plus d'histoire. Mais au début du siècle suivant, le village tenace renaissait. A ce moment une caravane de bohémiens y apporta la lèpre, et pour la seconde fois, Sabolas fut rayé de l'histoire. Nul ne se fût souvenu de son passé, si un des habitants, Luc le Belleau, le petit-fils du paysan qui avait pendu le Templier, n'avait connu le miracle d'une extraordinaire longévité. Il vécut cent ans, ayant vu tour à tour la peste noire, le passage des Jacques et la rébellion, les Bohémiens, la lèpre, les Anglais, les loups.

A la Saint-Jacques 1455, un chétif cavalier vêtu de drap brun passa par Sabolas. C'était le dauphin Louis, qui, sur les plaintes des paysans contre les moines de Lieu-Dieu, fit dépêcher par l'officialité de Vienne un procureur fiscal. Les moines possédaient la forêt d'alentour et interdisaient aux paysans de défricher. Enfin un arrêt du Parlement de Grenoble, après un procès qui dura soixante et onze ans, donna raison aux paysans : ils allaient donc pouvoir labourer. « La terre! tenir la terre! Maintenant cela les rongeait tous. Chaque laboureur en rêvait la nuit, sur sa couffe de feuilles sèches. » Une récolte magnifique, celle de 1530, et déjà la prospérité renaissait, quand parut le plus cruel fléau qui

ait dévasté le pays : il portait un nom d'homme, François de Beaumont, baron des Adrets. A la fin de 1562, il passa, avec ses huguenots. Il ne resta rien de Sabolas. On enterra trente-huit suppliciés. Puis les garçons s'attelèrent aux timons et aux traits. « Tous étaient venus là, dans le champ dévasté, sans savoir quelle voix auguste et mystérieuse les appelait. De leurs épaules meurtries, de leurs mains de crucifiés, ils poussaient l'outil. Sous les chaumes calcinés, la terre végétale frémissait. Les premiers nuages de septembre apportaient l'eau des semailles. Restait-il seulement à Sabolas une poignée de semence? Tout abandonnait les hommes, sauf eux-mêmes. Et penchés, douloureux, meurtris, arrosant les sillons d'une sueur de sang, ils se remirent à labourer. »

Cette double épopée de la souffrance des hommes et de la conquête de la terre par le peuple, M. Béraud l'a poursuivie jusqu'à la Révolution. Il était difficile qu'elle ne prît pas sur la fin, quand arrive l'ère nouvelle, un petit air d'optimisme républicain. Ce qui importe ici, c'est seulement la vigueur avec laquelle le romancier a brossé ce grand tableau. Par goût, je le souhaiterais plus serré encore, moins style de mairie et moins sommaire. Mais je reconnais qu'il est très émouvant, et qu'il perdrait en effet immédiat ce qu'il gagnerait en détail et en caractère.

***

Malgré ces exemples, il reste évident que le roman de notre temps est un roman individuel, et souvent personnel. Les livres où l'auteur parle comme s'il était le personnage, ou le témoin, sont innombrables. Mais ici encore, sous une apparence uniforme, nous allons trouver beaucoup de variété.

La forme la plus étendue du roman individuel est la biographie. Elle est à la mode, et pour plusieurs raisons. Il existe dans notre esprit, sans que nous l'y reconnaissions, une tendance à remonter des effets aux causes, et à expliquer les faits par les précédents. C'est une survivance de la doctrine de Taine et de l'illusion positive. Les classiques n'ont pas connu cette erreur, et ils n'ont pas cru devoir nous retracer l'enfance d'Agamemnon, ou l'hérédité d'Oreste. Parfois une brève injure illumine l'histoire de toute une famille : Toi qui n'osas du père

éclairer le festin... La fille de Minos et de Pasiphaé... Mais à l'ordinaire le héros est accepté tel qu'il est. Nous avons changé tout cela; nous voulons des explications, de la logique, des systèmes liés, un air de science et de philosophie. Nous sommes redevenus des enfants.

Vous trouverez le type même du roman biographique dans un livre charmant de M. Émile Henriot, *l'Enfant perdu*. La vie de Martin Cramoysan y constitue un ensemble, et si homogène qu'il est indestructible. A la première page Cramoysan meurt, et Dieu, dans un vigoureux abrégé, résume sa vie incohérente. « Comme la plupart des hommes, tu as commis le mal sans méchanceté, et tu as fait le bien avec indifférence. » Cependant, n'ayant été ni orgueilleux, ni amer, ni heureux, Cramoysan a droit à une réparation. « Fais un vœu, dit le Seigneur. — Je voudrais recommencer ma vie en sachant tout ce que je sais, dit le mort. Je serais beaucoup plus malin et je ne ferais plus les mêmes bêtises. — Vous dites tous cela », répondit le Seigneur, et il ressuscita Martin Cramoysan.

Or celui-ci revécut exactement la même vie. De nouveau, il a un fils et le renie. De nouveau il s'éprend d'une jeune fille charmante, qui se trouve être une sotte acariâtre. De nouveau il est trompé par son meilleur ami et de nouveau il se venge en le contraignant au suicide. De nouveau il passe à côté de l'amour. De nouveau, la guerre ayant éclaté, il s'engage pour des raisons d'ailleurs contradictoires; de nouveau il se bat avec scepticisme, mais bravement, et en allant jusqu'au sacrifice volontaire. De nouveau il perd un bras. De nouveau il meurt, et pour sa confusion, car il a toujours pensé que le hasard déterminait la vie, il reconnaît que les mêmes causes, après trente ans, ont produit les mêmes effets. Il demande à recommencer encore une fois sa vie, ce qui serait de toute équité, car il a exactement les mêmes droits à cette faveur que trente ans plus tôt, et s'il est vrai que les mêmes causes produisent les mêmes effets, Dieu, dans sa souveraine sagesse, devrait obéir à cette règle aussi bien que Martin Cramoysan, de sorte que le livre de M. Henriot devrait à son tour recommencer indéfiniment, et n'avoir point de terme, comme ces fractions dont on ne voit point le bout. Toutefois M. Henriot a

reculé devant les conséquences de sa propre formule et plutôt que de dévider son roman pendant toute l'éternité, il a imaginé que Dieu, tempérant la justice par la prudence, refusait à Cramoysan une seconde résurrection, pour ne pas créer de précédent.

***

Je ne sais trop où classer *Elpénor*, de M. Jean Giraudoux, car c'est un livre qui participe de l'histoire, de la philosophie, de l'analyse, du conte, de la science des hommes et d'une autre chose encore.

Le début est délicieux. M. Giraudoux, qui excelle a étonner le lecteur par une formule ingénieuse, a emprunté celle-ci aux mathématiciens. Elle consiste, dans une description, à intercaler le terme *plus un* après chacun des autres termes. Toute la valeur de l'équation en est changée, et elle se complique à tel point que de mathématique elle devient poétique. Ce n'est rien, mais il fallait y penser et l'effet a une grâce spirituelle. « Les compagnons d'Ulysse... y découvrirent... tous les fruits, puis une baie acidulée, énorme, qui fondait délicieusement avec son noyau dans la bouche, et toutes les espèces de gibier, plus le lubard jaune et noir qu'ils découpaient en tranches transversales. En somme, le bonheur : c'est-à-dire tous vos vœux exaucés, plus celui qu'un dieu seul peut former pour vous ». — Et ils ont aussi tous les chagrins, plus un... Quel est celui-là? Devinez. C'est celui qu'on ignore. Les ombres des arbres ont toutes les formes, plus une. Quelle est celle-là? Celle qui se modèle sur le dormeur. Là-dessus, lecteur, vous pouvez rêver à loisir. Ajoutez plus un à toute chose, et tâchez de définir ce plus un; si vous avez tout l'esprit de M. Giraudoux, vous trouverez comme lui des au-delà du réel d'une charmante poésie. Car c'est le propre de ce gentil génie que ses plus fortes pensées deviennent indifféremment des cosmogonies ou des jeux de salon.

Les matelots d'Ulysse sont tristes parce qu'en face de cette île parfaite s'élève une seconde île exactement pareille, et se trouvant dans la première, c'est naturellement dans la seconde qu'ils veulent aller. Et il est vrai que toute chose se double ainsi d'une autre identique, qui est sa réalité spirituelle,

désirable et inviolable. Le fils de Laërte a bien reconnu la nature de la seconde île. « O Zeus, pense-t-il avec élégance, ne m'as-tu pas mené aux limites suprêmes et cette barre qui joue entre les deux îles n'est-elle pas le pli qui sépare notre monde du monde des Idées? M'as-tu donc jugé digne, le premier, de voir des mortels autre chose que leur corps et que leurs ombres? Cette île n'est-elle pas l'Idée de notre île?... Allons donc vers l'Ile véritable. Je sens que la ceinture de l'Univers s'agrafe par ces deux boutons étincelants ». Or cette seconde île est celle du Cyclope.

Là les choses ne se sont point passées tout à fait comme on vous l'a dit. Il est bien vrai qu'Ulysse a crevé l'œil du Cyclope, mais Neptune a presque aussitôt rendu la vue à son fils. C'est par un autre art que le roi d'Ithaque, cher à Pallas, s'est rendu maître de son adversaire. Il lui a enseigné la philosophie. L'infortuné géant a été transporté dans un univers de vérités épuisantes, de mensonges irréprochables, d'illusions logiques qui l'ont ahuri. On lui fait connaître l'art des vers. « Hélas! interrompt le Cyclope effaré. Quel est ce langage bizarre, élastique et trompeur, qui me donne l'impression de rouler sur la crête des vagues, puis d'enfoncer, et qui me chavire? »

Car le Cyclope est ignorant, naïf, rustique, mais non pas insensible. Il dit même, ce fabricant de fromages, des choses délicieuses. Comme on lui demande s'il a vu sourire une femme, il répond : « J'ai vu les cheveux frisés que Galatée coupe droits sur son front soulevés tout d'un coup par la brise. Son visage restait sévère, mais ainsi sourit par sa frange la mer cruelle. » — Le livre de M. Giraudoux est rempli de ces petits poèmes d'anthologie, haï-kaï, épigrammes, couplets. Et a aussi des transpositions, allusions, contes moraux. L'aventure des Sirènes est bien mélancolique. L'équipage, comme vous le savez, avait les oreilles cachetées, tandis qu'Ulysse était lié au mât. La première sirène enseigna à Ulysse que la terre était ronde et qu'en naviguant trente jours à l'ouest il découvrirait l'Amérique. Mais les matelots heurtaient en cadence l'éloge du Katoblepas, et Ulysse n'entendit pas ce que chantait la déesse. Pour ne pas décevoir ses hommes, il feint qu'elle lui a fait un compliment. Pareil-

lement la seconde sirène lui enseigne la gravitation universelle et la fabrication de la poudre; la troisième l'art de l'imprimerie. S'il n'eût tenu qu'à elles, Ulysse eût été Christophe Colomb, Schwartz, Newton et Gutenberg. Mais toutes leurs leçons furent couvertes par les refrains des matelots qui chantaient : « Saturne se nourrissait de bornes emmaillotés, mais il n'est pas même de bornes sur la route changeante des flots. » — Et l'on peut, si l'on veut, songer à l'aventure commune des artistes, qui reçoivent des dieux des secrets que les hommes les empêchent d'entendre, et qui, trompant à leur tour les hommes, leur donnent pour divins les petits traits dont ils remplacent l'inspiration méconnue. Mais songer à cela, c'est déjà alourdir le récit. Les idées, dans ce conte, ne sont que des frémissements du ciel bleu.

Et Elpénor, qui donne son nom à l'ouvrage? Elpénor est un matelot qui, à vrai dire, n'est pas, au cours du récit, très constant avec lui-même. Au début, on le voit partager l'illusion populaire : au delà du réel, le double que masque le réel. C'est ce qu'il explique dans un langage délié. « Toi-même, divin Ulysse, je te touche, j'embrasse tes genoux, mais laisse-moi supplier à travers toi le second Ulysse, dont toi-même, ô cruel, nous sépares! Que celui-là me pardonne d'avoir pour désir une sphynge à deux seins, puisque aussi bien j'ai deux yeux et deux oreilles. »

S'il a l'esprit aussi subtil, c'est que, de l'île de Circé, Elpénor a rapporté une drogue; quand il a fumé, il ignore si la tempête a secoué le bateau, et sur le pont souillé de sang, il remercie les dieux d'une journée si paisible. Mais dans le troisième récit, qui est la descente d'Ulysse aux Enfers, Elpénor prend tout à coup sa figure véritable, qui est celle du mauvais conseil, de la maladresse et de la mauvaise chance. Il est, entre toutes les formes que prend notre destinée, la forme ironique et importune. Ulysse qui s'en croyait délivré par la mort, le retrouve aux Enfers, plus encombrant que jamais, et de nouveau sur la terre, où Circé a obtenu qu'il fût rappelé à la vie. Et quand le héros aborde à l'île des Phéaciens, Elpénor est reçu à sa place par Nausicaa. Peut-être chaque mortel a-t-il un Elpénor, qui le masque, usurpe son destin en son lieu. Peut-être aussi, avec tout le talent du monde,

M. Giraudoux est-il trop intelligent. Comment ne pas regretter le roman qu'il eût fait, s'il eût traité ce thème en roman et non en apologue? Son esprit, qui est exquis, n'est-il pas las de porter des fruits au goût compliqué, dont la chair est malgré tout un peu filandreuse? Que n'est-il pommier, et ne porte-t-il des pommes, tout simplement!

***

La chercheuse d'amour, de M. Louis Artus, est la vie d'une courtisane de Venise, Esther Manas, née au Ghetto, fille d'une juive à demi mauresque et d'un matelot norvégien : dangereux mélange des sangs, où se forme le poison de l'infini. « Les yeux du matelot où une infortunée avait vécu son rêve, Esther les ouvrait, plus profonds que l'émeraude, pareils aux flots de la mer que l'irisation des icebergs illumine. Le mystère que la mer avait chéri aux regards du voyageur inconnu, se laisserait plus tard déchiffrer dans ceux de l'enfant : sa pureté de l'âme, l'envie de l'embarquement et de la poursuite qui avait porté jadis les Northmans aux rives de la Seine et jusqu'en Palestine, et l'ardeur! qui est le goût du feu, de sa chaleur et de sa brûlure. Selon les autres traits de son fin visage judéo-chrétien, Esther devait deviner, convoiter, découvrir et posséder ce qu'appellent d'idéal et d'amour les contemplateurs blonds. » Tel est du moins l'horoscope qu'une vieille femme tire à l'enfant.

Construisez sur ces données la vie d'une Madeleine, éternellement inquiète d'un secret appel. Après avoir été la maîtresse d'un chimiste de génie, elle devient la première comédienne de l'Italie, la meilleure chanteuse, la danseuse la plus belle. Mais son amant, le prince Cavalcanti, la presse de quitter le théâtre. « Je veux, dit-il, vous retirer aux songes cruels de la science, parce qu'ils sont vains, à la rue noire après les feux du théâtre ». Et il lui propose le bien, par la richesse et par la beauté. Elle s'arrache après quelque temps à cette vie patricienne, passe en Russie, où sous le nom de Manouchka elle en devient un des personnages de la Révolution, revient en France, et reconnaît enfin l'appel de la grâce. Nous assistons à sa pénitence au milieu des pauvres,

au sacrifice même de sa beauté, avec qui disparaît son prestige et son pouvoir, à sa retraite, aux calomnies, à l'injuste accusation, à l'injuste jugement. Elle meurt dans la prison de Rennes. Seul un humble prêtre a vu la vérité. « Tout, écrit-il, du passé de cette Juive que les tribunaux ont étalé, ses aventures, ses amants, ses basses origines, ses liaisons avec des hommes illustres, puissants ou riches, son séjour en Russie bolcheviste, sa conversion, tout s'éclaire à la lumière du Christ... Esther n'a jamais cessé de chercher Dieu... ».

Ainsi le roman est l'histoire d'une prédestinée. Jésus (c'est encore l'abbé Naudot qui parle) choisit ses élus où il veut. Il avait dès longtemps marqué cette non-baptisée. Il faut louer M. Artus de s'être aventuré dans les âpres régions où la Grâce entraîne les hommes. Elles sont périlleuses, même pour le romancier. Car il y faut rendre sensible l'épouvante d'une présence sublime, et ouvrir aux yeux du lecteur le gouffre que Pascal voyait à son côté. Cependant c'est encore un signe des temps que des romanciers prennent pour thèmes des sujets d'une haute spiritualité.

Ces romanciers ne sont pas nécessairement des chrétiens. M. Henry Marx, en composant *Sous un visage d'homme*, a écrit la confession d'un jeune juif éperdu. « Voilà toute mon enfance, ma jeunesse et ses ciels, et voilà mon secret, le grand secret qu'on avoue comme on meurt... Je veux vivre de mes prières d'athée et de mes émois de jeune juif perdu dans l'ombre triste des églises et de mon amour, à la passion altérée. Ce que je veux de moi? Vivre pour valoir ». Le professeur Laguet, qui l'écoute, répond pensivement : « Tu portes de la sainteté. » — De la sainteté, assurément. C'est l'orgueil qui est le danger.

HENRY BIDOU

TABLEAUX DE L'ÉTÉ

Le réveil dans la moustiquaire. — Pluie de mailles blanches du nimbe qui pend au plafond. Rideaux blancs, lames des persiennes devinées en lignes dorées, brisées par les plis de la toile... Tout ce qui est extérieur à la moustiquaire est un monde, lointain : l'univers, — les méchants et les pays enchantés. On aborde à une journée nouvelle comme à une île, dans les voiles d'un navire qui glisse sur une eau figée, — rose : le carrelage.

Tout est combiné dans les habitations méridionales pour procurer des sensations de fraîcheur. La chaleur est fraîche, dès le réveil. Une abeille, ou une guêpe, s'est glissée par le rideau de bois des persiennes. Comme elle est une guêpe méridionale, sa taille est le double de celles qu'on connaît. Elle fait un bruit d'aéroplane. Elle survole l'océan Indien, la mer rouge du carrelage. Elle vient effleurer les voiles de ce grand vaisseau pris par le calme plat, sur lequel j'ai momentanément terminé d'être mort dans le silence du sommeil et n'ai pas encore recommencé d'être mort, pour quatorze ou quinze heures, dans l'agitation des vivants.

Des senteurs de paradis de midinettes et de garçons coiffeurs montent des cultures de jasmin voisines, évoquant un éden où les chérubins portent la raie sur le côté et des plis au fer dans la matière cheveu. Le jasmin, c'est le pétrole et l'or de la Riviera. Un hectare cultivé de cette plante naine fait un immense parterre, qui s'épanouit avec septembre et représente, affirme-t-on, quarante ou cinquante mille francs de revenus. Aussi plante-t-on du jasmin dans les Alpes-Maritimes, comme des pommes de terre en Bretagne.

L'extrait retiré de la plante sert aux parfumeurs et aux fabricants d'explosifs... C'est un des symboles de ce temps. Une fleur qui embaume produit un extrait pour le mouchoir et une matière de dynamite... Pour l'instant, la fragrance exquise pénètre les mailles de la moustiquaire autour de laquelle rôde l'aéroplane guêpe.

La moustiquaire levée, c'est comme si le matin avait enlevé sa toilette. Toujours une petite déception. Mais petite. Voici, les persiennes entr'ouvertes, la grande clarté... Fermez, fermez!... Un seul rais de jour!... On croirait que la mer est montée sur la terrasse. La fente des persiennes est bleue, indigo, un indigo des mers tropicales. Prodiges. Cascade des volubilis violets et de ces hypomées de Naples dont le calice est géant, d'un mâle azur, éthiopien, fileté de mauve, versé sur le feuillage du mur. Midi passé, les calices se fermeront. Mais au premier matin, c'est comme si la grotte d'azur de Capri venait en surprise faire pergola devant les fenêtres...

Des voix, non loin. L'accent du midi est pour le plein air, comme le chant des oiseaux. Il assourdit en chambre. Dans l'ombre des murs et des stores, sur les seuils de briques lavées, il devient un accompagnement musical.

Et, tout de suite, la journée commence, dans une sorte de rayonnement égal, souverain, qui ne variera point, ne s'atténuera qu'avec la fin du jour et ne serait comparable, ailleurs, qu'à l'heure de midi. Ici, il est midi dès sept heures du matin.

Mais, vers neuf heures, avec le chant subit des cigales qui se taisaient, s'élève la brise de mer. On ne la décèle, tout d'abord, qu'à cette vibration qui monte des oliviers et des pins, cette stridente respiration, qui donne des poumons métalliques aux arbres. Puis, le faîte des feuillages découpé commence à se balancer insensiblement, d'abord tout en haut; puis, un peu plus bas — et la fraîcheur, enfin, nous environne, glisse, légère, impalpable et renouvelée. Cette apparition, à un instant précis, *minuté* comme au théâtre, a quelque apparence de surnaturel, de divin. Le miracle se reproduit chaque matin. Ponctuel, comme la cloche des angelus. Un voile d'air tombe des flancs bleus du ciel. La minute est attendue. Jamais elle ne déçoit...

***

Bains de soleil. — Il y a les *blancs* et les *noirs*. Il faut être de l'un ou de l'autre camp. Les blancs — et les blanches — sont en minorité. Ils sont regardés avec commisération, jugés inférieurs, misérables. D'où arrivent-ils donc? De quel glacier, de quelles cultures de fleurs de neige? Ils semblent un peu repoussants. Peut-on être blanc? Sur la plage, en costume de bain, quelle vilaine tache ils font! Aussi, la seule préoccupation des vivants n'est-elle que de se jeter sur le sable, à plat corps, pour s'efforcer de perdre, au plus vite, cette pâleur, cette chair de rose de Noël, ce ton de nacre lunaire. Ah! l'on comprend l'effet que peuvent produire les Européens auprès des peuplades du centre de l'Afrique! Quelle fadeur!

Il n'est de terrasse, de jardin, de langue de sable, de grève de galets où, matin et après-midi, jusqu'à l'instant où le soleil se dépouillera de ses rayons, quelque corps étendu ne se devine. C'est, avant le bain de mer, ou sans bain de mer, le bain de soleil, — l'héliothérapie. Chacun de son côté se cuit, se rissole la peau, se patine, se bronze.

Sur les plages, il faut bien conserver certain rudiment d'habit, caleçon ou peignoir. Mais ensuite, faire, chez soi, les *raccords*, patiner dans la chambre, devant la fenêtre ouverte, à l'abri des regards, sur le tapis, les parties pâles, en offrant aux rayons du soleil, la chair demeurée blême.

Les plus avertis s'enduisent le corps d'huile, s'en imprègnent l'épiderme, aussi profondément que possible, avant de s'allonger sous les rayons du soleil, la tête couverte d'un chapeau ou d'une serviette humide. Aussi voit-on des corps immobiles, ocrés, allongés, luisants, qui ne paraissent vivants ni morts, qui évoquent parfois, rarement, le musée et souvent la leçon d'anatomie.

Bien des gens en vacances, qui manquaient jusqu'alors d'occupation, en ont trouvé une. C'est une hantise, une idée fixe : ne pas garder un pli du corps qui ne soit égalisé, augmenter chaque jour, sur la chair, l'intensité de la sienne brûlée. Comme il se trouve quelqu'un plus hâlé que soi, le répit ne vient pas, l'émulation se poursuit... L'huile de coco, l'huile *de fleurs*, rendent les corps brillants et poreux aux rayons du

soleil. Ainsi vêtus d'huile, les gens oublient qu'ils sont nus. Des parlottes, des cercles, se forment, qui évoquent l'antiquité ou l'âge du renne... La Méditerranée est d'un bleu que Puvis de Chavannes a osé peut-être le premier dans ses fresques de Marseille. Les rayons du soleil tombent droits sur les crânes et sur les épaules ambrées.

Il me semble entendre les cris maternels d'autrefois, lorsque les enfants demeuraient un instant tête nue.

Aujourd'hui, les mères s'emportent après les enfants, qui osent, malgré leur défense, arborer un chapeau, car les mères se modernisent... Il est vrai qu'elles aussi ne portent plus de chapeau, et qu'elles se sont même fait couper les cheveux!

***

Bains de mer. — Les plages de Juan-les-Pins, à l'heure du bain, devant le Casino, le *Père Bottin*, *Bijou-Plage*. Le monde entier. Le monde entier dans une éprouvette de bactériologiste. Un de ces compacts mélanges humains où se trouvent rassemblés les échantillons d'individus les plus éloignés, dissemblables, opposés par les nationalités, le rang, le sang et qui, venus des points extrêmes de l'Univers, semblent avoir choisi l'emplacement en apparence le moins susceptible de les recevoir, la plage la plus étroite, la moins étendue de la Méditerranée, pour s'y rassembler, coude à coude, hanche à hanche, dans le costume le plus léger, le moins chaste, sur un sable que la mer semble s'efforcer de ne jamais recouvrir d'une seule vague, — dans la crainte de tout engloutir.

La plage étroite est couverte de parasols et de gens étendus. L'eau disparaît sous l'agglomération des têtes de nageurs ou de baigneurs timides, d'enfants qui s'essaient au water-polo. Puis des esquifs de toutes sortes, petits voiliers, canots à moteur, petits yachts blancs, qui arborent les pavillons américains et anglais, rangés flanc à flanc, eux aussi, ferment l'horizon, font de la baie de Juan une piscine, où l'ondulation même de la vague ne se produit plus...

Les cabines serrées sur plusieurs rangs avalent sans cesse les gens habillés pour les rendre nus. Ils parlent toutes les

langues d'Europe et beaucoup d'autres, qui servent depuis des millénaires sur le vieux monde, — à des poètes, pour s'efforcer d'exprimer de la Nature l'essence *Dieu* et à des *hommes* tout court pour prier devant des idoles et se haïr ou faire de hideux simulacres de s'aimer, — et dont jamais une syllabe ne nous deviendra compréhensible.

Un nouvel arrivant, naïf, croirait découvrir là une immense famille, devant ces êtres qui se roulent sur le sable maculé, se touchent des épaules et demeurent ennemis.

***

PRÉLUDE. — Soir orageux; les nuées se sont accumulées sur les sommets des Alpes qui entourent et dominent dans l'éloignement la baie des Anges. La nuit est noire, à l'horizon. Cependant, au-dessus de nous, dans l'air moite, traînent les noires écharpes pailletées des constellations. Sans répit, les nuages coiffant les monts s'éclairent de lueurs fugitives, blafardes, qui projettent, l'espace d'une seconde, des clartés de jour de marbre sur des vapeurs confuses. On croirait que des anges marconistes, assis devant des claviers, sont occupés à darder de brusques étincelles au sein des masses cotonneuses, qui gravitent sur les flancs invisibles des monts. On pense au Parnasse, au Sinaï et au Golgotha, avec ce sentiment du merveilleux et du tragique tel qu'il put être ressenti par l'homme, au début des âges — et tel que le civilisé, au cœur des cités, ne le connaît plus.

Les vagues retombent, en trois ondes fluides et lourdes, pareilles à du plomb fondu. Elles s'étalent sur la grève de galets que borde le trottoir de la Promenade des Anglais. Rumeur éternelle. Et nous longeons des autos arrêtées, nickelées, promptes, insensibles et fragiles, qu'un grain de sable peut immobiliser, comme l'homme dans les reins duquel il s'est insinué, et qui glisseront sur le sol mouillé avec la légèreté d'une bulle.

Immeubles démesurés, pieds quasi dans la mer, villas lilliputiennes. Incohérence, hideur. La Ville de Nice ressemble à ces souveraines, couvertes de splendeurs et d'ans, dont les couronnes vacillent sur le front et dont le manteau

trempe dans la fange. Elle n'a point le souci de sa royauté ancienne. Elle permet tout, laisse tout entreprendre. On la dépouille, on la souille, on l'enlaidit, il ne reste plus à la reconnaître que les navigateurs, dont les yeux suivent du large les courbes du Mont-Boron et les grandes lignes de sa banlieue, entre les bras rugueux des Alpes qui l'étreignent. Pas un pan de mur qui ne soit couvert d'affiches, pas un immeuble dont les côtés ne disparaissent sous une couche d'indigo ou de chrome, couverts de lettres démesurées vantant quelques liquides détestables ou quelques magasins dont la réputation pourrait se passer de cette abominable besogne d'enlaidissement pour enseigner aux étrangers le goût et le luxe de leurs comptoirs. Il n'est pas jusqu'aux chalets, aux « réserves », aux bars de toutes sortes, installés à ras de trottoir sur la rive, qui ne soient couverts de peinturlurages et d'enseignes...

Et naïvement, nous, qui venons du Nord, de *là-haut*, comme on dit à Nice, nous affirmons que la baie de Naples ne vaut point celle des Anges, nous apportons notre enthousiasme, notre fidélité, tandis que chaque jour ceux qui devraient garder, surveiller, défendre le site dont ils vivent, ne se complaisent que dans l'horreur, l'abomination et les pires vulgarités...

***

Isadora. — La nuit est sans lune; l'orage épaissit l'atmosphère sur les paliers en dents de scie des monts, mais, tant que persiste au ciel une étoile, il n'est, à certains yeux, de pays qui ne demeurent enchantés.

Quelques ballons rouges allumés au seuil d'un jardin, une affiche et le nom noir, dans la pénombre, d'*Isadora Duncan*. Un semblant de vestibule, entre des rideaux et, au delà d'une étoffe lourde, le *studio*, où nous retrouvons les molles draperies bleuâtres d'autrefois et quatre gradins couverts de coussins de velours, sur lesquels s'étendent, à leur gré, s'accroupissent ou s'asseoient les spectateurs. Une jarre de terre cuite est remplie de tubéreuses. Elles répandent dans l'air moite et orageux une saveur particulière, sucrée, entêtante, excessive,

et douce, pourtant. Ici ne pénètrent ni le reflet des éclairs sur les monts, ni le choc de la vague éternelle; à peine le déchirement atténué de l'air par les trompes d'autos... Les invités demeurent silencieux, les femmes en robes claires, étendues sur le velours pourpre et la toile bleue des divans étagés, les hommes en smoking ou en pantalon de flanelle blanche, les espadrilles se mêlant aux souliers vernis, ainsi qu'il convient aux soirs de la mer... Le sol de l'atelier est recouvert d'un tapis bleu. A gauche, de biais, le piano, entre les tubéreuses et des glaïeuls; à droite, une haute cheminée flanquée d'un paravent lourd d'étoffes jetées, derrière lequel, sur un fauteuil, entre une petite table et une malle ouverte, se dissimule Isadora.

Une lampe à l'ampoule bleue l'éclaire. La malle est pleine de voiles chiffonnés, d'écharpes emmêlées... Dans le silence et la lumière de clair de lune japonais, la femme invisible plonge les bras dans la malle ouverte, comme un rameur à l'ancre laisse traîner sa main dans l'eau. Elle s'enivre de son art et de recueillement, en devinant les spectateurs qui se tassent sur les larges gradins chargés de coussins.

Au piano, un prince géorgien ou de quelque nationalité indécise, qui n'a que sa chemise et sa culotte, attaque une étude de Chopin, le dos au public, qui suit, de ses coussins, le mouvement des mains noueuses et contractées sur le clavier. Un projecteur darde des feux laiteux et vitriolés sur le tapis.

La chaleur s'alourdit dans ce studio tendu de draperies et sans apparence de fenêtre. Le prince joue maintenant une *Étude* en mi mineur et, derrière le paravent, une ombre s'est dressée : Isadora, vêtue de ses voiles gris et d'un manteau opaque, de même nuance, et qu'une ganse retient aux poignets.

Nous avons connu la danseuse aux jambes légères, au col élancé, aux bras sveltes, qui évoquait le printemps courant sur la terre encore gelée, et la jeune fille grecque, qui s'en allait, au-devant de ses compagnes, porter des moissons de palmes à des guerriers revenant victorieux.

La femme qui s'avance a subi les étreintes douloureuses du malheur; des tragédies familiales l'ont jetée sur le sol; les jours se sont noués à ses membres comme à ceux du nageur les algues emmêlées. Elle apparaît lourde des chaînes que le

destin lui a jetées aux épaules et aux poignets... Mais elle ne veut pourtant pas ne plus rien être, dans cet éden de gloire où son talent l'avait placée. Elle rêve encore de luttes et de joies, et de montrer au monde des attitudes nouvelles, des expressions de la douleur qui puissent s'imprimer à jamais dans son esprit et y demeurer comme les grands souvenirs de quelques tragédiens.

Mais la voix, les accents, sont de précieux collaborateurs. Si la danse est un art complet en soi, la mimique l'est déjà moins. Les enchaînements d'attitudes et d'expressions, qui ne forment pas un scenario, qui ne tendent pas à une sorte de narration par gestes, qui ne sont que des esquisses, des croquis fugitifs, risquent de lasser. Vingt mouvements de bras, vingt regards à peu près identiques ne traduisent guère qu'un même sentiment. Lorsque lady Hamilton y excellait, au temps de Romney et de Marie-Caroline, elle avait pour elle d'avoir vingt ans et d'être la plus belle ou l'une des plus belles femmes de son temps. Les spectateurs regardaient se mouvoir le plus merveilleux animal humain qui fût, dans des attitudes toujours d'une grande noblesse et qui ne visaient qu'à la beauté pure.

Isadora ressemble par moments aux femmes de Picasso. Elle cherche à traduire ces mouvements de bouches ouvertes, ce rictus que les primitifs donnent aux héros des légendes, aux personnages de la Passion. Il y a tous les bons Samaritains, toutes les Véroniques, toutes les Maries-Madeleines passées, présentes et futures dans ses attitudes, toutes les Maternités aux abois, tous les deuils. Elle lève les bras, elle lève la tête, et c'est là toute la douleur du monde. Mais il est des images auxquelles est plus nécessaire qu'à d'autres l'opportunité. Des hommes et des femmes rassemblées, le soir, sur des coussins, après dîner et fumant, ne sont point dans l'état d'esprit qui permet d'absorber tant de tourment ni tant de larmes. Car Isadora pleure ses attitudes.

Sur la *Marche Funèbre* de la *Sonate en si bémol mineur*, elle trouve des accents muets et de grands mouvements qui restent dans la mémoire. Elle se drape dans un ample manteau de velours violet, derrière lequel il semble que le corps se soit immatérialisé. Elle s'agenouille, s'accroupit, s'étend sur le sol, à l'abri de ce manteau. Le bras levé tend l'étoffe. On hésite

à fixer l'emplacement de la tête. On la croit dressée et, tout à coup, lorsque le bras qui levait la draperie retombe, on l'aperçoit étendue, rigide, le menton levé, dans la position des morts sur les sarcophages. L'étoffe dessine sur les pieds rejoints cette sorte de pointe arrondie qui recouvre sans épaissir, juste ce qu'il faut. On se demande comment les plis massifs du velours ont pu retomber si expressément à la place voulue par la mime. C'est de ces tours de force réussis qui exciteront toujours l'enthousiasme des spectateurs. Mais on voudrait, ensuite, voir voler des papillons sur des roses, pendant que soufflerait un air qui ne serait point exhalé des sépulcres. Isadora nous donne des fragments de tombeaux, mais en levant la pierre un morceau de chair y demeure agglutiné. Il est de grandes beautés dans l'horrible; l'absence de toute crainte du ridicule donne des moments d'une vérité nue et saignante qui est celle à laquelle tant d'artistes ont tendu. Mais ce que la littérature, la poésie, la peinture, la statuaire, peuvent traduire, en lui conservant son mystère, — en ajoutant à son atmosphère un élément qui lui confère le sublime, — un art exclusivement plastique ne le possède point ou très peu. Il y faut les éclairages, l'accompagnement de la musique, le décor, l'isolement du sujet par la rampe...

Isadora rêve d'enseigner à danser aux enfants de la Côte d'Azur. Elle le dit, entre deux transfigurations, assise près de la malle dont les étoffes ont traversé les continents et les mers, à côté de la tablette sur laquelle est posée la lueur bleue... Elle le dit, de sa voix chantante, avec l'accent de toujours, cet air d'ingénuité que reprennent les yeux des artistes dans le tête-à-tête... en dépit des gloires, des deuils et du temps, car entre deux manifestations de ce qui est leur génie, ils nous émeuvent toujours lorsqu'on les surprend, par cette jeunesse qui leur est demeurée et qui éclot, solitaire, dans le silence précurseur de l'effort... Comme si le fluide qu'ils vont répandre avait besoin, pour s'écouler, que la source en soit redevenue chaque fois primitive...

***

En regardant la plage dominicale. — Pour l'œil d'un coloriste, pour un amateur de pittoresque, le tableau

est des plus amusants à regarder. Il papillote. Il est multicolore, il est plaisant. Il fut un temps où semblaient pareillement de mode le genre mondain, parisien, élégant et les scènes de la vie des miséreux et des ouvriers. Les peintres faisaient voisiner, sur des toiles de dimensions variées, des adaptations de la manière de M. Paul Bourget et de celle d'Émile Zola. On était socialiste ou salonnier. Les gens du monde offraient une sorte de faune qui plaisait à presque tous les clans. Même pour en médire. Les musées de province recevaient de l'État les toiles qui retraçaient des garden-parties, des five o'clock et des drames de l'existence des travailleurs.

Parmi les peintres dits *mondains*, certains fréquentaient des plages à la mode, naviguaient sur de gentilles barques vernies et peignaient des scènes gracieuses, destinées à faire envie aux petites modistes.

Ces toiles étaient exécutées à Paris, dans l'atelier, d'après des pochades rapportées de vacances.

Ces genres ont disparu. Je ne fréquente plus guère, avec l'assiduité de la vingtième année, ces grandes foires banales et mélancoliques des Salons, mais ce qui vise à l'exactitude, à la fraîcheur, ce qui s'efforce de rendre l'épiderme d'une femme ou d'un fruit, l'atmosphère des saisons, ennuie, même les visiteurs des après-midi dominicaux. Ils veulent rire, ils veulent hurler, ils ont besoin qu'on les secoue, qu'on les étripe. Il leur faut des excès qui les changent de ce qu'ils aiment tant à trouver dans les magazines. La photographie a obligé la peinture à se renouveler. Le tableau est une tache de couleur violente, une arabesque indisciplinée.

Lorsqu'on parcourt chaque semaine l'*Illustration* et, tous les mois, des revues d'art ou des périodiques français ou étrangers, qui donnent de la photographie tout ce qu'elle peut et même, parfois, tout ce qu'elle ne semblait pouvoir donner, on admire les artistes à forme originale dans leurs recherches vers des jeux de couleur, des harmonies qui se soient complètement évadées de formules, où la photographie, — cinéma, portraits ou journaux illustrés, — a exprimé ce que, jadis, le peintre était seul à traduire.

Une revue allemande, le *Querschnitt*, — qui n'a pas en

France d'équivalent, — semble avoir compris ce qui oblige l'art de la peinture à se séparer aujourd'hui de tout procédé mécanique. Elle se plaît à opposer sous les yeux de ses lecteurs, à tout propos, sur des sujets, en apparence les plus éloignés, ce qui sépare ou rapproche étrangement les choses ou les individus les plus éloignés. J'y voyais récemment deux photographies accolées, l'une d'un chef peau-rouge coiffé de ses plumes, l'autre du costumier d'avant-garde, M. Paul Poiret, en costume de voyage, et les proportions, les *volumes*, comme l'on dit, certains détails d'une dissemblance criante, paraissaient en quelque sorte si jumeaux qu'il devenait impossible, ensuite, de les séparer dans le souvenir. *Querschnitt* assemble pareillement des toiles de peintres anciens et de modernes qui offrent des contrastes et des similitudes analogues. Et les yeux, à la suite, ne voient plus dans les spectacles qui leur sont offerts que certains traits, certaines déformations qui n'eussent point frappé, jadis.

Il y a certaines beautés absolues, dans la laideur, qui se passent de canon. Elles jaillissent peut-être plus à l'esprit encore qu'aux regards. Sur une plage méridionale très fréquentée, un après-midi de dimanche, pendant lequel des gens dont le corps n'a point l'habitude d'être offert aux yeux, venus des environs, des arrière-magasins de Nice ou de Cannes ou de plus loin, s'offrent une journée de plein air, d'eau salée, de soleil, de sable, s'exhibent avec cette sorte d'impudeur que crée le prétexte du bain, est un spectacle qui présente dans ses promiscuités bien des sujets d'observation. Il y a là, tout au bord du flot, le plancher d'un café, sous une tente. Les tables sont envahies.

Au premier rang, une grosse femme à la chair flasque et blême, en costume de bain noir, fait du tricot à la laine, avec un crochet de bois, comme si elle se trouvait le soir sous la suspension. Elle plante par instants le crochet dans son chignon de cheveux gris, pour interpeller devant elle un homme fort et grand, du type gendarme, drapé dans un peignoir éponge et dont je vois les pieds nus immenses. Sur le sable, au soleil, presque à leurs pieds, un sexagénaire saxon ou hambourgeois, qui parle un mauvais espagnol et qui a de larges flancs, de lourdes mamelles féminines, ne porte qu'un caleçon.

Il a le crâne dénudé, tondu; le soleil l'a rosi, ainsi que la peau des épaules. Il prend une pose de Neptune sur une fresque de Tiepolo, guette les regards, quémande, avec insistance, de la prunelle, l'admiration pour cet étalage de viande, qui est comme ennuagé de roux par places, mais précédemment rasé... Il a l'air d'un ambassadeur de la Triperie, par Vanloo.

A dix mètres, une femme en costume de bain rouge collant. Elle est jeune, trente à trente-cinq; mais ses cuisses offrent une ampleur, une circonférence anormale, qui tend le bord du caleçon. Elle est occupée à mettre à l'eau un *canoë*, une de ces périssoires lilliputiennes, qui servent aux baigneurs pour donner à la natation des apparences de prouesses. Les cheveux noirs font des boucles sur le front têtu. La tête est petite, colorée aux pommettes, l'œil vif, la femme obstinée. Elle s'arc-boute, pour faire glisser sur le sable ce *canoë*, qu'il semble qu'un enfant de cinq ans saurait pousser à la vague. Les cuisses ne sont pas en proportion avec les reins. Elles sont monstrueuses et attirantes. La femme enjambe le rebord de l'embarcation qui n'est qu'à demi soulevée par la vague, elle s'y assied, avec des rapidités de mouvement de fourmi. On ne voit plus les grosses jambes. A l'aide du double petit aviron qu'elle plante dans le sable, elle s'efforce d'aller à la mer. En vain. Elle veut sortir de l'embarcation, mais un embryon de vague la fait osciller. Elle sort péniblement une jambe, puis l'autre, toujours pliée en deux, craignant de perdre l'équilibre, toute rouge, sur le lapis-lazuli de la mer... Elle nous sourit, enjouée, à tous, comme à d'autres fourmis... Elle ignore le sentiment du ridicule. Elle est bonne personne. Deux nageurs luisants d'eau, sortis à l'instant de la molle couche de lapis, viennent s'offrir à pousser l'embarcation à la mer. On accepte. On ne fait point de façon. On enjambe de nouveau le *canoë*. Les cuisses, leur chair marbrée, un instant, emplissent tout le paysage. J'aperçois, tout petit, un marin au col bleu, de l'autre côté, sur les marches du plongeoir... Et la multitude nue et vêtue, grouillante, sur le sable foulé, qui a des ondulations de peluche... La femme s'est assise dans le *canoë*, l'un des hommes luisants d'eau tire à la mer, l'autre y pousse. Voici le *canoë* flottant. La femme s'est emparée du double petit aviron. Elle le

manie avec sa décision et son activité de fourmi. Le *canoë* s'éloigne. On pense au poids des cuisses et que l'embarcation va chavirer. Non. Elle s'éloigne. Elle s'en va, — droit à la ligne d'horizon. Elle diminue... Les spectateurs se dispersent. Je n'ai pas vu revenir cette intrépide navigatrice, qui semblait une fille de Renoir et de Picasso et dont les deux cuisses pendant dix minutes ont fait disparaître derrière elles, le cirque de la plage et toute la mer...

***

Plongeurs. — A l'extrémité du cap d'Antibes, devant un pavillon construit pour le thé, un promontoire de roches étagé, où l'on a taillé une piscine à ciel ouvert; puis, sur différents degrés, des sortes de plates-formes qui servent de plongeoirs avec planches lisses pour tremplins. Il est plus de six heures du soir. Le crépuscule s'appesantit déjà, les nuances du ciel et de la mer se fondent dans une presque vapeur mauve, dans laquelle la chaîne de l'Estérel découpe en dents inégales sa muraille lilas. De longues traînées luisantes forment des sillages sur la soie de l'eau. Tout est pâle, insaisissable, fluide, doux à l'œil, nuancé comme la perle, céleste, anéanti davantage d'instant en instant, pour finir dans le long crépuscule.

Des Américains, des Américaines, quelques Anglais viennent prendre leur second ou leur avant-dernier bain de la journée, car ils se baigneront encore à onze heures du soir... Les voix ont cette netteté que donne l'écran de l'eau et la paix prochaine de la nuit. Les costumes de bain échancrés, qui parfois ne couvrent qu'une épaule ou les caleçons rayés qui laissent à nu le torse coloré par le soleil, font perdre à la scène ce qu'elle pourrait avoir de trop uniquement sportif et actuel. Les femmes portent des maillots. Elles plongent et vont gagner à la nage le radeau à une cinquantaine de mètres des rochers. On voit leur corps bleuir dans la transparence argentée de l'eau. Un acteur de cinéma américain fait des prouesses. Il plonge en faisant *le saut de l'ange*, lancé dans un grand bond montant vers le ciel et rejetant les bras en arrière, dans un mouvement qui a la grâce des ailes. Son chien, une

sorte de grand berger allemand, se jette à la mer après lui et le suit vers le radeau, mais le nageur, qui l'y a devancé, s'enfonce sous le plancher flottant et va s'embusquer de l'autre côté. Le chien arrive, flaire, aboie, plonge à son tour, vire autour du radeau...

De la côte, assis sur les rochers, les spectateurs en costume de bain applaudissent, lancent des appels gutturaux. Enfin, nageur et chien se retrouvent. C'est un numéro de cinéma, une étude préparatoire pour quelque film, qui deviendra sans doute dramatique, à Los Angeles. D'autres nageurs de grande envergure viennent faire des plongeons, de dos, précédés de culbutes et vont chercher au fond de la mer une ceinture intentionnellement perdue ou des sandales bleues. Une partie de ballon s'organise aux quatre coins du radeau assailli par les baigneurs. Chaque fois que le ballon tombe à l'eau, les joueurs s'y précipitent.

Au loin, l'Estérel s'embrume, comme derrière des gazes lentement superposées. Le tain de la mer s'opalise. Seule, devant Cannes, l'île Sainte-Marguerite demeure opaque, vert sombre. Le ciel et l'eau se confondent, puis l'eau paraît seule lumineuse. La clarté devient dense et s'y maintient, prisonnière. Les plongeurs attardés se découpent sur la nappe liquide, vus de haut, en ombres à la sépia. On n'entend parler qu'anglais, — avec l'accent américain. Un sous-secrétaire d'État de M. Churchill, qui se baigne sans quitter son monocle, se promène en peignoir et fait descendre quelques cocktails par un barman vêtu de blanc. Des demoiselles remontent les degrés taillés dans le roc. Elles ont les cheveux courts. Absence de poitrine, maillots d'homme, en deux pièces. Des jeunes gens les suivent, pareillement peu vêtus. Ailleurs, derrière Fréjus, le soleil s'en est allé rouler sa boule écarlate. Dans ce qui se dégage encore de clarté de l'eau dense, il est presque impossible de distinguer, avec leurs nuques rases, les femmes des garçons et les dames mûres d'avec les jeunes filles...

ALBERT FLAMENT

ÉCONOMIES ET RÉFORMES

Pendant que nous chassons, que nous voyageons, que nous nous distrayons, ou que nous nous reposons, nos ministres travaillent. Voilà un mérite qu'on ne saurait leur contester. Les vacances de M. Poincaré et de ses collaborateurs ont été laborieuses. Chaque semaine les conseils de cabinet ont succédé aux conseils des ministres, et nous avons eu à enregistrer d'importants décrets qui visent à une réforme administrative et judiciaire dans notre pays, voire à une réforme dans les mœurs.

Quand le cabinet d'union nationale est arrivé au pouvoir, tout le monde tombait à peu près d'accord en France pour proclamer qu'il y avait un certain nombre de vices, attachés à nos usages, à nos lois et à nos institutions et devenus si criants qu'il n'était pas difficile de reconnaître en eux les causes prochaines de nos malheurs, de nos ruines, et de toutes les difficultés avec lesquelles nous nous trouvions aux prises. Le gouvernement partageait cette manière de voir; il demanda aux Chambres la faculté de supprimer par décret les abus, et d'entamer des réformes susceptibles de réaliser des économies. Le Parlement déféra, comme on sait, au vœu du gouvernement et, dès qu'ils eurent les mains libres, nos dirigeants se mirent à la besogne...

Tout d'abord nous fûmes invités à une réforme individuelle. Il faut, nous dit-on, vous restreindre, consommer moins, vous garder de tout gaspillage, de toute prodigalité, et nous vîmes ces principes en quelque sorte concrétisés dans une toute mince ordonnance de police touchant la table et la composition de nos menus. Il fut interdit à tout hôtelier ou

restaurateur de servir plus de deux plats à chacun de nos repas.

Évidemment, dans l'esprit de nos dirigeants, une telle prescription devait avoir surtout une vertu symbolique, car, du moins dans les grandes villes, et surtout dans Paris, l'usage de ces repas plantureux et fastueux en honneur dans notre jeunesse a complètement disparu. Les menus magnifiques qui comportaient toutes sortes d'entrées de poissons et de volailles, des rôtis de plusieurs espèces de viandes, flanqués d'une infinité de condiments, ont cessé depuis longtemps d'être en honneur. Dans les restaurants en vogue vous voyez les habitués les plus élégants demander le plat du jour, suivi du plus modeste dessert et le maître d'hôtel le plus hautain accepter sans dédain une commande aussi frugale, tant cette réserve est passée dans les mœurs. La mode est d'être maigre, et les gens du monde ont sacrifié à la mode les plaisirs et le luxe de la table...

Voilà déjà bien des années d'ailleurs que, dans la meilleure société, on a pris l'habitude de se restreindre. Le capital perdu dans la guerre, les revenus diminués, les impôts terriblement augmentés ont contraint les Français accoutumés depuis bien des générations à vivre sans compter, à diminuer leur train de vie, et à se priver de toutes sortes de choses qui faisaient partie de ce que leurs pères appelaient le nécessaire. Il n'est pas inutile de noter pour l'histoire des mœurs que des personnages enclins à dépenser leur argent en superfluités et en plaisirs, s'ingénient maintenant à faire valoir utilement ce qui leur reste de ressources. On ne voit guère de prodigues en France que parmi ces hommes enrichis par le jeu, la Bourse et les spéculations. Le joueur ne connaît pas la valeur de l'argent. C'est de tous les temps!

Le malheur du nôtre c'est évidemment que le goût du jeu ait gagné toutes les classes de la société et aussi, qu'avec les hauts salaires, des habitudes de dépenses excessives se soient introduites dans le peuple. Voltaire, en faisant l'éloge du luxe, écrivait cependant : « Si le colon laboure avec un bel habit, avec du linge blanc, les cheveux frisés et poudrés, voilà certainement le plus grand luxe et le plus impertinent. » ... Nous ne voyons pas encore nos laboureurs aller aux champs

dans un pareil équipage, mais il est commun de rencontrer les ouvrières se rendant à l'usine, les cheveux ondulés, et la jambe prise en un bas de soie. Un mécanicien faisait dernièrement à un notaire de province cette observation qui l'enchantait : « Le gigot a changé de bouche! » Si bien que les édits somptuaires de notre préfet de police semblent dirigés surtout contre la sacro-sainte démocratie, contre les électeurs du Cartel, ce que le moraliste ne considère point sans ironie.

Nous n'aimons guère les lois somptuaires. Elles sont par leur nature une violation du droit de propriété. Et puis, sans manquer de logique dans sa conduite, un gouvernement peut-il à la fois entonner une hymne à la production et enrayer la consommation? L'élevage, la culture maraîchère ont pris en France un développement considérable, gage d'une richesse nouvelle. Ne décourage-t-on pas des producteurs en restreignant la consommation ou en interdisant l'exploitation? En pareille matière la mesure à trouver est délicate, il faut évidemment qu'un état appauvri ne dépense pas au delà de ses forces. Il est également certain que l'homme qui n'a point acquis de longue date l'habitude de l'aisance, qui n'est point installé depuis plusieurs générations dans la fortune, a une tendance à abuser de celle qu'il gagne. Renan avait noté avec beaucoup de finesse que « la grande amélioration qui s'est faite dans la situation de l'ouvrier est loin d'être favorable à son amélioration morale ». Son observation ne s'applique pas seulement au travailleur manuel, mais à tous les gens de basse condition brusquement enrichis et dont le « transfert de classes » s'est opéré trop rapidement. Ils sont beaucoup moins capables que les représentants des classes élevées ou éclairées de résister à la séduction des plaisirs faciles, qui ne sont sans inconvénient que quand on est blasé sur leur compte. Que des gouvernants prévoyants cherchent à porter remède à un pareil état de choses, rien de mieux.

Mais si nos ministres ont la noble ambition de réformer les mœurs même de la démocratie, en prennent-ils les moyens? Où sont les circulaires de M. Herriot, ministre de l'Instruction publique, invitant instituteurs et institutrices à prêcher d'exemple, et à donner à leurs élèves de telles leçons de choses qu'ils en retirent la conviction que le bonheur est de

demeurer à sa place par goût de l'honnête, par fierté républicaine et qu'un luxe de mauvais aloi, loin de rehausser la personne humaine, la déconsidère et la ridiculise?

M. Poincaré qui s'est identifié avec la tradition républicaine et qui en représente l'école dirigeante, dans ce qu'elle a de plus élevé et de plus strict, veut faire reposer son système de gouvernement sur l'idée abstraite du bien public. Une telle méthode suppose que tout est mis en œuvre dans le pays pour exalter les vertus civiques. Est-ce la marche que suivent en France ces instituteurs syndicalistes et internationalistes, dont l'enseignement faisait déjà le scandale d'un homme comme M. Lavisse? Notre actuel ministre de l'Instruction publique est-il prêt à faire le nécessaire pour réagir contre de pareilles tendances et pour apporter une collaboration vraiment efficace à l'œuvre du ministère d'Union nationale?

***

Si l'idée du bien public, considéré comme le ressort des démocraties, était aussi vivace qu'elle devrait l'être dans le cœur des Français, verrions-nous les intérêts particuliers se coaliser avec tant d'ardeur pour faire obstacle aux réformes judiciaires et administratives décrétées par le gouvernement?

La réforme judiciaire, c'est-à-dire la suppression d'un certain nombre de tribunaux de première instance, les gens de bon sens l'appelaient de leurs vœux. C'était un lieu commun de la conversation ou de la littérature des journaux de province que de plaisanter ces tribunaux sans plaideurs, ces prisons sans prisonniers, entretenus coûteusement dans le seul but de placer dans un chef-lieu d'arrondissement quelques grands électeurs décidés à assurer le triomphe des candidats du Parti. On citait telle petite ville, d'esprit conservateur, au milieu de laquelle on avait édifié une prison modèle où le nombre des gardiens dépassait de beaucoup celui des prisonniers : gardiens chargés moins de veiller sur les deux ou trois maladrins logés dans les cachots, que sur les intérêts du député cartelliste! M. Barthou a eu le courage de réagir contre un pareil abus. Nous avons vu paraître un matin, au *Journal Officiel*, un décret supprimant 228 tribunaux d'arron-

dissement et instituant pour chaque département un seul tribunal de première instance dont la compétence se substitue à celle de toutes les juridictions supprimées.

La grande majorité des Français s'est réjouie de voir le garde des Sceaux « manier la hache avec audace », et si quelques bons esprits regrettèrent que, dans cette grande entreprise, le gouvernement parût adopter une méthode de simplification géométrique trop éloignée de la complexité des intérêts régionaux, ils n'en approuvèrent pas moins nos ministres d'entrer courageusement dans une pareille voie. Mais les politiciens de sous-préfectures commençaient à élever leurs clameurs, auxquelles se mêlèrent les hauts-cris du personnel des tribunaux sacrifiés : greffiers, avoués, huissiers et gens d'affaires de toutes sortes.

Le mécontentement des officiers ministériels frappés par le décret se conçoit. Aucune indemnité ne leur est attribuée. On leur donne, à leur choix, le droit d'exercer soit dans leur résidence actuelle, soit auprès du tribunal départemental. Dans l'un et l'autre cas ils se sentent lésés assez gravement. Évidemment c'est à la Chancellerie d'examiner leurs doléances et d'apporter au décret les améliorations ou les rectifications d'ordre pratique imposées par les faits eux-mêmes. Peut-être trouverait-on précisément dans une organisation régionale de la justice conçue non seulement d'après les survivances et la tradition du vieil esprit provincial, mais encore selon une physique politique, une économie géographique déterminée par la carte des chemins de fer, des fleuves et des canaux, un moyen de résoudre équitablement ces difficultés.

Mais la plus grande faute que pourrait commettre le gouvernement, serait de céder sur le principe et d'incliner l'intérêt général devant les intérêts particuliers, comme la plus détestable erreur à laquelle pourraient se laisser entraîner les citoyens frappés dans leurs convenances ou leurs gains serait d'opposer leur égoïsme à la notion de salut public et de rallier les forces révolutionnaires...

***

Autant que la réforme judiciaire instituée par M. Barthou, le décret qui supprima 106 sous-préfectures mit en émoi

le monde des politiciens. A l'heure actuelle les sous-préfets ne sont plus guère que des agents électoraux. Considérés au point de vue purement administratif ce sont en quelque sorte des « organes témoins »; témoins de cette grande administration de l'Empire organisée dans un temps où les chemins de fer étaient inconnus, les déplacements difficiles, longs et coûteux, à un moment où un gouvernement tout neuf avait besoin d'agents de propagande. Les sous-préfectures sont des cadres périmés. C'est l'avis de tous les gens qui raisonnent; et il n'y a guère pour les défendre que les parlementaires habitués à trouver dans le sous-préfet un agent, payé par l'État, et cependant docile à leurs ordres. L'existence des sous-préfets intéressant directement la politique électorale, leur suppression est vivement ressentie par tout le petit monde du Café du Commerce, où se nouent les intrigues électorales, monde peu nombreux, mais actif et habile à liguer les mécontents ou à fomenter les résistances. M. Sarraut le sait bien. Aussi s'est-il montré plus timide et plus réservé encore que son collègue de la justice.

On lui a reproché de s'être laissé guider dans sa réforme par une sorte d'opportunisme électoral, et de paraître avoir obéi avant tout, dans ses choix, aux intérêts du parti radical-socialiste. Le bulletin de la Fédération Républicaine a même été jusqu'à imprimer que les circonscriptions nouvelles avaient été établies de façon à assurer des succès cartellistes! Peut-être, si le ministre de l'Intérieur avait affiché une évidente préoccupation de décentraliser notre administration et de la soumettre directement au rythme de la vie naturelle et traditionnelle de la France, eût-il plus facilement échappé à ces critiques! Mais alors c'est au cadre départemental lui-même qu'il eût fallu s'attaquer! C'eût été audacieux! Mais ce coup d'audace eût peut-être trouvé chez les radicaux eux-mêmes une approbation inattendue. La campagne de certains d'entre eux en faveur de la *Région* permet tout au moins de le supposer. Taine appelait la division de la France en départements « un attentat contre l'âme de la patrie ». Les économistes de l'école la plus récente la condamnent non moins sévèrement en se plaçant au point de vue de l'organisation du travail et de l'exploitation de nos richesses naturelles.

***

C'est dans le programme de réformes des Travaux Publics, adopté par M. Tardieu, et dans celui des Postes et Télégraphes, arrêté par M. Bokanowski, que se fait le mieux sentir cette tendance nouvelle. M. Tardieu a proposé au Conseil des ministres des mesures qui paraissent devoir simplifier et décentraliser utilement les services dont il a la haute direction. M. Bokanowski a fait adopter par ses collègues du Cabinet les principes d'une réforme comportant la suppression des directions départementales des Postes et Télégraphes et l'organisation de 17 directions régionales.

La grande objection qui a été élevée contre toutes ces réformes, dont il est essentiel de se rappeler qu'elles sont entreprises dans le but de réaliser d'importantes économies, c'est qu'elles « ne paient point » ou qu'elles ne « paient qu'insuffisamment ». La preuve en est, disent les adversaires de la politique de M. Poincaré, qu'on ne nous parle que d'emprunts après que le gouvernement en a si vivement condamné le principe...

Des interpellations sont déposées, qui permettront sans doute au Président du Conseil de démontrer dès la rentrée des Chambres le bénéfice réel des mesures qu'il a réalisées ou de celles qu'il projette. Mais l'opinion publique, dans ce qu'elle a de plus éclairé, ne se lasse pas de demander à nos dirigeants une série de réformes qu'on imagine plus susceptibles encore d'alléger les charges de l'État et de lui apporter des ressources importantes.

On ne peut prendre une idée plus juste de l'état de l'opinion publique qu'en considérant les vœux émis par les Chambres de Commerce, les syndicats agricoles, les grandes associations industrielles. Au début du mois de septembre une des Chambres de Commerce les plus importantes de France, celle de Lille, a émis un vœu appuyé sur des considérations nombreuses et importantes, dans lequel elle insiste auprès du gouvernement pour qu'*il entre résolument dans la voie des économies massives, par l'amodiation des monopoles et notamment du monopole des tabacs, par l'abandon du privilège des bouilleurs de cru, par la fermeture des arsenaux inutiles, l'affermage des chemins*

de fer et en général par la vente de ses biens improductifs et la suppression d'administrations superflues.

Bien d'autres Chambres de Commerce avaient précédé celle de Lille dans l'expression de ses vœux! D'autres l'ont suivie. Le premier groupement économique régional qui réunit toutes les Chambres de Commerce du Nord de la France, s'est exprimé ces jours-ci avec plus d'énergie et de précision encore :

Considérant que le rétablissement financier de la France ne peut être obtenu que par l'économie et le travail; que ce but ne peut être atteint que par l'exclusion de toute politique et ne doit être envisagé qu'au point de vue économique;

Qu'il est plus que temps d'arrêter l'augmentation du coût de la vie, qui amènerait une nouvelle et désastreuse inflation et accentuerait le cercle vicieux des augmentations successives, si aggravé depuis deux ans;

Qu'il ne suffit pas de s'attaquer aux effets de la crise par un excès d'impôts, par des restrictions forcées et des réglementations excessives souvent inefficaces, mais qu'il faut remédier aux causes par la suppression des dépenses et l'augmentation de la production;

Heureux de voir le gouvernement s'engager dans la voie des réformes administratives, le premier groupement économique régional lui demande avec insistance :

D'entrer résolument dans la voie des économies massives par l'*amodiation des monopoles* et notamment des monopoles des tabacs, des poudres, des allumettes, par l'affermage des chemins de fer de l'État; par la fermeture des établissements coûteux et inutiles, et par l'aliénation des biens improductifs appartenant à l'État, aux départements et aux communes; et l'abolition du privilège des bouilleurs de cru et la suppression des fonds communs;

De seconder les initiatives et de favoriser la natalité en poussant à l'épargne, notamment par des mesures protectrices de la propriété et de l'héritage, et *par un meilleur aménagement de l'impôt qui doit être réel et non personnel*;

Et surtout de stimuler la production *par la souple application des dérogations légales de la durée du travail prévues en cas de nécessité d'ordre national*, et par la liberté laissée aux ouvriers d'effectuer des heures supplémentaires.

Si nous rapportons intégralement ici ce texte important, après avoir essayé d'analyser les réformes entreprises par le Cabinet d'Union nationale, c'est que ce document nous semble extrêmement significatif de ce que pense et désire la majorité de ces Français appliqués à travailler et à produire et dont l'activité fait la force et la richesse de la nation. Ils ne se

montrent nullement hostiles à la réforme administrative. Ils l'approuvent, ils se déclarent « heureux de voir le gouvernement s'engager dans cette voie ». Mais elle ne leur suffit pas, parce qu'elle ne suffit pas à combler le déficit du trésor; ils demandent autre chose de plus solide et de plus important à leurs yeux, et cet « autre chose » c'est ce que la *Revue de Paris*, il y a plusieurs années, avait indiqué comme la réforme la plus féconde et la plus urgente : *l'utilisation rationnelle des monopoles, l'aliénation des biens improductifs de l'État, la réforme de l'impôt, et l'application des dérogations légales à la loi de huit heures*, formules que la Chambre de Commerce d'Épinal, présidée par M. Perrigot, avait la première adoptée et dont elle avait fait l'objet d'un vœu qui avait été très commenté par la presse.

M. Poincaré, si l'on examine les actes de son gouvernement, semble préoccupé de conformer sa conduite politique à la maxime platonicienne souvent rappelée par Cicéron, dont on sait que notre Président est demeuré le familier : « N'entreprends jamais dans l'État plus que tu ne peux persuader. »

Mais que peut-on persuader à un peuple inquiet? En tout temps les nations les plus jalouses de leur liberté, et la nôtre en particulier, ont dépendu, dans l'esprit qui les anime et jusque dans leur ressort intérieur, des gouvernements qui les régissent et des hommes qui sont à leur tête. Il semble bien que rarement la France se soit montrée aussi disposée qu'à l'heure actuelle à recevoir une heureuse impulsion des dirigeants auxquels elle a accordé sa confiance.

IGNOTUS

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Autour de Danton, par **Albert Mathiez** (Payot).

La récente inauguration du monument de Danton à Arcis-sur-Aube donne toute son actualité à ce recueil d'études que vient de publier M. Albert Mathiez. Il est inutile de dire que les orateurs qui prirent la parole au cours de cette cérémonie n'avaient point été puiser dans le livre la matière de leurs discours, car leurs panégyriques du grand démocrate, du grand révolutionnaire, se seraient alors changés en un réquisitoire singulièrement grave, et il aurait fallu voiler de nouveau la statue que l'on venait de découvrir. Les recherches poursuivies depuis de longues années, obstinément, par M. Mathiez sur Danton, sa fortune, ses dépenses secrètes, ses contacts avec les financiers, les fournisseurs, la Cour, l'émigration, ont fait s'évanouir la légende qui auréolait le tribun. « Jouisseur insatiable, révolutionnaire d'industrie », dit M. Mathiez, il offre à Pitt, à la veille de Valmy, une colonie française pour négocier sa neutralité; plus tard, il essaie de lui « soutirer » deux millions pour sauver Louis XVI. « Chassé du gouvernement pour sa diplomatie secrète, pour ses intrigues royalistes et fédéralistes, pour ses liaisons suspectes avec les pires hommes d'affaires », il devient le chef occulte d'une opposition redoutable, et prépare la paix et le retour de la monarchie. Même après Thermidor, on ne le réhabilite pas, et la réprobation pèse sur lui jusque vers 1875. — Ces pages sont consacrées surtout à l'entourage de Danton : et l'on ne peut qu'admirer le souci constant d'entrer dans la complexité des intérêts particuliers, de démêler « les raisons vraies des actes des premiers rôles », et de faire de l'histoire sans recourir seulement aux débats parlementaires et aux actes officiels. On verra défiler là Basire, Fabre d'Églantine, Westermann, Guzman, « apparentés à Danton par leur genre de vie comme par leurs attaches personnelles »; puis le duc de Chartres; puis des banquiers et des fournisseurs en rapports d'affaires avec Danton et son groupe, les frères Simon, Choiseau, Perregaux. Le livre se termine par deux courts chapitres sur la famille et la descendance de Danton.

A travers la République, par **Louis Andrieux** (Payot).

M. Louis Andrieux, que ses quatre-vingt-six ans ont fait le doyen d'âge de la Chambre et qui justifie toujours sa réputation de parlementaire homme d'esprit, a pensé que le temps était venu d'écrire ses Mémoires. Mais il a condensé une vie aussi longue en un seul volume, et si sa causerie légère et pétillante ne déçoit pas l'attente du lecteur, celui-ci doit regretter qu'en collaborant à une « collection de témoignages pour servir à l'histoire de notre temps », M. Andrieux ait cru devoir être aussi bref, lui qui a connu les apparences et les dessous de cinquante ans de République, et surtout aussi discret. Deux épisodes de sa vie sont particulièrement développés : sa participation à la répression de l'insurrection communaliste de Lyon en 1870-71, et son passage à la Préfecture de police, de 1879 à 1881, qui lui valut tant d'impopularité. Mais ces deux chapitres — le dernier surtout — ne contiennent que peu de détails historiquement nouveaux; leur intérêt est surtout psychologique; ils montrent comment, au début de la Troisième République, un grand magistrat — républicain d'étiquette — entendait ses fonctions. Les morceaux essentiels sont précédés et suivis de petits chapitres, anecdotes et portraits, souvent fort amusants, comme le récit de l'initiation de l'auteur aux rites maçonniques, dans la *Loge du Parfait silence* de Lyon. Le livre se termine vers 1885.

Vingt ans d'Action Française et autres Souvenirs,
par **Louis Dimier** (Nouvelle Librairie Nationale).

Comme M. Léon Daudet, M. Louis Dimier écrit ses Souvenirs. Mais malgré la similitude des opinions politiques, quelle différence de ton et de talent! Autant Léon Daudet sait être lumineux, joyeux, puissant, d'une richesse perpétuelle, inépuisable, de mots et d'images, autant M. Dimier est froid, terne, triste. Léon Daudet domine le sujet qu'il a choisi, l'époque qu'il évoque, ce sont pour lui des prétextes à brasser les trésors de sa culture littéraire et médicale, de son expérience humaine, à tenir plus longtemps le lecteur sous son charme. M. Dimier raconte pas à pas, par le menu, ce qu'il a vu et entendu; on retrouve là la conscience de l'universitaire, de l'ancien professeur; — mais par cette conscience même et par son détail le récit vaut beaucoup plus, historiquement, que les prudents bavardages de M. Louis Andrieux, et peut-être même que les Souvenirs de Daudet. Ce volume va de 1899, date de la fondation de l'Action Française, — à 1920, date de la rupture de M. Dimier

avec ce groupement, et ses 350 pages retracent minutieusement l'évolution de l'opposition d'extrême-droite, de l'affaire Dreyfus aux premières années de l'après-guerre. La brouille avec Charles Maurras qui a provoqué la rupture de M. Dimier avec l'Action Française, l'amertume que cette séparation lui a laissée lui ont ôté cette censure intérieure que l'esprit de clan impose à tous les « partisans ». Il parle donc, abondamment, des points sensibles, de ceux qu'un apologiste tait. Et pour le lecteur sans passion, cela ajoute à l'attrait du livre. On trouvera des pages même sur la crise moderniste, sur les rapports des autorités ecclésiastiques et de certains chefs royalistes, sur l'action politique du parti et sur la façon dont le duc d'Orléans donnait aux différents groupements des directives, sur l'union sacrée pendant la guerre, et sur les déceptions de certains militants devant l'ajournement du « coup de force ». La vie quotidienne de la Ligue d'Action française, puis du journal, dont M. Dimier fut administrateur, sont bien décrits, par une accumulation de notations et de souvenirs précis. Puis, entre les chapitres politiques, des intermèdes, comme un voyage à Londres où l'on retrouve le fin critique d'art, — comme un réquisitoire, bien inattendu, mais d'une âpre et poignante violence, contre le régime des *bat' d'Af'!* — La lecture de cet ouvrage s'impose à quiconque veut connaître sous tous ses aspects la politique intérieure de notre pays.

J. POIRIER

***

Mont-Cinère, par **Julien Green** (Plon).

Quelque part en Amérique, dans une propriété isolée, *Mont-Cinère*, vivent Mrs. Fletcher, sa mère Mrs. Eliot, sa fille Emily. Mrs. Fletcher est une avare de grande classe. Depuis que son mari est mort, elle n'a eu qu'une préoccupation : ne jamais toucher un sou du compte qu'elle a en banque, afin de laisser les intérêts s'accumuler. Pour y parvenir, elle a soumis tous les siens à un régime de misère. Après avoir renvoyé tous les domestiques, hors une vieille négresse, vendu une bonne partie des bibelots, qui garnissaient la maison, elle ne songe plus qu'à rationner la nourriture et à empêcher que l'on fasse du feu dans les cheminées. Mrs. Eliot ne tient point ce régime pour agréable, mais elle est en mauvaise situation pour lutter : vieille, impotente, elle garde le lit depuis de nombreuses années : dans cette immobilité, une vive aversion contre sa fille s'est développée en elle; ne va-t-elle pas jusqu'à redouter que Mrs. Fletcher ne la fasse empoisonner par mesure d'économie? Emily, qui a seize

ans, lorsque nous pénétrons à Mont-Cinère, est une jeune fille laide, délicate et nerveuse. Dès le début elle nous apparaît comme supportant avec impatience la tyrannie maternelle. Petit à petit ce sentiment se transforme en haine frénétique. C'est à nous montrer cette progression dans l'hostilité que Julien Green consacre la plus importante partie de son livre. Il n'est guère de semaine où Mrs. Fletcher n'informe sa fille qu'elle a décidé quelque restriction nouvelle. Emily proteste vainement et décoche contre sa mère des traits terribles, puis, chaque fois vaincue, elle court se réfugier chez sa grand'mère et lui livre le compte rendu de la scène. Les privations subies, d'ailleurs Emily saurait encore les supporter, mais ce qui la bouleverse, c'est que sa mère la menace constamment de vendre *Mont-Cinère*. Or cette propriété doit revenir à Emily, qui a, elle aussi, la fureur maladive de posséder et frémit de rage à l'idée de se voir spoliée. Si mère et fille se heurtent, en somme c'est surtout parce qu'elles se ressemblent... En écoutant les doléances de sa petite-fille, Mrs. Eliot s'indigne, maudit Mrs. Fletcher et évoque le temps proche où celle-ci la fera empoisonner, tandis qu'Emily sera jetée à la rue. De cette chambre de malade la défiance et la haine retombent et ruissellent dans toute la maison, où M. Julien Green est parvenu à créer une atmosphère de « nerfs » à laquelle il est impossible, je crois, de demeurer indifférent. Chaque mot échangé dans Mont-Cinère charge les trois femmes qui y vivent d'une parcelle d'impatience et de haine supplémentaire. Il n'est plus un mot qui ne porte, n'atteigne chacune d'elles au plus vif de sa sensibilité et ne menace de provoquer un orage. Entre toutes les belles qualités dont M. Green témoigne dans ce livre — son premier livre — j'avoue que celle-là me touche le plus : il sait capter ces courants invisibles qui relient les êtres les uns aux autres, ces communications silencieuses qui, par delà les paroles, donnent aux dialogues leur valeur véritable. En cela excellait un Henry Bataille, auquel J. Green m'a fait songer. On se souvient peut-être des deuxième et troisième actes de l'*Enchantement* où quelques femmes nerveuses parvenaient à rendre la maison si « électrique » que l'homme qui y vivait seul avec elles poussait de grands cris de joie en voyant arriver enfin un de ses amis : « Un homme, répétait-il. Enfin un homme ! » Nous sommes tentés de pousser le même cri lorsque le pasteur du village pénètre pour la première fois à Mont-Cinère. Un souffle de raison va-t-il apaiser cette hallucinante maison? Il n'en sera rien. M. Green nous a donné le classique « faux espoir ». Entre Emily et sa mère, le combat redouble au contraire d'âpreté. La mort de Mrs. Eliot n'apporte point de trêve. Dans l'espoir de réaliser quelques béné-

fices, Mrs. Fletcher prend à Mont-Cinère une pensionnaire. Emily, qui vit dans la fièvre, devient à moitié folle en voyant une étrangère s'installer dans sa maison. Il faut en finir, il faut qu'elle entre en possession du domaine paternel et, pour y parvenir, cette gamine de seize ans, court passer la nuit chez un valet de ferme — le seul homme qui vive à proximité de Mont-Cinère. On est bien obligé de la marier au rustre, au bras de qui elle rentre en maîtresse dans la maison. Quelques jours plus tard, la pensionnaire est chassée et Mrs. Fletcher, pour qui la vie devient intolérable, doit partir à son tour. Mais voici un autre danger. Le mari rustaud n'est pas l'obéissant serviteur qu'Emily avait espéré. Il proclame ses droits : c'est lui le véritable maître, le propriétaire. Emily ne doit plus être que la servante. Comprenant la faute commise, la jeune fille (elle mérite toujours ce nom, le mariage n'ayant été qu'une comédie) a une crise de désespoir; plutôt que d'abdiquer ses droits sur Mont-Cinère, elle met le feu à la maison et trouve la mort dans l'incendie.

Cette dernière partie est moins satisfaisante. Emily y est devenue une véritable frénétique, ce qui s'explique sans doute par le dur régime auquel elle a été soumise, mais atténue quelque peu l'intérêt que nous lui portons : si les scènes dramatiques de la fin sont vraisemblables, elles sont aussi un peu faciles. Qu'importe? M. Julien Green a donné dans Mont-Cinère de magnifiques preuves de son talent. C'est un grand romancier qui vient de se manifester.

Nombres, par **Gilbert Mauge** (Émile-Paul).

On retrouve dans ces poèmes de Gilbert Mauge cet inquiet désir — déjà noté dans *Fonction de X* — de découvrir la règle et les nombres qui régissent le monde, une sorte de néo-classicisme, qui aspire à discipliner nature et passions.

> ... Car mon cœur a voulu, mon cœur mathématique,
> Que l'univers vivant fût au nombre identique
> Et qu'en lui s'effaçât tout le désir humain...

Il y a dans cet esprit inquiet une sorte de passion de connaître l'absolu « *de retenir un peu d'universel* » qui lui fait repousser les mille invitations au plaisir « de l'azur, du pré, de l'eau... », et assez de scepticisme, cependant, pour mettre en doute la sagesse de cette attitude même.

> Ah! lourds livres humains, méditation dure,
> Triste pensée humaine, êtes-vous ce qui dure?

C'est la tentation du sage et l'éternel débat spirituel qui trouvent leur expression dans ces poèmes frémissants. *Chevaux d'argile*

jaune, Miniature persane, etc... sont de précieuses méditations sur des objets d'art. Par la précision du détail et je ne sais quel mouvement héroïque, elles rappellent les *Trophées* de Heredia... Séduisante virtuosité d'un artiste qu'attirent tour à tour le monde sensible et la pensée métaphysique. Gilbert Mauge a sa place parmi les meilleurs, les plus originaux de nos poètes contemporains.

Georgia, par **Philippe Soupault** *(Les Cahiers libres).*

M. Philippe Soupault, dans ce recueil de vers, s'est imposé à peu près ce mot d'ordre « Pas d'analyse. » Pour libérer son âme, il a fait appel à la musique, la musique des mots. Point de vers régulièrement construits dans *Georgia,* mais un rythme libre qui se moule sur les mouvements mêmes du cœur.

Voyez le premier recueil du poème « *Je ne dors pas Georgia — Je lance des flèches dans la nuit Georgia* » : c'est une sorte d'appel désespéré, le cri de l'amant qui ne peut se libérer de la pensée de l'aimée. Tout le ramène à Georgia, ce nom domine l'univers. Ne cherchez pas *comment* l'homme souffre : il n'y a que désordre en son esprit. Ce que Soupault a voulu recréer en nous — ce qu'il a recréé — c'est l'obsession.

Et ne tentez pas davantage de construire les images de *Guirlande*: « *Mercredi comme un bateau — et toi Samedi comme un drapeau.* » Il n'y a là que l'incertaine complainte d'une semaine enfantine. Mais avec quelle face ces accents frais et monotones évoquent le souvenirs des grandes joies ensoleillées, de la paix douce de la prime jeunesse! C'est peut-être cette « tonalité » enfantine — on n'ose pas dire « ces souvenirs », ce serait presque trop net pour des poèmes tout en lignes fuyantes et indécises — qui prédomine dans Georgia, je veux dire une curiosité tendre pour un incompréhensible et affectueux univers au-dessus duquel passe un chant caressant. Au fait il est peut-être imprudent de soumettre à l'analyse ces charmants poèmes qui sont un révolte contre elle. Ce sont des mélodies jaillies d'un instant affectif, *des moments musicaux.*

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

BANQUE DES PAYS DE L'EUROPE CENTRALE

SOCIÉTÉ ANONYME FRANÇAISE

Capital social : 100.000.000 de francs

Siège social : 12, Rue de Castiglione - PARIS

SIÈGE A VIENNE

et Succursales à : Graz, Innsbrück, Linz, Salzburg, Baden (près Vienne), St.-Polten

Principales Banques affiliées et Correspondants en Europe Centrale

EN TCHÉCO-SLOVAQUIE
BANQUE POUR LE COMMERCE et L'INDUSTRIE
Siège social : PRAGUE

EN ROUMANIE
BANQUE DE CRÉDIT ROUMAIN
Siège social : BUCAREST

EN POLOGNE
BANQUE GÉNÉRALE DE CRÉDIT
Siège social : LEMBERG

EN HONGRIE
BANQUE HONGROISE D'ESCOMPTE et de CHANGE
à BUDAPEST

EN SERBIE-CROATIE-SLOVÉNIE
BANQUE CROATE D'ESCOMPTE
à ZAGREB (Agram)

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Crédit **Lyonnais** met à la disposition du public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs**, papiers, **Bijoux, Argenterie, Dentelles**, objets d'Art, etc.

Les Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du Crédit Lyonnais; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale**, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le Coffre-fort qu'il a loué.

Le Crédit **Lyonnais** accepte aussi en garde Coffrets, **Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser : **SIÈGE CENTRAL**, boul. des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

De Grenoble à Vichy
en autocar

La Route automobile des Alpes est reliée à celles de l'Auvergne par les autocars P.-L.-M. qui circulent, chaque jour et dans les deux sens, entre Grenoble et Vichy.

Le parcours, des plus intéressants, se fait par Villard-de-Lans, Pont-en-Royans, Valence, le Col des Fans, Saint-Agrève, Yssingeaux, Le Puy, où l'on couche dans les deux sens, La Chaise-Dieu, Olliergues, Pont de Dore et Thiers. Prix : **210** fr.

Les voitures, qui réalisent les meilleures conditions de confort, partent, chaque jour, de Grenoble (place Grenette) et de Vichy (Parc).

ÉMISSION

PAR LA CAISSE AUTONOME

DE GESTION DES BONS DE LA DÉFENSE NATIONALE D'EXPLOITATION INDUSTRIELLE DES TABACS ET D'AMORTISSEMENT DE LA DETTE PUBLIQUE

D'OBLIGATIONS

RÉSERVÉES

AUX PORTEURS DE BONS DE LA DÉFENSE NATIONALE

CARACTÉRISTIQUES

MONTANT. — Obligations d'un *capital nominal de* 500 *francs.*

PRIX D'ÉMISSION ET DATE DE JOUISSANCE. — *Emises au pair* avec jouissance du 1er octobre 1926.

INTÉRÊT. — Intérêt payable par coupons semestriels les 1er avril et 1er octobre et comprenant :

1° *Un intérêt fixe de* 6 *p.* 100, soit 30 francs chaque année par obligation de 500 francs;

2° *Un revenu variable* proportionnel au montant des ventes de tabacs avec minimum annuel de 5 francs p obligation de 500 francs;

C'est-à-dire revenu minimum annuel de 35 *francs par obligation de* 500 *francs, soit* 7 *p.* 100.

REMBOURSEMENT. — *Remboursables en* 40 *ans par tirages au sort* le 16 février et le 16 août de chaque ann

PRIX DE REMBOURSEMENT. — Le prix de remboursement sera :

1° Le capital nominal de 500 francs;

2° Une prime proportionnelle au montant des ventes de tabacs ave minimum de 100 francs par obligati

C'est-à-dire prix minimum de remboursement : 600 *francs.*

FORME. — Titres *au porteur* ou *nominatif.*

EXEMPTION D'IMPÔTS. — Obligations *exemptes* :

De l'impôt sur le revenu des valeurs mobilières;
Des droits de timbre;
Des droits de transmission.

COUPURES. — 500 francs, 1,000 francs, 5,000 francs, 10,000 francs, et 50,000 francs de capital.

COTATION. — Ces obligations seront *admises à la cote officielle de la Bourse de Paris.*

SOUSCRIPTION

MODE DE SOUSCRIPTION. — Les obligations sont remises exclusivement *en échange de Bons de la Défense natio*

Les souscripteurs qui n'ont pas de Bons peuvent s'en faire délivrer dans les conditions habituelles et les écha ensuite.

Les Bons sont repris pour leur valeur au moment de la souscription, c'est-à-dire pour leur montant nominal dim des intérêts restant à courir jusqu'à l'échéance; si la valeur des Bons est inférieure à un multiple de 500 francs le c plément doit être versé en espèces.

DATE DE L'ÉMISSION. — *L'émission sera ouverte le 7 octobre* 1926. Elle sera close dès que le produit présumé de l'opération atteindra 3 milliards et *au plus tard le 15 octobre* 1926.

LIEUX DE SOUSCRIPTION. — *On souscrit partout* :

Caisse des Dépôts et Consignations (3, quai d'Orsay); Caisse Centrale du Trésor (Pavillon de Flore); Recette Centrale des Finances de la Seine; Trésoreries générales et recettes des Finances; Perceptions et recettes municipales; Recettes de l'Enregistrement, des Douanes et des Contributions indirectes; Recettes des Postes et Télégraphes; Banque de France et succursales; Crédit Foncier de France; Banques, établissements de crédit; Caisses de crédit agricole; Agents de change et notaires.

AVANTAGES SPÉCIAUX

Ces obligations offrent à leurs souscripteurs de multiples avantages en ce qui concerne tant le revenu que le capital.

1° REVENU. — Chaque obligation bénéficie, en plus d'un intérêt fixe de 30 francs, d'un revenu variable de 50 centimes par an et par obligation pour chaque excédent annuel de 100 millions du montant des ventes de tabacs sur un produit fixe de 2 milliards.

Les prévisions établies pour l'année 1927 font ressortir une somme de 3,500 millions comme représentant le montant des ventes de tabacs. Sur cette base, les souscripteurs toucheraient par obligation de 500 francs : 30 francs + 0,50 × 15 = 37,50, soit 7,5 p. 100.

En cas d'augmentation du produit des ventes de tabacs, résultant soit de la hausse des prix, soit du développement de l'exploitation, soit de ces deux causes, le revenu variable se trouverait accru; le revenu annuel total serait ainsi de :

30 francs + 0,50 × 20 = 40 francs, soit 8 p. 100 pour un produit de 4 milliards de ventes de tabacs;
30 francs + 0,50 × 25 = 42,5 francs, soit 8,5 p. 100 pour un produit de 4 milliards 1/2 de ventes de tabacs;
30 francs + 0,50 × 30 = 45 francs, soit 9 p. 100 pour un produit de 5 milliards de ventes de tabacs.

Au contraire, en cas de baisse du produit des ventes de tabacs, baisse qui ne pourrait être la conséquence que d'une revalorisation très accentuée de la monnaie nationale, les porteurs sont assurés de toucher au moins : 30 francs d'intérêt fixe + revenu variable minimum de 5 francs = 35 francs.

Les obligations nouvelles jouissent donc d'un intérêt variable avec minimum de 7 p. 100, intérêt sensiblement supérieur à celui des bons de la Défense nationale, et qui est acquis pour toute la durée des titres, alors que celui des bons de la Défense nationale est susceptible d'être réduit si le montant des bons en circulation vient à atteindre la limite assignée par la loi.

2° CAPITAL. — Le prix de remboursement des obligations est fixé au capital nominal de 500 francs augmenté d'une prime égale à 5 francs par obligation pour chaque excédent de 100 millions sur un produit fixe de 2 milliards du montant des sommes encaissées, pendant l'année précédente, au titre de la vente des tabacs. Il ressort ainsi à :

500 francs + 5 × 20 = 600 francs pour un produit de 4 milliards de ventes de tabacs;
500 francs + 5 × 25 = 625 francs pour un produit de 4 1/2 milliards de ventes de tabacs;
500 francs + 5 × 30 = 650 francs pour un produit de 5 milliards de ventes de tabacs.

Par contre, en cas de baisse du produit des ventes, la prime ne pouvant être inférieure à 100 francs, le prix de remboursement sera toujours au moins égal à : 500 francs de capital nominal + 100 francs de prime variable minimum = 600 francs.

Le souscripteur est donc assuré, quoi qu'il arrive, d'accroître son capital et d'en disposer à nouveau en moins de quarante ans; au contraire, les bons de la Défense nationale ne seront jamais remboursés qu'à leur valeur nominale.

Enfin, les obligations nouvelles seront cotées en Bourse et les porteurs désireux de rentrer en possession de leur capital avant la sortie de leurs titres aux tirages pourront négocier facilement leurs obligations. En effet, les tirages semestriels exerceront une influence heureuse sur les cours et, d'autre part, la Caisse autonome, dotée de ressources propres, pourra procéder pendant chaque semestre à des rachats en Bourse pour un montant égal aux trois quarts de la valeur des titres à rembourser à l'expiration de ce semestre, le dernier quart devant obligatoirement être amorti par tirage au sort.

3° AUTONOMIE DE LA CAISSE DE GESTION. — Ces obligations jouissent d'une garantie spéciale par le fait que leur service est assuré par une *Caisse autonome dotée de ressources propres*. La loi du 7 août 1926 qui a créé cette Caisse lui a affecté principalement les revenus suivants, jusqu'à l'amortissement complet des Bons de la Défense nationale et des titres créés par elle :

Produit net des recettes des tabacs;
Produit de la taxe complémentaire et exceptionnelle sur la première mutation;
Produit des droits de succession;
Contributions volontaires.

Les Chambres, réunies à Versailles en Assemblée nationale, le 10 août 1926, ont conféré solennellement le caractère constitutionnel à l'autonomie et à la dotation de cette Caisse. Elles ont décidé, en outre, que le produit des ressources ci-dessus énumérées au cours du premier exercice à venir constituerait la dotation annuelle minimum de la Caisse d'amortissement et qu'en cas de diminution ultérieure de ses ressources, un crédit au moins égal à cette insuffisance lui serait versé par le budget de l'État. Le produit net des recettes des tabacs étant évalué pour l'année 1927 (premier exercice) à 2,600 millions, le rendement de la taxe sur la première mutation à 800 millions et celui des droits de succession à 700 millions, la Caisse autonome recevra donc chaque année un minimum de ressources lui permettant d'effectuer le service des bons de la Défense nationale et celui des titres émis par elle.

Sans doute, une partie de la taxe sur la première mutation et des droits de succession pourra être acquittée au moyen de valeurs de l'État destinées à être annulées; mais la fraction versée en numéraire restera la plus importante, le Conseil d'administration de la Caisse autonome ayant prié le Gouvernement de demander aux Chambres le vote d'une loi limitant le pourcentage des payements à effectuer en titres.

La loi du 7 août 1926 a chargé la Caisse autonome de gestion des Bons de la Défense nationale d'exploiter, jusqu'à l'amortissement complet des Bons de la Défense nationale et des obligations que la Caisse aura émises, le monopole de l'achat, de la fabrication et de la vente des tabacs. Ce monopole va donc être géré par un organisme nouveau qui aura la liberté, sous réserve d'approbation par décret, de fixer lui-même les prix de vente des tabacs en tenant compte de la variation des indices des prix. La souplesse qui résultera de l'autonomie de la Caisse lui permettra d'améliorer l'exploitation industrielle des tabacs et d'en accroître le rendement.

Les titres de la présente émission ont ainsi le caractère de valeurs d'une entreprise industrielle de premier ordre, avec revenu et remboursement de capital assurés à un montant minimum, ce revenu et ce capital pouvant progresser avec le chiffre d'affaires de l'entreprise.

JACQUES PÉRICARD

J'AI HUIT ENFANTS

13 ans, 7 ans, 6 ans, 5 ans, 4 ans, 3 ans, 2 ans, 6 mois

PAPAS! MAMANS! Ce roman d'un papa est votre roman...

1 volume : 9 franc

ÉDITIONS BAUDINIÈRE, 23, Rue du Caire - PARIS

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

Amélioration des Relations de

PARIS avec BOURGES, LIMOGES et MONTLUÇON

Rétablissement du train express 57 (toutes classes) sur Limoges et extension de sa période de circulation

Le train 57 sera mis en marche **tous les jours** entr Paris-Quai d'Orsay et Limoges, du 1er Juillet au 4 Septembr inclus, les samedis et veilles de fête, du 11 Septembre a 2 Octobre inclus, les 30 Octobre, 24 et 31 Décembre, ain que les samedis veilles de Pâques et de Pentecôte.

Paris-Quai d'Orsay. . .	*départ*	13 h. 00
Vierzon.	*arrivée*	15 h. 57
Limoges	—	19 h. 24

Principales correspondances assurées :

à Vierzon, sur Tours, Romorantin par Villefranche-sur-Che Bourges, Montluçon, Cosne, Saincaize et Argent, ainsi que po toutes les gares comprises entre Vierzon et Limoges;

à Châteauroux, sur Montluçon et Tours;

à Argenton, sur La Châtre;

à Saint-Sulpice-Laurière, sur Busseau-sur-Creuse et Le Dor

sorte de grand berger allemand, se jette à la mer après lui et le suit vers le radeau, mais le nageur, qui l'y a devancé, s'enfonce sous le plancher flottant et va s'embusquer de l'autre côté. Le chien arrive, flaire, aboie, plonge à son tour, vire autour du radeau...

De la côte, assis sur les rochers, les spectateurs en costume de bain applaudissent, lancent des appels gutturaux. Enfin, nageur et chien se retrouvent. C'est un numéro de cinéma, une étude préparatoire pour quelque film, qui deviendra sans doute dramatique, à Los Angeles. D'autres nageurs de grande envergure viennent faire des plongeons, de dos, précédés de culbutes et vont chercher au fond de la mer une ceinture intentionnellement perdue ou des sandales bleues. Une partie de ballon s'organise aux quatre coins du radeau assailli par les baigneurs. Chaque fois que le ballon tombe à l'eau, les joueurs s'y précipitent.

Au loin, l'Estérel s'embrume, comme derrière des gazes lentement superposées. Le tain de la mer s'opalise. Seule, devant Cannes, l'île Sainte-Marguerite demeure opaque, vert sombre. Le ciel et l'eau se confondent, puis l'eau paraît seule lumineuse. La clarté devient dense et s'y maintient, prisonnière. Les plongeurs attardés se découpent sur la nappe liquide, vus de haut, en ombres à la sépia. On n'entend parler qu'anglais, — avec l'accent américain. Un sous-secrétaire d'État de M. Churchill, qui se baigne sans quitter son monocle, se promène en peignoir et fait descendre quelques cocktails par un barman vêtu de blanc. Des demoiselles remontent les degrés taillés dans le roc. Elles ont les cheveux courts. Absence de poitrine, maillots d'homme, en deux pièces. Des jeunes gens les suivent, pareillement peu vêtus. Ailleurs, derrière Fréjus, le soleil s'en est allé rouler sa boule écarlate. Dans ce qui se dégage encore de clarté de l'eau dense, il est presque impossible de distinguer, avec leurs nuques rases, les femmes des garçons et les dames mûres d'avec les jeunes filles...

ALBERT FLAMENT

ÉCONOMIES ET RÉFORMES

Pendant que nous chassons, que nous voyageons, que nous nous distrayons, ou que nous nous reposons, nos ministres travaillent. Voilà un mérite qu'on ne saurait leur contester. Les vacances de M. Poincaré et de ses collaborateurs ont été laborieuses. Chaque semaine les conseils de cabinet ont succédé aux conseils des ministres, et nous avons eu à enregistrer d'importants décrets qui visent à une réforme administrative et judiciaire dans notre pays, voire à une réforme dans les mœurs.

Quand le cabinet d'union nationale est arrivé au pouvoir, tout le monde tombait à peu près d'accord en France pour proclamer qu'il y avait un certain nombre de vices, attachés à nos usages, à nos lois et à nos institutions et devenus si criants qu'il n'était pas difficile de reconnaître en eux les causes prochaines de nos malheurs, de nos ruines, et de toutes les difficultés avec lesquelles nous nous trouvions aux prises. Le gouvernement partageait cette manière de voir; il demanda aux Chambres la faculté de supprimer par décret les abus, et d'entamer des réformes susceptibles de réaliser des économies. Le Parlement déféra, comme on sait, au vœu du gouvernement et, dès qu'ils eurent les mains libres, nos dirigeants se mirent à la besogne...

Tout d'abord nous fûmes invités à une réforme individuelle. Il faut, nous dit-on, vous restreindre, consommer moins, vous garder de tout gaspillage, de toute prodigalité, et nous vîmes ces principes en quelque sorte concrétisés dans une toute mince ordonnance de police touchant la table et la composition de nos menus. Il fut interdit à tout hôtelier ou

restaurateur de servir plus de deux plats à chacun de nos repas.

Évidemment, dans l'esprit de nos dirigeants, une telle prescription devait avoir surtout une vertu symbolique, car, du moins dans les grandes villes, et surtout dans Paris, l'usage de ces repas plantureux et fastueux en honneur dans notre jeunesse a complètement disparu. Les menus magnifiques qui comportaient toutes sortes d'entrées de poissons et de volailles, des rôtis de plusieurs espèces de viandes, flanqués d'une infinité de condiments, ont cessé depuis longtemps d'être en honneur. Dans les restaurants en vogue vous voyez les habitués les plus élégants demander le plat du jour, suivi du plus modeste dessert et le maître d'hôtel le plus hautain accepter sans dédain une commande aussi frugale, tant cette réserve est passée dans les mœurs. La mode est d'être maigre, et les gens du monde ont sacrifié à la mode les plaisirs et le luxe de la table...

Voilà déjà bien des années d'ailleurs que, dans la meilleure société, on a pris l'habitude de se restreindre. Le capital perdu dans la guerre, les revenus diminués, les impôts terriblement augmentés ont contraint les Français accoutumés depuis bien des générations à vivre sans compter, à diminuer leur train de vie, et à se priver de toutes sortes de choses qui faisaient partie de ce que leurs pères appelaient le nécessaire. Il n'est pas inutile de noter pour l'histoire des mœurs que des personnages enclins à dépenser leur argent en superfluités et en plaisirs, s'ingénient maintenant à faire valoir utilement ce qui leur reste de ressources. On ne voit guère de prodigues en France que parmi ces hommes enrichis par le jeu, la Bourse et les spéculations. Le joueur ne connaît pas la valeur de l'argent. C'est de tous les temps!

Le malheur du nôtre c'est évidemment que le goût du jeu ait gagné toutes les classes de la société et aussi, qu'avec les hauts salaires, des habitudes de dépenses excessives se soient introduites dans le peuple. Voltaire, en faisant l'éloge du luxe, écrivait cependant : « Si le colon laboure avec un bel habit, avec du linge blanc, les cheveux frisés et poudrés, voilà certainement le plus grand luxe et le plus impertinent. » ... Nous ne voyons pas encore nos laboureurs aller aux champs

dans un pareil équipage, mais il est commun de rencontrer les ouvrières se rendant à l'usine, les cheveux ondulés, et la jambe prise en un bas de soie. Un mécanicien faisait dernièrement à un notaire de province cette observation qui l'enchantait : « Le gigot a changé de bouche! » Si bien que les édits somptuaires de notre préfet de police semblent dirigés surtout contre la sacro-sainte démocratie, contre les électeurs du Cartel, ce que le moraliste ne considère point sans ironie.

Nous n'aimons guère les lois somptuaires. Elles sont par leur nature une violation du droit de propriété. Et puis, sans manquer de logique dans sa conduite, un gouvernement peut-il à la fois entonner une hymne à la production et enrayer la consommation? L'élevage, la culture maraîchère ont pris en France un développement considérable, gage d'une richesse nouvelle. Ne décourage-t-on pas des producteurs en restreignant la consommation ou en interdisant l'exploitation? En pareille matière la mesure à trouver est délicate, il faut évidemment qu'un état appauvri ne dépense pas au delà de ses forces. Il est également certain que l'homme qui n'a point acquis de longue date l'habitude de l'aisance, qui n'est point installé depuis plusieurs générations dans la fortune, a une tendance à abuser de celle qu'il gagne. Renan avait noté avec beaucoup de finesse que « la grande amélioration qui s'est faite dans la situation de l'ouvrier est loin d'être favorable à son amélioration morale ». Son observation ne s'applique pas seulement au travailleur manuel, mais à tous les gens de basse condition brusquement enrichis et dont le « transfert de classes » s'est opéré trop rapidement. Ils sont beaucoup moins capables que les représentants des classes élevées ou éclairées de résister à la séduction des plaisirs faciles, qui ne sont sans inconvénient que quand on est blasé sur leur compte. Que des gouvernants prévoyants cherchent à porter remède à un pareil état de choses, rien de mieux.

Mais si nos ministres ont la noble ambition de réformer les mœurs même de la démocratie, en prennent-ils les moyens? Où sont les circulaires de M. Herriot, ministre de l'Instruction publique, invitant instituteurs et institutrices à prêcher d'exemple, et à donner à leurs élèves de telles leçons de choses qu'ils en retirent la conviction que le bonheur est de

demeurer à sa place par goût de l'honnête, par fierté républicaine et qu'un luxe de mauvais aloi, loin de rehausser la personne humaine, la déconsidère et la ridiculise?

M. Poincaré qui s'est identifié avec la tradition républicaine et qui en représente l'école dirigeante, dans ce qu'elle a de plus élevé et de plus strict, veut faire reposer son système de gouvernement sur l'idée abstraite du bien public. Une telle méthode suppose que tout est mis en œuvre dans le pays pour exalter les vertus civiques. Est-ce la marche que suivent en France ces instituteurs syndicalistes et internationalistes, dont l'enseignement faisait déjà le scandale d'un homme comme M. Lavisse? Notre actuel ministre de l'Instruction publique est-il prêt à faire le nécessaire pour réagir contre de pareilles tendances et pour apporter une collaboration vraiment efficace à l'œuvre du ministère d'Union nationale?

***

Si l'idée du bien public, considéré comme le ressort des démocraties, était aussi vivace qu'elle devrait l'être dans le cœur des Français, verrions-nous les intérêts particuliers se coaliser avec tant d'ardeur pour faire obstacle aux réformes judiciaires et administratives décrétées par le gouvernement?

La réforme judiciaire, c'est-à-dire la suppression d'un certain nombre de tribunaux de première instance, les gens de bon sens l'appelaient de leurs vœux. C'était un lieu commun de la conversation ou de la littérature des journaux de province que de plaisanter ces tribunaux sans plaideurs, ces prisons sans prisonniers, entretenus coûteusement dans le seul but de placer dans un chef-lieu d'arrondissement quelques grands électeurs décidés à assurer le triomphe des candidats du Parti. On citait telle petite ville, d'esprit conservateur, au milieu de laquelle on avait édifié une prison modèle où le nombre des gardiens dépassait de beaucoup celui des prisonniers : gardiens chargés moins de veiller sur les deux ou trois maladrins logés dans les cachots, que sur les intérêts du député cartelliste! M. Barthou a eu le courage de réagir contre un pareil abus. Nous avons vu paraître un matin, au *Journal Officiel*, un décret supprimant 228 tribunaux d'arron-

dissement et instituant pour chaque département un seul tribunal de première instance dont la compétence se substitue à celle de toutes les juridictions supprimées.

La grande majorité des Français s'est réjouie de voir le garde des Sceaux « manier la hache avec audace », et si quelques bons esprits regrettèrent que, dans cette grande entreprise, le gouvernement parût adopter une méthode de simplification géométrique trop éloignée de la complexité des intérêts régionaux, ils n'en approuvèrent pas moins nos ministres d'entrer courageusement dans une pareille voie. Mais les politiciens de sous-préfectures commençaient à élever leurs clameurs, auxquelles se mêlèrent les hauts-cris du personnel des tribunaux sacrifiés : greffiers, avoués, huissiers et gens d'affaires de toutes sortes.

Le mécontentement des officiers ministériels frappés par le décret se conçoit. Aucune indemnité ne leur est attribuée. On leur donne, à leur choix, le droit d'exercer soit dans leur résidence actuelle, soit auprès du tribunal départemental. Dans l'un et l'autre cas ils se sentent lésés assez gravement. Évidemment c'est à la Chancellerie d'examiner leurs doléances et d'apporter au décret les améliorations ou les rectifications d'ordre pratique imposées par les faits eux-mêmes. Peut-être trouverait-on précisément dans une organisation régionale de la justice conçue non seulement d'après les survivances et la tradition du vieil esprit provincial, mais encore selon une physique politique, une économie géographique déterminée par la carte des chemins de fer, des fleuves et des canaux, un moyen de résoudre équitablement ces difficultés.

Mais la plus grande faute que pourrait commettre le gouvernement, serait de céder sur le principe et d'incliner l'intérêt général devant les intérêts particuliers, comme la plus détestable erreur à laquelle pourraient se laisser entraîner les citoyens frappés dans leurs convenances ou leurs gains serait d'opposer leur égoïsme à la notion de salut public et de rallier les forces révolutionnaires...

***

Autant que la réforme judiciaire instituée par M. Barthou, le décret qui supprima 106 sous-préfectures mit en émoi

le monde des politiciens. A l'heure actuelle les sous-préfets ne sont plus guère que des agents électoraux. Considérés au point de vue purement administratif ce sont en quelque sorte des « organes témoins »; témoins de cette grande administration de l'Empire organisée dans un temps où les chemins de fer étaient inconnus, les déplacements difficiles, longs et coûteux, à un moment où un gouvernement tout neuf avait besoin d'agents de propagande. Les sous-préfectures sont des cadres périmés. C'est l'avis de tous les gens qui raisonnent; et il n'y a guère pour les défendre que les parlementaires habitués à trouver dans le sous-préfet un agent, payé par l'État, et cependant docile à leurs ordres. L'existence des sous-préfets intéressant directement la politique électorale, leur suppression est vivement ressentie par tout le petit monde du Café du Commerce, où se nouent les intrigues électorales, monde peu nombreux, mais actif et habile à liguer les mécontents ou à fomenter les résistances. M. Sarraut le sait bien. Aussi s'est-il montré plus timide et plus réservé encore que son collègue de la justice.

On lui a reproché de s'être laissé guider dans sa réforme par une sorte d'opportunisme électoral, et de paraître avoir obéi avant tout, dans ses choix, aux intérêts du parti radical-socialiste. Le bulletin de la Fédération Républicaine a même été jusqu'à imprimer que les circonscriptions nouvelles avaient été établies de façon à assurer des succès cartellistes! Peut-être, si le ministre de l'Intérieur avait affiché une évidente préoccupation de décentraliser notre administration et de la soumettre directement au rythme de la vie naturelle et traditionnelle de la France, eût-il plus facilement échappé à ces critiques! Mais alors c'est au cadre départemental lui-même qu'il eût fallu s'attaquer! C'eût été audacieux! Mais ce coup d'audace eût peut-être trouvé chez les radicaux eux-mêmes une approbation inattendue. La campagne de certains d'entre eux en faveur de la *Région* permet tout au moins de le supposer. Taine appelait la division de la France en départements « un attentat contre l'âme de la patrie ». Les économistes de l'école la plus récente la condamnent non moins sévèrement en se plaçant au point de vue de l'organisation du travail et de l'exploitation de nos richesses naturelles.

***

C'est dans le programme de réformes des Travaux Publics, adopté par M. Tardieu, et dans celui des Postes et Télégraphes, arrêté par M. Bokanowski, que se fait le mieux sentir cette tendance nouvelle. M. Tardieu a proposé au Conseil des ministres des mesures qui paraissent devoir simplifier et décentraliser utilement les services dont il a la haute direction. M. Bokanowski a fait adopter par ses collègues du Cabinet les principes d'une réforme comportant la suppression des directions départementales des Postes et Télégraphes et l'organisation de 17 directions régionales.

La grande objection qui a été élevée contre toutes ces réformes, dont il est essentiel de se rappeler qu'elles sont entreprises dans le but de réaliser d'importantes économies, c'est qu'elles « ne paient point » ou qu'elles ne « paient qu'insuffisamment ». La preuve en est, disent les adversaires de la politique de M. Poincaré, qu'on ne nous parle que d'emprunts après que le gouvernement en a si vivement condamné le principe...

Des interpellations sont déposées, qui permettront sans doute au Président du Conseil de démontrer dès la rentrée des Chambres le bénéfice réel des mesures qu'il a réalisées ou de celles qu'il projette. Mais l'opinion publique, dans ce qu'elle a de plus éclairé, ne se lasse pas de demander à nos dirigeants une série de réformes qu'on imagine plus susceptibles encore d'alléger les charges de l'État et de lui apporter des ressources importantes.

On ne peut prendre une idée plus juste de l'état de l'opinion publique qu'en considérant les vœux émis par les Chambres de Commerce, les syndicats agricoles, les grandes associations industrielles. Au début du mois de septembre une des Chambres de Commerce les plus importantes de France, celle de Lille, a émis un vœu appuyé sur des considérations nombreuses et importantes, dans lequel elle insiste auprès du gouvernement pour qu'*il entre résolument dans la voie des économies massives, par l'amodiation des monopoles et notamment du monopole des tabacs, par l'abandon du privilège des bouilleurs de cru, par la fermeture des arsenaux inutiles, l'affermage des chemins*

de fer et en général par la vente de ses biens improductifs et la suppression d'administrations superflues.

Bien d'autres Chambres de Commerce avaient précédé celle de Lille dans l'expression de ses vœux! D'autres l'ont suivie. Le premier groupement économique régional qui réunit toutes les Chambres de Commerce du Nord de la France, s'est exprimé ces jours-ci avec plus d'énergie et de précision encore :

Considérant que le rétablissement financier de la France ne peut être obtenu que par l'économie et le travail; que ce but ne peut être atteint que par l'exclusion de toute politique et ne doit être envisagé qu'au point de vue économique;

Qu'il est plus que temps d'arrêter l'augmentation du coût de la vie, qui amènerait une nouvelle et désastreuse inflation et accentuerait le cercle vicieux des augmentations successives, si aggravé depuis deux ans;

Qu'il ne suffit pas de s'attaquer aux effets de la crise par un excès d'impôts, par des restrictions forcées et des réglementations excessives souvent inefficaces, mais qu'il faut remédier aux causes par la suppression des dépenses et l'augmentation de la production;

Heureux de voir le gouvernement s'engager dans la voie des réformes administratives, le premier groupement économique régional lui demande avec insistance :

D'entrer résolument dans la voie des économies massives par l'*amodiation des monopoles* et notamment des monopoles des tabacs, des poudres, des allumettes, par l'affermage des chemins de fer de l'État; par la fermeture des établissements coûteux et inutiles, et par l'aliénation des biens improductifs appartenant à l'État, aux départements et aux communes; et l'abolition du privilège des bouilleurs de cru et la suppression des fonds communs;

De seconder les initiatives et de favoriser la natalité en poussant à l'épargne, notamment par des mesures protectrices de la propriété et de l'héritage, et *par un meilleur aménagement de l'impôt qui doit être réel et non personnel*;

Et surtout de stimuler la production *par la souple application des dérogations légales de la durée du travail prévues en cas de nécessité d'ordre national*, et par la liberté laissée aux ouvriers d'effectuer des heures supplémentaires.

Si nous rapportons intégralement ici ce texte important, après avoir essayé d'analyser les réformes entreprises par le Cabinet d'Union nationale, c'est que ce document nous semble extrêmement significatif de ce que pense et désire la majorité de ces Français appliqués à travailler et à produire et dont l'activité fait la force et la richesse de la nation. Ils ne se

montrent nullement hostiles à la réforme administrative. Ils l'approuvent, ils se déclarent « heureux de voir le gouvernement s'engager dans cette voie ». Mais elle ne leur suffit pas, parce qu'elle ne suffit pas à combler le déficit du trésor; ils demandent autre chose de plus solide et de plus important à leurs yeux, et cet « autre chose » c'est ce que la *Revue de Paris*, il y a plusieurs années, avait indiqué comme la réforme la plus féconde et la plus urgente : *l'utilisation rationnelle des monopoles, l'aliénation des biens improductifs de l'État, la réforme de l'impôt, et l'application des dérogations légales à la loi de huit heures*, formules que la Chambre de Commerce d'Épinal, présidée par M. Perrigot, avait la première adoptée et dont elle avait fait l'objet d'un vœu qui avait été très commenté par la presse.

M. Poincaré, si l'on examine les actes de son gouvernement, semble préoccupé de conformer sa conduite politique à la maxime platonicienne souvent rappelée par Cicéron, dont on sait que notre Président est demeuré le familier : « N'entreprends jamais dans l'État plus que tu ne peux persuader. »

Mais que peut-on persuader à un peuple inquiet? En tout temps les nations les plus jalouses de leur liberté, et la nôtre en particulier, ont dépendu, dans l'esprit qui les anime et jusque dans leur ressort intérieur, des gouvernements qui les régissent et des hommes qui sont à leur tête. Il semble bien que rarement la France se soit montrée aussi disposée qu'à l'heure actuelle à recevoir une heureuse impulsion des dirigeants auxquels elle a accordé sa confiance.

IGNOTUS

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Autour de Danton, par **Albert Mathiez** (Payot).

La récente inauguration du monument de Danton à Arcis-sur-Aube donne toute son actualité à ce recueil d'études que vient de publier M. Albert Mathiez. Il est inutile de dire que les orateurs qui prirent la parole au cours de cette cérémonie n'avaient point été puiser dans le livre la matière de leurs discours, car leurs panégyriques du grand démocrate, du grand révolutionnaire, se seraient alors changés en un réquisitoire singulièrement grave, et il aurait fallu voiler de nouveau la statue que l'on venait de découvrir. Les recherches poursuivies depuis de longues années, obstinément, par M. Mathiez sur Danton, sa fortune, ses dépenses secrètes, ses contacts avec les financiers, les fournisseurs, la Cour, l'émigration, ont fait s'évanouir la légende qui auréolait le tribun. « Jouisseur insatiable, révolutionnaire d'industrie », dit M. Mathiez, il offre à Pitt, à la veille de Valmy, une colonie française pour négocier sa neutralité; plus tard, il essaie de lui « soutirer » deux millions pour sauver Louis XVI. « Chassé du gouvernement pour sa diplomatie secrète, pour ses intrigues royalistes et fédéralistes, pour ses liaisons suspectes avec les pires hommes d'affaires », il devient le chef occulte d'une opposition redoutable, et prépare la paix et le retour de la monarchie. Même après Thermidor, on ne le réhabilite pas, et la réprobation pèse sur lui jusque vers 1875. — Ces pages sont consacrées surtout à l'entourage de Danton : et l'on ne peut qu'admirer le souci constant d'entrer dans la complexité des intérêts particuliers, de démêler « les raisons vraies des actes des premiers rôles », et de faire de l'histoire sans recourir seulement aux débats parlementaires et aux actes officiels. On verra défiler là Basire, Fabre d'Églantine, Westermann, Guzman, « apparentés à Danton par leur genre de vie comme par leurs attaches personnelles »; puis le duc de Chartres; puis des banquiers et des fournisseurs en rapports d'affaires avec Danton et son groupe, les frères Simon, Choiseau, Perregaux. Le livre se termine par deux courts chapitres sur la famille et la descendance de Danton.

A travers la République, par **Louis Andrieux** (Payot).

M. Louis Andrieux, que ses quatre-vingt-six ans ont fait le doyen d'âge de la Chambre et qui justifie toujours sa réputation de parlementaire homme d'esprit, a pensé que le temps était venu d'écrire ses Mémoires. Mais il a condensé une vie aussi longue en un seul volume, et si sa causerie légère et pétillante ne déçoit pas l'attente du lecteur, celui-ci doit regretter qu'en collaborant à une « collection de témoignages pour servir à l'histoire de notre temps », M. Andrieux ait cru devoir être aussi bref, lui qui a connu les apparences et les dessous de cinquante ans de République, et surtout aussi discret. Deux épisodes de sa vie sont particulièrement développés : sa participation à la répression de l'insurrection communaliste de Lyon en 1870-71, et son passage à la Préfecture de police, de 1879 à 1881, qui lui valut tant d'impopularité. Mais ces deux chapitres — le dernier surtout — ne contiennent que peu de détails historiquement nouveaux; leur intérêt est surtout psychologique; ils montrent comment, au début de la Troisième République, un grand magistrat — républicain d'étiquette — entendait ses fonctions. Les morceaux essentiels sont précédés et suivis de petits chapitres, anecdotes et portraits, souvent fort amusants, comme le récit de l'initiation de l'auteur aux rites maçonniques, dans la *Loge du Parfait silence* de Lyon. Le livre se termine vers 1885.

Vingt ans d'Action Française et autres Souvenirs,
par **Louis Dimier** (Nouvelle Librairie Nationale).

Comme M. Léon Daudet, M. Louis Dimier écrit ses Souvenirs. Mais malgré la similitude des opinions politiques, quelle différence de ton et de talent! Autant Léon Daudet sait être lumineux, joyeux, puissant, d'une richesse perpétuelle, inépuisable, de mots et d'images, autant M. Dimier est froid, terne, triste. Léon Daudet domine le sujet qu'il a choisi, l'époque qu'il évoque, ce sont pour lui des prétextes à brasser les trésors de sa culture littéraire et médicale, de son expérience humaine, à tenir plus longtemps le lecteur sous son charme. M. Dimier raconte pas à pas, par le menu, ce qu'il a vu et entendu; on retrouve là la conscience de l'universitaire, de l'ancien professeur; — mais par cette conscience même et par son détail le récit vaut beaucoup plus, historiquement, que les prudents bavardages de M. Louis Andrieux, et peut-être même que les Souvenirs de Daudet. Ce volume va de 1899, date de la fondation de l'Action Française, — à 1920, date de la rupture de M. Dimier

avec ce groupement, et ses 350 pages retracent minutieusement l'évolution de l'opposition d'extrême-droite, de l'affaire Dreyfus aux premières années de l'après-guerre. La brouille avec Charles Maurras qui a provoqué la rupture de M. Dimier avec l'Action Française, l'amertume que cette séparation lui a laissée lui ont ôté cette censure intérieure que l'esprit de clan impose à tous les « partisans ». Il parle donc, abondamment, des points sensibles, de ceux qu'un apologiste tait. Et pour le lecteur sans passion, cela ajoute à l'attrait du livre. On trouvera des pages même sur la crise moderniste, sur les rapports des autorités ecclésiastiques et de certains chefs royalistes, sur l'action politique du parti et sur la façon dont le duc d'Orléans donnait aux différents groupements des directives, sur l'union sacrée pendant la guerre, et sur les déceptions de certains militants devant l'ajournement du « coup de force ». La vie quotidienne de la Ligue d'Action française, puis du journal, dont M. Dimier fut administrateur, sont bien décrits, par une accumulation de notations et de souvenirs précis. Puis, entre les chapitres politiques, des intermèdes, comme un voyage à Londres où l'on retrouve le fin critique d'art, — comme un réquisitoire, bien inattendu, mais d'une âpre et poignante violence, contre le régime des *bat' d'Af'!* — La lecture de cet ouvrage s'impose à quiconque veut connaître sous tous ses aspects la politique intérieure de notre pays.

J. POIRIER

***

Mont-Cinère, par **Julien Green** (Plon).

Quelque part en Amérique, dans une propriété isolée, *Mont-Cinère*, vivent Mrs. Fletcher, sa mère Mrs. Eliot, sa fille Emily. Mrs. Fletcher est une avare de grande classe. Depuis que son mari est mort, elle n'a eu qu'une préoccupation : ne jamais toucher un sou du compte qu'elle a en banque, afin de laisser les intérêts s'accumuler. Pour y parvenir, elle a soumis tous les siens à un régime de misère. Après avoir renvoyé tous les domestiques, hors une vieille négresse, vendu une bonne partie des bibelots, qui garnissaient la maison, elle ne songe plus qu'à rationner la nourriture et à empêcher que l'on fasse du feu dans les cheminées. Mrs. Eliot ne tient point ce régime pour agréable, mais elle est en mauvaise situation pour lutter : vieille, impotente, elle garde le lit depuis de nombreuses années : dans cette immobilité, une vive aversion contre sa fille s'est développée en elle; ne va-t-elle pas jusqu'à redouter que Mrs. Fletcher ne la fasse empoisonner par mesure d'économie? Emily, qui a seize

ans, lorsque nous pénétrons à Mont-Cinère, est une jeune fille laide, délicate et nerveuse. Dès le début elle nous apparaît comme supportant avec impatience la tyrannie maternelle. Petit à petit ce sentiment se transforme en haine frénétique. C'est à nous montrer cette progression dans l'hostilité que Julien Green consacre la plus importante partie de son livre. Il n'est guère de semaine où Mrs. Fletcher n'informe sa fille qu'elle a décidé quelque restriction nouvelle. Emily proteste vainement et décoche contre sa mère des traits terribles, puis, chaque fois vaincue, elle court se réfugier chez sa grand'mère et lui livre le compte rendu de la scène. Les privations subies, d'ailleurs Emily saurait encore les supporter, mais ce qui la bouleverse, c'est que sa mère la menace constamment de vendre *Mont-Cinère*. Or cette propriété doit revenir à Emily, qui a, elle aussi, la fureur maladive de posséder et frémit de rage à l'idée de se voir spoliée. Si mère et fille se heurtent, en somme c'est surtout parce qu'elles se ressemblent... En écoutant les doléances de sa petite-fille, Mrs. Eliot s'indigne, maudit Mrs. Fletcher et évoque le temps proche où celle-ci la fera empoisonner, tandis qu'Emily sera jetée à la rue. De cette chambre de malade la défiance et la haine retombent et ruissellent dans toute la maison, où M. Julien Green est parvenu à créer une atmosphère de « nerfs » à laquelle il est impossible, je crois, de demeurer indifférent. Chaque mot échangé dans Mont-Cinère charge les trois femmes qui y vivent d'une parcelle d'impatience et de haine supplémentaire. Il n'est plus un mot qui ne porte, n'atteigne chacune d'elles au plus vif de sa sensibilité et ne menace de provoquer un orage. Entre toutes les belles qualités dont M. Green témoigne dans ce livre — son premier livre — j'avoue que celle-là me touche le plus : il sait capter ces courants invisibles qui relient les êtres les uns aux autres, ces communications silencieuses qui, par delà les paroles, donnent aux dialogues leur valeur véritable. En cela excellait un Henry Bataille, auquel J. Green m'a fait songer. On se souvient peut-être des deuxième et troisième actes de l'*Enchantement* où quelques femmes nerveuses parvenaient à rendre la maison si « électrique » que l'homme qui y vivait seul avec elles poussait de grands cris de joie en voyant arriver enfin un de ses amis : « Un homme, répétait-il. Enfin un homme! » Nous sommes tentés de pousser le même cri lorsque le pasteur du village pénètre pour la première fois à Mont-Cinère. Un souffle de raison va-t-il apaiser cette hallucinante maison? Il n'en sera rien. M. Green nous a donné le classique « faux espoir ». Entre Emily et sa mère, le combat redouble au contraire d'âpreté. La mort de Mrs. Eliot n'apporte point de trêve. Dans l'espoir de réaliser quelques béné-

fices, Mrs. Fletcher prend à Mont-Cinère une pensionnaire. Emily, qui vit dans la fièvre, devient à moitié folle en voyant une étrangère s'installer dans sa maison. Il faut en finir, il faut qu'elle entre en possession du domaine paternel et, pour y parvenir, cette gamine de seize ans, court passer la nuit chez un valet de ferme — le seul homme qui vive à proximité de Mont-Cinère. On est bien obligé de la marier au rustre, au bras de qui elle rentre en maîtresse dans la maison. Quelques jours plus tard, la pensionnaire est chassée et Mrs. Fletcher, pour qui la vie devient intolérable, doit partir à son tour. Mais voici un autre danger. Le mari rustaud n'est pas l'obéissant serviteur qu'Emily avait espéré. Il proclame ses droits : c'est lui le véritable maître, le propriétaire. Emily ne doit plus être que la servante. Comprenant la faute commise, la jeune fille (elle mérite toujours ce nom, le mariage n'ayant été qu'une comédie) a une crise de désespoir; plutôt que d'abdiquer ses droits sur Mont-Cinère, elle met le feu à la maison et trouve la mort dans l'incendie.

Cette dernière partie est moins satisfaisante. Emily y est devenue une véritable frénétique, ce qui s'explique sans doute par le dur régime auquel elle a été soumise, mais atténue quelque peu l'intérêt que nous lui portons : si les scènes dramatiques de la fin sont vraisemblables, elles sont aussi un peu faciles. Qu'importe? M. Julien Green a donné dans Mont-Cinère de magnifiques preuves de son talent. C'est un grand romancier qui vient de se manifester.

Nombres, par **Gilbert Mauge** (Émile-Paul).

On retrouve dans ces poèmes de Gilbert Mauge cet inquiet désir — déjà noté dans *Fonction de X* — de découvrir la règle et les nombres qui régissent le monde, une sorte de néo-classicisme, qui aspire à discipliner nature et passions.

> ... Car mon cœur a voulu, mon cœur mathématique,
> Que l'univers vivant fût au nombre identique
> Et qu'en lui s'effaçât tout le désir humain...

Il y a dans cet esprit inquiet une sorte de passion de connaître l'absolu « *de retenir un peu d'universel* » qui lui fait repousser les mille invitations au plaisir « de l'azur, du pré, de l'eau... », et assez de scepticisme, cependant, pour mettre en doute la sagesse de cette attitude même.

> Ah! lourds livres humains, méditation dure,
> Triste pensée humaine, êtes-vous ce qui dure?

C'est la tentation du sage et l'éternel débat spirituel qui trouvent leur expression dans ces poèmes frémissants. *Chevaux d'argile*

jaune, Miniature persane, etc... sont de précieuses méditations sur des objets d'art. Par la précision du détail et je ne sais quel mouvement héroïque, elles rappellent les *Trophées* de Heredia... Séduisante virtuosité d'un artiste qu'attirent tour à tour le monde sensible et la pensée métaphysique. Gilbert Mauge a sa place parmi les meilleurs, les plus originaux de nos poètes contemporains.

Georgia, par **Philippe Soupault** *(Les Cahiers libres).*

M. Philippe Soupault, dans ce recueil de vers, s'est imposé à peu près ce mot d'ordre « Pas d'analyse. » Pour libérer son âme, il a fait appel à la musique, la musique des mots. Point de vers régulièrement construits dans *Georgia,* mais un rythme libre qui se moule sur les mouvements mêmes du cœur.

Voyez le premier recueil du poème « *Je ne dors pas Georgia — Je lance des flèches dans la nuit Georgia* » : c'est une sorte d'appel désespéré, le cri de l'amant qui ne peut se libérer de la pensée de l'aimée. Tout le ramène à Georgia, ce nom domine l'univers. Ne cherchez pas *comment* l'homme souffre : il n'y a que désordre en son esprit. Ce que Soupault a voulu recréer en nous — ce qu'il a recréé — c'est l'obsession.

Et ne tentez pas davantage de construire les images de *Guirlande* : « *Mercredi comme un bateau — et toi Samedi comme un drapeau.* » Il n'y a là que l'incertaine complainte d'une semaine enfantine. Mais avec quelle face ces accents frais et monotones évoquent le souvenirs des grandes joies ensoleillées, de la paix douce de la prime jeunesse! C'est peut-être cette « tonalité » enfantine — on n'ose pas dire « ces souvenirs », ce serait presque trop net pour des poèmes tout en lignes fuyantes et indécises — qui prédomine dans Georgia, je veux dire une curiosité tendre pour un incompréhensible et affectueux univers au-dessus duquel passe un chant caressant. Au fait il est peut-être imprudent de soumettre à l'analyse ces charmants poèmes qui sont un révolte contre elle. Ce sont des mélodies jaillies d'un instant affectif, *des moments musicaux.*

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

VIENT DE PARAITRE :

ŒUVRES COMPLÈTES ILLUSTRÉES D'ANATOLE FRANCE

TOME VII

LA VIE LITTÉRAIRE

TROISIÈME SÉRIE
QUATRIÈME SÉRIE

Bois gravés de Louis CAILLAUD

Un vol. in-8 sur papier vélin du Marais. **35** fr.
CHAQUE TOME SE VEND SÉPARÉMENT

Il a été tiré des *Œuvres complètes d'Anatole France* 1 500 ex. numérotés au Tome Ier, in-4° écu sur papier de Hollande Van Gelder à la forme, filigrané de la signature d'Anatole France, gravures sur fond teinté. Ces exemplaires comprennent une suite de gravures sur Chine.

Souscription à l'œuvre complète — Chaque tome : **150** fr.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber - PARIS (9e)

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES. .	106 »	54 »	28 »

Pour l'étranger, voir les prix indiqués à la page 2.

LA LIVRAISON — 240 pages — **7** francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

P. Brodard, imprimeur de la *Revue de Paris*, 114, avenue des Champs-Élysées, Paris.